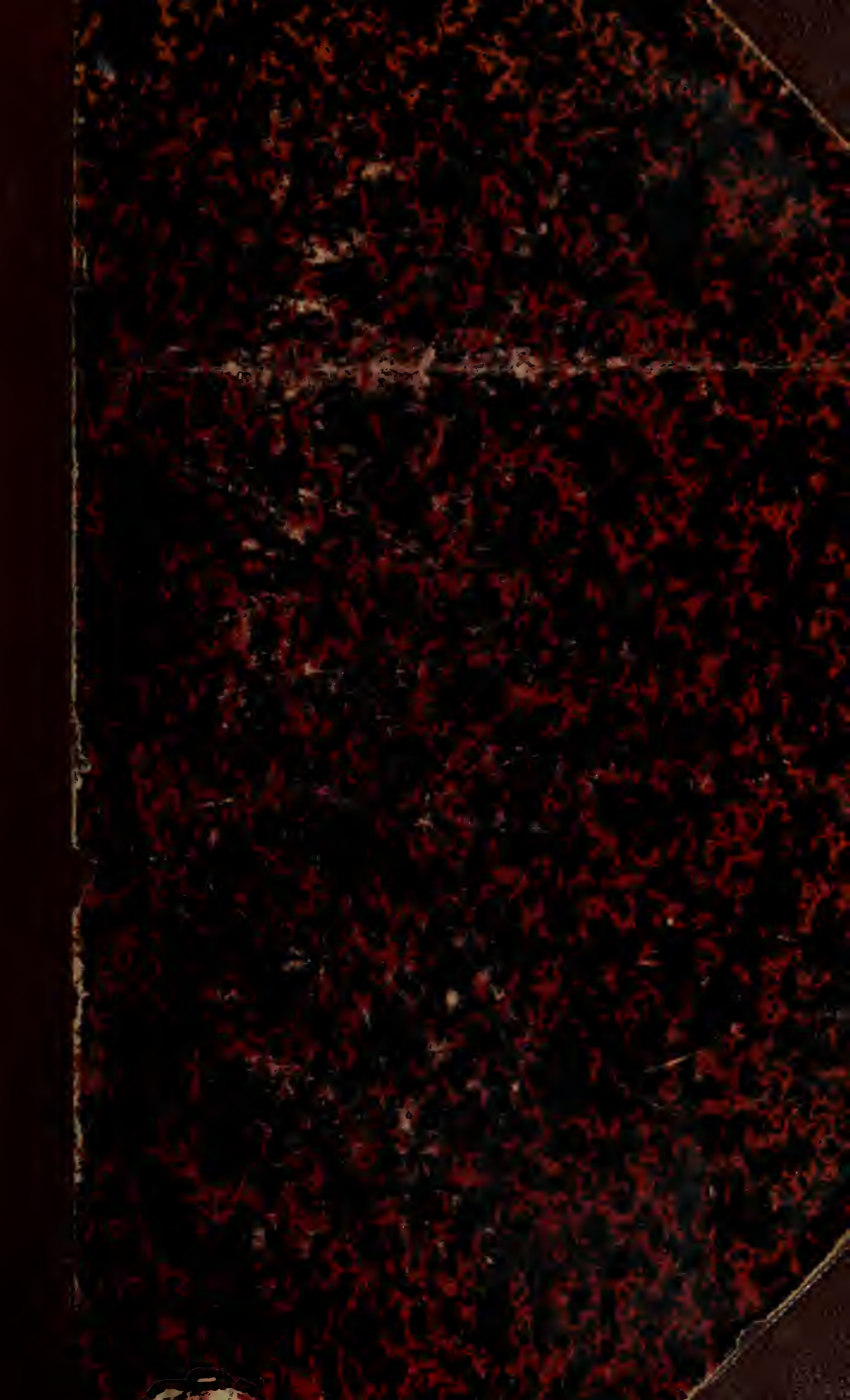




# NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES

## À L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ

---

# CONFÉRENCES

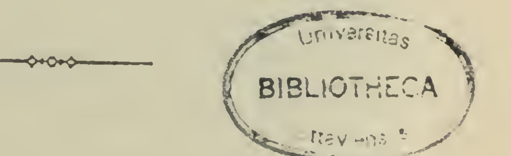
PRONONCÉES A

## L'UNION CATHOLIQUE

DE MONTRÉAL

PAR

ALPHONSE VILLENEUVE, Instituteur.




MONTRÉAL

C. O. Beauchemin & Valois, Libraires-Imprimeurs.

Nos 237 et 239, rue St-Paul

1871

# APPROBATIONS ET ENCOURAGEMENTS.

## LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 4 SEPTEMBRE, 1871.

MONSIEUR,

J'ai reçu avec plaisir l'exemplaire de vos *Conférences prononcées à l'Union Catholique de Montréal*; et si j'ai tant retardé à vous répondre, c'est ce que je me suis vu depuis ce temps entraîné par un torrent d'occupations qui ne m'ont pas donné un de ces moments de loisir où l'on se repose agréablement en lisant un livre dont les bons principes sont en harmonie avec ceux dont on fait profession.

En jetant un coup d'œil rapide sur l'excellent livre que vous avez soumis à mes appréciations, j'ai été agréablement impressionné, en y trouvant des doctrines saines, des principes purs et des règles sages pour parvenir sûrement à la connaissance des vérités dont doivent se nourrir les gens du monde aussi bien que les gens d'Eglise. Votre but, dans vos études et vos veilles, est donc digne de tout éloge.

Car j'ai pu me convaincre de plus en plus qu'en consacrant ainsi vos talents à la religion et à la société, vous ne vous proposiez que le triomphe des bons principes, dans ces temps mauvais où le génie du mal travaille à tout renverser.

Ce qui en particulier me plaît beaucoup, c'est votre attachement filial au St-Siége et la profession franche et cordiale que vous faites des doctrines ultramontaines qui ont évidemment captivé toutes vos affections. Avec un tel attrait vous ne sauriez faire fausse route.

Ce qui me remplit de consolation et d'espérance pour l'avenir, c'est que des centaines de jeunes gens s'associent à vos sérieuses études

pour se rendre capables de défendre les vrais principes du catholicisme contre les attaques du libéralisme et autres erreurs du jour, que l'on cherche à faire circuler dans les salons, les livres et les journaux. Puissent vos nobles et généreux efforts être couronnés d'un éclatant succès.

C'est en formant ces vœux ardents que je demeure bien cordialement,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

† Ig., Ev. de Montréal.

M. Alphonse Villeneuve, Instituteur.

---

## LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE ST-HYACINTHE.

---

Belœil, 1 Aout, 1871.

Mons. Alph. Villeneuve, Instituteur.

Monsieur,

En rentrant à l'Evêché de St-Hyacinthe après ma visite pastorale, je trouvais sur ma table la lettre par laquelle vous avez bien voulu m'annoncer vos conférences, et me demander une opinion sur ce travail. Je cherchais à côté de la lettre le volume dont il était question ; et ce volume ne se trouvait pas là : il m'attendait à Belœil, où je revenais avant-hier soir.

Je n'ai pu que jeter un coup d'œil sur votre travail, entrepris dans un but de religieux patriotisme, que je suis prêt à reconnaître et à louer sans aucune restriction. Que Dieu veuille donner à tous nos écrivains canadiens, dont le talent se manifeste aujourd'hui si hautement, des dispositions aussi éminemment nationales que celles que vous ont porté à consacrer vos veilles à interroger la science et la foi, pour servir la cause si noble et si sainte de la Vérité, de la Religion et de la Patrie ! On n'est plus canadien, quand on écrit en cherchant ses inspirations ailleurs que dans ces seules véritables sources de tout ce qui a fait du Canada un pays dont les gloires ne laissent rien à regretter au cœur de ses vrais enfants ? Quant au mérite intrinsèque de vos conférences, bien qu'elles me paraissent dignes d'éloges et d'encouragement, vous me permettrez, j'espère, de ne pas risquer une appréciation formelle. Vous admettrez volontiers qu'un Evêque doit y regarder de bien près, avant de se décider à porter un jugement sur un ouvrage,

qui comme le vôtre doit nécessairement renfermer un fond de principes et de doctrines de la plus haute importance et gravité. Et il m'est absolument impossible de m'imposer vis-à-vis votre livre le travail d'examen sans lequel ma conscience ne saurait m'autoriser à le juger. Veuillez bien en conséquence agréer que je me borne à vous féliciter sur la noblesse et l'élévation du but auquel vous aspiriez en composant ce livre, qui sera toujours de nature à vous faire beaucoup d'honneur, quand même il s'y rencontrerait matière à quelques critique.

Croyez, monsieur, à l'estime et la considération que votre travail me porte à vous accorder, sans qu'il me soit donné d'avoir l'avantage de vous connaître personnellement ; et avec lesquelles je suis heureux de me souscrire,

Votre très-humble et ob. serviteur,

† C., Ev. de St-Hyacinthe.

---

## LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES.

---

Evéché des Trois-Rivières, le 23 Juillet, 1871.

Monsieur,

J'ai lu avec plaisir et intérêt le travail que vous venez de faire imprimer et que vous allez livrer au public. La lecture de ces *Conférences* ne peut manquer de contribuer à répandre le goût des études sérieuses, puisqu'elles en montrent avec tant d'évidence, les précieux avantages et en tracent si clairement la voie et les moyens.

Cette publication arrive dans un moment bien opportun et met en lumière des pricipes méconnus ou mal compris par un trop grand nombre de nos compatriotes, et faut-il le dire? hélas! repoussés et combattus par plusieurs catholiques, qui sont devenus les malheureuses victimes de l'école rationaliste. Dans la huitième et la neuvième conférences surtout, vous combattez avec une sûreté de doctrine et un courage tout à fait digne d'éloge, les deux grandes erreurs de notre temps, le catholicisme-libéral que Notre Saint-Père le Pape vient de flétrir avec tant d'énergie, en déclarant qu'il a fait plus de mal à la France, que la révolution et la commune, avec ses hommes échappés de l'enfer ;—et le rationalisme.

Rien de mieux que cette affirmation claire et franche de la vérité pour préserver de la séduction de ces erreurs funestes, les hommes de bonne volonté, et même pour en retirer ceux qui auraient eu le malheur de s'y engager de bonne foi.

Je n'hésite point à recommander aux fidèles confiés à mes soins la lecture de ces conférences, assuré qu'en les lisant attentivement ils ne pourront manquer d'en tirer un véritable profit.

En vous souhaitant le plus complet succès dans cette pnblication, je demeure cordialement,

Mon cher Monsieur,

Votre tout dévoué serviteur,

† L. F., Ev. des Trois-Rivières.

M. A. Villeneuve, Instituteur, Montréal.

P.S. Pardon, mon cher Monsieur, d'avoir retardé si longtemps à vous expédier la présente écrite il y a un mois. Quelques renseignements que je voulais ne procurer m'ayant fait différer son envoi immédiat. Je l'ai ensuite perdue de vue, et j'en suis rendu jusqu'à ce jour sans vous avoir remercié d'abord de votre bienveillant envoi d'un exemplaire, et sans avoir fait droit à votre juste demande.

Je crois me rappeler que parmi les ouvrages dont vous recommandez la lecture, il y en a quelques-uns contre lesquels vous mettez le lecteur en garde à cause de certaines idées fausses, et dangereuses ; il aurait peut-être été bon d'avertir qu'ils sont à l'*index*, et engager le lecteur à se mettre en règle pour en faire la lecture en obtenant la permission nécessaire.

Bien cordialement,

Votre dévoué serviteur,

† L. F. L.

Les Trois-Rivières, le 22 Août, 1871.

---

## LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE BIRTHA.

---

Evêché de Montréal, 10 Octobre, 1871.

Mon Cher Monsieur,

Vous me demandez mon opinion sur vos " *Conférences* ". Eh bien! je vous dirai que j'admire comment un laïque, occupé comme vous l'êtes, a pu trouver le temps de se livrer à de si hautes études, et de pénétrer si loin dans l'économie de la science théologique et philosophique. Je suis persuadé que votre ouvrage sera lu avec profit par toutes les classes de ecteurs qui cherchent et aiment la Vérité.

Puisse-t-il pénétrer dans beaucoup de familles pour y servir d'antidote à beaucoup d'autres livres peu profitables et souvent dangereux,

J'ai l'honneur d'être,

Mon cher Monsieur,

Tout à vous en J.-C.

† ADOLPHE, EV. DE BIRTHA.

A M. A. VILLENEUVE, Instituteur.

---

Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque de Québec n'a pu, à cause de ses occupations, " parcourir ces Conférences avec assez d'attention pour en porter un jugement quelconque. "

Sa Grandeur Monseigneur Joseph Larocque, Evêque de Germanicopolis, en exprimant Son regret de ne pouvoir, à cause de Ses nombreux travaux et de Sa santé, " S'occuper assez sérieusement de cet ouvrage pour en donner une approbation motivée ", a daigné féliciter l'auteur dans les termes suivants :

" Je ne puis finir sans vous féliciter de nouveau du genre d'études aussi grave qu'utile, auquel vous vous livrez, et de la capacité dont l'Auteur de tout don vous a gratifié. "

## AU CANADA.

Mon Pays,

Vous jouissiez, au milieu de l'affaiblissement général des nations, d'une étonnante vitalité ; et, malgré votre jeunesse, vous déployez une force et une vigueur remarquables. A vous voir marcher, avec tant d'assurance, dans les voies providentielles que Dieu vous a ouvertes, on dirait que vous avez atteint, depuis longtemps, la fermeté de l'âge mûr.

Pourtant les luttes, jusqu'ici, ne vous ont pas été épargnées. Séparé, depuis un siècle, du tronc qui vous a donné l'existence, vous avez lutté pour conserver ou reconquérir les libertés religieuses et nationales que la France, en des temps meilleurs pour elle, avait si généreusement implantées dans votre

noble et patriotique sein. Les rancunes anticatholiques de l'Angleterre, les aveuglements et les injustices de sa politique coloniale ont dû, à la longue, céder devant votre fière et héroïque attitude ; et aujourd'hui, en dépit de malentendus, de divisions déplorables, vous avez des aspirations que vos fils saluent avec enthousiasme, parce qu'ils espèrent, pour elles, la sanction de l'avenir.

Si maintenant vous cherchez où réside le secret de votre prodigieuse force, vous trouverez qu'il est tout entier dans cette union intime, constante, chez vous, de la Science et de la Religion : toujours vous avez renconté dans le clergé de grands citoyens, et parmi les laïques, de grands chrétiens, qui ont, les uns et les autres, prouvé que le peuple canadien, quoique peu nombreux et peu fortuné, ne se laisserait jamais vaincre.

C'est que les peuples vivent de principes : les principes sont le pain des nations. Il y a deux sortes de principes ; les uns sont la base de la vie passagère et périssable ; les autres, de la vie incorruptible et éternelle : la Religion communique ceux-ci et la Science donne ceux-là. Aussi les lumières de la Science et de la Religion, en mariant leurs rayons lumineux, produisent-elles partout une chaleur vivifiante et communiquent-elles aux sociétés de bienfaisantes clartés.

Voilà pourquoi, le sachant et le voulant pour vous, ô mon Pays, *mes amours*, comme a dit un de vos plus intrépides et plus glorieux fils, j'ai tâché d'en-

seigner dans les pages que je vous offre aujourd'hui, comment cette divine union de la Religion et de la Science se réalise dans les esprits.

Cet hommage de ma faiblesse serait indigne de vous, s'il ne portait, avec l'expression d'une parole sans éloquence et d'une élocution sans art, le témoignage d'un dévouement capable de tout tenter et de tout oser pour votre fortune.

Avec l'espoir que votre haute protection rendra féconde la pensée que j'ose vous présenter et vous confier dans ces Conférences, laissez-moi me dire,

ô Canada, mon Pays,

le plus humble, mais non le moins aimant de vos fils,

ALPH. VILLENEUVE

Inst.

Montréal, 24 Juin, 1871, en la fête de St. Jean-Baptiste, divin Précurseur de la *Science incarnée* et Patron des Canadiens

# AVANT-PROPOS.

En permettant la publication de ces Conférences, j'éprouve des craintes que je n'ai pas ressenties, au même degré, devant l'*Union Catholique*. La sympathique indulgence qui accueillait ma parole dans cette société, me donnait une hardiesse particulière que je n'ai plus en face de l'opinion générale.

Cependant cette œuvre de mes laborieuses veilles renferme des conseils inspirés aux plus pures sources de la science et de la foi ; car, comme je l'ai déclaré tout d'abord, j'ai moins laissé parler mon expérience que celle des autres. Et si on n'accorde que peu ou point d'attention à tout ce qui est le fond et la forme de ma pensée, j'ose espérer qu'on attachera du moins quelque prix aux témoignages des hommes éclairés que j'ai interrogés dans ces pages.

Autant que possible les citations sont entre guillemets; et si, en deux ou trois endroits, des passages entiers d'auteurs, d'ailleurs nommés, se trouvent mêler à mes propres réflexions, il faut en accuser mes notes où ce désordre existait, sans qu'il m'ait été possible d'y remédier. Ce nouvel aveu suffira, je l'espère, pour me mettre à l'abri du reproche d'avoir voulu dépouiller les autres pour m'enrichir.

Je dois encore avouer, qu'ayant, sur d'honorables réclamations, relu dernièrement les œuvres de Monseigneur Gaume, je n'ai plus trouvé ces défauts que, encore impressionné d'une première lecture faite avec des préventions défavorables, j'ai reprochés à cet illustre écrivain.

Aussi, l'accusation de *gallicanisme* portée contre Monseigneur Affre exige une restriction. Ce pieux et savant archevêque de Paris était de cette *école* de Montalembert, laquelle tout en maudissant le gallicanisme, le continuait, sans le savoir, dans le *libéralisme catholique*.

De plus, de peur que dans le cours de ce travail, il ne me soit échappé quelque proposition contraire aux principes catholiques, j'affirme me soumettre entièrement à l'enseignement de l'Eglise, l'organe infaillible de la vérité.

Enfin, comme il m'importe de connaître les vices et les lacunes de ce travail, je prie respectueusement ceux qui le liront, de me communiquer leurs observations sur les défauts qu'ils y rencontreront. Ce

n'est, ne l'oublions pas, qu'au prix d'une critique loyale, mais judicieuse, mais sévère, qu'on parviendra à élever les Lettres à la hauteur de leur noble mission.

Et maintenant que, par ces déclarations, j'ai répondu à un besoin impérieux de mon cœur d'homme honnête et chrétien, je demande à Dieu de bénir ces pages, afin qu'elles servent, dans la mesure de leur humble mérite, la grande cause de la Science et de la Patrie, de la Vérité et de la Religion.

# CONFÉRENCES

PAR

## M. ALPHONSE VILLENEUVE, INSTITUTEUR

---

## PREMIÈRE CONFÉRENCE

### BUT DE L'UNION CATHOLIQUE

*Monsieur le Président, Messieurs,*

> La Société fondée sous cette constitution se nomme " *L'Union Catholique de Montréal, pour l'alliance de la Religion et des Lettres.*"
>
> (Const. U. C., Art. 1er.)

Je l'avouerai : j'éprouve tout d'abord une profonde et douce émotion.

Pendant que les institutions et les mœurs, pendant que les passions et les égoïsmes contraires excitent, d'une extrémité du monde à l'autre, l'esprit de division, de révolte et de haine, il serait encore permis d'espérer des jours meilleurs!

C'est qu'au sein de la dépravation générale, c'est qu'au milieu du renversement de tant de grandes choses, il y a

encore un germe puissant et mystérieux, resté pur ; une force vigoureuse et féconde, demeurée debout.

Ce germe, c'est l'union ; cette force, c'est le bien. Et quand les hommes parviendront à combiner dans une seule et même action, ce germe et cette force ; quand ils seront parvenus à produire l'union dans le bien et le bien dans l'union, le malaise social cessera, les nations s'arrêteront au penchant des abîmes et reprendront, généreuses, les voies qui conduisent à la vie.

La vie est le mouvement dans l'harmonie, et, comme le mouvement naît de la relation, et l'harmonie, de l'ordre, il est clair que toute relation dans l'ordre, ou, si on l'aime mieux, toute union dans le bien, amènera infailliblement la plénitude de la vie.

Faites tout à coup mouvoir le monde en dehors de l'ordre, brisez la grande loi de relation, vous avez un renversement complet : les astres, marchant au hasard, se rencontrent, se heurtent, s'entrechoquent, tout se désunit, tout s'anéantit.

Au contraire, que l'univers suive, docile, son sentier battu, tout s'harmonise, tout dure, tout se soutient admirablement.

Ces simples principes me suffisent ; et je puis, dès ce moment, avouer mon dessein, qui est de vous entretenir sur le grand mouvement dans l'harmonie, sur la noble union dans le bien, sur la belle et haute spéculation de notre *société*, savoir : *l'alliance de la Religion et des Lettres.* Ce que nous allons tenter, en nous demandant ce qu'est la Religion, ce que sont les Lettres, ce qu'il faut faire pour allier ces deux saintes choses.

Et d'abord, qu'est-ce que la Religion ?

Le langage, messieurs, est l'expression de la sagesse du sens commun ; ainsi les mots, malgré leur simplicité naïve, renferment presque toujours un sens profond et vrai des choses.—Cherchons donc au fond du mot *Religion*, avec le sens divin qu'il comporte, l'idée réelle et pure que les hommes ont de la chose elle-même.

*Religion* vient de *religio*, lequel substantif dérive du verbe *religare* qui signifie *lier*, *attacher*. Par où l'on voit que la Religion est un lien.

On a dit dans ce sens : *la religion de la famille* ; c'est-à-dire le lien sacré qui unit l'homme à la femme, afin de rendre féconde la bénédiction du Ciel qui est en eux : *Crescite, multiplicamini, replete terram.*

On a encore dit : *la religion de la patrie* ; c'est-à dire le lien qui unit les hommes aux hommes, à l'abri du même ciel et sous l'empire des mêmes institutions, des mêmes lois, des mêmes mœurs. Ce n'est pas tout.

On a encore dit : *la religion du respect* ; et de toutes les glorifications qu'on a pu faire du respect, celle-ci est la plus élevée et la plus digne. *La religion du respect* ! c'est-à-dire les esprits, les cœurs, les consciences, les vertus, les caractères confondus, unis dans un seul et même sentiment de religieuse vénération pour ce je ne sais quoi de divin que chacun porte en soi.

*La religion de l'honneur* était autrefois un milieu heureux où se mariaient les âmes.

*La religion du serment. car il y a eu un jour une religion du serment*, était la sublime hauteur où la parole de l'homme, s'autorisant de la véracité de Dieu même, fait un pacte solonnel avec la vérité.

Il s'est même rencontré des hommes pour parler de la *religion du beau*, *du bien*, *du juste*, *du vrai* et de toutes les grandes et saintes choses auxquelles on tenait jadis à se souder

Hélas ! toutes ces belles acceptions sont misérablement tombées, parce qu'on n'a plus de la famille, de la patrie, du respect, de l'honneur, du serment, du beau, du bien, du vrai, du juste, l'idée qu'on en devrait avoir. Que voulez-vous ? quand les choses souffrent, il est naturel que les mots, qui ne sont après tout que les images des choses, souffrent aussi ; et il semble que le langage doive infailliblement se ressentir de la dépravation générale des hommes et des choses.

Quoiqu'il en soit, messieurs, le mot *religion* dans son acception propre et simple est resté debout. Si on ne dit plus *la religion du respect*, *la religion du serment*, etc., on dit encore, on dit toujours *la Religion.*

Eh bien, que signifie cette expression ?

Partout et toujours, les hommes ont vu dans la Religion, le lien éternel qui unit l'homme à l'homme, le peuple au peuple, le siècle d'hier à celui d'aujourd'hui ; le siècle d'aujourd'hui, le siècle d'hier à celui de demain, à celui de l'avenir ; puis tous et chacun des hommes, tous et chacun des peuples, tous et chacun des siècles à Dieu, principe et fin de tout lien et de toute union.

Ainsi la Religion est un lien solide, un attachement inébranlable par lequel l'homme tient à l'homme comme à un autre lui-même, et à Dieu comme à un père commun.

Ceux à qui cela plaît, le croient et le veulent : ils se resserrent, ils s'unissent, ils se confondent dans une seule et même *foi*, dans une seule et même *espérance*, dans une seule et même *charité.* Leur phalange serrée va son chemin à travers les jours heureux ou malheureux, mangeant quelquefois le pain de la douleur. buvant souvent à la coupe de l'affliction ; mais chantant toujours le sublime cantique de l'adoration et de l'amour à Celui en qui elle retourne s'abîmer dans les voluptés régénératrices de l'éternelle union.

Pour ceux à qui cela ne plaît pas, ils s'éloignent, s'isolent, se divisent, se fractionnent à l'infini. Dans leur haine implacable de l'éternel lien, ils demandent à grands cris qu'on le brise, qu'on l'anéantisse à jamais. Désireux d'assister aux funérailles de la Religion qu'ils abhorrent, ils demandent l'abolition de ce symbole mystérieux qui rallie les peuples.

Ecoutez ; prêtez l'oreille à ces mille voix discordantes et haineuses ; vous entendrez, ici, la voix du *schisme* et de l'*hérésie* qui chante la séparation du tronc ; là, la voix du *rationalisme* et du *naturalisme*, qui appelle la révolte contre l'autorité ; ailleurs, la voix du *césarisme* et du *libéralisme* impie, qui proclame la séparation de l'église et de l'état : partout, la voix de la *discorde* et de la *désunion* qui soupire après l'entière émancipation des liens sacrés de la Religion.

Ce calcul est impie, messieurs, puisqu'il est écrit que la Religion ne périra pas ; cependant il est profond, très-profond ; car il s'attaque à l'essence même de la Religion : l'*union*.

Donc, car nous venons de trouver ce que nous cherchions, la Religion, c'est le lien, c'est l'union des esprits et des cœurs, des individus et des peuples entre eux et avec Dieu.

Mais par quel secret, par quelle *puissance magique*, pour parler avec Lacordaire, l'homme s'unit-il à l'homme comme à un frère, puis à Dieu comme à un père ? Comment se fait-il que, s'elançant hors de sa personne ou de sa vie, il cherche un étranger, l'étreigne, se l'attache et veuille se transformer et se consommer en lui? Quelle est la puissance assez forte pour se saisir de vous, de moi, et nous assujettir jusqu'à nous faire de la mort en autrui, la meilleure et première vie ?

Quand nous promenons nos regards sur le vaste univers qui nous entoure, nous voyons une multitude de globes se mouvoir dans des orbes prescrits, sans embarras, sans rencontre fortuite et sans choc malheureux. L'harmonie qui règne partout est si admirable, qu'il semble parfois que la multiplicité des astres n'est qu'apparente, et, qu'en réalité, l'univers n'est qu'un immense et admirable corps qui se joue dans l'infini. Et notre intelligence, se saisissant d'une portion de la science du Créateur, découvre une loi dont elle sait le premier mot, sans en connaître le dernier : elle nomme l'*attraction* !

Si nous poussons nos investigations dans le monde moral, nous voyons une force engendrer éternellement le *Verbe*, ciment incréé de la Trinité ; nous la voyons encore solliciter l'Être infini à manifester sa bonté en donnant la vie à l'homme et à la femme, et en leur communiquant à tous deux le germe puissant d'où s'épanouit l'humanité ; nous la voyons enfin s'emparer de l'homme et le conduire à Dieu dont il sort, et au sein duquel il retourne s'abîmer et se confondre à jamais. Et quand, à travers les douloureuses obscurités de la raison affaiblie, nous sondons ces phénomènes

moraux, nous y reconnaissons une loi mystérieuse, et nous nous écrions dans un enivrement qui suffit à notre béatitude : *attraction morale ! amour !*

Ainsi donc, messieurs, la Religion est un lien qui unit l'homme à l'homme et à Dieu, par une immense et perpétuelle attraction qui s'appelle amour.

Mais cette loi d'amour ou de religion, en quoi consiste-t-elle et quels devoirs entraîne-t-elle ?

Selon un ancien, l'amour est ce quelque chose de sublime qui inspire, transporte l'homme et en fait un dieu par la générosité, en sorte qu'il est semblable au beau par la nature.

L'amour ! Ah ! c'est l'angélique auteur de l'*Imitation* qu'il faut ici entendre et méditer. " C'est une grande chose que l'amour, c'est un très-grand bien qui seul rend léger tout ce qui est pesant, et supporte avec égalité toutes les inégalités de cette vie. Car il porte son fardeau sans en sentir le poids, et il rend doux et agréable tout ce qui est amer. L'amour est généreux, il porte à faire de grandes choses, et il excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait.

" L'amour veut s'élever et n'être retenu par aucune chose. L'amour veut être libre et dégagé de toute affection mondaine, de sorte que son affection intérieure ne rencontre aucun empêchement, qu'il ne se laisse point jeter dans l'embarras pour quelque avantage temporel, ou abattre pour quelque perte. Ni dans le ciel, ni sur la terre, il n'y a rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus élevé, rien de plus étendu, rien de plus agréable, rien de plus parfait et de meilleur; parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut trouver son repos qu'en Dieu.

" Celui qui aime, vole, court, et se réjouit ; il est libre, et rien ne le retient. Il donne tout pour tout, il possède tout en tout, parce qu'il se repose dans le seul qui est au-dessus de tout, et qui est l'auteur et la source de tout bien. Il ne regarde pas aux dons, mais il élève ses regards au-dessus de tous les biens, jusqu'à Celui qui les donne.............................

" L'amour veille, et même dans le sommeil il ne dort pas. Il se fatigue sans se lasser, il est à l'étroit sans être gêné ; il est effrayé sans être troublé ; mais comme une flamme vive et ardente, il s'élève en haut et passe avec assurance. Celui qui aime, entend le langage de l'amour. C'est un grand cri qui va jusqu'aux oreilles de Dieu, que cette ardente affection d'une âme qui dit à son amour : "Vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous."

" L'amour est prompt, sincère, dévoué, complaisant et agréable, fort, patient, fidèle, prudent, constant, courageux et ne se recherchant jamais. Car dès qu'on se recherche soi même, on cesse d'aimer. L'amour est circonspect, humble et droit, il n'est ni mou ni léger, ni occupé des choses vaines ; il est sobre, chaste, stable, tranquille et attentif à la garde de tous ses sens.

" Celui qui n'est pas disposé à tout souffrir et à se soumettre constamment à la volonté de son bien-aimé, n'est pas digne du nom d'ami. Il faut que celui qui aime, embrasse avec plaisir, pour son bien-aimé, les choses les plus dures et les plus amères, et que rien de ce qui peut lui arriver de fâcheux, ne soit capable de l'en détacher."

On me pardonnera d'avoir rapporté presque en entier ce beau chapitre : l'harmonie qu'il renferme a des notes incomparables; et puis cette harmonie, à nulle autre pareille, c'est l'amour, le grand et sublime amour que nous avons dit être la loi de la Religion.

Ne craignons donc plus de nous abandonner entièrement à l'irrésistible élan de cette flamme ardente qu'on appelle amour et qui ne consume notre existence que parce qu'elle est la loi fondamentale de toute vie.

Ah ! oui, aimons ! non de cet amour *égoïsme* qui tue, mais de cet amour *sacrifice* qui vivifie. Nous nous dévouerons à l'objet de notre amour ; nous lui sacrifierons tout ce que nous sommes ; nous nous oublierons pour ne penser qu'à notre amour ; nous cesserons de vivre pour nous, pour vivre en lui et par lui. Nous ferons plus : comme cet oiseau qui se perce le sein et donne tout son sang, afin de multiplier

sa vie en la livrant à ses petits ; nous mourrons à nous-mêmes, à nos désirs, à nos penchants, à tout ce qui nous est personnel pour nous ensevelir complétement et sans réserve dans l'être aimé Car aimer, c'est mourir sans cesse à soi, pour renaître toujours à une vie et plus grande et meilleure.

Et qui faut-il aimer ? et comment ?

Dieu d'abord, se confondre en lui par le sacrifice complet de tout son être, s'abîmer dans son sein avec toutes ses infirmités et ses misères ; se perdre en lui avec ses faiblesses et ses penchants divers ; s'anéantir en lui, comme le grain de la germination en terre, et mourir à tout ce qui est la nature mauvaise pour renaître à la nature régénérée; puis quand on s'est ainsi étroitement uni à Dieu, le porter, l'asseoir partout, dans la famille, dans la société, dans l'état; batailler, combattre pour lui, afin qu'il ait dans les institutions et dans les lois, dans les mœurs et dans la politique, dans la marche et dans la vie de l'humanité, la place et la part qui lui sont dues, tel est, pour l'homme, le devoir de l'amour envers Dieu.

Aimer tous les hommes comme des frères, et, à ce titre, ne leur refuser jamais ni la vérité, ni la charité, ni l'exemple, ni la justice, ni le respect, ni l'équité, tel est le devoir de l'amour de l'homme envers l'homme.

Certes, me dira-t-on peut-être, cette théorie de l'amour est grande et belle ; mais les devoirs qu'elle impose sont durs à entendre et plus durs encore à pratiquer: *Durus est hic sermo* ; et s'il faut aimer jusque-là pour être religieux, il vaut mieux ne pas l'être.

Que veut-on ? Je constate des principes, et celui qui se dresse présentement devant moi, si agréable à dire, si dur à entendre, à pratiquer, est la base première et essentielle de l'ordre C'est le principe de la vie : il ne dépend pas de moi qu'il en soit autrement. D'ailleurs, il y a une ressource : quand on n'a plus le courage de la vie, il faut avoir celui de la mort.

Plusieurs nations européennes n'ont point agi autrement. Trouvant trop pesant le fardeau de l'amour de Dieu et des

hommes, elles se sont dit : Allons à la haine et nous cesserons de vivre. Nous trouverons dans le tombeau le repos que nous n'avons pas le courage de conquérir ici-bas. Seulement disparaissons chevaleresquement. Elles l'ont dit et elles le font. Helas ! Dieu seul sait quelles ruines se préparent.

Autrefois, l'artisan qui façonne et pétrit la matière, acceptait volontiers l'inégalité des positions sociales ; il portait courageusement son labeur pénible, parce qu'à travers ses sueurs fécondes et la fumée de ses ateliers fameux, il entrevoyait l'amour chrétien. Abritant sa pauvreté, ses misères et ses angoisses sous les espérances que cet amour appelle, il courait au travail, comme à l'une des plus puissantes forces capables de le souder, lui, sa compagne et ses fils, à celui en qui toutes les infortunes vont se perdre pour renaître éternellement aux béatifiques voluptés du bonheur. De même de l'homme des champs, quand il creusait son sillon laborieux ; de même du soldat, quand il répandait son sang valeureux pour la patrie ; de même de tous les hommes : ils acceptaient la société et tous les devoirs qu'elle impose ; ils supportaient le poids du jour et de la peine, par cet amour qui unit l'homme à l'homme et à Dieu dans les douceurs infinies de la Religion.

Mais, aujourd'hui que l'on a tué l'amour dans tous les cœurs, cette belle harmonie n'existe guère plus. Le travailleur se refuse au travail et il reproche à la société les maux dont il est accablé ; le soldat compte les gouttes de sang que réclame la patrie ; chacun se recherche soi-même et ne sert l'intérêt public qu'en vue du sien propre ; les nations se ruent les unes sur les autres pour s'entre-dévorer ; les familles nationales se déchirent et les peuples, luttant contre les divisions civiles, inclinent de toutes parts à la ruine.

Eh bien, s'il faut l'avouer, messieurs, ce *désordre* est dans *l'ordre*. "*L'humanité est la pluralité dans l'unité*," c'est-à-dire, les innombrables existences humaines se confondant, s'associant, s'unissant dans l'unique mouvement d'une même vie, et en dehors de cette unité, le genre humain ne

pourra jamais offrir que l'image lugubre du chaos. Voyant la destruction, l'anéantissement, la mort s'asseoir partout, la raison éclairée ne peut manquer de se dire : Il n'y a plus de vie nulle part, parce que nulle part il n'y a plus d'unité ; en d'autres termes, plus d'amour, plus de Religion !

Mais c'est assez. La Religion n'a qu'une loi : l'amour ; qu'un devoir : l'amour ; qu'une puissance : l'amour ; et il est naturel que destinés à jeter au sein du sourd malaise de nos divisions religieuses, politiques et nationales, les assises d'une indissoluble alliance, on nous ait donné pour premier mot d'ordre, celui-là même qui exprime le mieux l'union indestructible, je veux dire la Religion. Passons maintenant au second, les Lettres.

## II.

Je prends le mot *lettres*, messieurs, dans son acception la plus large ; c'est-à-dire l'ensemble des connaissances proposées à l'activité intellectuelle. Or les connaissances naissent de la vision de la vérité ; car connaître, c'est voir ce qui est. D'où il ressort que la vérité est l'objet des lettres et que leur spéculation est de rechercher, de poursuivre, de pénétrer la vérité, dans l'immense horizon de toutes les existences. Cela étant, les lettres sont un des plus profonds besoins de l'humanité. Tous nous avons besoin des Lettres ; parce que tous nous avons besoin de la vérité.

L'homme, selon la profonde expression de Lacordaire, est *un être enseigné.* Il est enseigné dans les choses divines et dans les choses humaines. De là deux ordres dans la vérité : l'ordre divin et l'ordre humain, et de là aussi deux espèces de lettres correspondantes : les lettres divines et les lettres humaines.

L'homme, quelque pauvre, quelque ignorant qu'il soit, ne peut se soustraire à ces deux enseignements. Depuis le jour où il ouvre ses premiers regards à la vie, jusqu'à celui où il les ferme pour la vision d'un monde meilleur ; depuis le berceau qui reçoit son premier sourire jusqu'au tombeau

qui étouffe son dernier soupir, depuis le sein de sa mère jusqu'à celui de Dieu, il trouve, échelonnées sur le chemin de la vie, ces deux lumières, ces deux lettres. Et, quoi qu'il fasse, il n'empêchera pas que ces deux flambeaux ne laissent luire aux yeux de sa raison, quelques-uns de leurs mille rayons. Voilà pourquoi, messieurs, la vérité franchit continuellement l'âme de l'homme et arrive perpétuellement aux plus ignorants pour les enseigner. Voilà pourquoi l'homme est si avide de la vérité ; voilà pourquoi il la cherche toute sa vie ; voilà pourquoi il n'est heureux qu'en elle et par elle.

Mais qu'est-ce donc que la vérité, puisque tel est l'objet des lettres et le plus pressant besoin de l'homme ?

" La vérité, dit un auteur dont j'estime grandement les lumières, c'est la beauté et la puissance, la grandeur et la force par essence, c'est la justice, la sagesse, la loi suprême, l'ordre universel ; c'est la vie, c'est Dieu. Comment donc l'homme pourrait-il, à son aspect, ne pas tressaillir dans tout son être ? comment pourrait-il ne pas aspirer à elle de toute la puissance de sá nature, puisqu'elle est son principe nécessaire et son inévitable fin ? "

L'homme aura beau s'agiter, il n'échappera pas à cette loi morale de sa nature ; de même que le corps ne pourrait se passer de son pain, de même l'âme ne saurait vivresans la vérité qui est sa vie.

Cependant, par une cruelle anomalie, l'homme s'est trouvé l'implacable ennemi de la vérité, et on l'a vu désirer la vérité du fond de son cœur et la combattre avec une indomptable opiniâtreté.

L'histoire, qui est le témoin de la vérité, ne nous enseigne-t-elle pas que les plus illustres victimes de la haine de l'homme, étaient les apôtres de la vérité, et que ce n'est qu'à ce titre qu'elles ont été en butte à la persécution ? Cherchez une illustration couronnée dans la vérité et qui n'ait trouvé dans le malheur et l'injustice la sanction de sa gloire. Combien en trouvez-vous ? Dites !

O Vérité ! vérité religieuse ou politique, vérité intellectuelle ou morale; car multiple dans tes formes, tu es une dans

ton essence, qui pourrait compter tes martyrs? Si je te suis dans ta course à travers les siècles, je te vois briller d'abord de ton éclat le plus vif sur le berceau du monde; puis décroître et t'obscurcir presque entièrement au sein des ténèbres d'un paganisme sauvage. C'est l'heure de la défection ! L'Occident se meurt ; mais l'Orient agonisant te voit se lever sur le monde avec un éclat, une pureté et une force qu'on ne t'avait jamais sues, et que dix-neuf siècles de combat ne t'ont pas encore fait perdre. Tout change alors ; tout renaît, car tu crées un mouvement de régénération qui triomphe à la fois, et de la corruption des sociétés caduques et de la barbarie des sociétés naissantes, et fait jaillir un nouvel univers d'un nouveau chaos ! Et maintenant, qu'à force de luttes, de combats, de trahisons et d'indignités, l'Europe est parvenue à obscurcir de nouveau la lumière dont tu la faisais resplendir, voilà que le monde européen se trouble, s'agite et croule misérablement !

Histoire du passé, fait du présent, certitude de l'avenir ; l'homme, messieurs, combat sans cesse la vérité qui est son bonheur et sa vie. Quel peut être le mot de ce mystère ? Voici :

L'homme venait d'être créé ; une majesté royale brillait sur son front ; la candeur, l'amour, le génie, l'intelligence embellissait sa physionomie et devait l'embellir toujours, mais à une condition : Tu es le chef-d'œuvre de mes mains; sois le roi de mes œuvres, lui dit le Créateur, mais prends garde ! il y a là au milieu de ton domaine un être à part, un être unique, c'est la science, la Vérité. Tu n'y peux toucher maintenant ; n'ayant pas encore été confirmé dans l'immortelle vie, tu es trop faible pour en supporter la splendeur. Vous savez le reste. L'homme tenta les profondeurs de la Vérité ; il voulut percer le secret de l'incompréhensible. N'ayant pas voulu mourir un moment à l'incompréhensible pour naître à la Vérité, il a pour toujours été blessé par l'incompréhensible. Depuis, pour parvenir à la vérité, il faut ce que le *paganisme* appelait *la mort philosophique*, et ce que nous appelons, nous chrétiens, le *renoncement.*

Cependant il répugne à l'homme de se soumettre à cette

grande loi du sacrifice, et il ne le fait pas. Il persiste à vouloir sonder le dernier retranchement de l'infinie Vérité, et il se fait entre lui et elle un duel terrible dans lequel l'homme, sans le savoir, sans le vouloir peut-être, devient le persécuteur de la Vérité.

Recueillons-nous un moment. Nous cherchions le mot de notre opposition à la Vérité, et voilà que dans ce secret nous trouvons en même temps la loi de toute vie, de toute vérité.

Oui ! pour vivre à la vie, comme à la vérité, il faut le sacrifice, le renoncement à soi. N'est-ce pas par la vertu de cette loi du renoncement, loi que l'homme peut méconnaître, mais dont il ne secoue pas impunément le joug, que depuis dix-neuf siècles le monde a été transformé ? N'est-ce pas elle qui a, par degrés, émancipé la plèbe antique, pour en faire le *peuple chrétien* ? N'est-ce pas elle qui en élevant le mariage à la dignité de sacrement, a régénéré la famille, pierre angulaire de la société ? N'est-ce pas elle qui a doté le monde de la seule liberté vraie et possible ? N'est-ce point encore par la vertu de cette loi du renoncement chrétien, que du mélange d'une société qui se mourait de corruption et d'une autre société plongée dans la barbarie, le christianisme a fait sortir cette société moderne, si grande, si forte encore, malgré les cruelles épreuves auxquelles la soumet, en Europe, par exemple, l'oubli du principe qui avait eté, pendant des siècles, la source de ses prospérités ? Oui ! et il m'est aussi consolant de le dire, qu'il peut m'être doux de l'espérer, c'est dans le principe du renoncement, qui heureusement vit encore dans les cœurs chrétiens, que les sociétés puiseront la gloire de vaincre le mal auquel il semble qu'elles vont succomber ; car, comme nous l'avons établi tout à l'heure, c'est dans ce principe que la Vérité, base essentielle de toute vie, puisera la force de vaincre l'erreur et d'illuminer de nouveau le monde.

Et qu'on veuille bien le remarquer, je ne parle pas seulement de la vérité divine, de la vérité catholique, je parle de la Vérité, objet des Lettres ; c'est-à-dire de la vérité scientifique aussi bien que de la vérité religieuse. Et je dis que

sans la loi du renoncement, l'homme, quelque soit son génie, ne fera jamais un pas dans le vrai.

Qu'est-ce que l'air, se demande le physicien? Il répond : c'est un gaz permanent, pesant, diaphane, invisible, incolore, inodore, insipide, élastique et très-compressible, composé de soixante-dix-neuf parties de gaz azote, de vingt et une de gaz oxigène et d'une très-petite quantité de gaz acide carbonique. Qu'est-ce que l'espace, se demande un mathématicien fameux? C'est, dit-il, une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

C'est très-bien répondre ! Et ce que je comprends le mieux dans ces définitions scientifiques de l'air et de l'espace, me paraît être cette *impuissance* en vertu de laquelle je n'y comprends rien. De ce côté-là, j'ai au moins la consolation d'élever mes connaissances physiques et mathématiques à la hauteur de celles des deux savants que nous venons d'interroger; car, je ne crains pas de l'affirmer, jamais ni eux, ni moi, ni d'autres ne sauront le dernier mot de l'air et de l'espace. Il y a là, comme en toute chose, une obscurité impénétrable, et qui repose sur des données incompréhensibles devant lesquelles notre raison doit se renoncer, sous peine d'être réduite à une éternelle impuissance.

Nous connaissons maintenant la Vérité ; nous savons ce qu'elle est et par quel secret nous pouvons l'acquérir, que nous reste-il à dire sur elle ?

Une seule chose : qu'elle ne meurt pas.

Non seulement, dit une note que je ne sais à qui attribuer, mais dont le sens profond frappera tout le monde, non-seulement la vérité ne peut cesser d'être en soi, mais elle ne peut cesser d'être non plus au sein de l'humanité. Le grain de froment, enfoui dans le sol, ne s'y décompose que pour se multiplier en de nombreux grains de blé qui sortent bientôt de son tombeau. Aucune chose ne s'anéantit dans la nature; chacune renaît de sa destruction et ne fait jamais que se transformer. Combien mieux le principe de toutes choses doit-il se retrouver plus vivifiant encore après cette mort apparente ; combien mieux la vérité, crucifiée sous la forme

de l'homme au sommet du Golgotha, devait-elle se reproduire sous mille formes diverses pour pénétrer de proche en proche l'humanité entière, arriver jusqu'à nous à travers les âges, passer à nos neveux jusqu'à la consommation des temps, et régner ensuite, toujours immuable, toujours ancienne et toujours nouvelle, dans les profondeurs de l'éternité. Non, non, la sollicitude du Père n'est pas tarie ; les éternelles lois ne sont point en défaut, et le mystère de mensonge et d'iniquité devait se traduire pour nous en trésor de science et de justice. Car, *la miséricorde du Seigneur est fermement établie sur nous, et sa vérité demeure à toujours*, quoique puissent faire nos passions.

Oui ! la vérité demeure. Ouvrons plutôt nos yeux et scrutons un moment dans l'horizon des Lettres, ce qui reste encore de vérités fermes dans leur voie. Dans les Lettres divines nous nommons d'abord un Dieu éternel, en trois personnes, se rendant perpétuellement dans le Ciel un témoignage ineffable de vie, d'intelligence et d'amour ; puis la création de l'univers, l'élévation primitive de l'homme à une destinée surnaturelle, sa chute ; et, par suite, le vice de notre origine ; l'économie de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Grâce, de l'Eglise ; enfin l'existence d'une autorité infaillible pour conduire l'homme à la vérité.

Dans les Lettres humaines, qui pourrait compter les principes reconnus et reçus comme des vérités fondamentales ? Qu'il nous suffise de mentionner les vérités philosophiques, morales, politiques ; celles des Mathématiques, de la Chimie, de la Physique ; celles encore de l'Astronomie, de la Littérature, des Arts, de la Physiologie et de la Géologie ; les vérités sociales et historiques, enfin toutes les vérités qui sont ici-bas le domaine de l'intelligence de l'homme.

Telles sont les Lettres, messieurs. Et nous ne remplirons pas notre fin, si nous ne parvenons à produire leur alliance avec la Religion : alliance qui est notre troisième mot d'ordre.

## III.

Après ce que nous avons dit de la Religion et des Lettres, l'alliance proposée n'est plus un problème.

Pour allier la Religion et les Lettres, il nous suffira, après avoir élevé notre Religion à la hauteur de l'amour, et les Lettres. à la hauteur de la vérité, de confondre, dans une seule et même passion, dans une seule et même vie, l'amour et la vérité ; c'est-à-dire : *aimer la Vérité.*

Nous aimerons la Vérité ; nous l'aimerons d'abord pour nous-mêmes.

Nous la chercherons partout, afin de la posséder toute entière. La Vérité sera l'élue de notre amour. Nés pour vivre des spéculations intellectuelles et morales, nous nous enrôlerons sous le noble étendard de la Vérité, afin de la suivre pas à pas dans sa marche difficile !

Nous lui consacrerons le printemps, l'eté, l'automne et même l'hiver de notre vie !

Nous oublierons, ou plutôt, nous mépriserons les plaisirs, les divertissements, les honneurs, les richesses, pour lever les yeux et chercher partout dans la mesure de notre existence, au ciel ou sur la terre, la Verité, objet de notre amour !

Nous la chercherons le jour, nous la chercherons la nuit; nous la demanderons au present et au passé, à l'homme et à Dieu même !

Nous la chercherons dans le silence de notre cœur et de notre intelligence, dans le repos de notre esprit et de notre âme. Les bruits du dehors empêcheront peut-être notre voix d'arriver jusqu'à elle. Eh bien ! nous ferons en nous un silence encore plus profond, et, nous eloignant de tout tumulte, nous élèverons vers elle la clameur de notre âme désolee !

Nous la demanderons encore à la Science ; elle nous ouvrira ses profondeurs mystérieuses, nous dévoilera ses prodigieux secrets et nous communiquera des choses d'une beaute et d'une richesse étonnantes.

Nous la demanderons à la Théologie, qui est presque toujours l'œuvre d'hommes inspirés : elle nous dira la vérité sur Dieu, sur l'homme, sur tout; elle nous inondera de la plus grande lumière qu'il y ait en ce monde !

Nous la demanderons à la Philosophie : Elle nous élèvera au-dessus de la sphère ordinaire et elle nous placera dans une région élevée, d'où nous contemplerons magnifiquement la vaste étendue et l'affinité secrète des objets de la connaisssance humaine !

Nous la demanderons à l'Histoire : elle développera, sous nos yeux, la vie des nations, des empires, des siècles, du genre humain. Par elle, nous connaîtrons l'action de Dieu sur le monde, et nous aurons, d'une manière certaine, la mesure des forces de l'homme pour lui-même. Par elle, nous serons initiés au grand secret de la vie et aussi de la mort ; car elle nous dira ce qui élève et établit, comme ce qui détruit et renverse ; en un mot, elle nous approprîera la vérité que les siècles portent dans leurs flancs !

Nous la demanderons à l'Histoire Naturelle, à la Physique, à la Chimie, aux Mathématiques, à la Politique, à l'Economie, nous la demanderons à toutes les sciences, à toutes les lettres, qui la recèlent dans leur sein !

Enfin, nous la demanderons au Christ. Il est la sagesse toute entière. Comme Dieu, il porte toute la sagesse divine ; comme homme, toute la sagesse humaine. Mais de même qu'il n'y a en Lui qu'une seule personne, il n'y a aussi en Lui qu'une seule sagesse, la sagesse pure et simple. Et cette sagesse, toute haute, toute sage, toute profonde qu'elle soit, nous est accessible par plus d'un côté. Car, en outre que le Christ s'est fait tout à tous, il affirme qu'il est la porte, la voie, la vie de la Vérité. Allons donc au Christ.

Sans doute, tout cela nous coûtera cher ; et il nous faudra verser bien des sueurs laborieuses, répandre bien des larmes amères, avant que de nous unir à la Vérité. N'importe : *dixi nunc coepi* ; nous nous mettrons à l'œuvre. Nous romprons avec la nature perdue, pour suivre la nature sauvée, avec la raison orgueilleuse pour suivre la raison soumise. Nous romprons avec nos goûts, nos habitudes, nos mœurs, nos préjugés, nos apathies. Nous ferons taire les mille voix des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions mauvaises. Nous ferons plus ; nous briserons, s'il le faut, avec notre temps, notre siècle ; toutes choses qui peu-

vent être des empêchements et des obstacles invincibles à nos divines noces avec la Vérité.

Ah! Oui ! aimons la Vérité; sacrifions lui tout. Mourons en elle et pour elle, pour vivre en elle et pour elle; et notre âme réfléchira la Vérité, comme les ondes pures de nos belles rivières réfléchissent les rayons du soleil.

Nous aimerons aussi la Vérité pour les autres; nous consacrerons notre vie à la faire triompher dans les âmes des hommes, nos frères. Une fois que nous aurons allié en nous l'amour et la Vérité, nous serons naturellement amenés à réaliser cette alliance chez les autres.

Comme ces globes qui répandent forcément dans leur orbe, la lumière dont ils sont pénétrés, nous ne pourrons jamais garder captive, dans nos étroites poitrines, la vérité devenue notre possession. Nous sentirons le besoin de la communiquer à ceux qui l'ignorent; de la faire mieux connaître à ceux qui n'en ont qu'une idée imparfaite, de la défendre contre ceux qui l'attaquent, et surtout de la venger contre ceux qui l'insultent.

IV.

Permettez-moi de conclure, Messieurs, en tirant quelques réflexions pratiques des principes que nous venons de poser.

Au milieu des agitations politiques et religieuses où les Canadiens catholiques vivent depuis quelque temps, ils s'interrogent avec anxiété sur les causes du mal qui les dévore et dont les progrès, lents et longtemps libres, se sont tout à coup révélés par tant de haine de la vérité et de la justice.

Ce n'est pas qu'avant cette époque, les doctrines qui viennent de s'affirmer dans le procès Guibord et dans d'autres questions, n'existaient pas. Non, comme ces volcans qui ne retiennent longtemps les torrents de leurs laves, qu'afin de se grossir de pierres, de scories, de cendres, et d'être plus terribles, depuis longtemps ces doctrines étaient au sein de l'Institut, et dans l'esprit de la portion gallicane relativement petite de notre population, et dans une certaine classe de nos politiques.

Les doctrines sont faites pour l'application; elles tendent sans cesse à passer dans les faits. Si on les laisse grandir, se développer dans l'ombre, elles se fortifient et, bientôt, deviennnent d'irrésistibles réalités. Ne cherchons pas ailleurs les causes du malaise qui pèse aujourd'hui sur nous, et avouons franchement qu'il y a chez nous plus de coupables qu'on ne le croit.

Il aurait fallu combattre le mal dès sa première apparition ; on ne l'a pas voulu, on ne l'a pas fait. Quelques hommes dévoués l'ont tenté, il est vrai, mais ils n'ont pas été secondés et leur zèle, trop isolé, n'a pu suffire.

Trop longtemps, la plupart de ceux qui, par leur position sociale, étaient appelés à servir leur pays dans les grands emplois et à aider leurs semblables, ont servi leur égoïsme et rien de plus. Trop longtemps, ils ont cru que la Vérité pouvait se passer de leur service. Aussi qu'est-il arrivé ? Il est arrivé ce qui arrive et ce qui arrivera toujours sous de telles circonstances:

—Le terrain des bons principes est resté presque désert, et tandis que les enfants du bien, perdus, pour la plupart, dans la paresse intellectuelle, ensevelis dans la boue de leur intérêt particulier, ou enchaînés par la peur ou le respect humain, dormaient le sommeil des lâches et des traitres, les fils de l'irréligion consacraient leurs veilles à édifier la Babylone de l'erreur et du mal.

J'exagère peut-être ? Et ma parole, gonflée d'amertume, pleine d'inquiétude, lance probablement à la face de plusieurs des miens, un reproche injuste ou trop sévère.

Hélas, non ! Je n'exagère pas, et, malgré les angoisses dont mon cœur déborde, je ne suis ni trop sévère ni injuste.

Car enfin, l'école de l'Institut avait-elle attendu le *procès Guibord* pour énoncer ses principes anti-religieux ? N'avait-elle pas, depuis longtemps, enseigné, à chaque occasion favorable, que l'Eglise est intolérante et tyrannique, qu'elle est ennemie du progrès et des sciences et que le temps est venu, pour les peuples libres, de briser avec elle.

Le *porte-étendard* de cette *école* souvent et à diverses reprises, n'avait-il pas, avec une habileté de langage et un talent incontestable, proclamé que la raison humaine est le seul moyen d'arriver à la Vérité et que les vertus naturelles sont seules nécessaires au salut?

Est-ce que, après avoir substitué aux dogmes de la Foi et de la vertu chrétienne, le dogme du Rationalisme et du Naturalisme, et bien avant le procès Guibord, les Chefs les plus considérables de la libre pensée, n'avaient pas enseigné une *histoire* aussi fausse que leur *théologie* et leur *philosophie* étaient erronées?

Pour saper la vérité catholique, l'Institut Canadien n'avait-il pas, depuis longtemps, fouillé dans le passé pour en retirer, les unes après les autres, toutes les erreurs religieuses, politiques, morales, philosophiques, sociales et historiques que les siècles ont vues s'accumuler dans les monuments de la pensée humaine?

Est-ce d'aujourd'hui que l'autorité épiscopale lutte à Montréal, contre les prétentions du gallicanisme?

Cependant, à part la haute autorité ecclésiastique et quelques âmes généreuses, qui, avant une année, s'est présenté pour lutter, par les Lettres, contre toutes ces erreurs?

Certaines vues politiques, tendant à ruiner les *intérêts conservateurs* ont été, il est vrai, combattues par les organes dévoués à ces principes. Un livre même d'une grande habileté, " Le Rougisme en Canada, " a paru. Mais le silence qui s'est fait trop tôt autour de ces polémiques, a paralysé le bien qu'on en pouvait attendre. D'autres polémiques sur des points plus importants, ont eu lieu, qui n'ont point atteint entièrement leur but, à cause de l'isolement où on les a laissées. Il aurait fallu que des rangs du sacerdoce et des classes libérales, de nombreuses adhésions fussent venues appuyer vigoureusement ces efforts particuliers: revêtus d'une telle sanction, ils auraient eu, on le comprend, une force sans pareille.

Quand Montalembert réclama, pour la première fois, à la face de son malheureux pays, la liberté religieuse, trois voix s'élevèrent pour saluer cet acte d'héroïque courage. Le

jeune et noble comte parla de nouveau ; huit mille voix, venues de partout, lui crièrent : *courage!* Bientôt, des évêques, des prêtres, des laïques illustres, s'associèrent à Montalembert, et, soit dans la *presse*, soit à la *tribune* sacrée ou parlementaire, luttèrent avec lui ; les adhésions se multiplièrent jusqu'à atteindre plusieurs millions ! C'en fût assez, les fils de l'erreur durent céder à la multitude d'hommes de bien, qui s'étaient ralliés au parti catholique en France.

Nous fesons malheureusement le contraire. Nous laissons faire les principes, nous nous appuyons, sans vouloir nous aider en rien, sur la Providence, comme si la Providence devait nous sauver gratuitement. Pendant ce temps, l'erreur grandit, se développe, s'étend et domine peu à peu dans les âmes.

Non seulement, nous ne nous unissons pas aux *rares courages* qui offrent à la vérité trahie et bafouée, l'hommage d'une réparation généreuse ; mais nous nous tournons même contre eux.

N'est-ce pas, au moins, ce qui est arrivé tout dernièrement ? En face du péril extrême qu'a couru et que court encore la vérité catholique en Canada, n'avons-nous pas eu la douleur de voir ceux qui avaient le droit et le devoir de défendre les bons principes, se ruer avec fureur sur ceux qui, en face des *tribunaux* ou du public, ont eu le courage de flageller l'erreur et de proclamer la vérité ?

Donc, messieurs, si l'erreur s'est développée et affermie chez nous, c'est que beaucoup d'hommes de bien ont failli à leur mission ; c'est que beaucoup sont restés muets, lorsqu'il fallait parler ; c'est que beaucoup se sont retirés en eux-mêmes, lorsqu'il fallait se sacrifier ; c'est que beaucoup ont dormi, lorsqu'il fallait veiller ; c'est que beaucoup ont fui, lorsqu'il fallait combattre.

Tandis que l'erreur étudiait, travaillait, parlait, agissait, la vérité, endormie en un trop grand nombre, laissait faire le mal, se contentant de blâmer, de blâmer sans les réfuter, les partisans des faux principes ; comme si pour avoir le

droit de blâmer, il ne faudrait pas être soi-même à l'abri de tout reproche !

Les catholiques ont reproché aux membres de l'Institut de propager des principes condamnés par l'Eglise ; et, eux, catholiques, qui ont la conviction des principes contraires, ils n'ont pas même eu le courage de les défendre ! Les catholiques accusent les libéraux de séparer l'Eglise de l'Etat, et eux ne veulent rien faire pour amener l'alliance de ces deux saints pouvoirs ! Quatre ou cinq catholiques combattent pour tous, et les autres les regardent faire, comme si ce n'était pas de tous qu'il s'agit. Ainsi en était-il de la lie de Bohême : elle suivait les grandes armées, pillait, vivait de la guerre et ne la faisait point.

Quoi ! les *libres penseurs*, les *gallicans*, les *libéraux*, les hommes politiques seraient tenus de sacrifier leurs idées les plus chères, de compromettre leur influence, de jouer leur existence politique ; et nous chrétiens, nous catholiques, nous n'aurions qu'à les regarder faire, qu'à juger de leurs coups, et qu'à nous exposer à rien ! Mais ce serait là, comme le disait Montalembert, avec qui j'essaie de parler depuis un moment, la plus sanglante des injustices, si ce n'était la plus ridicule des illusions ! Et c'est quand le Christ, trahi et bafoué, est indignement chassé de partout comme un imposteur et un malfaiteur ; c'est lorsque, couvert d'opprobe et abreuvé de son sang dont on ne veut pas, le Christ, comme un misérable mendiant, s'en va glanant çà et là quelques âmes miraculeusement échappées au naufrage universel, que nous l'abandonnons lâchement, et que nous lui disons dans la contention de notre amour : *Seigneur, vous savez bien que je vous aime !* Mais ce n'est pas là seulement une trahison, c'est un maudit blasphème !

Cependant nous prions, nous nous confessons, nous communions ; comme si la Religion n'était qu'un ensemble de pratiques extérieures, qu'une odieuse grimace, qu'un jeu dérisoire !

Voulez-vous savoir, messieurs, quelle est la Religion vraie, la prière réelle, traduite en langage usuel, des catholiques qui gardent la neutralité sur le vaste champ de bataille de la vérité ? Ecoutez !

*Notre Père qui êtes aux cieux ;* et il faut bien, si vous êtes encore quelque part, Seigneur, que vous soyez dans ces régions reculées du zénith, puisque les hommes vous ont chassé de partout ici-bas.

*Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ;* si toutefois cela peut se faire sans coup férir ; car quand à nous, nous aimons la paix et la tranquilité, et nous serions désolés d'avoir à déserter votre cause, Seigneur, si son maintien exigeait le moindre acte de courage.

*Donnez nous notre pain quotidien ;* ajoutez-y des plaisirs : *panem et circenses ;* et si le tout est d'une mastication facile, et d'une digestion prompte et aisée, soyez persuadé, Seigneur, que nous n'en laisserons pas même perdre les miettes

*Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons*, Seigneur, à ceux qui vous insultent, qui vous méprisent et vous offensent.

*Ne nous induisez point en tentation ;* autrement, ennemis que nous sommes, Seigneur, de toute résistance, nous abandonnerions bien vite la partie, et c'en serait fait de nous.

*Mais délivrez-nous du mal ;* en ayant soin pourtant de ne point, Seigneur, nous arracher à nos habitudes de dissipation, de paresse, de plaisir et de volupté.

*Ainsi soit-il ;* arrangez-vous, Seigneur ! *Amen ;* sauve qui peut ! *Alleluia ! ! !*

Ne me reprochez pas, messieurs, cette ironie amère. Elle est au fond et dans la réalité même des faits, et je ne la signale que pour proclamer que telle ne doit pas être la Religion de "l'Union Catholique."

Certes, je le dirai avec un légitime orgueil, si "l'Union Catholique" n'a pas été tout ce qu'elle devait être, elle a pourtant, par quelques-uns de ses membres, prouvé plus d'une fois, qu'elle renferme dans son sein des âmes grandes, plus grandes que les malheurs du temps où elles sont condamnées à vivre.

Sans parler de ceux de nos membres qui défendent, dans les journaux, les principes de l'Encyclique et du Syllabus de 1864, que dire de cet avocat des droits de l'Eglise et des

principes ultra-montains dans une cause à jamais célèbre ? Rome l'a glorifié ; les hommes de bien lui ont voué leurs hommages, et "l'Union Catholique" lui consacre le culte de son admiration reconnaissante. Hélas ! le gallicanisme l'a persécuté et rejeté comme un serviteur inutile de la vérité et du droit. L'Union Catholique l'a su, et elle ne l'a pas vengé par une solennelle et vigoureuse protestation ! Pourquoi ?

Parce que si "l'Union Catholique" a ses forces, elle a aussi ses faiblesses. Et elle a ses faiblesses, parce qu'elle n'a point encore réalisé sa mission dans le *degré convenable.* Je dis *dans le degré convenable*, et j'appuie à dessein sur cette expression.

Sans doute, ce que nous faisons ici chaque Dimanche, est bon, très-bon, il le faut continuer. Cependant, ce n'est pas assez, il faut faire plus.

Si je ne me trompe, messieurs, n'avons nous pas découvert tout à l'heure, dans la Religion, l'Amour ; dans les Lettres, la Vérité, et comme alliance de ces deux saintes choses, l'amour de la Vérité pour soi et pour les autres ?

Et bien ! ce que nous fesons tous les Dimanches, c'est une partie de l'amour de la Vérité pour nous. Quant à l'amour de la Vérité pour les autres, nous ne l'avons pas dans le *degré convenable*, puisque, à part les honorables exceptions dont j'ai parlé il y a un instant, il ne s'est rien produit dans "l'Union Catholique" pour faire triompher la Vérité au dehors.

Heureusement, ce qui ne s'est pas fait jusqu'à cette heure, va se faire désormais.

Tous nous sommes unanimes à le dire : les constitutions de notre Union ont besoin d'un plus grand développement.

Oui ! nous développerons les constitutions de notre société, de telle façon que la jeunesse, rayonnante d'immortalité et d'espérance qui se presse dans notre sein, puisse ouvrir son cœur et son intelligence à l'amour de la Vérité.

Nous déciderons que pour entrer dans notre jeune bataillon, il faut être fermement résolu à combattre le bon combat : combattre au dedans contre la nature viciée, contre

les passions mauvaises, contre la paresse intellectuelle, contre la raison orgueilleuse ; combattre au dehors contre le mal, contre l'irréligion, contre la haine.

Nous n'enrôlerons sous notre étendard que les amants et les apôtres de la Vérité ; de la vérité religieuse, de la vérité politique, de la vérité morale, de la vérité scientifique, de la vérité sociale.

Mais, afin de nous rendre plus facile l'accomplissement d'aussi saints devoirs, que ferons nous ?

Il ne m'appartient pas de le décider ; cependant, s'il m'est ici permis d'émettre une opinion, je dirai que ce sera en se formant en *comités* pour l'étude des différentes questions qui intéressent l'humanité.

Ces *comités* répondraient aux trois ordres de vérités connues, savoir : les vérités purement divines. celles dites purement humaines, et celles qui, par leur nature, touchent aux deux premières. Un *bureau* particulier, formé du noyau des comités, proposerait les sujets d'étude, qui devront être approfondis dans le courant d'un mois.

Toute question, ainsi soigneusement étudiée, serait ensuite exposée dans son vrai jour à tous les membres.

Puis, quand il adviendrait, ce qui arrive trop souvent, qu'un principe vrai en religion, ou en quoique ce soit, serait attaqué par les hommes, les Sociétés, les Instituts, les journaux, le *bureau* choisirait dans les comités spéciaux, un ou des membres pour combattre l'erreur, et rétablir, par la publicité, la vérité méconnue ou outragée.

Toutefois, cette lutte se ferait avec amour et charité. bien que vigoureusement; c'est à-dire qu'en attaquant les erreurs, nous respecterons les personnes. Ce serait le contraire de ce qui a été le plus généralement pratiqué jusqu'ici. On s'est attaqué aux personnes de préférence aux erreurs. Aussi les erreurs sont restées et les personnes de même ; car elles avaient eu le bon esprit de se dérober sous leurs erreurs.

Nous étudierons encore nos mœurs et les différents besoins du pays, nos tendances bonnes ou mauvaises, les

remèdes à nos maux et les secrets de nos forces. Par là, nous exercerons sur notre patrie, une grande et heureuse influence.

Sera-ce tout ? Non.

Nous nous appliquerons surtout à devenir des chrétiens dévoués, intrépides, forts, saints et d'un courage sans bornes.

Ainsi nous réformerons les mœurs domestiques, nous inspirerons les vertus sociales et nous préparerons des miracles inespérés de restauration intellectuelle morale, et religieuse.

Ainsi, la jeunesse, qui ne demande pas mieux que de vivre, voyant quel germe de vitalité possède " l'Union Catholique," viendra se jeter dans son sein pour s'y former et y puiser les vertus et les lumières dont le monde a aujourd'hui un si profond besoin.

Ainsi " l'Union Catholique " deviendra une grande *école* à laquelle se rattacheront, en Canada, tous les vrais chrétiens et les vrais citoyens ; une *école* qui pourra même, si elle le veut, obtenir les services, les hommages et la reconnaissance de tout ce que le monde catholique renferme d'amants et d'apôtres de la Vérité.

Pour accomplir toutes ces choses, il faudra nous immoler à chaque instant : nous le ferons.

Il nous faudra faire des sacrifices de toute sorte ; sacrifice de temps et de plaisir pour étudier ; sacrifices pécuniaires pour nous procurer ce qu'il nous manque d'ouvrages modernes, de salles, etc.; sacrifice de la peur, de la crainte, du repos, du respect humain, pour lutter avec courage et profit contre le torrent de l'erreur et du mal qui débordent de toutes parts.

Tous ces sacrifices, nous les accomplirons généreusement.

Epris de l'amour de Dieu, des hommes et de la Vérité, nous mourrons en nous-mêmes à tout, afin de renaître à tout et à tous.

Nous nous sacrifierons à notre but, afin de l'atteindre heureusement.

Par là, " l'Union Catholique " deviendra un grand arbre, aux fortes et nobles tiges ; un arbre qui sera l'honneur et

la gloire du Catholicisme et du Canada, par la force de son tronc, l'étendue de ses rameaux, la richesse et la fraîcheur de son feuillage ; un arbre enfin, dont la superbe tête se dorera et s'illuminera magnifiquement aux rayons du soleil de la Religion et des Lettres !

---

# DEUXIÈME CONFÉRENCE

## NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES A L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ

*Monsieur le Président, Messieurs,*

Je viens, sur la demande du R. P. Directeur, développer la partie de ma dernière *conférence*, où il est question de notre union personnelle à la Vérité.

Nous avions reconnu, alors, que pour s'unir à la Vérité, il était nécessaire de vaincre les obstacles qui empêchent et d'user des forces qui amènent cette divine et suprême alliance.

Parmi les obstacles, nous avions, il vous en souvient, mentionné les faiblesses et les sophismes de la *raison* et de la *volonté* ; les préjugés de son *éducation*, de son *pays* et de son *siècle* ; enfin les *préoccupations de la vie* et le *manque d'une bonne méthode*.

Parmi les forces, nous avions distingué plus particulièrement la connaissance de la Religion, de la Théologie, de la Philosophie, de l'Histoire, de la Littérature, des Sciences mathématiques, naturelles et politiques, enfin l'étude et l'amour du Christ.

Eh bien, telle est la matière sur laquelle on m'a demandé de plus longs développements.

Voilà bien des veilles laborieuses d'une vie toute occupée que je consacre à ce grand travail ; avant de vous être énoncée, ma pensée se sera inspirée aux sources les plus vives, les plus fortes, les plus autorisées, souvent même les plus renommées ; ce n'est qu'après avoir lu, relu et médité ce qui a été écrit sur ce sujet par Saint-Augustin, Saint-Thomas, Fénélon, Bossuet, Fleury, Rollin, De Maistre,

Frayssinous, Lacordaire, Balmès, Ozanam, Libératore, l'abbé Poullet, Mgr. Dupanloup, le Père Gratry, Rattier et quelques autres illustres amis de la jeunesse, parmi lesquels figurent plusieurs des plus pures gloires de notre Canada, que j'aborde un tel sujet, et cependant, je sens qu'il m'écrase.

En effet, que dire aux autres de la voie qui conduit à la vérité, quand on est soi-même si peu éclairé ? Puis, que peut, après tout, pour me rassurer pleinement, l'autorité des grands hommes que je viens de nommer, et sur laquelle je m'appuie, quand presque tous ont erré par quelque côté ?

Hélas ! l'autorité humaine ne vaut pas mieux ; bon gré, mal gré, il faut s'y résigner.

Deux choses pourtant m'encouragent : les bienveillantes sympathies que vous m'avez si généreusement accordées jusqu'ici, et vos lumières qui ne manqueront pas de suppléer aux trop nombreux vices de mes pensées.

Sur ce, entrons en matière, et commençons par les obstacles, en nous occupant d'abord des faiblesses de la raison humaine.

## I.

Je vous ai déjà parlé, messieurs, de l'étrange *dualisme* qui se livre en nous, entre la vérité et l'erreur, la lumière et le- ténèbres, la science et l'ignorance.

Nous avons vu par quelle inénarrable catastrophe, la Vérité avait eu tout à coup pour nous d'indomptables mystères ; la lumière, d'invincibles ombres ; la science, d'incorrigibles obscurités, et comment l'intelligence fut alors réduite aux limites bornées de la raison affaiblie et des sens dégénérés.

Nous avons constaté qu'en toute chose, il se rencontre un élément incompréhensible, devant lequel notre raison doit s'humilier, se soumettre, et nous avons nommé le *renoncement.*

Arrètons-nous un moment sur ce sujet.

La science, messieurs, est la connaissance de la vérité, et la vérité est ce qui est ; en sorte que nous pouvons définir la science, *la connaissance de tous les êtres*, *de leur nature*, *de*

*leurs formes*, *de leurs lois*, *de leurs rapports*, *de leurs propriétés*, etc. Mais la connaissance présuppose un *sujet connaisseur*. c'est-à-dire l'intelligence ; or, il y a des êtres finis et un être infini, une intelligence infinie et des intelligences finies. Mais l'infini est absolu et le fini, relatif. Donc l'intelligence infinie connaît seule pleinement l'infini, et les intelligences finies, elles, ne connaissent le fini et l'infini que relativement et dans une certaine mesure.

Telle est notre faiblesse. De quelque côté que nous jetions nos regards dans l'immense horizon de la vérité, nous rencontrons l'infini qui n'a point de bornes, et le fini qui, dans les derniers retranchements de ses proportions vastes et larges, se dérobent aux embrassements de l'intelligence déchue.

Tel est, avec le côté sombre de la vérité, le côté faible de notre science.

"Affirmons donc, avec Lacordaire, qu'en toute chose il se rencontre un élément incompréhensible. Rien, ajoute-t-il, n'est plus à la portée de la raison que les corps qui peuplent l'espace, et surtout que les corps dont se compose le globe habité par nous ; la raison les voit, les touche, les pèse, les mesure, les confronte, les analyse, elle en fait tout ce qu'elle veut. Et cependant, cemment nomme-t-elle ce qui dans les corps est soumis à ses observations ? Elle le nomme un phénomène, c'est-à-dire quelque chose qui apparaît. Energique et sincère aveu, qui prouve qu'elle ne voit pas tout le corps, et que si quelque chose s'y livre à sa curiosité, quelque chose s'y dérobe aussi. En doutez-vous ? Considérez cette autre expression par où la science désigne le corps lui-même, expression bien autrement formidable et désespérée, et qui est au phénomène ce que la nuit est au jour. Elle appelle le corps une *substance*, c'est-à-dire ce qui est dessous, ce je ne sais quoi qui est sous l'apparent. Et, en effet, qu'est-ce que le corps en soi ? Quand vous avez constaté sa couleur, son poids, le mode d'agrégation de ses parties, l'action qu'il exerce sur d'autres corps, savez-vous ce qu'il est ?

"La chimie moderne, et avant elle l'alchimie, ont essayé, sans doute, de poursuivre la substance jusqu'à ses dernières profondeurs, et de lui ravir le secret de sa composition. Elles y ont même réussi à un degré qui tient du prodige, et qui a mis à nu devant nous des mystères que la nature avait longtemps soustraits à nos investigations. Néanmoins l'ombre n'a fait que reculer sans disparaître, et la place qu'elle a cédée à la lumière, n'a pas diminué pour nous l'abîme de l'inconnu. Nous savons que les corps, contraints par l'analyse, se résolvent en un certain nombre de substances que nous appelons les éléments ; mais ce qu'est l'élément, nous ne le savons plus. La matière se réfugie là comme dans un fort où elle brave l'orgueil de nos expériences et la dictature de notre volonté."

Nous ne discernons donc dans l'ordre matériel et physique que des faits ; quant au mécanisme des innombrables phénomènes qu'il renferme, nous n'en savons absolument rien. Le monde entier est là sous nos yeux, sans cesse agissant, sans cesse opérant ; nous le voyons, nous le scrutons, nous l'interrogeons et nous n'obtenons jamais d'autre solution que l'incompréhensible.

Que dire maintenant de l'ordre surnaturel ? Quelle intelligence embrassera *pleinement* Dieu, ses perfections infinies, ses lois internes, sa trinité, sa vie et sa félicité divines, sa vertu créatrice ? Qui comprendra son *Verbe* éternel et son incarnation dans le temps ? Qui pénètrera son *Paraclet* avec ses lumières et ses dons ? Qui percera les sublimes profondeurs où l'homme se rencontre avec Dieu, pour s'unir à lui dans les douceurs infinies de l'éternel amour ?

Hélas, notre orgueil aura beau s'agiter, se révolter, partout, dans l'ordre surnaturel, comme dans l'ordre naturel, elle ira s'arrêter à l'inaccessible roc de l'inconnu.

Semblable à la trombe furieuse qui s'élève et veut planer dans les cieux, et que l'air crève et précipite dans le gouffre avec fracas, en vain l'altière raison humaine se heurterait à ces barrières du mystère, que le péché lui a faites si opiniâtres et si compactes, elle recevrait, dans cet effort insen-

sé, de mortelles atteintes qui la repousseraient jusque dans les sombres abîmes du scepticisme.

Le philosophe, messieurs, nomme le corps et l'âme ; il va plus loin : il parle d'union, d'influence et de rapports réciproques entre ces deux substances. Demandez-lui par quel secret ont lieu ces rapports, cette influence et cette union ; il répondra ce seul mot : *mystère !*

Demandez au physicien ce que vous voudrez; demandez-lui pourquoi sept rayons lumineux, comment de l'absence ou du mariage de tous ou de quelques-uns de ces divers rayons naissent toutes les nuances ? Il répondra : Je vis de phénomènes, ma science se borne à tirer de l'incompréhensible ce qu'il renferme de rationnel ; voilà tout ce que j'en sais.

Le mathématicien vous parle, par exemple, de deux lignes qui s'approchent l'une de l'autre à l'infini, sans se rencontrer jamais par un attouchement commun. Il démontre même cette vérité trigonométrique, parce qu'elle est rationnelle ; il n'en peut pas dire le dernier mot, parce qu'elle est du domaine de l'inconnu.

Le théologien enseigne un Dieu en trois personnes, n'étant qu'un seul et même être. Il l'enseigne, il le croit, mais il ne le comprend pas ; c'est incompréhensible !

Plus de doute, messieurs ; de même que dans l'univers, l'ombre s'associe perpétuellement à la lumière ; de même dans les profondeurs infinies qui recèlent toute vérité, la raison et l'incompréhensible se rencontrent sans cesse.

Cependant, que d'hommes, heureusement doués et que tout appelle à rendre à la science d'importants services, consacrent des efforts nombreux et un temps considérable à la solution de toutes ces questions insolubles, et qui, faute d'accepter comme vraies les axiomes incompréhensibles, mais certains, afin d'en déduire tout le merveilleux édifice scientifique, tombent dans les erreurs les plus monstrueuses et dans les absurdités les plus énormes !

Le scepticisme nie Dieu, l'univers et l'homme qu'il ne comprend pas. En niant Dieu, il nie la théologie ; en niant l'univers, il nie toutes les sciences naturelles, physiques et

mathémathiques ; en niant l'homme, il nie toutes les sciences philosophiques.

Le matérialisme ne comprend pas l'esprit il le nie. Ce n'est que par une contradiction étrange avec lui même qu'il affirme la matière, car il ne la comprend pas plus que l'esprit.

Le rationalisme ne comprend pas l'autorité en dehors de la raison humaine *privée* ; il nie le sens commun, la révélation, l'Eglise.

De même de toutes les erreurs. Elles naissent de l'orgueil de la raison, de l'orgueil philosophique. C'est la lutte contre l'incompréhensible, l'inconnu et le mystère qui fait que les hommes arrivent souvent, à force d'étude, de reflexion, j'ajoute, et de raisonnement, au dernier degré de l'ignorance, à cette ignorance raisonnée et systématique qu'on appelle, par une amère dérision sans doute, la *libre-pensée*, et qui se résume par cette proposition : *Je n'admets, je ne crois, je ne sais que ce que je comprends.*

Pour nous, messieurs, fesons mieux. Reconnaissons humblement les limites posées à notre intelligence ; portons noblement cette faiblesse de notre nature ; croyons, sans hésiter, les vérités naturelles et surnaturelles que nous ne comprenons pas ; contentons-nous des lumières de l'évidence, et nous puiserons dans ce renoncement sublime, la force de nous élever jusqu'à la vérité.

D'ailleurs, qui ne voit qu'entre croire, connaître et comprendre, il y a tout un abîme ? Croire, c'est admettre l'existence ; connaître, c'est s'expliquer l'existence; comprendre, c'est voir clairement, c'est saisir pleinement les causes, la nature, les modes de l'existence.

Dans ce gland, que ma main va déposer en terre, se trouvent la tige, les feuilles, les branches et les racines du chêne immense qui servira d'asile aux oiseaux et d'ornement à la terre. Non-seulement ce germe renferme un premier arbre, mais encore tous ceux qui naîtront de lui. Phénomène admirable que je crois et connais sans le comprendre, parce qu'il se renouvelle sans cesse sous mes yeux.

C'est cela ! Il n'y a aucune corrélation légitime, aucun rapport logique entre la crédibilité et la notion d'une chose et sa compréhensibilité ; entre le point de savoir si cette chose est vraie et connue, et celui de savoir si elle est comprise. Par suite, quiconque rencontre une vérité incompréhensible, insaisissable, mais évidente pour la raison, doit, sous peine de tomber dans l'absurde et de déchoir misérablement de la qualité d'être raisonnable, l'accepter comme certaine.

Aussi, loin de rejeter les mystères des vérités religieuses et scientifiques, prenons les pour ce qu'ils sont, pour impénétrables ; au lieu de perdre à scruter l'incompréhensible, des forces, une activité et un temps précieux, contentons-nous de son existence.

Convaincus de l'impuissance de la raison à l'égard de l'inconnu, cherchons hors d'elle une force, une puissance secourable, pour en faire le point d'appui à l'aide duquel nous lèverons le monde de la pensée.

Imitons le naturaliste. Quand, après avoir contemplé dans les grandes œuvres de la nature, celles dont l'organisation est la plus complexe, il veut admirer les multitudes d'êtres vivants contenus dans une goutte d'eau, il commence par accuser ses yeux d'impuissance ; puis saisissant un instrument fameux, il appelle sur la merveilleuse gouttelette une forte convergence et une concentration puissante des rayons solaires. Alors un monde nouveau se découvre à ses regards étonnés.

S'agit-il de vérités particulières et qui se rapportent à notre individualité prise à part, à nos besoins personnels, à notre manière de percevoir et de sentir, à notre activité propre et qui constituent notre moi, adressons-nous avec confiance au témoignage des *sens*, de la *mémoire*, du *sens intime* et de la *raison*.

Sagit-il de certaines vérités religieuses et des vérités naturelles, mais communes, générales, essentielles : appelons-les lumières du *sens commun* ou de la *raison universelle*.

S'agit-il de certaines vérités de l'ordre religieux, devant lesquelles la raison privée et le sens commun sont impuis-

sants ; ayons recours au témoignage de la *révélation* ou de la *parole de Dieu*.

S'agit-il, enfin, de toutes les vérités appartenant aux trois ordres ci-dessus mentionnés, considérées non plus comme *évidence*, *certitude* et *témoignage*, mais comme incompréhensibilité ; alors reconnaissons la faiblesse de la raison : saisissons le *mycroscope du renoncement chrétien*, appelé *mort philosophique* par le paganisme ; aussitôt les lumières convergeront dans notre esprit.

Nous verrons clairement tout ce que nous pouvons raisonnablement nous efforcer de comprendre ; nous connaîtrons, avec la mesure de nos forces, celle de notre faiblesse ; nous comprendrons "que l'intelligence de Dieu étant essentiellement infinie, celle de l'homme essentiellement bornée, la première doit nécessairement comprendre une foule de choses qui sont mystères pour la seconde, et que, comme c'est en tout que l'intelligence humaine est bornée, il est naturel qu'il y ait partout mystère pour l'homme."

Le renoncement est la loi fondamentale de la vie, c'est aussi la loi de la *science*. Pour pénétrer les profondeurs de la vérité, il faut un regard allumé à la grande lumière du sacrifice. Le sacrifice perce les abîmes avec l'audace de l'aigle, parce qu'il n'y descend que pour y trouver Dieu, le père de la Vérité.

Voilà ce que je voulais dire, messieurs. La raison humaine peut, quand elle voudra, prendre son vol, s'élever des tristes rivages de l'ignorance jusque dans les hauteurs sublimes de la science, et là, planer et étendre ses grandes ailes dans l'azur du repos et de la béatitude.

Que faut-il pour cela ?

Que sur les ailes du sacrifice, elle s'élève dans l'horizon de son air respirable, c'est-à-dire qu'elle ne désire voir et comprendre que ce qui est ici bas du domaine de ses facultés *affaiblies*, bien que *puissantes* encore.

## II.

J'ai nommé les sophismes de l'intelligence.

J'entends par là les erreurs provenant de l'inattention, de la légèreté ou de tout autre vice de l'esprit.

Les logiciens distinguent un grand nombre de ces sophismes, qu'ils rangent en plusieurs dénominations dont le détail serait interminable.

Aussi bien, il faudrait ici des volumes, et c'est à peine si le cadre de notre travail nous permet quelques pages sur chaque matière.

Bornons-nous donc à dire un simple mot sur les sophismes intellectuels les plus communs.

Et d'abord n'est-ce point une grande maladie parmi les hommes, Messieurs, que la manie de juger *ex professo* des choses que l'on ignore.

On veut paraître tout savoir, et par suite, on parle de tout avec un sans-gêne admirable, j'allais dire; avec un *désintéressement prodigieux* de la vérité. On prodigue la science d'autant plus volontiers qu'elle nous a moins coûté, et on s'aventure d'autant plus hardiment sur le terrain des principes, que la confusion y est plus grande.

Et puis, tout a été dit en fait *d'erreur* et de *vérité*, et il y aura toujours moyen de rencontrer, dans la longue file des *penseurs*, une autorité quelconque en faveur des principes les plus faux!

En outre, si la vérité nous échappe, il n'y a après tout que deux alternatives à redouter: *passer pour menteur ou pour insensé*. Or un saint personnage a dit: "*tout homme est menteur*" et un autre n'a pas craint d'affirmer que *tout homme est fou!* N'y a-t-il pas une certaine gloire à être ce que tout le monde est?

Donc, tout compte fait, il n'y a pas à se gêner; et on ne se gêne pas!

Toute chose a son sujet; toute cause, son effet; tout effet, sa cause; tout être, ses lois; tout principe, son fondement, etc.. Si on ne connait pas le vrai sujet d'une cause, la véritable cause d'un effet, le constant effet d'une cause, les lois réelles d'un être, le fondement obligé d'un principe, etc., ce n'est pas une raison de garder le silence qui sent trop l'ignorance! L'imagination est la *folle du logis*; à défaut de science, on la fait jouer, et elle joue! Elle avance et elle dispute; elle définit et elle contredit; elle affirme et elle conteste; le tout, bien entendu, à tort et à travers.

Pendant ce temps, l'intelligence étudie, sans approfondir ; regarde, sans voir ; décide, sans réfléchir ; juge, sans connaître. Elle se fausse, se fourvoie, s'aveugle, s'égare et se perd misérablement.

Telle est, Messieurs, l'histoire des sophismes de l'intelligence.

Ici, on *prend pour cause ce qui n'est pas cause* : on prend les jeux de l'imagination pour le travail du raisonnement, les rapports secondaires pour des causes premières ; on se paie de mots, de phénomènes apparents, de circonstances remarquables, de certains évènements dont on tire de fausses inductions. Un chimiste dira que le poison tue, parce qu'il renferme une *vertu mortelle!* Un autre dira que l'airain retentit à cause d'une *propriété retentissante.*

Mais laissons M. de Maistre, dans son examen *de la philosophie de Bacon*, ridiculiser le sophisme en question :

" *Comment se forme le cristal de roche?* Rien de plus simple. L'eau, en circulant au hasard dans les entrailles de la terre, arrive enfin, sans trop savoir pourquoi, jusque dans certaines cavités obscures et profondes où elle gèle misérablement ; à la fin, cependant, lorsqu'elle a demeuré longtemps dans cet état, sans espoir de chaleur, elle prend son parti et ne veut plus se dégeler : et voila ce qui fait le cristal de roche.—Ce que c'est que l'habitude !

" *Pourquoi dans les années pestilentielles y a-t-il beaucoup de mouches, de grenouilles, de sauterelles et autres créatures de cette espèce?* La raison en est claire. C'est parce que ces animaux étant engendrés par la putréfaction, dès que la terre tourne à la corruption, ils foissonnent de toutes parts..

" *Pourquoi les déjections de tous les animaux exhalent elles une odeur désagréable?*—La cause est manifeste : elle vient de la tristesse physique qui saisit ces matières au moment où elles se voient *exclues* par le corps lui même. En effet cette espèce de rélégation est mortifiante..............

" *Pourquoi un parfum placé près d'une fosse d'aisance s'évapore-t-il moins et conserve-t-il son odeur plus longtemps que dans tout autre lieu?* Il se resserre alors, de peur de s'encanailler en se mêlant à des miasmes deshonnêtes.

Là on ignore le sujet; c'est-à-dire qu'on entreprend des polémiques, des discussions, etc., sur des choses que l'on ne sait pas.

C'est un avocat qui parle de médecine qu'il ignore, un médecin qui argumente sur des questions de droit dont il ne sait pas le premier mot. Ce peut-être même un *voltairien* qui s'occupe de cathédrale ou un légiste quelconque qui appelle l'union de l'Eglise et de l'Etat, en affirmant que les *canons*, la *théologie* et la *discipline ecclésiastique*, qu'il ignore, soit, *en principe*, pour *l'union*, et *en pratique*, pour la *séparation !*

Pourquoi aussi faut-il qu'il y ait de ces choses où la *séparation* se rencontre dans *l'union*, et l'*union* dans la *séparation*.

Le savant auteur n'y est pour rien : c'est *l'antithèse* d'une *thèse* anticatholique, comme tant d'autres. Seulement, en face de questions qui touchent à de pareils principes, si on ne se sent pas la force de les servir heureusement, il vaudrait mieux, je crois, garder un modeste silence. La vérité y gagnerait, et personne n'y perdrait.

Ailleurs, on conclut du particulier au général. C'est Voltaire niant la sanction de la *loi divine*, parce qu'elle ne réprime pas toutes les passions. Comme si les écarts des uns, n'étaient point contrebalancés par la fidélité des autres! Comme si encore un acte de faiblesse d'une vie, n'était pas contrebalancé par une multitude d'actes de force! C'est le *scrupuleux Jean Jacques* condamnant la civilisation, à cause des désordres dont elle est souvent le témoin. Que n'a-t-il condamné les demi-savants, ceux surtout qui renient la vertu, la pudeur, la justice, l'honneur, comme ils ont renié leur père terrestre et leur père céleste !

Ce sont enfin ceux qui tirent une conclusion simple, absolue et sans restriction de ce qui n'est vrai qu'accidentellement.

Ailleurs encore, on substitue l'absolu au relatif L'Angleterre est heureusement gouvernée par le *parlementarisme* ; les Etats-Unis, par la république ; tel autre pays, par la *monarchie absolue*. On en conclut que telle ou telle de ces formes administratives, selon que le veulent les sympathies

de chacun, est seule capable de rendre les peuples heureux. Si on réfléchissait d'avantage on verrait sans peine que les mœurs, l'esprit, les tendances, les besoins des peuples étant différents, chacun doit avoir un gouvernement en rapport avec ses besoins, et qu'ainsi toute organisation politique n'est bonne que relativement.

D'autrefois, on se contente de supposer pour vrai ce qui n'est que probable ou douteux, de n'analyser les choses que d'une manière incomplète et de ne les envisager que par un seul côté.

Je ne citerai qu'un exemple de ce sophisme, celui d'un citoyen honorable qui, dans une conversation où je me suis trouvé par hazard, justifiait une œuvre récente d'un de ses amis par l'espèce de syllogisme que voici :

" Un livre qui renferme des principes catholiques est bon;
Or le livre de M......contient tels et tels principes catholiques:
Donc le livre de M......est un bon livre."

Le malheur voulut qu'un malin se permit de riposter :

" Un livre qui renferme des principes condamnés par les Papes et les Conciles, est mauvais;
Or le livre de M...... contient des principes condamnés par tels et tels Papes et les Conciles :
Donc le livre de M...... est mauvais."

Je n'ajouterai pas qu'un troisième tenta de proposer, comme base du syllogisme, la majeure suivante :

" Un livre, pourvu qu'il renferme l'affirmation d'un seul principe condamné, est mauvais."

L'ami de l'auteur en question ne voulut rien entendre; il se fâcha ; censura ce qu'il appelait les *prétentions exagérées* de certains catholiques *trop zélés*; argumenta sur tous les *démembrements* passés, présents et futurs ; disserta sur les *donations*, des origines d'une *certaine colonie*, comme aussi sur les dispositions des traités lors *d'une conquête*, prétendant que le tout annulait et annihilait les *canons*, les *décrets*, les *encycliques*, les *conciles* et toute la *théologie*. L'haleine allait lui manquer *malheureusement* ou *heureusement*, quand une idée lumineuse lui fournit une péroraison d'une logique con-

chante : " D'ailleurs, dit-il, en fesant un dernier et suprême effort pour ranimer sa voix, M. X. qui est un homme public distingué s'est prononcé : or M. X. a décidé la question précisément dans mon sens : Donc j'ai raison, et vous avez tort ! ! !"

Mais suffit. Assez de ces exemples ; et il demeure prouvé que les sophismes de l'intelligence naissent de la légéreté, de l'inattention et de tous les autres vices de l'esprit.

Le seul remède que nous puissions apporter à ces erreurs, c'est de travailler à former son jugement, à le fortifier par la réflexion et l'étude, à se garder du péril de l'imagination, surtout à se persuader que l'esprit, la droiture des intentions et même la profondeur du savoir ne suffisent pas pour préserver de l'erreur, et que toutes ces choses échoueront misérablement, si l'on ne se fortifie d'abord contre les sophismes de l'intelligence.

III.

Parlons maintenant des sophismes de la volonté, et écoutons d'abord Mgr. Trayssinous :

" En vain, dit-il, on m'avertit de me tenir en garde contre les illusions des sens et de l'imagination, contre l'abus des mots et les équivoques du langage ; en vain, j'aurai étudié tous les procédés de l'analyse et de la syntèse, appris à mettre de l'ordre et de l'enchaînement dans mes idées, à lier les conséquences aux principes, et à démêler les vices qui se glissent dans le raisonnement ; en vain, j'aurai médité Aristote, Descartes, Locke et Condillac ; tout cela ne me servira de rien, si, égaré par les passions, je les mets à la place de la raison ; elles ont une logique insidieuse, qui rend inutiles toutes les règles de la logique ordinaire. Le dernier siècle a été l'époque de l'analyse, et n'en a pas moins été l'époque des plus monstrueuses erreurs ; c'est que la vérité, pour être sentie, ne demande pas moins de droiture dans le cœur que de lumières dans l'esprit ; et à quoi servent les lumières sans la bonne foi? On a dit que l'orateur est un homme de bien, qui possède

le talent de la parole, et l'on peut dire que le logicien est un homme de bien, qui possède le talent de raisonner avec justesse. Oui les passions sont comme un nuage qui obscurcit l'intelligence : et qui se place entre la raison et la vérité ; elles troublent et agitent l'âme, lui font perdre cette attention soutenue, cette impartialité sévère, cette rectitude inflexible, qui écarte l'illusion et l'erreur."

Selon que l'observe St-Augustin, il n'est pas toujours aisé d'établir une ligne de démarcation entre les sophismes de la volonté et ceux de l'intelligence. Souvent même les uns et les autres conspirent, de concert et comme à l'envie, pour nous égarer.

Rarement les passions nous entraînent dans l'erreur, sans que le défaut d'intelligence y soit pour quelque chose ; comme aussi le défaut d'intelligence découle fréquemment des passions qui obscurcissent les lumières de la raison, en corrompant le jugement.

Quoiqu'il en soit de cette connexion et de cette dépendance, il est certain que la vérité a, en nous, autant d'ennemis que de passions mauvaises.

L'orgueil, l'égoisme, l'avarice, la volupté et toutes les passions sont autant de voiles ténébreux propres à nous cacher la vérité.

L'orgueilleux, convaincu de la valeur sans pareille de ses raisonnements, se révolte à la vue des erreurs qu'on lui impute ; incapable de s'avouer des torts, de reconnaître qu'il s'est laissé abuser, il cherche par tous les moyens possibles à justifier, à ses yeux, comme à ceux des autres, ses avancés. C'est ainsi qu'il s'égare et se perd dans les plus misérables sophismes.

L'égoiste rapporte tout à soi, ramène tout à son sens propre. Il ne voit pas que sa passion est le renversement de tous les fondements essentiels de l'ordre religieux et social. Il ne cherche, il ne voit, il ne trouve au fond de tout que sa personnalité. Il ne connait, il ne veut reconnaître qu'une morale, qu'une loi, qu'un droit, qu'un principe :—*Charité bien ordonnée commence par soi-même.* Morale fausse, loi dangereuse, droit injuste, principe erroné, sophisme enfin.

qui détruit les meilleurs facultés de l'esprit, après avoir perverti les meilleurs cœurs

Pour justifier sa passion que ne fait pas, à son tour, l'avare ? Il expose sa conduite à celle du prodigue, il se persuade qu'il cherche le bonheur par des voies bien plus légitimes et qu'il l'atteint par des moyens bien plus honnêtes. S'il ne donne pas aux pauvres, c'est qu'il ne veut pas entretenir la paresse, l'oisiveté et tous les autres vices du paupérisme. S'il ne contribue pas à telle œuvre religieuse, à telle entreprise nationale, c'est qu'il sent le besoin de vivre dans la retraite et le recueillement loin de toute peine, de tout sacrifice, de toute communication extérieure. D'ailleurs chacun a sa vocation particulière, marquée par la Providence et la sienne, à lui, c'est la vie cachée, la vie cantonnée. Taut il est vrai que toute passion poussée à l'extrême, aliène cruellement la raison, en cherchant à justifier ses propres excès.

" Le voluptueux, dit Rattier, s'appuie sur un principe vrai : *L'homme est fait pour le bonheur ; la suprême félicité, le bien parfait, voilà la fin de son existence, voilà quel doit être l'objet de ses vœux, le but légitime de toutes ses recherches.* Par conséquent, ce qui nous rend parfaitement heureux doit être préféré à tous les autres biens de la vie. Or, les plaisirs des sens nous rendent parfaitement heureux ; donc ils doivent être mis au-dessus de tous les autres biens; donc l'homme est fait pour la volupté. Ce sophisme n'est pas une pure invention : c'est celui d'Épicure, qui a fait de la sensation le *criterium* infaillible du vrai et du bien, et de la volupté la loi universelle des êtres ; c'est celui de tous les libertins, qui ne parviennent à se justifier à eux-mêmes leurs desordres, qu'en s'autorisant de l'instigation des sens, de la force du tempérament, de l'attrait même de la jouissance, qu'ils considèrent comme la voix de la nature, c'est-à-dire comme la règle même de nos actions. Obéir aux penchants de la nature, c'est donc obéir à la loi de son être, c'est donc accomplir sa destinée. Ainsi conduits d'abord au matérialisme par le sensualisme, ils s'appuient ensuite sur le matérialisme, pour nier la réalité, la possibilité même d'un bien parfait conçu en dehors de la matière, et dis-

tinct des voluptés sensuelles. C'est à l'ombre de ces détestables maximes que l'homme est parvenu à se faire un système d'impudence, qui l'empêche de rougir de son déshonneur et de son ignominie, qui lui fait tirer une gloire honteuse de ses faiblesses et de ses égarements, qui lui fait braver les bienséances et le mépris public, qui le porte enfin à s'applaudir avec ostentation du scandale de ses mœurs, et du désordre de sa conduite, comme d'une preuve de sagesse et de raison."

" Quels troubles n'ont point excité de tout temps, dit Massillon, les désirs impurs de la chair ? L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livra sans scrupule à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus universel de ses penchants, il le croyait aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenait le seul hommage qui honorait leurs autels."

Il en est de même, messieurs, de toutes les passions. La vérité est à l'intelligence, ce que le soleil est à notre globe.

Quand aucun obstacle n'empêche l'astre lumineux de faire arriver jusqu'à nous ses rayons bienfaisants, la terre semble renaître ; les montagnes avec les grands bois qui les couronnent, les coteaux avec les bosquets qui les tapissent, les campagnes avec les moissons qui les couvrent, les prairies avec les rivières qui les arrosent, se rajeunissent, les oiseaux le saluent de leurs chants mélodieux, et l'homme, reposé, reprend, heureux, l'instrument de son travail. Un nuage, des nuages viennent-ils nombreux et persistants, nous voiler ce foyer de lumière et de chaleur, tout s'attriste, tout s'étiole, tout périt, tout meurt bientôt.—La vérité a ses rayons, sa chaleur et sa vie. Nos passions sont les brouillards épais qui nous dérobent le foyer de la vérité, dont l'absence fait les ténèbres de la mort.

Ah ! que jamais des bas-fonds de notre âme ne s'élèvent les nuages du vice ; car nous mènerions alors une vie sans soleil ; c'est-à dire une vie sans vérité, une vie *morte*, une vie qui n'en serait pas une.

IV.

Nous avons encore dans les préjugés de l'Education de sérieux obstacles à la possession de la vérité.

L'erreur et la vérité se disputent les intelligences. Dès qu'un enfant ouvre ses premiers regards à la vie et reçoit les premières impressions qui développent sa raison naissante, il se trouve en face de ces deux puissances ennemies.

La vérité lui parle par tous les objets de la perception externe ; elle lui parle par l'entremise de ceux qui l'entourent et qui répondent, par l'amour, à ses premiers sourires ; elle lui parle par tous ceux qui, de proche ou de loin, s'associent à ses premiers jeux, à ses premiers ébats, à ses premières études. Elle lui parle surtout par cette lumière, par ce travail secret et mystérieux que Dieu se plait à faire dans toute âme.

La lumière de Dieu est toujours vraie, son travail sans cesse bienfaisant. En est-il de même des lumières et du travail des hommes et des choses? Hélas! non. Et pour ne parler ici que des hommes, on sait combien de préjugés d'erreurs, de sophismes se mèlent à leur insu, et en eux, à la vérité.

L'erreur profite donc du moment où nous sommes sans force, sans méfiance, du moment où, ignorant le mal et souriant au bien, nous nous confions sans réserve à tous ceux qui nous parlent avec amour, pour imprimer son funeste cachet dans nos âmes.

Et son action en ceci est d'autant plus décisive que ces victimes sont plus impressionnables, ses agents mieux intentionnés. En effet que peut l'enfance, contre les préjugés et les erreurs d'une mère chérie, d'un père tendre, de sœurs, de frères affectueux, de condisciples aimants, d'amis et d'intituteurs dévoués? Rien. Cependant n'est-ce pas de tous ces êtres bien aimés que nous apprenons avec les premières vérités, les premières erreurs ?

On sait quelle influence exerce la première éducation sur toute la vie. La vérité, par exemple, ne se perd que diffici-

lement dans une âme où elle a été fortement greffée par l'éducation.

L'âme pourra un moment faiblir et s'égarer: mais soudain une réaction s'opérera et une voix s'élèvera qui couvrira les mille bruits discordants et tumultueux de ses égarements. Se repliant sur elle-même, comme le volcan fatigué de vomir la lave, elle remuera les cendres de son passé, une étincelle de foi et d'amour en jaillira, qui la sauvera.

Hélas! pourquoi faut-il qu'il en soit de même pour l'erreur? Il y a des éducations si complètement fausses que malgré tous les efforts tentés l'on ne parvient jamais à secouer entièrement leurs préjugés. Il y en a d'autres, et c'est le plus grand nombre, où l'erreur sans être complète, existe cependant et oppose, par suite, à la vérité, jusque dans l'extrême vieillesse, de bien grands obstacles.

Veut-on maintenant savoir jusqu'à quel point il est difficile de vaincre ces préjugés de l'éducation? Prenons-en un comme exemple, celui des *revenants*, si vous voulez.

Personne ne laisse le premier âge, sans avoir fait connaissance avec l'histoire de certains revenants originaux, farceurs, capricieux, tels que ceux qui, de leur mains glacées, vous flattent la figure, vous prennent les pieds; ceux qui remuent les meubles, renversent les lits, trainent les chaînes, clanchent les portes, frappent à coups redoublés sur les ustensiles de cuisine, et finissent, s'ils ne sont pas assez tristes pour soupirer, ni assez gai pour s'éclater de rire, par prendre une prise ou par éternuer.

Tout absurdes que soient ces contes, ils ne laissent point d'influer, dans un degré ou dans un autre, sur les personnes les plus raisonnables. En effet, qu'est-ce que cette frayeur invincible qu'éprouvent beaucoup de personnes instruites, lorsqu'il leur arrive de perdre quelqu'un de leurs proches ou leurs amis?

Sinon le vestige saisissant des préjugés de leur enfance.

Pour triompher de ces vices de l'education, il faut le tri ple concours de l'intelligence, de la volonté et du travail.

L'intelligence se repliera sur elle-même, afin de découvrir quelles impressions fausses et mensongères l'éducation lui aura laissées.

La volonté entreprendra une courageuse lutte, afin d'effacer jusqu'aux plus légères traces de ces impressions funestes.

Le travail enfin viendra seconder l'action mutuelle de l'intelligence et de la volonté, en leur apportant la double force des lumières qu'il appelle et des succès qui le couronnent toujours infailliblement.

## V.

Cela fait, il faudra encore s'affranchir des préjugés et des passions de la nation.

Je ne chercherai pas à établir que chaque nation a ses préjugés particuliers; c'est une vérité trop connue. Je me bornerai à dire que de toutes les passions et de toutes les erreurs, je n'en connais pas de plus difficile à vaincre. En effet l'erreur se glisse ici sous les dehors les plus séduisants, ceux du patriotisme : vertu encore si fortement enracinée au sein des grandes familles humaines, malgré leurs fautes et leurs malheurs.

Chaque peuple à ses croyances religieuses, ses données scientifiques, ses lois morales. L'Angleterre est anglicane ; la Prusse luthérienne; la Russie schismatique; la Turquie musulmane; la France a un caractère catholique ; le Canada est catholique romain et le sera toujours, si comme je l'espère, il parvient à vaincre les sociétés secrètes, les libéraux et les gallicans.

Dans tous les pays, il se rencontre des hommes d'un sens profond, d'une science vaste, d'un esprit élevé, d'une raison forte et d'une intelligence supérieure. On peut, au moins, rendre ce témoignage à un *Leibnitz* et à un *Macaulay*. Pourquoi le philosophe allemand est-il resté luthérien à *Leipzig* et l'historien philosophe anglican à Londres? Est-ce que la vérité religieuse peut-être le *oui* et le *non?* Il y aurait absurdité de le prétendre. D'où vient donc qu'on demeure si volontiers protestant à Berlin et à Londres, schismatique à St-Petersbourg, musulman à Constantinople? C'est qu'il est presqu'impossible à la raison humaine de secouer l'erreur que le préjugé de sa nation lui impose.

La physique va nous fournir une autre preuve.

Parlant de la lumière, Descartes l'attribuait à des mouvements vibratoires, produits dans un milieu élastique et subtil appelé *éther*. Newton est venu ensuite et l'a attribuée à un fluide matériel impondérable, extrêmement subtil que les corps lancent autour d'eux dans toutes les directions, traversant l'espace avec une prodigieuse vitesse, et produisant ainsi chez l'individu la sensation de la lumière.

Or pour qui connait l'histoire de la physique en Angleterre et en France, il est de fait que les physiciens anglais sont demeurés constamment attachés à l'hypothèse de l'émission, tandis que les français ont suivi celle des ondulations et cependant si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse. Dira-t-on qu'on a moins le sens des sciences physiques en Angleterre qu'en France et réciproquement? Non. Mais simplement que dans ces pays on est esclave du préjugé national ; ce qui est un malheur.

Les passions nationales ne sont pas moins à redouter que les préjugés.

Je connais un peuple qui a deux passions dominantes, la jalousie et l'inconstance.

Sa jalousie le porte à faire une guerre acharnée, une guerre à outrance à tous ceux des siens qui réussissent ; en sorte qu'il y suffit de pointer pour se trouver en butte à la haine et à la persécution. Et comme la jalousie procède de l'égoisme, le bien chez ce peuple, est isolé et particulier. Son sol est couvert d'institutions capables de rendre à la religion et à la patrie, qui les ont créées à grands frais, d'importants services. Chacune de ces institutions est animée de beaucoup de zèle ; malheureusement plusieurs d'entre elles veulent travailler isolement ; elles ont horreur du dévouement commun. Delà des ombrages, des jalousies, des divisions, entre telle et telle ville, entre telle et telle corporation civile ou religieuse, entre telle et telle société savante. Delà malheureusement aussi, les fractionnements, les diminutions, les affaiblissements et les grandes et douleureuses faiblesses du bien.

“ Ah, je le dirai avec un illustre évêque, triste temps que celui où l'on ne peut trouver deux honnêtes gens qui veu-

lent travailler ensemble à une même œuvre! Que celui où les petites raisons empêchent toutes les grandes choses! Que celui où les intérêts et les hommes particuliers dominent et absordent les intérêts et les hommes publics, les intérêts et les hommes religieux."

Pourquoi n'ajouterai je pas: Triste pays aussi où de telles anomalies se rencontrent?

Mais ce n'est pas tout; il y a encore l'inconstance.

L'inconstance, Messieurs, est l'ennemie mortelle du succès. C'est dans l'inconstance que les grandes choses trouvent le plus ordinairement leur tombeau.

Chez le peuple que j'ai en vue, rien n'égale l'ardeur virile avec laquelle on embrasse une idée généreuse. Il suffit d'élever la voix en faveur d'une œuvre de bien pour que l'enthousiasme gagne *tous ceux qui sont les amis des ouvriers de cette œuvre.* Les adhésions, les encouragements et les espérances se multiplient. S'il est question de secours pécuniaires, on ouvre sa bourse, s'il s'agit d'efforts, on promet généreusement son concours. Aussi les *instituts* se fondent, les *cabinets*, les *cercles* d'etude s'établissent, les *sociétés*, les *unions* surgissent comme par enchantement.

Un mois, deux mois, plusieurs mois s'écoulent et voient les entreprises se former, se multiplier comme par miracle. Puis viennent les années, et, avec elles, le refroidissement. Peu à peu les sociétés se dépeuplent, les salles deviennent désertes, les entreprises sont abandonnées. Chacun se regarde avec étonnement et se demande avec inquiétude la cause cachée, mystérieuse d'un dénoûment si inattendue.

Les uns nomment l'égoisme, la jalousie ; les autres accusent les rivalités, les ombrages des hommes de bien ; tous reconnaissent qu'à toutes ces misères, il faut joindre l'inconstance.

Jamais, messieurs, on ne saura combien de pareils défauts sont ennemis de la vérité.

Que pensez-vous que deviendra un jeune talent, tout puissant que vous le supposiez, s'il est un jour ou l'autre, la proie facile d'aussi misérables passions nationales.

Qu'il soit l'homme d'une ville ou d'une société particulière, et il ne verra, il ne jugera que par cette société ou cette ville : cantonnée dans un intérêt particulier, son intelligence n'aura qu'un horizon borné, qu'une action rétrécie.

Qu'il soit l'esclave de l'inconstance : toujours il échouera misérablement après le premier pas vers le vrai.

Demandons au ciel, Messieurs, que *l'avenir* (car je ne veux rien dire du passé et du présent) ne puisse accuser le peuple canadien, de jalousie, d'égoïsme et d'inconstance. Demandons-lui pour chacun des enfants de la patrie, si par malheur ces défauts avaient pris naissance dans son sein, la force de vaincre ces passions !

La nature ici ne fait rien mesquinement et en petit. Notre St. Laurent est le roi des fleuves ; nos rivières roulent partout leurs eaux profondes ; nos lacs sont d'immenses reservoirs ; les arbres de nos forêts sont des géants séculaires ; plusieurs de nos montagnes élèvent jusqu'aux nues leurs sommets verdoyants ; notre végétation est prompte et vigoureuse ; notre soleil ne semble se retirer l'hiver dans les profondeurs de l'espace, que pour nous revenir tout brûlant l'été ; enfin toutes les forces de la nature s'unissent et présentent sous notre beau ciel, le grandiose spectacle de leur force et de leur puissance.

Que ce soit là le spectacle moral que nous offrirons désormais au monde divisé et à l'univers attristé.

Sachons mettre au service du bien, toutes les forces vives de nos âmes ! Que ni les passions ni les préjugés nationaux n'entravent notre marche vers le vrai !

## VI.

Restent les préjugés du siècle.

Toute malheureuse, Messieurs, que soit la science, elle est encore plus heureuse que le temps. Le temps est ce qui passe ; la science, ce qui dure. Le temps en se précipitant, court à une catastrophe ; la science en se développant, marche vers une conquête. Un jour, la science et le temps rencontreront le siècle sans bornes ; celui-ci pour se dissiper

à jamais ; celle-là pour régner dans l'éternel avenir. En attendant, tous deux *pérégrinent* à travers les vicissitudes de ce monde :—le temps comptant ses âges, par chaque nouvel anneau ajouté, tous les cent ans, à la mystérieuse chaîne qui unit le chaos des commencements à celui des ruines ;—la science mesurant ses siècles, à la durée d'un système, d'une idée.

Un siècle scientifique se compose donc d'un, de trois, de neufs siècles ordinaires et même de plus, avec l'ensemble de toutes les doctrines, de tous les préjugés, de tous les systèmes, de toutes les opinions ; en un mot un siècle scientifique, c'est la *mesure temporelle* d'un principe vrai ou faux.

Près de deux mille ans ont passé sur l'établissement de la loi nouvelle apportée par le Christ, et le front de ses disciples porte encore au milieu de la décrépitude des temps et de l'affaiblissement de l'Europe, le cachet d'une éternelle jeunesse. C'est le siècle de la vérité catholique qui dure et durera toujours !

Le mahométisme est treize fois séculaire. Ses enfants ne traînent plus par le monde qu'une vie chétive et malade ! c'est son siècle qui s'achève avec eux !

Trois cents ans se sont écoulés depuis les jours de Luther et de Calvin. Le Protestantisme se divise, se fractionne à l'infini ! C'est son siècle qui s'en va !

Comptez les générations qui se succèdent depuis Platon, Aristote, St-Augustin, St-Thomas, Descartes, Leibnitz et tant d'autres ; vous trouverez que la génération présente est restée fidèle, par plusieurs de ses fils, soit aux erreurs, soit aux vérités que ces brillants génies représentent. C'est leur siècle qui dure !

Le siècle d'une idée commence par celui qui l'énonce, se poursuit en celui qui la partage et s'achève avec celui qui refuse de la continuer.

Ainsi se perpétue la vérité ; ainsi se continue l'erreur.

Prenons y garde ! mille idées vraies et mille idées fausses se disputent la sanction des siècles sur le vaste champ de bataille des intelligences. L'étendard de l'erreur et l'éten-

dard de la vérité sont tous deux frappés aux écussons du génie ; seulement pendant que l'un mène à la victoire, l'autre conduit à la défaite.

Priam et Agamemnon sont deux guerriers glorieux et réputés invincibles ; deux camps, palpitants d'espérance, se forment autour d'eux ! Vous savez le reste : les dieux étaient pour Agamemnon ; le valeureux Priam et sa vaillante armée furent précipités dans la défaite.

Bien des courants se forment autour des pères de la science. Faut-il se laisser séduire par l'éclat et la réputation des chefs ? Non, cherchons seulement de quel côté se trouve Dieu ; c'est-à dire la vérité.

De plus, à part le Vicaire de Jésus-Christ, *en tant que Pierre*, nul homme n'est ici bas infaillible. L'histoire des intelligences d'élite est, à des exceptions excessivement rares, l'histoires des variations. Tel qui enseigne aujourd'hui la vérité, proclamera l'erreur demain. Delà les variations et les contradictions des *écoles*, delà les préjugés des grands siècles scientifiques.

Veut-on savoir, combien il en coûte de vaincre les préjugés d'un siècle et de se garder de l'illusion, du prestige d'un nom fameux ainsi que de l'autorité d'un génie colossal ? qu'on se rappelle Louis XIV et les géants de gloire qui ont illuminé son soleil.

L'illustre monarque avait solidement assis son autorité sur le dogme du pouvoir absolu. Plus rien dans son royaume ne pouvait contrarier son action politique, si ce n'est la puissance spirituelle des Papes et la discipline ecclésiastique. L'Eglise de France, se dit-il, aura des libertés particulières à l'égard de Rome, et sera ainsi asservie au pouvoir de la couronne. Si Louis XIV était politique, à coup sûr, il n'était pas théologien et l'épiscopat le savait bien. Mais il y avait là Bossuet, génie sans pareil, qui avait pénétré la Theologie, du même regard d'aigle qu'il avait lu dans les âges, la philosophie de l'histoire. Soit condescendance coupable, soit illusion passagère, l'immortel Evêque de Meaux ne s'opposa pas, du moins énergiquement, aux vues du

royal maître, et la trop fameuse déclaration de 1682 fut signée.

C'en était fait ! Louis XIV avait triomphé : l'Eglise de France avait trouvé *la servitude dans la liberté* ; car elle ne brisait plusieurs des liens qui l'unissaient à Rome, que pour se mettre aux chaînes de l'état. Une grande erreur, pleine de disputes, de colères et de malheurs, s'était levée sur le monde.

Devenu la base des rapports de l'Eglise et de l'Etat, le *gallicanisme* fut, depuis cette malheureuse époque jusque vers la fin de la première moitié de notre siècle, enseigné en France et ailleurs. Faisant partie de l'enseignement théologique et civil, il devint préjugé d'éducation pour plusieurs ; pour les Français, préjugé de nation surtout ; pour tous, préjugé du grand siècle de Louis XIV et de Bossuet.

Qui dira jamais le nombre des intelligences élevées, des esprits profonds, des âmes saintes qui ont été, en théologie et en politique, les malheureuses victimes de cette erreur ? Hélas ! même dans ces derniers temps, n'avons-nous pas eu la douleur de voir plusieurs des plus brillantes illustrations de l'épiscopat, du sacerdoce et du laïcisme, céder devant le prestige gallican et faire à la vérité catholique, dont ils étaient, sous plus d'un rapport, les intrépides défenseurs, l'opposition la plus déplorable ?

Evitons donc soigneusement le préjugé du siècle. Payons au génie l'admiration qui lui est due. Puisons dans les œuvres immortelles qu'il nous a laissées, tout ce qui est l'éternelle vérité ; mais, à l'exemple de l'abeille, qui ne tire des fleurs que les sucs capables de nourrir ses gateaux, élaguons tout ce qui n'est pas le vrai.

---

# TROISIÈME CONFÉRENCE

## NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES A L'EGARD DE LA VÉRITÉ.

### VII.

L'orgueil de la raison, les sophismes de l'intelligence et de la volonté, les préjugés de l'Education, de la nation et du siècle, vaincus, tout ne sera pas fini. Il faudra de plus trouver le temps et la vraie méthode d'étudier.

Le temps de se recueillir et de s'abimer dans les études profondes et sérieuses, on ne l'a pas toujours ; surtout dans un pays, où les fortunes héreditaires sont si rares et où la science n'a pas, *comme science*, de carrière ouverte. C'est ainsi qu'en Canada la jeunesse instruite n'a d'autres perspectives que celle des professions libérales, du journalisme, de la politique, du commerce, du sacerdoce, toutes positions honorables, mais laborieuses, très laborieuses.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Plusieurs s'en plaignent. Ont-ils raison? Ont-ils tort? Je ne l'examine pas. C'est un fait, cela suffit.

Une chose consolante à cet égard et digne de remarque, c'est que plusieurs des illustrations étrangères, ont eu, elles aussi, le travail professionnel en partage.

D'ailleurs toutes ces nobles fonctions de l'ordre social et religieux réclament toutes les lumières d'une éducation largement conçue. La médecine, le droit, le commerce, la législation, la magistrature, la diplomatie ne sont la patrie des grands labeurs que parcequ'ils sont le foyer des grands services. Et, s'il faut ici dire toute ma pensée, j'avouerai que je trouve naturel que la plus illustre portion du genre

humain soit la plus occupée; car malgré la peine qu'il porte, le travail demeure toujours la plus noble, la plus sainte, j'allais dire, la plus *divine* chose d'ici-bas!

Malheureusement, plusieurs se sont fait sur les grands emplois,des idées fausses et condamnables.Beaucoup y voient le moyen facile et aisé d'atteindre la fortune et rien de plus. N'entrevoyant que le côté matériel, que le côté purement positif des choses, ils croient satisfaire la société, quand ils renferment leur action dans les strictes bornes de leur état.

Parler à ces hommes d'études étrangères aux besoins professionnels; leur conseiller d'approfondir les questions vitales de l'ordre religieux et social; leur demander de s'élever dans un horizon plus étendu, afin de travailler, avec toutes les belles intelligences et les grands esprits, au bien de tous, c'est exiger l'impossible.

Aussi, n'est-ce pas à ces égoïstes que je m'adresse. Je parle à ceux qui, tout en cherchant le bien être pour eux, s'occupent d'esprit et de cœur, des intérêts généraux de leurs frères; je parle à ceux qui, croyant que *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais surtout de vérité*, se livrent volontiers à la contemplation studieuse de toutes les vérités fortes et vives qui sont la nourriture des âmes, je parle enfin à ceux qui, placés par leur position au haut de l'échelle sociale, s'efforçent de devenir, l'esprit et l'âme de l'humanité; et voici ce que, les choses étant ce qu'elles sont, je me permets de leur conseiller:

De consacrer aux affaires professionnelles, aux relations habituelles et aux soins de la famille tout le temps nécessaire et requis; de prendre dans le sommeil, dans les causeries, dans les visites amicales et dans les divertissements honnêtes le repos et les délassements nécessaires pour activer et renouveler les forces intellectuelles, morales et physiques. Les occupations journalières, les divertissements et les relations peuvent employer toute la journée, depuis neuf heures du matin à neuf heures ou dix heures du soir; le reste doit être consacré au sommeil jusqu'à cinq heures du matin. C'est alors le moment de se lever, de prier Dieu et

de se mettre, sous ce seul regard divin, au travail intellectuel, travail qu'il sera toujours possible de continuer jusqu'au déjeuner.

Cette étude *matinière*, alors que l'esprit est prédisposé, par un sommeil réparateur, sera d'un grand secours. Pour moi. l'expérience me permet de l'affirmer, je n'en connais pas de plus bienfaisante.

J'ajouterai que tous les moments libres appartiennent à la réflexion. Je m'explique. On a lu le matin un chapitre de philosophie ; pendant le jour les occupations nous mènent de chez soi au bureau, du bureau ailleurs ; si aucun autre sujet ne réclame alors l'attention, pourquoi ne pas profiter de ce temps pour méditer la lecture du matin ?

J'avoue qu'une vie ainsi départie est une vie laborieuse. Sans doute, elle ne fera pas de tous, des hommes universels ; cependant elle ne manquera pas de fournir, dans tous les ordres, bien que dans certaines mesures, des hommes spéciaux dont les lumières privées, en passant à la société, formeront un tout admirable duquel il est permis d'espérer beaucoup.

Et qu'on ne dise pas que je demande l'impossible ; que j'oublie et la nécessité du repos et les entraves de la profession ; que je méconnais les rapports sociaux, la réalité même de la vie ; que je suis dans un nuage doré, loin, bien loin, dans un milieu impossible, d'où je n'aperçois plus la terre et que, par suite, j'en parle mal.

Certes, en accordant huit heures par jour au sommeil, c'est-à-dire le tiers de la vie, je crois ne pas méconnaître la nécessité du repos physique ; en consacrant certains autres moments de la journée à la prière, à la réflexion n'accordè-je rien au repos moral, au repos de l'esprit ? Car enfin le repos de l'âme, le repos de l'intelligence, qu'est-ce autre chose ? sinon le retrempement de l'âme et de l'intelligence dans leurs forces ; et la prière et la méditation profonde, n'est ce pas la vie, la force par excellence ? L'âme qui prie se repose en Dieu ; elle se recueille loin de toute distraction extérieure, elle oublie un moment le monde et

ses mille bruits; elle laisse, pour ainsi dire, les tumultueux rivages de la vie pour les grands et paisibles azurs de la béatitude du recueillement. Elle écoute; Dieu lui parle et cette voix charmante lui procure des douceurs infinies.

L'âme qui réfléchit, impose silence à toutes les voix ; elle n'entend plus ni la parole de l'homme, ni les bruits du dehors, elle se replie sur elle-même; elle ne parle pas; elle écoute. Et que lui dit on ? Ne me le demandez pas. Arrêtez-vous seulement une minute; réfléchissez et dites si une expression humaine est capable de rendre jamais la douceur, la suavité de cette parole intérieure que vous avez entendue ; dites, si jamais il est tombé des lèvres humaines une parole plus pure, plus limpide et plus réparatrice. Voilà pour le repos.

Quant à la nécessité de se voir, je la crois, à plus d'un égard, indispensable La société demande que ses membres soient étroitement unis par l'amitié et l'estime. Pour s'estimer et s'aimer, il faut se connaître, et le moyen de se connaître, c'est de se rencontrer. Ces relations amicales seront d'autant plus profitables que la conversation y aura une plus large part. La conversation est l'institutrice de l'esprit; or l'esprit, s'il ne suffit à aucune chose, il sert à beaucoup.

C'est précisément parce que je connais toute la haute portée sociale de la conversation, que je demande qu'on ne se rencontre pas, sans une préparation studieuse. Une seule réunion, une seule rencontre me déplait et m'inspire de graves inquiétudes : la rencontre des gens dont l'esprit est vide et le cœur plus vide encore. Mais les réunions, les conversations de gens qui savent, qui connaissent; qui, par les connaissances acquises, l'expérience réfléchie et un jugement exercé, peuvent juger sainement des hommes et des choses, je ne les crains nullement, je les conseille, je les recommande à tous et en particulier, à mes jeunes concitoyens

Donc, je n'exige pas qu'on renonce aux charmes des fréquentations sociales; je ne veux, je ne demande qu'une chose, qu'on s'y prépare par l'étude.

Pour les détails de la vie, je ne nie pas qu'ils soient de sérieux obstacles au travail intellectuel. Je dis simplement qu'avec de la bonne volonté, de l'ordre, une vie bien réglée, où chaque chose a son moment marqué, il sera toujours possible de ménager quelques heures à l'intelligence.

Que si, malgré tout ce qui vient d'être dit, on trouve encore mes prétentions exagérées, c'est que, les malheurs des temps le voulant ainsi, les esprits sont ensorcelés pour la paresse et le plaisir.

J'ai connu un brave jeune homme, heureusement doué et riche d'avenir. Comme je lui conseillais de se livrer aux études sérieuses, de se vouer au travail, et de n'en pas démordre, il réclama, invoquant le repos et la récréation. Eh bien ! savez vous, Messieurs, ce qu'il entendait par ces deux mots? Voici : se reposer, c'était ne rien faire trois ou quatre heures par jour, et dormir toute la nuit jusqu'à huit heures du matin ; se recréer, c'était lire les romans. hanter les billards, aller au spectacle, faire des promenades et fréquenter, trois fois la semaine, les veillées mondaines. C'est bien, lui dis-je : et pour ne pas offenser le bon sens, votre fameux plan de vie ne sollicite qu'une simple modification dans les termes :— appelez *le sommeil*, *la pipe* et tous *vos plaisirs* un *travail*; l'*étude* et toute *occupation sérieuse un repos*, une *récréation.* Pour peu qu'on se laisse prendre à cette dépravation profonde du langage, vous passerez pour un rude et opiniâtre travailleur.

Voilà bien l'histoire de plusieurs jeunes hommes de nos jours. Leur vie est tellement vide de tout travail sérieux, que quand il leur arrive de faire trêve à l'inaction et au plaisir, on est autorisé à croire qu'ils en sont fatigués, blasés, et que c'est pour se *reposer du repos* qu'enfin ils travaillent.

Et cependant le travail n'est-il pas la loi essentielle de la vie ? « Est-ce que, pour me servir d'une image favorite d'un homme enlevé trop tôt à ses labeurs, l'illustre Ozanam, est-ce que l'homme en fécondant la terre de ses sueurs, comme le soleil la fertilise de ses feux et les nuées de leurs pluies

ne rentre pas dans l'ordre régulier de l'Univers ?...... Est-ce que par une admirable économie, toute créature ne se satisfait pas en usant de ses forces ? Est-ce que l'âme ne se plait pas au jeu de ses facultés ? ne jouit-elle pas de ce qu'elle peut ? ne trouve-t-elle pas son repos véritable dans le travail même ? »

Et, pour parler avec Bossuet, quel profit y a-t-il à commencer par l'inapplication et la paresse une vie qui doit être occupée et agissante ? De tels commencements feraient qu'étant né avec beaucoup d'esprit, on serait responsable de l'extinction de cette lumière admirable, dont le riche présent vient de Dieu. Une vie qui se poursuivrait et s'achèverait ainsi dans l'inaction de l'esprit, serait déshonorée par les plus honteuses passions ; le goût du plaisir et du repos la porterait à toutes sortes de crimes, et le seul flambeau qui aurait pu la guider, étant une fois éteint, elle serait hors d'état d'atteindre son but.

D'ailleurs, qui ne sait que la peine, le travail, l'étude et l'application seuls ont fait les grands hommes, les grands génies, les grandes vertus, les grands services.

J'achèverai ce grave sujet de l'emploi du temps par une humble supplique à mon pays.

Dans les professions libérales, c'est à dire la classe éclairée du Canada, il se rencontre des hommes de talent et entièrement dévoués à la verité ; seulement la pénurie de leur état les condamne à un travail professionnel qui ne leur laisse presque aucun loisir pour d'autres études.

Encourageons-les ; venons-leur en aide, en les favorisant d'une clientèle lucrative. Au lieu de confier sa santé, son crédit, sa fortune, comme cela arrive trop souvent à des médecins, à des avocats, à des notaires *protestants*, *voltairiens*, *libres-penseurs*, mettons ces biens précieux entre les mains de ceux qui se disent catholiques et qui le sont réellement.

Une clientèle lucrative apporte toujours un capital suffisant ; elle donne des loisirs pour l'étude et elle procure les jouissances du travail.

Sans compter qu'il y aura toujours profit à verser le capital entre les mains des hommes qui sont les soutiens naturels des grandes œuvres. Par contre, départir la richesse aux ennemis du bien et de la vérité, c'est leur permettre d'élever des temples nombreux, de fonder des *institutions malheureuses*, de soutenir des *sociétés condamnées par l'Église* et même de poursuivre des *procès* en faveur de l'*impiété* et du *mal.*

## VIII.

Le manque de méthode n'est pas le moins sérieux des obstacles qui s'opposent à nos divines noces avec la vérité.

Etudier sans ordre, sans suite, sans dicernement, sans méthode, rien n'est plus fréquent et moins profitable.

Lire sans réfléchir, sans analyser, sans prendre des notes, sans discuter, sans peser tout ce qu'un auteur nous dit ; travailler aujourd'hui de la philosophie, demain de la politique, un autre jour de la théologie, le tout superficiellement et sans descendre au fond de rien ; faire trêve tout à coup à l'étude pour la lecture de tel ou tel roman ; consacrer un temps considérable aux journaux ; les lire en entier depuis le *feuilleton* jusqu'aux *rapports des cours de police ;* entreprendre, pour la publicité, des travaux sur des sujets que l'on n'a pas assez approfondis d'avance, se livrer, à moins d'une nécessité absolue, à la correspondance, en un mot poursuivre la science, sans boussole, est et sera toujours peine perdue.

« L'essentiel, mon fils, disait un illustre homme d'état à un enfant sur lequel il reposait toute ses espérances, est de vous former d'abord un plan général des études que vous êtes sur le point d'entreprendre, de suivre ce plan avec ordre et fidélité, et surtout de ne pas vous effrayer de son étendue. Ce n'est pas ici l'ouvrage d'un jour ni même d'une année ; mais, quelque long qu'il puisse être, si vous êtes exacts à en exécuter tous les jours une partie, vous serez comme ceux

qui, dans les travaux qu'ils font faire, suivent toujours un bon plan, sans jamais changer. Comme ils ne perdent point de temps, ils mettent à profit toute la dépense qu'ils font. Insensiblement, l'édifice s'élève, les ouvrages s'avancent, et, quelque lent qu'en soit le progrès, on arrive à la fin qu'on se propose, pourvu que l'on marche constamment sur la même ligne et qu'on ne perde jamais de vue le plan que l'on s'est formé une fois. »

Inutile d'appuyer sur ces conseils de d'Aguesseau : ils sont marqués au coin de la plus haute sagesse, comme il sont l'expression de la plus profonde sollicitude.

Donc d'abord *un plan général des études*, puis la fidélité, la persévérance dans la voie qu'on s'est une fois tracée.

Mais quel sera ce plan d'étude ?

Rien n'est plus difficile à dire ; parce que tout dépend ici des goûts, des aptitudes et aussi de la sphère où l'on est appelé à exercer ses talents. L'essentiel est de ne point trop embrasser, surtout lorsque l'on commence. Cependant sans vouloir ici rien généraliser, je conseillerai aux jeunes gens qui viennent de terminer leur cours classique, d'employer les deux ou trois premières années de leur cléricature à repasser les principales matières de leurs études ; car quelque succès qu'ils aient pu remporter au collége, ils n'ont reçu que les rudiments des sciences, et la multiplicité des choses qu'ils ont vues, ainsi que la tendresse de leur âge ne leur ont pas permis de se familiariser suffisamment avec les notions premières et élémentaires.

Ce conseil pourra paraître étrange ; cependant je le crois d'une importance majeure et je ne vois rien de plus propre à le faire priser aux jeunes gens, que de leur rappeler ce qui est l'étonnante force de la *Société de Jésus*. Dès qu'un Novice Jésuite a terminé son noviciat, il consacre plusieurs années à revoir les éléments de toutes choses. Ne nous étonnons pas, si après avoir reçu le sacerdoce, il devient, comme cela arrive le plus fréquemment, un homme éminent. Quelqu'un qui certes n'était ni *bigot*, ni flatteur et qui se connaissait en politique, ne craignait pas d'affirmer

qu'avec les *Constitutions* de l'Ordre de St. Ignace, il pouvait gouverner le monde d'une manière admirable. Je le crois. Et bien que les oracles des hommes n'aient pas tous le même prix, je n'hésite pas à dire qu'en imitant les Pères Jésuites, en ce qui regarde la direction intellectuelle, on peut gouverner admirablement le monde de la pensée.

En tout cas, si on ne reprend pas ce qu'on a déjà su, et je m'adresse maintenant à tous, il faut, bon gré, mal gré, s'attacher tout d'abord aux livres élémentaires. Les livres élémentaires sont à la science, ce que le lait de la mère est à l'enfant. Ils procurent à l'esprit une nourriture facile et appropriée. Ils renferment la substance même de la science Ils en sont le grand apprentissage. Ouvrez un livre élémentaire, vous trouverez, de suite, une définition courte, simple et pure de son objet ; la science vous y apparaîtra dans ses divisions naturelles ; elle vous découvrira ses propriétés, ses bâses essentielles et premières ; elle vous expliquera son langage ; elle vous familiarisera avec sa terminologie propre ; en un mot elle se dévoilera à vous, si vous me permettez l'expression, *dans toute sa nudité.*

Lisez les livres élémentaires, me disait un homme, un grand citoyen qui n'est plus, mais dont le souvenir vit dans mon cœur, comme sa mémoire est gravée dans notre histoire, lisez les livres élémentaires, me disait M. D. B. Viger, ils vous ouvriront les grandes routes du vrai. J'aime à me rappeler ces paroles : elle m'ont rendu service. J'aime à les redire aux autres, assuré qu'elles leur feront un grand bien.

Quand on sera certain de posséder les notions essentielles et premières, on passera à des ouvrages d'un plus grand développement et d'une science plus étendue, en ayant soin de les lire d'une manière profitable. Ce qui pourra s'effectuer, d'après le conseil de Mgr. Dupanloup, de la manière suivante :

« Lire avec suite, attentivement, lire doucement, sans précipitation ; se nourrir de sa lecture. Réfléchir en lisant ; résumer sa lecture, s'en rendre un compte exact, de telle

sorte qu'après avoir lu un livre, on le possède. Et par conséquent, lire *la plume à la main*, habitude souveraine : noter, rediger, pour les préciser et les fixer, ses réflexions ; autrement tout est vague et s'évanouit.

« Et aussi, toujours selon l'illustre évêque d'Orléans, faire des *Extraits* qu'on retrouve au besoin. Si c'est là savoir lire, avouons que ce n'est pas commun.

« C'est par l'activité et la réaction qu'on profite et qu'on fortifie son esprit. Autrement il demeure lâche et paresseux, et reste pauvre toute sa vie.

« Pour tout dire, on n'est riche que de ce qu'on possède et on ne possède intellectuellement que ce qu'on s'est approprié par le jugement et la réflexion »

Quand l'aigle a rasé de son vol précipité la surface des mers et des plaines ; quand il s'est reposé sur la cime séculaire qui couronne le sommet d'une haute montagne, et que, de cette magnifique position, il a joui de l'aspect d'une contrée, il s'élève majestueux et rapide jusque dans les plus prodigieuses hauteurs; c'est alors que son œil puissant domine et embrasse l'ensemble du globe.

Tel l'esprit quand il connait les éléments des choses, quand il s'est familiarisé avec les données générales, doit s'élever jusqu'aux grands principes, afin de les saisir dans leur affinité secrète et dans leur ensemble.

Mais comment procéder alors ? Voici :

Approfondir les œuvres des maîtres, des pères de la science ; pour cela, après avoir lu les ouvrages généraux, faire usage des traités sur les questions fondamentales et de polémique, en procédant comme suit :

Lire la préface, si elle est courte; la laisser de côté, si elle est interminable : immédiatement après, faire connaissance avec la table des matières, alors fermer le livre ; essayer de saisir la pensée de l'auteur, c'est à-dire se mettre à sa place et developper rapidement le plan de l'œuvre. Ensuite reprendre le livre pour connaître la division du premier chapitre ; fermer le livre de nouveau ; composer soi-même le sujet de ce premier chapître avant de le lire. Enfin, conti-

nuer ainsi, article par article, chapître par chapître jusqu'à la fin.

C'est ainsi que Balmès étudiait les grandes questions ; c'est ainsi « *que toute lecture devenait pour lui une composition originale et une œuvre critique.* »

C'est ainsi que l'éducation intellectuelle se complète; c'est ainsi que le savant se forme, c'est ainsi que le génie se parfait, c'est ainsi que les ténèbres se dissipent et que la lumière se fait. La lecture graduée, la lecture sérieuse, la lecture réfléchie ; l'ordre enfin et la réflexion : tout est là.

Que dirai-je encore ?

Interrogeons la vertu, le talent, l'expérience et le dévouement les plus renommés et les plus illustres. Ils nous diront ce qu'il faut faire; ils nous donneront de sages conseils ; ils nous ouvriront les grandes voies du beau, du bien et du vrai.

Interrogeons le sage et pieux Rollin. La voix de l'illustre Instituteur a des accents d'un charme indicible; je ne sais quelle profondeur de sagesse, quel parfum de vertu, quel arôme de foi et de charité on rencontre dans les pages immortelles qu'il nous a laissées. Je viens de relire son *Traité des études;* jamais je ne pourrai dire ce que cette lecture, si souvent répétée, me laisse, chaque fois, d'impressions vives et durables. Ah! il faut bien que je le confesse, je trouve dans ces pages charmantes ce que la jeunesse catholique réclame si impérieusement aujourd'hui et ce dont je sens, pour moi-même, un si profond besoin : des conseils inspirés aux sources les plus pures et les plus fécondes de l'amour chrétien et patriotique.

*Le Chrétien dans le monde*, les *Heures pieuses*, les *Heures sérieuses d'un jeune homme* et *Le livre des âmes*, par Charles Sainte-Foi, nous feront aussi un bien incalculable.

J'en dirai autant des *Discours sur l'Education*, par l'abbé Poullet ; de l'*Appel à la jeunesse catholique*, du Père Marin de Boylesve; des *Lettres* d'Ozanam et de *celles* de Lacordaire. La sagesse semble naître tout naturellement sous ses pieuses et savantes plumes.

Les *Sources* du Père Gratry renferment une odeur d'édification pleine de charmes irrésistibles. C'est dans cette œuvre si belle qu'on sentira surtout le prix de la prière et du silence. C'est en relisant ces pages, écrites dans un temps meilleur, que l'illustre auteur lui même, trouvera, je l'espère, la tranquillité d'âme et la quiétude d'esprit qu'une déplorable erreur, dont il a été la triste victime, lui a fait perdre.

La *Lettre* de Mgr. d'Orléans, sur les études qui conviennent à un homme du monde, devrait être dans toutes les mains. Mgr. Dupanloup s'est formé au service de la jeunesse. A une intelligence vaste, élevée et profonde, il ajoute un cœur noble, pur et dévoué. Si quelques unes de ces œuvres portent un caractère de faiblesse, la grande partie sont douées d'une force étonnante, et celle que je recommande présentement est du nombre de ces dernières. En lisant cette volumineuse *Lettre*, on se sentira encouragé et porté naturellement à l'étude et au bien. A part quelques restrictions touchant la *théologie* et la *philosophie*, on peut, sans danger, embrasser tous ses conseils.

*De l'esprit chrétien dans les études*, par M. Laurentie, quoique destiné plus particulièrement aux politiques, nous sera d'un grand secours. Le célèbre publiciste, avec cettre profondeur de génie qui lui est propre, a sondé le vice radical de l'Education et en a trouvé les remèdes. Comme le mal est immense, les moyens proposés pour le vaincre appellent des efforts nombreux et persistants : ce qui est coûteux. Malheureusement la société a horreur du travail et de la peine ; elle ne veut, elle ne demande que le repos. Le tort de M. Laurentie est d'avoir trop bien jugé son pays et son temps, en lui proposant une lutte courageuse. Il a eu le sort de tous ceux qui, quand il s'agit de la vérité et du bien, ne transigent pas : on l'a placé au nombre des utopistes. Apprenons son utopie ; ayons le courage des choses qu'elle recommande, et nous serons sauvés.

*L'Esprit de l'éducation*, par M. G. Grimaud de Caux, contient dans ses deux premières parties, savoir : la Science et la Religion, des lumières très-précieuses. Tout le livre

est d'ailleurs écrit avec une force de raisonnement et une richesse de style qui le rendent tout-à-fait remarquable.

Et *L'Art d'arriver au vrai* donc ? Balmès nous y enseignera l'art de bien penser ; il fixera notre attention, derigera notre intelligence et notre volonté ; nous dira, avec le prix, les conditions de la science ; avec la faiblesse, la force de la raison ; avec les misères, les ressources de la nature humaine ; en un mot, il nous communiquera un désir ardent de posséder la verité et nous inspirera toutes les grandes et secourables vertus dont nous avons besoin.

Enfin, car je dois sur ce point, comme sur tous ceux qui vont suivre, limiter les *indications*, les *Discours sur l'amour de la vérité* et *sur la force morale*, prononcés ici même, par le vénérable abbé Raymond. Rome vient de payer, aux vertus, aux talents et aux services de cette belle physionomie du clergé canadien un magnifique hommage.

Mgr. Raymond a dévoué sa haute intelligence et son noble cœur à l'Eglise et au Canada ; ses travaux respirent le plus pur amour et renferment une science et une sagesse remarquable. En lisant ses ouvrages et, en particulier les deux discours ci dessus indiqués, on sentira que l'âme toute entière du digne prètre est passée dans ces pages ; on sentira, surtout, que cette âme est grande et qu'à son contact, on devient meilleur.

Entrons maintenant, et sans plus tarder, dans la seconde grande division de notre étude : les *forces*, en commençant par la Religion.

## IX

La religion est ici-bas le premier et dernier mot de toutes choses

Naguère, Messieurs, un homme de talent, notre compatriote et membre de notre " Union," visitait les ruines fameuses d'un monde qui n'est plus.

Près de l'antique Liban, il y a une ville tombée, reste d'une grande gloire perdue et d'une prospérité éteinte. No-

tre voyageur veut donner à son âme le spectacle de cette splendeur évanouie. Que trouve-t il ? Des murailles détruites, des temples en ruine, des monuments décrépits ; des pierres, des marbres renversés, des tronçons de colonnes, des débris de statues mutilées. Ce que je vois, se dit il, n'est pas normal : ces monceaux, ces fragments devaient former jadis de superbes édifices.—Voyons ; considérons attentivement ces pierres éparses, et cherchons quelle place chacune d'elles occupait dans l'arrangement primitif. Il se met à l'œuvre ; il reconstruit, par la pensée, la cité que les siècles ont réduite en poussière. L'antiquité secoue les cendres séculaires où elle gît ; ses temples, ses palais, ses monuments, sa magnificence se relève : *Balbec*, étudiée, approfondie et reconstruite par le génie d'un homme, apparait telle qu'elle fut, riche, brillante et superbe !

Vous m'avez compris, Messieurs, vous dites : Balbec, c'est le genre humain avec son mélange inexplicable de vertus et de vices, de faiblesses et de forces, d'ignorance et de savoir, d'erreurs et de vérités, de biens et de maux : l'humanité c'est un temple en ruine, c'est une ville renversée, c'est un mystère profond, c'est une grande et douloureuse obscurité. Le voyageur éclairé est la Religion dont l'infinie science explique tout, dont les éternels principes rétablissent partout l'ordre, dont la divine morale règle tout d'une manière admirable, dont les grands enseignements brisent, enfin, le redoutable énigme qui enveloppe l'humanité.

Eh bien, vous avez raison, Messieurs, et vous pouvez affirmer, en toute sûreté, que sans les lumières projetées par l'éternel flambeau de la religion sur l'homme et sur la sphère immense où il promène sa vie, nous ne verrions rien, si ce n'est l'impitoyable jeu d'une amère folie.

Folie de l'existence qui commence par les pleurs, qui poursuit dans les larmes et qui achève par des soupirs, une vie faite pour le bonheur ! Folie de l'intelligence qui s'élance sans cesse vers le savoir, pour retomber éternellement, ici-bas dans la nuit profonde de l'ignorance ! Folie de la

volonté qui, admirant, estimant et aimant le bien, fait le mal qu'elle méprise déteste et abhorre ! Folie du cœur qui hait Dieu, vers lequel il tend par la loi même de sa vie ; folie du cœur qui fuit et repousse le frère qu'il sent le besoin de s'unir dans la sublime harmonie de l'amour ! Folie mystérieuse, perversion étrange de l'âme, mélange extraordinaire de toutes les choses contraires, qui appelle l'ordre et s'abandonne si volontiers au désordre !

Oui, messieurs, il n'y a que la religion pour nous expliquer le mystère d'une telle folie.

La religion nous montre l'homme, crée dans un état primitif de bonheur, soumis à la grande épreuve du *libre arbitre*, loi de son être et de sa vie. Elle nous fait assister à ce mémorable conseil dans lequel, le premier père et la première mère de l'humanité décrètent, d'une commune voix, avec la première désobéissance, le premier désordre. Puis elle nous enseigne comment, l'ordre une fois rompu, la maladie, la souffrance et la mort ; la perversion, la malice et le péché ; la faiblesse, le malheur et les misères de toutes sortes; l'ignorance, l'inconnu et le mystère envahissent tout et nous livrent une guerre si acharnée et si persistante. Elle nous donne sur les anomalies, les contradictions et les ab rations de notre nature, des lumières assez vives et des enseignements assez profonds pour nous permettre de poursuivre. avec sécurité, dans notre chemin la voie qui mène au bonheur. Enfin, nous parlant du plus grand *concordat* réalisé dans le temps, elle nous révèle Jésus-Christ et son immortelle Eglise, et ainsi, elle établit notre vie sur une base d'une ineffable béatitude, car elle la pose alors sur le phare même de l'éternelle vérité.

La religion, messieurs, c'est avec tout cela, bien plus encore. Elle est le fondement essentiel de la famille, la pierre angulaire de l'état, le lien naturel et indestructible des nations !

La religion est la lumière de l'esprit, la flamme du cœur, la puissance de la conscience, la loi des mœurs, l'autorité du caractère, le secours de la vertu, la grâce de la sainteté.

Par elle, l'homme se forme et se prépare au service de la patrie terrestre ; par elle, il se forme et se prépare à la céleste patrie.

Par elle, l'humanité entre et s'établit, ici-bas, dans ses voies ; par elle, l'humanité entre et s'établit dans l'éternité

La religion ! mais n'est-elle pas « *l'harmonie de toutes les nobles puissances. de toutes les grandes facultés de la nature humaine ?* » n'est elle pas enfin la grande force d'attraction qui unit l'homme à Dieu, la terre au ciel, le temps à l'éternité

Delà dans les études religieuses une force sans pareille pour arriver à la vérité.

Pourtant, où en sommes-nous à cet égard ?

Je laisse le soin de répondre à Mgr. Dupanloup ; ce qu'il dit de son pays, me semble convenir parfaitement au nôtre.

« S'il y a une chose qui parfois me contriste profondément et m'alarme pour l'avenir religieux de ce pays et le salut éternel des âmes, c'est de voir le peu qu'on sait, et le peu qu'on fait pour savoir quelque chose en religion ; c'est de voir tant de chrétiens ne pas comprendre la rigoureuse obligation que nous imposent sur ce point capital, le malheur des temps où nous vivons et les luttes présentes.

« Je ne craindrai pas de le dire pour l'avoir experimenté trop souvent, il y a, aujourd'hui, parmi nous, en matière de religion, une ignorance déplorable. J'ai rencontré souvent pour ma part, même chez des hommes très instruits d'ailleurs, même chez des personnes chrétienneset pratiquantes, de véritables profondeurs d'ignorance à cet endroit.

« On ignore tout de sa religion : on ne sait rien, ou presque rien de ses enseignements quelquefois les plus essentiels, rien de sa constitution, rien de sa lithurgie, rien de ses preuves, de ses droits ; de son action dans le monde, presque rien de ses origines, de son histoire, de l'histoire même de Jésus Christ ; on ne comprend pas ses intérêts les plus évidents ; on est incapable de les servir et de les défendre. Et, s'il y a une chose qui paraisse superflue à beaucoup de gens irrefléchis, et dont la pensée ne leur vienne

jamais, c'est de faire quelque chose pour sortir de cette ignorance et s'instruire sérieusement de leur religion.

« Je le demande que peut devenir une génération chrétienne qui en est là ? Ma conviction profonde est que là se trouve, pour les âmes et pour l'Église, une cause incalculable de faiblesse....

« Il n'y a que la foi à l'état de lumière et de flamme qui puisse faire des âmes énergiques et vaillantes, comme il en faudrait aujourd'hui.

« Plus la foi est éclairée, plus la pratique est ferme : mais avec l'ignorance de la religion, la foi elle-même languit et s'en va, comme un feu qui ne jette plus que de faibles étincelles, et s'éteint faute d'aliment.

« Il faut absolument fortifier, nourrir notre foi, si nous voulons qu'elle se soutienne : il faut plus, aujourd'hui surtout ; il faut la défendre, car de toutes parts elle est attaquée, et une religion qui s'ignore elle-même est peu propre à résister aux attaques. Je dirai ici ma pensée dans toute sa rudesse : l'ignorance volontaire de la religion, dans un homme qui croit, est tout simplement absurde. C'est se priver de tout ce qu'il y a de plus consolant et de plus fortifiant dans la religion. Tous ces biens si précieux du croyant, la sécurité dans la foi, le calme profond de l'âme, la joie de ces grandes admirations que donnent les choses de Dieu, le bonheur de posséder la vérité, de se sentir en pleine lumière, d'avoir, ce que si peu d'hommes ont ici bas, une vie digne, gourvernée par des convictions et non par des habitudes, une vie sûre d'elle-même dans la bonne voie, voilà ce qu'ignoreront à jamais les hommes qui n'ont de la religion que l'écorce et ne cherchent pas à la pénétrer par une connaissance approfondie. »

On a dit : la religion est bonne pour les femmes, voulant insinuer par là qu'elle est indigne des préoccupations des hommes. Eh bien, je dis, moi, avec une conviction profonde, l'ignorance des vérités éternelles, l'ignorance des choses de la grâce, l'ignorance des devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers soi-même ; l'ignorance de la religion enfin, est le partage de l'être privé d'intelligence,

de raison, de volonté et de cœur, qui broute l'herbe des champs, sans jamais lever vers le ciel un regard reconnaissant.

Sans doute la religion, qui est la vie de l'humanité, est bonne pour les femmes : elle sont la noble et charmante moitié du genre humain ; mais elle est aussi bonne pour les hommes, au moins tant qu'ils compteront comme partie intégrante de l'humanité.

Une chose digne de remarque, c'est que les libres-penseurs conséquents ont essayé d'établir leur descendance directe du plus laid des animaux. La secte semblait organisée pour cela ; mais l'indignation générale qui est restée vivante sur cette hypothèse, ne l'a pas voulu.

Mais assez de ces considérations, et hâtons-nous d'indiquer quelques-uns des principaux ouvrages où il faut qu'un homme du monde aille puiser les connaissances de la Religion.

On commencera par le Nouveau-Testament que l'on doit lire, relire et méditer jusqu' à ce qu'il soit possédé parfaitement. C'est un livre qui se recommande de lui-même à cause de son origine divine. En tout cas, voici un témoignage non suspect : « l'Evangile, dit Rousseau, dans son Emile, t. III L. 4., l'Evangile, ce livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus nécessaire à quiconque ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage : jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits auprès de celui-là ! *Se peut-il que ce livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ?* »

Concurremment avec le Nouveau-Testament, on étudiera le catéchisme ; et pour cela on userait avec profit de celui de *Persévérance*, par Mgr. Gaume. Cet ouvrage restera, en même temps que la gloire de son auteur, un chef-d'œuvre

de netteté, de simplicité et d'orthodoxie. Ce livre a toutes les qualités, sans avoir aucun des défauts des autres œuvres de l'illustre Protonotaire apostolique : lisons le.

Nous ne fermerons le catéchisme que pour ouvrir l'Histoire du christianisme, en prenant non pas à l'avénement de Jesus Christ, mais au berceau du monde. Et pour cela se servir, soit d'une Bible annotée, soit d'un précis d'Histoire sainte, ou d'une Histoire universelle ; le *discours de Bossuet*, l'*Histoire universelle* de Lefranc ou de Chantrel.

Cela fait, prenons l'Histoire de l'Eglise proprement dite ; commençons par un abrégé : Drioux et L'homond, ouvrage refondu, completé, annoté par l'abbé V. Postel, sont, dans ce genre, tout à-fait recommandables. Ensuite recourons aux ouvrages étendus et développés. L'embarras seulement sera de trouver une œuvre parfaite ; car toutes les *Histoires générales et universelles* de l'Eglise sont défectueuses. Cependant, je crois pouvoir recommander l'abbé Rohrbacher, comme le moins imparfait et le plus utile.

L'*Introduction à l'étude de la Religion*, par le Père Millet, nous fera faire un pas de plus. L'histoire, les dogmes, la morale et les institutions de l'Eglise nous démontreront clairement qu'elle est ici-bas le dernier but des législations sociales et des desseins providentiels.

J'en dirai autant de l'*Introduction à l'étude du christianisme*, par Mgr. Affre. Bien que l'illustre archevèque fut gallican, il n'a pas cessé d'être, sous plus d'un rapport, une lumière dans l'Eglise.

Un autre ouvrage qui ne manquera pas, j'en suis sûr, de nous familiariser avec la Religion, c'est *Le grand don de Dieu*, dû à la savante plume de l'abbé Monnier. Dogmes, morale, sacrements, lithurgie, tout est là. La raison et le cœur y trouvent leur compte ; de plus, la méthode et le style sont parfaits et à la portée de toutes les intelligences.

*Aux incrédules et aux croyants* de Delauro-Dubez complètera nos premières études en religion ; à l'aide de preuves évidentes, d'une discussion lumineuse et d'un raisonnement solide, l'honorable conseiller de Montpellier établit que tout homme doit être *théiste*, que tout théiste doit être *chrétien* et que tout chrétien doit être *catholique*.

Faudra-t il s'arrêter là ? Non. Il faudra pénétrer plus avant la divine Science et, pour cela étudier d'abord les apologistes du christianisme, St. Justin, St. Irénée, Tertullien, St. Jérôme, St. Augustin, St. Ambroise, Prudence, Athenagore, Lactance, St. Prosper, etc ; St. Thomas, St. Bonaventure ; Bossuet, Fénélon ; et parmi les contemporains, Mgr. Frayssinous, Balmès, Mgr. Wiseman, le Père Ravignan, le Père Lacordaire et le Père Félix. La renommée de toutes ces gloires si pures du catholicisme, me dispense de faire leur eloge. J'indiquerai seulement deux ouvrages où l'on trouvera les travaux des apologistes des premiers siècles, celui de l'abbé Migne, intitulé : *Chefs d'œuvres des Pères de l'Eglise*, et celui de Genoude : *Défense du Christianisme par les Pères des premiers siècles de l'Eglise.*

Qu'il me soit permis de citer encore : *L'Accord de la Religion avec la foi*, du P. Marin de Boylesve et les *Etudes Philosophiques sur le christianisme*, par A. Nicolas. Le Père Boylesve refute les sophismes, apporte les preuves sur lesquelles s'appuie la vérité contraire et repond à toutes les objections les plus répandues. M. Nicolas montre le catholicisme dans toute sa beauté et son unité. C'est un théologien et un philosophe de premier ordre. Je ne sache pas qu'un laïque ait jamais formulé, en faveur de la vérité catholique, un plaidoyer plus éloquent.

J'allais oublier *Les Grandeurs du Catholicisme* par A. Signier. L'auteur interroge la pensée, la morale, les croyances des nations les plus illustres. Il discute, il examine tous les systèmes. Les grands hommes passent et saluent dans le christianisme, le flambeau de la vérité éternelle. Le Christ se leve et sa parole puissante et divine vient sanctionner les hommages du génie. C'est de la philosophie, c'est de l'histoire, c'est de la raison, c'est de la vérité : lisons-le.

Voulez-vous ensuite savoir quel compte faire du Protestantisme, du Voltairianisme, du rationalisme et de la librepensée, penétrons dans la polémique chrétienne, en nous attachant surtout aux œuvres récentes, parce qu'elles répondent à tout ce que l'erreur oppose encore à la verité.

Pour le protestantisme, contentons-nous de mentionner *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, écrit par Balmès dans le but d'empêcher cette erreur de pénétrer en Espagne, où l'influence anglaise et la plume brillante de M. Guizot lui préparaient des sympathies. Puis *Le Catholicisme en présence des sectes dissidentes*. ouvrage dû à la plume de l'abbé Elzaguirre et digne d'être placé à côté des œuvres contemporaines qui ont le plus victorieusement établi la supériorité du catholicisme sur toutes les autres religions.

Enfin (*Catholicisme et Protestantisme*) par Foiset; on a reproché à cet auteur d'être libéral,et on a eu raison ; c'est probablement pour faire oublier ce tort qu'il a publié le livre en question.

Quant aux sophismes, lisons Mgr. de Ségur et en particulier ses *Réponses* aux objections les plus répandues contre la Religion, l'ouvrage du même nom par le Père S. Franco ; *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée* du cardinal Wiseman. *L'avertissement a la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la Religion par quelques écrivains de nos jours*, par Mgr. Dupanloup ; *La Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et Amedé Thierry*, sortie de la plume de l'abbé Gorini ; le *Discours* de Mgr. Pie *sur les principales erreurs du temps*, discours qu'on trouvera dans les *Œuvres choisies* du saint et savant évêque de Poitiers ; enfin *La vérité catholique*, par M. Nault. A l'élégance du style,aux choix des preuves et des citations, à l'abondance de l'érudition tous ces auteurs joignent l'orthodoxie des principes.

Oublions-nous *La Vierge-Marie*, par A. Nicolas, les *Moines d'Occident*, par le Comte de Montalembert,et les *Associations Religieuses dans le Catholicisme*, par C. Lenormant. La Mère de Dieu et les ordres religieux jouent un tel rôle dans l'*économie catholique*, qu'il est vrai de dire qu'on n'aura jamais qu'une connaissance imparfaite de la religion, si on ne les connait bien.

Je ne puis me résigner à fermer cette liste sans conseiller de lire encore *L'Eglise Romaine*, ouvrage de Crétineau Joly et dans lequel on a, avec l'histoire des dernières attaques

dirigées contre le *pouvoir temporel* des Papes, les raisons providentielles de cette institution séculaire, sur laquelle repose la sécurité de la puissance spirituelle ; et aussi *La Souveraineté pontificale selon le droit catholique et le droit européen.* Ce livre comptera comme l'œuvre capitale de Mgr. d'Orléans. C'est avant tout de la haute et saine politique. En lisant ces pages, inspirées par le plus profond dévouement et le plus sincère amour pour l'Eglise, on bénira la divine Providence d'avoir inspiré la pensée d'un tel plaidoyer en faveur de la plus noble et, aujourd'hui, de la plus infortunée cause. Je recommande particulièrement le premier chapitre, où l'on verra que l'auteur croyait à l'infaillibilité. Je recommanderai de même les troisième et quatrième chapitres qui traitent de l'indépendance du Pape au dehors et au dedans ; les huitième, neuvième et dixième, où il est question de Rome sans le Pape, de l'Italie et de l'Europe sans la Papauté. Enfin, aux admirateurs quant même de la *politique anglaise*, je mentionnerai, tout spécialement, le dix-neuvième et le vingtième chapitre. D'ailleurs, c'est tout le livre qu'il faut lire, relire, méditer et approfondir studieusement. Aujourd'hui surtout que Rome est la proie de l'envahisseur et que le Pape est prisonnier dans son propre palais, les catholiques ont besoin de savoir ce qu'est le *Pouvoir temporel* et quelle est sa véritable portée religieuse et son irréfragable influence, je ne dis pas seulement européenne, mais sociale et politique ; or voilà précisément ce que l'on trouvera dans le livre admirable du célèbre prélat

Terminons ce qui nous reste à dire sur l'étude de la religion, par un conseil de d'Aguesseau à son fils. « Mon cher fils, vous allez entrer dans le monde, et vous n'y trouverez que trop de jeunes gens qui se font un faux honneur de douter de tout, et qui croient s'élever en se mettant au-dessus de la religion : quelques soins que vous preniez pour éviter les mauvaises compagnies, comme je me suis persuadé que vous le ferez, et quelque attention que vous ayez dans le choix de vos amis, il sera presque impossible que vous soyez assez heureux pour ne rencontrer jamais quelqu'un de ces prétendus esprits forts qui blasphèment ce

qu'ils ignorent. Il sera donc fort important pour vous de vous être fait de bonne heure un bon fond de religion, et de vous être mis hors d'etat de pouvoir être ébranlé ou même embarrassé par des objections qui ne paraissent spécieuses à ceux qui les proposent, que parce qu'elles flattent l'orgueil de l'esprit ou la dépravation du cœur.

« Ce n'est pas, mon cher fils, que je veuille vous conseiller d'entrer en lice avec ceux qui voudraient disputer avec vous sur la religion. Le meilleur parti, pour l'ordinaire, est de ne leur point répondre, et de ne leur faire sentir son improbation que par son silence. Vous devez même éviter avec soin de paraître vouloir dogmatiser. C'est un caractère qui ne convient point à un jeune homme, et qui ne sert qu'à donner aux libertins le plaisir de le tourner en ridicule, et quelquefois même la religion avec lui. Mais c'est une grande satisfaction pour un jeune homme aussi bien né que vous l'êtes, de s'être mis en état de sentir le frivole des raisonnements qu'on se donne la liberté de faire contre la religion, et de bien comprendre que le système de l'incrédulité est infiniment plus difficile à soutenir que celui de la religion ; puisque les incrédules sont réduits à oser dire ou qu'il n'y a point de Dieu (ce qui est évidemment absurde), ou que Dieu n'a rien révélé aux hommes sur la religion (ce qui est démenti par tant de démonstrations de fait qu'il est impossible d'y résister). En sorte que quiconque a bien médité toutes les preuves trouve qu'il est non seulement plus sûr, mais plus facile de croire que de ne pas croire, et rend grâces à Dieu d'avoir bien voulu que la plus importante de toutes les vérités fût aussi la plus certaine, et qu'il ne fût pas plus possible de douter de la vérité de la religion chrétienne, qu'il l'est de douter s'il y a eu un César ou un Alexandre. »

Voilà ce qu'un illustre magistrat disait, il y a plus d'un siècle, à son fils ; et ce qu'il disait, nous pouvons le redire avec plus de vérité peut-être à tous les hommes de notre temps. Ce qui est sûr, c'est que si la religion n'est pas plus certaine de nos jours qu'alors, elle est plus attaquée, plus ridiculisée, plus combattue, et, qu'ainsi, il est très-important de la connaître à fond, si nous voulons posséder la vérité.

## X.

Je serai bref sur le chapitre de la théologie. J'ai déjà traité ce sujet devant vous ; et puis ce que nous venons de poser touchant la Religion, est applicable à la théologie qui est la première science religieuse.

Je me bornerai à trois réflexions :

La première, que la théologie, reine des sciences par l'excellence des questions qu'elle traite et par la vaste étendue de l'horizon qu'elle embrasse, est la science qui satisfait le mieux l'esprit humain ; car elle a à son service les trois plus grands moyens de connaître que possède l'esprit humain, savoir : le *témoignage de la raison privée*, *le témoignage du sens commun* et celui de la *révélation* ou de la *parole de Dieu.*

*Le témoignage de la raison privée.* Le théologien, s'il n'a pas toujours le dernier mot des vérités qu'il énonce, a cependant l'évidence de ces vérités et il les définit, les explique, les commente et les résout d'une manière rationnelle. Sans doute le théologien ne comprend pas tout ; puisqu'il rencontre souvent le surnaturel ; cependant il connait tout, même le surnaturel qu'il ne peut comprendre, parce qu'il lui suffit pour connaitre, de savoir qu'une chose est, sans qu'il lui soit nécessaire de savoir en même temps, comment elle est.

*Le témoignage du sens commun.* La théologie n'est pas l'œuvre d'un, de deux ou de trois hommes seulement ; pas plus que celle de tel ou tel siècle. Elle est l'œuvre d'une multitude d'hommes ; et quels hommes ? des savants, des saints, des génies immenses, des intelligences colossales, des esprits considérables qui tous s'accordent sur les questions fondamentales de la science elle-même.

*La révélation.* En effet, c'est sur la parole de Dieu même que la théologie s'appuie pour poser ses principes. En sorte que c'est sur l'autorité divine que repose les fondements essentiels de cette divine science.

Il est donc naturel que celui qui cherche la vérité, fasse de la théologie sa première étude.

En deuxième lieu, la théologie, n'est pas, comme on semble le croire ordinairement, une science particulière au sacerdoce. Elle est avant tout une science propre et essentielle à tout homme, par cela même qu'étant homme, il a des rapports avec Dieu. Tous nous avons besoin de connaitre Dieu : parce que tous nous avons Dieu pour principe et pour fin ; tous nous avons besoin de connaitre les lois et les devoirs que Dieu nous impose ; parce que tous nous sommes soumis à ces lois ; parce que tous nous sommes obligés à ces devoirs. De même que l'Univers ne peut faire un pas dans l'espace infini sans rencontrer la lumière ; de même l'homme rencontre partout Dieu, d'où il vient et où il va.

L'homme *isolé*, l'homme *individu* naît de Dieu qui l'envoie, vit de Dieu qui le soutient et meurt par Dieu qui le rappelle pour l'éternelle haine ou pour l'éternel amour.

L'homme *famille*, l'homme *nation*, s'élève, dure et finit par Dieu qui ne lui fait une place dans la limite du temps, qu'afin qu'il rende à l'Eternel l'hommage de la louange et de l'adoration.

L'homme *genre*, l'homme *univers* n'a commencé et ne se continue que pour célébrer le cantique d'actions de grâces à travers les siècles. Aussi ne s'achèverait-il que quand la grande voix des âges remplis, comme le cygne expirant, aura fait entendre son plus beau chant. Ce sera le chant de l'union, la note de l'indicible harmonie : *un seul troupeau, un seul pasteur ;* c'est-à-dire l'humanité n'ayant plus qu'un seul symbole, qu'un seul code théologique.

Pusque, par tous les côtés, l'homme tend vers Dieu, par tous les côtés aussi, il réclame les lumières de la théologie qui est la science de Dieu comme principe et fin de toutes choses.

Mais, et c'est la troisième et dernière réflexion que je veux vous offrir, l'homme, les nations, le genre humain se séparent de plus en plus de Dieu, dont ils ignorent ou méconnaissent et les lois et les droits.

Le rationalisme gagne de plus en plus du terrain chez les individus ; or le rationalisme, qui déïfie la raison humaine, est la négation de l'autorité divine.

Le libéralisme impie se greffe profondément sur l'arbre antique des nations ; or le libéralisme, qui met sur le même pied l'erreur et la vérité, est la négation de l'autorité divine.

Le Césarisme devient la foi de l'humanité ; or le Césarisme, qui est l'absorption du pouvoir divin dans l'Etat, est aussi la negation de l'autorité divine.

Voilà comment le monde du dix-neuvième siècle se sépare de plus en plus de Dieu.

Ne nous étonnons pas, Messieurs, de l'extrême faiblesse des nations modernes. Ne nous étonnons plus si elles chancellent : elles *ignorent* ou elles *méprisent* les lois de leurs forces.

Qu'on veuille bien le remarquer, je mets sur le même pied l'ignorance et le mépris des choses théologiques et c'est à dessein.

Sans doute le mépris qui sait, est plus coupable que l'ignorance qui ne sait pas; mais les choses, qu'elles soient blessées par l'gnorance ou le mépris, produisent le même vide, amènent les mêmes suites et entraînent les mêmes malheurs.

Si je l'osais, j'irais plus loin. Je dirais que, dans un sens, mieux vaut le mépris que l'ignorance. Le mépris s'affiche ; on le connait, et on le combat. L'ignorance, elle, est cachée ; souvent elle est au fond des esprits les mieux intentionnés, qui sont loin de soupçonner le mal qu'ils font. Quand, par exemple, un législateur méprise un bon principe, les gens de bien s'y opposent ; quand, au contraire, des hommes publics portent des lois sur des points importants, ceux qui regardent l'Eglise ou l'Etat, si vous voulez, et que ces politiques, d'ailleurs gens de bien, ignorent les droits de l'Eglise, il arrive trop souvent que, sans le vouloir, ils créent des lois anti-catholiques, en vertu desquelles, l'autorité religieuse est molestée, froissée misérablement. Le *Gallicanisme*, dont les législations modernes sont entièrement imprégnées, n'a pas, croyons le bien, d'autre cause que cette ignorance d'autant plus funeste, qu'elles est le vice de meilleures âmes.

Quoiqu'il en soit de ce mépris et de cette ignorance de la théologie, les nations ne connaissent ou ne reconnaissent plus Dieu, et elles s'en vont.

Nations européennes, vous chancelez aujourd'hui sur vos bases, vous inclinez à la ruine ; demain, peut-être, le soleil de la civilisation cessera de luire sur vous. Vos coupoles rayonnantes tombées, vos monuments fameux anéantis, vos villes superbes détruites, ne refléteront plus ses rayons bienfaisants ; une nuit profonde couvrira votre ciel jadis si beau Vos rivages, que sillonnaient hier encore les flottes mercantiles étrangères, ne vous apporteront plus que l'écume blanchie de l'océan étonné de se trouver désert. Eh bien, sur la pierre qui scellera vos sépulcres fumants, l'histoire, l'impitoyable histoire, gravera ces mots que l'écho répètera, d'âge en âge, comme un tocsin d'alarme : Elles n'ont pas connu ou elles ont méprisé Dieu, qui était leur vie, et elles sont mortes.

Car telle sera, Messieurs, la malheureuse histoire de l'Europe, si elle ne se hâte de revenir à Dieu et aux bons et vrais principes de l'ordre religieux et social, en revenant à la théologie catholique.

C'est donc entendu, la théologie est trois fois indispensable ; et pour arriver à la vérité et pour ne pas la perdre, et pour ne pas perdre, avec la vérité, l'équilibre de toute vie religieuse et politique.

Mais, comment un homme du monde étudiera-t-il la théologie avec profit ?

D'abord, ce que je ne puis me lasser de répéter, dans les livres élémentaires.

Dans la *théologie à l'usage des gens du monde*, que Sainte-Foi a destiné à toutes les personnes qui veulent s'instruire et s'édifier. L'orthodoxie de ce livre est garantie par la double approbation des archevèques de Bordeaux et de Reims. Ou bien encore dans la *théologie morale et dogmatique* du Cardinal Gousset. L'éminent prélat de Reims a pris Saint Thomas et Saint Alphonse de Liguori pour guides ; c'est assez dire que son traité est orthodoxe et profond.

Le *Dictionnaire théologique* des gens du monde, par l'abbé Jacquin, renferme, dans un cadre assez restreint, une grande érudition ; toutes ses vues sont justes ; excepté en ce qui regarde certains rapports de l'Eglise et de l'Etat, car le savant abbé avait reçu une certaine dose de gallicanisme ; et l'ouvrage du même titre, de l'abbé Bergier, quatre forts in-quarto, d'une science vaste et étendue, seront nos guides naturels dans ces premières études.

Ces premiers fondements établis, on étudiera Thomassin, Saint Liguori, les Pères Perrone, Gury et Newman, *Conférences de l'Oratoire de Londres.* Trevern, *Discussions*, le *Traité théorique et dogmatique de la vraie religion*, par Bergier. Et encore *l'Histoire des variations*, les *Avertissements aux protestants*, l'*Exposition de la doctrine catholique*, de Bossuet ; ainsi que les deux œuvres immortelles de de Maistre, je veux dire : *du Pape* et *l'Eglise gallicane.*

Pour ceux à qui ni le courage, ni le temps ne manquerait, c'est dans la *Somme théologique* de Saint Thomas d'Aquin qu'ils devront se reposer finalement. « Egal, au moins à Aristote comme métaphysicien et logicien ; nullement contraire à Platon ; plein de Saint Augustin, et impliquant, dès lors, ce que Platon a dit de vrai : du reste, n'ayant pas tant les idées même que les forces de ces génies, Saint Thomas, dans sa *Somme*, saisit, résume, pénètre, compare, explique, prouve et défend, par la raison, par la tradition, par toute la science possible, acquise ou dévinée, les articles de la foi catholique dans leurs derniers details, avec une precision, une lumière, un bonheur, une force, qui poussent sur presque toute question le vrai jusqu'au sublime. Oui, on sent presque partout, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le germe du sublime frémir sous ces brèves et puissantes formules, où le génie, inspiré de Dieu, fixe la vérité. » C'est vraiment l'*Ange de l'école* qui a pris son essor dans les hauteurs du vrai où il plane à pleines ailes.

Etude de la Religion, étude de la Théologie, c'est par là qu'il faut commencer. Telles sont les premières sources du vrai, et nous n'aurons jamais que des connaissances imparfaites, que des lumières fausses, qu'une science dou-

teuse, si nous ne faisons d'abord luire les rayons de ces deux astres incomparables dans nos âmes.

Allons donc à ces divines sources. Nous y boirons l'onde pure ; l'onde rafraîchissante qui a fortifié les sages et les saints ; nous y puiserons, avec le courage de la bonne vie, le germe fertile par lequel la vérité s'incarne dans le génie, comme, par le soleil, la lumière brille dans le monde.

---

# QUATRIÈME CONFÉRENCE

---

NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES A L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ.

---

## XI.

Monsieur le Président, Messieurs,

Nous avions essayé de plonger un moment nos regards dans l'azur de la Religion et de la Théologie, lorsque les fêtes de Noël, du jour de l'an et du carnaval sont venues suspendre nos investigations.

Maintenant que les réjouissances sont passées et que la société a repris, au milieu des tristesses et des amertumes du présent, sa marche monotone, mais laborieuse vers un avenir peu riant, poursuivons, nous aussi, notre chemin dans la voie difficile que nous avons voulu parcourir.

Et tout d'abord, Messieurs, recueillons-nous ; nous sommes sur le terrain de la philosophie, et, si tout y reluit, tout n'est pas or.

Non pas que je veuille commencer par médire d'une science qui se donne pour *amie de la sagesse* et qui fait consister la sagesse à connaître Dieu et à se connaître soi-même.

Non, et Dieu me garde à toujours d'un pareil malheur, ce n'est pas moi qui dénigrerai jamais une science qui « *régularise la réflexion, emploie méthodiquement la raison et applique les forces vives de la réflexion et de la raison à la solution du problème de notre nature, de notre origine et de notre destinée, ainsi qu'à la recherche des principes qui doivent régler nos rapports, soit avec Dieu, soit avec les divers êtres qui nous entourent, soit avec nous-mêmes.* » Aussi bien

ce n'est pas mon intention, et je veux seulement dire que la philosophie, s'appuyant sur la raison de l'homme pour connaître, est par là même infirme comme tout ce qui est humain. Je veux dire que, venue de Dieu dont elle est l'image, la raison humaine est un admirable don ; mais que, affaiblie par le vice originel, elle n'est pas infaillible et, qu'en conséquence, il n'est pas sage de compter sur ses seules ressources quand il s'agit de la vérité. Je veux dire enfin que s'il faut mépriser le *scepticisme philosophique*, parce qu'il accuse la raison humaine d'incapacité complète, non-seulement de connaître, mais de comprendre, il ne faut pas non plus accepter le *rationalisme*, parce qu'il proclame cavalièrement que « *la philosophie est la réflexion entièrement émancipée, définitivement sortie des liens de l'autorité, et ne s'appuyant que sur elle-même dans la recherche de la vérité.* »

Non ! Messieurs, la raison humaine n'est pas entièrement impuissante. Elle pénètre dans des abîmes d'une profondeur respectable ; elle se joue dans un horizon d'une prodigieuse étendue ; dans son vol hardi, elle trace des sillons qui font son impérissable gloire !

Non ! Messieurs, la raison humaine n'est pas toute-puissante. Plus elle s'élève, plus elle voit reculer devant elle la limite de l'infinie vérité. Le monde naturel et le monde surnaturel ne s'offrent à ses investigations, que pour l'avertir des profondeurs insondables de leurs mystérieux secrets !

Mais quelle est donc la force réelle de la raison ?

Car, enfin, si elle n'est ni toute puissante ni entièrement impuissante, elle doit être quelque chose. Me trompé-je en affirmant que la force de la raison consiste à explorer le domaine de la nature, des sciences naturelles et aussi à connaître l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et toutes les vérités fondamentales de l'ordre moral ? Non ! Et voilà bien le seul milieu où l'homme puisse se reposer avec confiance, et sans danger, sur les forces, les principes et les idées qui sont la propriété de son intelligence et de sa raison. S'il veut s'élever plus haut, il faut qu'il se laisse guider par l'au-

torité divine elle-même. Sans cela, il se heurtera à un obstacle invincible, sentira ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre, comme la lampe qui manque d'huile.

La vraie philosophie est donc celle qui ne compte sur la raison seule, que dans les choses qui sont à la portee de cette raison, et qui, pour le reste, se soumet à la révélation.

Ce qui est bien remarquable dans les fastes de la philosophie, c'est que tous les génies, sans en *excepter un seul*, qui ont voulu compter sur leurs seules forces, sont tombés dans les plus graves erreurs, et s'il est une conviction profonde qui pénètre l'âme lorsqu'elle recueille toutes les sueurs versées, toutes les larmes répandues depuis que l'homme cultive le vaste champ de sa pensée, c'est que personne n'a échappé au désespoir ou à la folie de l'intelligence, qu'en s'adressant à la *révélation* comme à la restauration, au complément et au perfectionnement de la raison affaiblie.

Perdu dans l'immensité, l'homme voit la terre brillante et pompeusement parée, il aperçoit le ciel et la multitude d'astres qui roulent dans le firmament sans bornes, il entrevoit le fini et l'infini, ainsi que toutes les merveilles qui comblent ces deux abîmes ; et il se demande ce qu'il est, d'où il vient et où il va. Abîmé dans une méditation profonde, il tente de soulever la redoutable énigme qui l'enveloppe, lui, la nature entière et le Créateur. Longtemps sa vue embrasse des perspectives connues ; longtemps chaque pas qu'il fait lui apporte un nouveau rayon ; longtemps, fier de ses conquêtes, il poursuit amoureusement ses recherches ; mais bientôt l'azur s'éloigne, s'étend, s'élargit, s'agrandit et prend des proportions formidables. Sa vue manque à l'élan de son ardeur, et se refuse à servir sa cupidité de connaître et de voir. C'est alors que dans les bas fonds ou les écueils de son intelligence humiliée, se forment les noirs chagrins, les sombres désespoirs du scepticisme, ou bien, les sourdes colères et les orgueilleuses révoltes du rationalisme. Cependant une voix s'élève, la voix amie de la religion, qui lui crie de lever ses regards vers celui qui est *la lumière des lumières*, *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.* S'il écoute cette voix,

s'il appelle à lui la révélation, il renaît à l'espérance, à la béatitude, à la vie, à la vérité, à tout.

Archimède disait : donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde. La révélation, la foi, la parole de Dieu ou l'Église est ce point fameux sans lequel le levier de la philosophie ne soulèvera jamais le monde de la vérité.

L'alliance sublime de la raison éclairée par le flambeau de la science et de la docilité filiale aux enseignements de la foi, telle est la véritable philosophie, telle est celle que je reconnais seule et que je dis être une de nos forces à l'égard de la vérité. Ce que je vais essayer de prouver, en montrant l'influence de la philosophie sur toutes les sciences, ainsi que sur le cœur et l'intelligence de l'homme.

Les sciences s'adressent à l'esprit comme l'univers sensible s'adresse aux sens ; et de même que c'est notre œil qui passe de la contemplation de l'insecte qui se perd dans la poussière du chemin, à celle du soleil qui illumine l'immensité ; de même c'est notre esprit qui scrute et approfondit tout dans la science, depuis la plus simple donnée jusqu'à la plus élevée. Et n'est-ce pas la philosophie qui pose à notre esprit des règles sûres pour éviter l'erreur et parvenir à la vérité ?

On comprend dès lors la véritable portée et l'influence vraie de cette science sur toutes les autres : elle en est l'âme et la vie comme le tronc est l'âme et la vie de toutes les branches d'un bel arbre.

La *physique* rencontre les corps et leurs propriétés principales. « Mais, dit Rattier, qu'est-ce qu'un corps ? Est-ce une illusion, une simple apparence, comme le prétendaient les panthéistes de l'Inde, comme le soutenait Berkeley, il n'y a pas plus d'un siècle ? De la solution de cette question dépend, comme on le voit, la certitude des sciences physiques. Car si elles n'agissent que sur des fantômes, elles paraîtront bien peu importantes et bien peu dignes d'attention. On ne peut nier encore ici l'influence de la philosophie sur ces sciences. Car, pendant tout le moyen âge, lorsque les principes d'Aristote dominaient dans les écoles, lorsque la philosophie reposait toute entière sur des abstractions et des catégories d'idées, lorsque Raymond Lulle de-

mandait l'explication de la nature aux principes du grand art, c'est-à-dire à certaines combinaisons logiques de notions générales, indépendantes de toute observation extérieure et de toute expérience, la physique devait être et fut en effet négligée.

« Le physicien s'appuie encore sur l'idée *d'être*, *de substance*, *de qualité*, etc., sur des notions *de cause* et *d'effet*, et sur le rapport qui existe de l'une à l'autre. Mais qu'est-ce que l'être, qu'est-ce que la substance ? Qu'est-ce que la matière et qu'est-ce qui la distingue de l'esprit ? Tant de physiciens n'ont pas su faire la distinction des deux substances, attribuant à l'une les qualités qui n'appartiennent qu'à l'autre, ou ne reconnaissant que le monde corporel, parce que le monde spirituel échappait à leurs sens ! En second lieu, qu'est-ce que la cause, qu'est ce que l'effet ? Si, comme le soutient l'anglais Hume, l'idée de cause est une chimère, la certitude des sciences physiques est par là même ébranlée, et il faut considerer comme des rêves toutes ces prétendues lois de l'univers dont on s'efforce de nous démontrer la réalité, la généralité et la permanence. Alors tous les rapports de causalité ne sont plus que de simples rapports de succession ; tous les phénomènes de la nature s'isolent et restent inexplicables ; plus de coordination, plus de lien, plus de relations passives et réactives entre les êtres ; et cet ordre magnifique, cet admirable enchaînement qui lie les faits du monde sensible l'un à l'autre et à leur principe universel, disparaît à nos yeux pour faire place à un chaos complet. »

Le mathématicien se perdrait infailliblement dans les nombres, les formes et les etendues, s'il ne les raisonnait pas. Quelques exemples le démontreront.

*L'arithmétique* reconnaît que : *Dans toutes proportions par quotient, le produit des extrêmes est égal au produit des moyens* ; et c'est là une vérité fondamentale, de laquelle le raisonnement déduit les conséquences suivantes : 1° On peut multiplier ou diviser les deux antécédents, multiplier ou diviser les deux conséquents par un même nombre sans altérer la proportion ; 2° Pour déterminer le quatrième terme d'une

proportion dont les trois termes sont connus. on fait le produit des moyens et on divise ce produit par l'extrême connu, ou l'on multiplie les extrêmes et on divise par le moyen connu, selon que l'inconnu se trouve moyen ou extrême; 3° On peut, dans toute proportion, changer la place des moyens, renverser les termes de chaque rapport, deplacer les rapports sans que la proportion cesse d'exister, etc.

La *géométrie* affirme ce théorème : *Si deux lignes droites s'intersectent, les angles opposés sont égaux*, et elle en tire immédiatement les trois propositions suivantes : 1° Si l'un des angles est un angle droit, tous les autres seront aussi des angles droits ; 2° Si une ligne est perpendiculaire à une autre, cette seconde ligne sera aussi perpendiculaire à la première ; 3° La somme de tous les angles qu'on peut former autour d'un point, est égale à quatre angles droits.

De même de *l'algèbre*, de la *trigonemétrie*, de toutes les sciences mathématiques; le raisonnement trouve leurs principes fondamentaux et toutes les vérités qui découlent de ces principes.

Si des mathématiques nous passons aux sciences artistiques, industrielles, mécaniques, économiques et politiques, nous reconnaîtrons encore là l'utilité de la philosophie.

Les arts, la mécanique et l'industrie ne sont pas et ne seront jamais la production du hasard, et, quoiqu'on en ait dit, je confesse humblement qu'il va mieux à ma dignité d'homme et de chrétien de voir dans les merveilleuses découvertes qu'à faites la science pour scruter la nature et l'obliger à servir prodigieusement nos besoins, au lieu d'une œuvre fortuite, le fait et l'acte d'une intelligence qui, créée à l'image de Dieu, conserve, même dans la déchéance profonde de sa valeur première, un écoulement mystérieux du génie de cet Artisan fameux qui a fait l'Univers ; comme aussi sans crainte aucune de froisser, de blesser en rien la vérité, j'affirme que si l'homme façonne la matière, s'il commande aux éléments, s'il triomphe de tous les obstacles et s'il règne royalement sur la nature physique, c'est qu'il porte en son sein, comme le disait Bossuet, une force supérieure à tout le monde visible, un souffle immortel de

l'esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance. Sans doute, en toutes ces choses, l'outil travaille : mais aussi la pensee dirige. La main de l'artisan a confectionné les ressorts, les rouages et tous les appareils de ces vaj eurs mouvants qui viennent, d'au-delà des mers, saluer les rivages de notre grand fleuve ; ce que sa main n'a pas fait, ce qu'elle n'a pu trouver, ce que le hasard n'a pu lui communiquer, c'est la conception, c'est la pensée, c'est le génie de ce mécanisme puissant. Depuis longtemps l'homme connaissait l'eau et le feu ; depuis longtemps il prenait même plaisir à mettre en présence l'un de l'autre ces deux éléments qu'il croyait ennemis, quand un jour il résolut de combiner ces forces en une seule. L'entreprise était hardie ; heureusement la matière est l'esclave du génie ; or le génie le croyait et le voulait ; la matière, longtemps rebelle, céda enfin ; la vapeur était trouv é . e , fille du génie, elle établissait sa puissance partout où il y avait une œuvre de célérité et de force à accomplir.

Ainsi là où règne le travail, là est l'intelligence qui étincelle, là, la raison qui éclaire, là, le géme qui crée ; en sorte que partout où se trouvent l'industrie, la mécanique et l'art, se trouve aussi la philosophie : la philosophie qui est la *lumière humaine* du génie, de l'intelligence et de la raison.

Les sciences économiques et politiques ont pour objet la recherche de l'utilité générale et du bien public. Or comment connaître ce qui est bien, ce qui est utile, sans avoir recours aux ressources que donne une raison formée à école de la plus haute et de la plus profonde philosophie ?

Il n'y a qu'une chose qui, à la rigueur, remplace la philosophie dans l'économie, la politique, l'art, l'industrie et la mécanique, savoir : le génie naturel ; encore faut-il qu'il se développe par l'exercice ; or l'exercice du génie, même naturel, c'est la philosophie dans ce qu'elle peut avoir de plus pratique et de meilleur.

Que serait, à son tour, l'histoire sans la philosophie ? Une lettre morte, un vain étalage de dates, de noms et d'événements, sans liaison, sans cause, sans portée morale, reli-

gieuse et sociale, comme sans illustration, sans célébrité et sans gloire.

Quoi ! plus ! « Quand l'histoire s'est-elle élevée au rang de science, si ce n'est du jour où l'on a cherché et découvert les lois, les causes morales qui président à la succession des événements, du jour où une saine critique a discuté avec sévérité les preuves et le motifs de crédibilité sur lesquels reposait la vérité des faits et des traditions. du jour enfin où le génie des Bossuet, arrachant au hasard le gouvernement du monde. s'étudiait à concilier dans le récit des annales des peuples, la liberté humaine avec l'action providentielle, et créait *la philosophie de l'histoire.* »

Et mais, la *théologie* elle-même ne se sert-elle pas de la philosophie «comme *préparation à la foi* par la démonstration des vérités religieuses accessibles à la raison, et comme *confirmation de la foi*, par l'explication vraisemblable des vérités inaccessibles à la raison ? »

Ecoutons un moment *l'Ange de l'école* : il a tout dit ici et d'une manière admirable.

« Dans les vérités qui regardent Dieu et que la foi confesse, il en est de deux sortes : les unes qui surpassent toutes les facultés de l'entendement humain, telles que l'unité de Dieu en trois personnes ; les autres, qui sont accessibles à la raison naturelle, telles que l'existence de Dieu. son unité et plusieurs dogmes semblables, que les philosophes eux-mêmes, aidés des seules lumières de la raison naturelle, ont établis par des démonstrations . . . .

« D'où il suit évidemment que le sage doit s'occuper de ces deux sortes de vérités divines, l'une où peut atteindre l'investigation de la raison, l'autre inaccessible à toute son industrie, et détruire les erreurs qui leur sont opposées. Je dis deux sortes de vérités divines, non pas par rapport à Dieu, qui est la vérité une et simple, mais par rapport à nous, qui saisissons diversement la nature de Dieu Or, on procède à la manifestation du premier genre de ces vérités par des démonstrations qui convainquent les adversaires ; quant aux autres, comme elles ne peuvent pas être établies par des raisonnements, il ne faut pas chercher à les

établir de cette façon, mais résoudre seulement les objections que les adversaires proposent, et qui peuvent être résolues, puisque, ainsi que nous l'avons montré ailleurs, la raison naturelle n'est pas opposée à la foi ; » (si St Thomas vivait en 1871, il ne manquerait pas d'ajouter : et *ainsi que le Concile du Vatican l'a décrété* ; mais faisons le pour lui et taisons-nous). La seule manière de convaincre les esprits de ce genre de vérités est l'autorité de l'Ecriture Sainte, confirmée par des miracles ; car nous ne croyons les choses qui sont au-dessus de la raison humaine qu'à l'aide de la révelation. Cependant il est possible de les éclairer de quelques lumières vraisemblables, qui sont utiles à l'exercice et à la consolation des fidèles ; mais qu'il ne faut pas employer contre ceux qui ne le sont pas, de peur que l'insuffisance de ces lumières ne les confirme dans l'erreur et ne leur persuade que nous n'avons pas d'autres motifs de consentir à la vérité de la foi.

" J'ai donc l'intention de procéder comme il vient d'être dit. Je m'efforcerai d'abord de rendre *manifestes les dogmes que la foi professe, en même temps que la raison les découvre*. Je les établirai sur des démonstrations, dont quelques unes seront tirées des livres des philosophes et des saints, et qui, en confirmant la vérité, convaincront ses adversaires. M'élevant ensuite des choses plus claires aux choses les plus obscures, j'arriverai à la manifestation des dogmes qui surpassent les forces de la raison, et je montrerai la verité de de la foi, en résolvant les objections de ses adversaires, autant que Dieu le permettra, au moyen de *raisonnements* et d'autorites. Ainsi sera accompli notre dessein, de rechercher par la voie de la raison tout ce que l'esprit humain peut decouvrir en Dieu. »

Dans ce simple préambule de son livre *Contre les nations*, St Thomas, c'est-à dire le plus philosophe de tous les théologiens et le plus théologien de tous les philosophes, nous donne la mesure précise des services que la philosophie est appelee à rendre à la science qui couronne toutes les autres, comme le firmament couronne nos têtes.

Mais à quoi bon, pour prouver leur intime connexion

avec la philosophie, parcourir ainsi les unes après les autres toutes les connaissances humaines ? Pourquoi ne pas dire de suite que toute science se fondant sur des propositions; toute proposition, sur des pensées ; toute pensée, sur des idées, et que toute idée étant conçue dans la raison, toute science repose, dans un degré ou dans un autre, sur la philosophie qui examine, approfondit et enchaîne les idées, les pensées et les propositions, de manière à en former cet admirable tout qui s'appelle le vrai ? Semblable à ces réservoirs immenses dont les eaux sans cesse renaissantes coulent limpides dans les vastes fleuves qu'elles abreuvent éternellement, la philosophie alimente toutes les sciences qui, de près ou de loin, decoulent de la raison ; seulement, ainsi que pour fertiliser et non inonder la terre, les fleuves ne doivent tirer de leurs sources que le nécessaire ; ainsi les sciences ne doivent demander à la philosophie que juste ce qu'il faut pour porter dans l'intelligence la fecondité et la vie : lui demander davantage, ce serait appeler le torrent dévastateur de l'esprit, le flot corrupteur de l'intelligence, le flux précipité de l'ignorance et le reflux obligé de la vérité.

J'ai nommé le cœur; qu'en dirai-je ? Est il vrai que le cœur ait besoin de lumière ? Est il vrai que la philosophie soit une des lumières du cœur ? Voyons. Le cœur est sans contredit, la plus forte partie de l'homme, c'est en lui la source de toute vie. Toutes les grandes et vives passions ont là leur foyer naturel ; en sorte que le cœur est à la fois, et le principe du bien, et le principe du mal.

Non-seulement le cœur est la plus forte, mais il est encore la meilleure partie de l'homme. C'est un trésor que rien ne saurait remplacer, et qui cependant peut suffire à tout. On pardonne au manque d'intelligence ; on ne pardonne jamais au manque de cœur. Le cœur développe toujours l'esprit qu'on possède, et il donne souvent celui qu'on n'a pas. On a dit. *Les grandes pensées viennent du cœur*; il y a de cela une raison profonde :—La lumière naît constamment de la chaleur ; plus un corps est porté à une température élevée, plus il est lumineux. Ce qui est vrai au physique l'est au moral. Or il y a dans le cœur un élément

prodigieux de chaleur, c'est l'amour, l'amour qui se livre et se consume tout entier pour ce qu'il aime. Elevez l'amour à sa plus haute température et il embrasera votre cœur. Etablissez ensuite votre intelligence sur cette riche et incomparable hauteur de l'âme, votre génie ne rampera plus, il planera et son regard perçant embrassera une sphère presque infinie.

Ainsi, le cœur s'illumine au brasier de l'amour. Au brasier de la Religion d'abord, parce qu'elle est le premier, le plus grand, le plus pur, le plus immense et le plus chaleureux amour. Au brasier de la philosophie ensuite, parce qu'elle est,elle aussi,bien que la mesure de sa faiblesse, un vigoureux amour : *l'amour de la sagesse.* Et que nous dit-il cet amour de la sagesse? Il nous raconte des choses merveilleuses. Il nous parle de notre âme, de notre cœur, de notre intelligence, de notre volonté, il nous communique des lumières sur le mécanisme de nos facultés, nous révèle l'ordre et l'admirable harmonie qui existe dans tout notre être, et, en nous donnant la juste mesure de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons, il nous enseigne, en partie, ce que nous devons faire pour nous maintenir dans l'intégrité et la puissance de nos étonnantes forces. Puis, il nous démontre que, par toutes les mille tendances de notre être, nous allons à Dieu, le souverain bien. Enfin, nous ayant découvert quelque chose de la nature et des attributs de Dieu, il nous provoque à vouer, pour toujours, notre cœur et notre vie à ce Dieu, notre fin suprême et dernière.

Par tous ces enseignements, on le comprend, l'amour de la sagesse, ou si vous l'aimez mieux, la philosophie forme le cœur à l'amour ; car comment rencontrer Dieu et ne pas l'aimer? comment connaître l'ordre et l'harmonie qui règnent partout autour de nous, sans nous sentir, en même temps, épris de respect et d'amour pour ces deux lois conservatrices de l'économie physique ? comment connaître les étonnants facultés de la nature humaine, sans être par cela même, invité, je veux dire naturellement conduit, à les établir dans la plénitude de leur force et de leur puissance ?

Pour tout dire, messieurs, de même que le soleil en réflétant ses rayons sur les corps, en grave l'image dans notre œil ; de même la philosophie en projetant ses lumières sur la nature humaine, sur la morale et sur Dieu, imprime profondément dans notre cœur le respect, le culte et l'amour de toutes ces grandes et saintes choses.

Reste la raison.

Si la vie du cœur est l'amour, celle de la raison est la vérité, et ainsi que l'utilité de la philosophie à l'égard du cœur, consiste à lui donner quelques parcelles d'amour ; ainsi l'utilité de la philosophie à l'égard de la raison consiste à lui communiquer quelques portions de la vérité.

Nous avons vu, il y a un instant, les vérités que la raison peut connaître par la philosophie : elles sont nombreuses et, quelquefois, d'une très haute portée ; nous pouvons donc nous dispenser de les énumérer de nouveau. Bornons-nous à montrer comment la philosophie dirige et guide la raison dans la recherche du vrai.

Je trouve d'excellentes réflexions sur ce sujet dans le *traité des études* de Rollin ; j'en offrirai d'abord quelques-unes en les résumant.

La raison est un don excellent : elle distingue l'homme du reste des animaux et elle fait briller en lui les traits les plus lumineux de la ressemblance avec Dieu. Par elle il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai ; il prononce et juge sur les qualités et les propriétés de chaque chose ; il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité pour passer et s'élever à une autre ; enfin par elle il met dans ses connaissances et dans ses raisonnements un ordre et une suite qui y répandent la lumière et la grâce, qui les rendent tout autrement intelligibles, et qui en font bien mieux sentir toute la force et toute la vérité.

Sans doute la raison est un don naturel qui ne vient pas de l'art, et qui ne peut être un pur effet du travail, mais l'art et le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. . On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit,

dans les discours de la chaire et du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité qui n'étaient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, et ce n'est pas sans fondement, qu'on doit cette manière de penser et d'écrire aux progrès extraordinaires qu'on a faits depuis un siècle dans l'étude de la philosophie. Quand je dis qu'elle est très-propre à perfectionner la raison, je n'entends pas parler seulement des règles que la logique donne en particulier sur ce sujet. Elles sont très-utiles en elles-mêmes, non-seulement parce qu'elles servent à découvrir le défaut de certains arguments embarrassés, mais parce qu'elles nous aident à connaître la source de la plupart des erreurs qui se glissent dans nos pensées et dans nos raisonnements. Il en est de ces règles comme de celles de la rhétorique. On ne peut pas nier que celles-ci ne soient d'un très-grand secours pour l'éloquence, mais c'est principalement par l'application qu'on en fait aux discours des anciens et des modernes, dont on fait découvrir aux jeunes gens les beautés et les défauts, par la conformité ou l'opposition qu'ils ont avec ces préceptes.

Il faut en dire autant des règles de la logique. Leur principale utilité consiste à les appliquer à toutes les questions que l'on examine, à tous les raisonnements que l'on fait, sur quelque sujet que ce puisse être.

La manière de raisonner par syllogismes, qui paraît à quelques personnes longue et ennuyeuse, est pourtant d'une absolue nécessité. Elle fait remarquer comment quelquefois l'omission d'un mot, le changement d'un terme, un double sens, une équivoque, rend un raisonnement vicieux. Elle apprend à se tenir ferme aux principes, à y ramener tout, à ne s'en point laisser écarter, et à y trouver la solution des difficultés proposées.

Par cet exercice et cette application continuelle des règles, l'esprit s'ouvre et se forme peu à peu, se développe de plus en plus, s'accoutume à sentir le faux, acquiert une facilité de s'exprimer et devient capable d'entrer dans les questions les plus difficiles et les plus abstruses.

Ainsi, messieurs, non-seulement apprendre aux hommes

à raisonner juste, mais les faire remonter jusqu'aux principes premiers des choses, telle est l'action de la philosophie sur la raison. Certes, ce n'est pas là un médiocre service ; car rien ne coûte tant à l'esprit que ce travail et cette réflexion.

« La plupart des hommes, dit Fleury, ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée, dans leur esprit, jusqu'aux moyens nécessaires pour acquerir ce qu'ils désirent. Il faut s'enrichir : Donc je prendrai un tel emploi, ainsi je ferai telle démarche, je souffrirai ceci et cela, et du reste. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis ? mais est-il avantageux d'être riche ? C'est ce qu'on ne cherche point.

« Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin, et commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours jusqu'à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle, et une vérité si claire, qu'il ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, et ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine et dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'execution, égal en son honneur, et constant dans la vertu. »

Il demeure donc prouvé que la philosophie offre de belles et précieuses ressources à ceux qui, par une culture plus speciale, une raison plus ferme, une intelligence plus haute et un génie plus profond, veulent s'élever au-dessus du commun des hommes et posséder des lumières plus vives et plus vraies.

Et maintenant par quelles études approfondir la philosophie?

Je le redirai encore ici, au risque de m'attirer des reproches, il faut commencer par un livre élémentaire quelconque. L'abbé Barbe, *Cours élémentaire* ; sans être un chef-d'œuvre ce petit *traité* contient des notions exactes; le Père Boylesve, *Cours de philosophie*, ouvrage excellent et tout à

fait recommandable. Battier, ses deux *Cours*; le Père Liberatore, *Philosophie élémentaire ;* voilà des livres qu'on choisira avec profit pour les premiers commencements.

Il faudra s'attacher à apprendre par cœur et mot à mot les définitions et les propositions fondamentales ; puis les approfondir tout spécialement, en ayant soin de discuter, autant que possible, avec l'auteur lui-même, tout comme dans une conversation amicale. Quand on a ainsi vu toute sa philosophie, on lit et on relit plusieurs autres ouvrages en rapport avec *nos forces* et en ayant soin de prendre des notes ; ce qui est et sera toujours capital. Ces premières assises posées, on se séparera pendant quelques mois de tous les livres philosophiques ; on se saisira de sa plume et aussi de sa réflexion, et on écrira ses idées sur chacune des principales questions de la philosophie. J'ai connu plusieurs personnes qui, pour avoir suivi ce conseil, s'en sont bien trouvées. D'ailleurs, on comprend sans peine qu'après de sérieuses études préliminaires, il est bon et utile de faire soi même, si je puis m'exprimer ainsi, *sa profession de foi philosophique ;* c'est le moyen sûr et infaillible de vaincre à la fois, et la timidité naturelle de l'esprit qui empêche éternellement d'avoir des idées fixes et arrêtées, et la parole du maître qui fait qu'on ne pense et que l'on ne juge que par la pensée et le jugement d'un homme. Ensuite, quel profit n'y a-t-il pas de résumer, bien que dans un cadre restreint, les connaissances acquises par une étude réfléchie et un travail consciencieux ?

Assurément ces premières études seront un grand pas de fait ; mais ce n'est là qu'un pas, et, dans un horizon comme celui de la philosophie, il faut s'avancer plus profondément. Et puis si on se bornait à ces premiers aperçus, on n'aurait qu'une science bien imparfaite et rien n'empêcherait qu'on ne devînt, un jour ou l'autre, le jouet des utopies brillantes de la philosophie contemporaine.

Oui, et il n'y a d'ailleurs aucun profit à se le dissimuler, même après avoir étudié dans de bons abrégés les questions générales qui forment l'ensemble de la philosophie, il faut

pénétrer plus avant, et pour cela se servir d'ouvrages étendus et développés, ou bien de ceux qui traitent de certaines questions spéciales.

D'abord, c'est dans les philosophes contemporains qu'il faut alors étudier ; parce qu'ils prennent la science dans les progrès les plus récents.

Ainsi, il faut lire, relire, méditer, analyser et résumer par écrit, la *Philosophie fondamentale* de Balmès. " Les dix livres dont se compose la *Philosophie fondamentale*, dit de Blanche-Raffin, furent écrits pendant la période la plus agitée de la vie de Balmès. Il ne faut pas s'imaginer que la *Philosophie fondamentale* soit un livre d'idéalité vague, de rêverie philosophique. Nullement. L'esprit aristotélique, c'est-à-dire mathématique, exact, y domine. Tel est, comme on sait, l'un des caractères de la philosophie de St Thomas, caractère qui, chez ce docteur, se trouve joint à une puissance d'intuition pour ainsi dire semblable à la *Vision Angélique.* Quelque chose de pareil se remarque dans la philosophie de Balmès. A la différence d'un grand nombre d'esprits d'ailleurs illustres, l'auteur de la *Philosophie fondamentale* s'élève jusqu'aux contemplations les plus hautes, en descend, y remonte, sans perdre un seul instant l'aisance, la simplicité, la clarté, qui sont les qualités habituelles de son talent. Nulle part sa pensée n'est plus lucide, son langage plus transparent que dans ses traités de métaphysique : mérite extraordinaire qui, réuni à une haute puissance de pénétration, constitue certainement un esprit philosophique de premier ordre Balmès a composé sa *Philosophie fondamentale* principalement dans le but de substituer une philosophie saine, judicieuse, à ces systèmes inqualifiables, qui venus des bords du Rhin, pénétraient jusqu'en Espagne, décorés d'une phraséologie sonore par la plume des éclectiques français. L'école semi protestante, semi-panthéiste d'Allemagne et de France se trouvait ainsi combattue par l'écrivain espagnol sur les deux terrains qu'elle avait envahis : dans la politique et dans la philosophie."

De même la *Logique* du Père Gratry, sa *Sophistique con-*

*temporaine* et sa *Connaissance de Dieu.* Le Père Gratry n'a pas seulement puisé sa philosophie aux sources les plus pures de l'esprit humain : il s'est élevé plus haut. On sent qu'à l'exemple de St Thomas, dont il tire un grand profit, c'est à Jésus-Christ lui-même qu'il a demandé ses lumières. Pour moi, je l'avouerai, j'ai, plus d'une fois compris, en lisant les pages admirables sorties de cette plume puissante, que l'auteur avait pris fréquemment plaisir à faire taire l'homme en lui, et à laisser la parole au Verbe Divin ; j'ai pressenti que si une telle philosophie venait à triompher, elle dissiperait le sourd malaise qui, de nos jours, ronge tant d'esprits ; car s'inspirant de Dieu, elle ne peut manquer de conduire à celui qui est l'éternel repos des intelligences. Dans une malheureuse polémique récente, l'illustre écrivain a méconnu aussi gravement que possible, avec son glorieux passé, les *angéliques conseils* de ses ouvrages philosophiques : rien n'est plus attristant ; mais devons-nous pour cela mépriser ce qu'il a écrit antérieurement à cet égard ? Non ! autrement, il faudrait mépriser du même coup toutes les productions de la pensée, puisque presque tous les grands hommes ont eu leurs égarements. Il y a dans la *Logique* du Père Gratry trois chapitres que je recommande d'une manière toute spéciale, ceux du cinquième *livre*, où il est question des *vertus intellectuelles inspirées.* Je ne sache pas que rien de plus sublime et de plus divin ait été jamais écrit ailleurs sur cette question. Qu'on le lise plutôt.

*Du composé humain* et *Théorie de la connaissance intellectuelle*, par le Père Liberatore. Ces deux livres, qui résument tout St Thomas sur ces questions, compteront comme deux des plus beaux et des plus utiles monuments de la philosophie catholique et contemporaine. La force et la richesse intellectuelles, l'étendue et la profondeur du génie, le grand sens et la haute raison de St Thomas sont passés en partie dans les écrits du savant Jésuite ; c'est assez dire jusqu'à quel point ils sont recommandables.

La *Valeur de la raison humaine,* du Père Chastel, se présente naturellement à mon esprit. Destinée à réfuter le *Traditionalisme* de Mr de Bonald et de ses adeptes, cette

œuvre est de force à remplir cette fin. Tout d'abord le profond auteur examine ce que peut la raison sans le secours de la société, le système *Traditionaliste*, ses preuves de fait et de raisonnement, ses conséquences plus que funestes et son vice radical ; ensuite, ce que peut la raison humaine dans une société sans *tradition*, comme aussi ce qu'elle peut sans la *révélation* dans une société civilisée, enfin il dit ce que peut la raison dans une société chrétienne. Ajoutons que rarement polémique fut et plus honnête et plus loyale : tous les adversaires sont cités et jamais on ne cherche, comme cela arrive trop souvent dans les travaux de ce genre, à tirer des écrits des adversaires des arguments auxquels ceux ci n'ont jamais pensé. Puis le père Chastel s'appuie sur les témoignages les plus graves et les plus autorisés de la philosophie et de la théologie.

Je me reprocherais de poursuivre ces indications, sans mentionner immédiatement *De l'autorité en philosophie*, ouvrage de M. Granet, que *l'Echo du Cabinet* a publié après la mort du savant Supérieur du Séminaire de St-Sulpice. Il y a dans ces pages des choses excellentes et parfois de vives lumières.

J'ajoute encore le *Catéchisme du sens commun et de la philosophie*, par l'abbé Rorhbacher ; *De la liberté naturelle*, de l'abbé Arnold Vander Hallen ; la *Psychologie* de M. l'abbé Bautain et généralement tous les ouvrages du pieux abbé ; disons cependant que son critérium de certitude est faux, en ce qu'il récuse les témoignages de la raison privée et commune, pour ne reconnaître absolument que celui de la révélation ; *La raison humaine*, essai sur l'avenir de la philosophie, par E. Alaux ; *Dignité de la raison humaine*, *Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes*, et *Théodicée chrétienne*, par Mgr Maret.

Enfin, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de M. de Maistre ; le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, bien que les chapitres de ce beau livre n'aient pas tous la même valeur ; *Dissertation sur l'existence de Dieu*, par de la Luzerne ; la bonne partie des œuvres philosophiques de M. de Bonald, en ayant soin de se mettre en garde contre son traditiona-

lisme ; les *œuvres* de Pascal, mais avec une prudence extrême ; la *Logique* de Port-Royal, avec des restrictions importantes ; *La connaissance de Dieu et de soi même*, par Bossuet ; et le *Traité de l'existence de Dieu*, *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*, *Réfutation du système de Malebranche sur la nature et la grâce*, par Fénelon.

A ceux qui voudraient étudier plus profondément la philosophie, je dirai : cherchez dans l'histoire de la philosophie le secret de la grandeur et de la faiblesse de la raison humaine ; vous y verrez avec le tableau des progrès de la science, celui de ses erreurs et de ses abus ; vous y reconnaîtrez les écueils contre lesquels ont péri tant de grands esprits et d'illustres génies ; enfin, vous pourrez suivre pas à pas l'investigation philosophique, et cette vue vous fera connaître tous les systèmes vrais ou faux qui se sont disputé l'empire souverain des esprits sur le vaste champ de la pensée humaine.

Comme je ne puis, faute d'espace, faire une mention même succincte des systèmes philosophiques qui se sont levés sur le monde, je me contenterai d'indiquer quelques uns des principaux. Encore, ne ferai-je que les nommer.

Et d'abord, Socrate qui, venu dans un temps où la science toute matérialisée, se mourait d'inanition, la releva, en lui donnant une forte impulsion morale. Sa doctrine, qui nous est parvenue par ses disciples, attendu qu'il ne l'a pas consignée dans les manuscrits, se réduit à une théorie de la vertu. La vertu est la spéculation du beau et du bon ; or Dieu est le bon et le beau par excellence : donc Dieu est le type suprême de la vertu. Pour pratiquer la vertu il faut l'action de l'âme et le concours de Dieu. Le terme final de la vertu est la félicité, et Dieu est la grande harmonie de tout. Comme on le voit, tout n'est pas faux dans ce système d'un homme que sa patrie trop souvent ingrate, a surnommé le *sage*.

Une grande vocation philosophique s'est formée à l'école de Socrate et le régénérateur de la science peut chercher dans la tombe le repos que les persécutions lui refusent ; car le père antique de la philosophie, l'illustre Platon, apparaît.

Dieu, la création, principes des choses, anthropologie, morale. logique,politique, vie future et théorie des idées, telles sont les questions embrassées par Platon.

La base de la science est la démonstration de l'infini et du fini. Une vérité étendue avec l'unité la plus intime sont les deux caractères de cette philosophie qui ne s'élance dans les ordres divers d'idées que pour les ramener à l'unité, et voilà comment elle surpasse toutes ses aînées et constitue l'unité des sciences diverses.

Les œuvres complètes de Platon renferment les *Dialogues doctrinaux et inquisitifs ;* les doctrinaux contiennent les *spéculatifs* et *les pratiques ;* les spéculatifs se subdivisent à leur tour en *physiques* et *logiques* ; les pratiques, en *moraux* et *civils ;* les dialogues inquisitifs contiennent les *gymnastiques* et les *polémiques* ; les gymnastiques se subdivisent en *éducateurs* et en *exercitatoires ;* et les polémiques, en *accusateurs* et en *destructeurs*. C'est au moins là la classification la plus généralement reçue. On trouvera de Platon deux excellentes traductions, celles de MM. Cousin et Martin. Il existe aussi plusieurs bonnes traductions partielles; on trouvera dans plusieurs auteurs précédemment mentionnés,des appréciations très-justes de la philosophie de Platon, lesquelles nous seront d'un bon secours.

Quand Aristote parut à la tête de son fameux Lycée, la philosophie grecque était condensée dans *l'idéalisme* et le *sensualisme ;* celui-ci personnifié dans Epicure ; celui-là soutenu par l'autorité de Platon. Chercher une doctrine capable de concilier l'idéalisme et le sensualisme, telle paraît avoir été la pensée fixe d'Aristote. En effet, il admit avec Platon, dans la connaissance humaine, un élément distinct de la sensation, et avec Epicure, que toute idée vient des sens : *Nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu;* cependant, le mérite réel d'Aristote, n'est pas d'avoir rêvé une alliance impossible, mais bien d'avoir créé une logique qui a survécu à tout et nous est arrivée pleine de vigueur et de vie, après avoir été épurée par des intelligences colossales ; sa *métaphysique*, son *histoire naturelle*, sa *psychologie*, ses *traités sur les principes*, les *causes* et les *éléments*, ainsi que

*sa morale*, sa *politique* et son *économie* sont aussi, à plus d'un endroit, marqués aux écussons du génie. Des travaux considérables ont été faits sur la philosophie d'Aristote et il sera toujours facile à quiconque ne se sentirait pas le courage d'entreprendre la lecture des œuvres complètes de ce philosophe, d'en trouver des appréciations ou des résumés bien faits.

Je ne dis rien de la philosophie chez les Romains. La philosophie n'a jamais été leur passion dominante. A part les *Tusculanes*, quelques autres livres de Cicéron et les Lettres stoïciennes de Sénèque, je ne vois rien de bien digne d'attention particulière.

D'ailleurs, le temps ne nous permet pas un plus long contact avec la philosophie païenne, qui, après avoir parcouru le plus large panthéisme et le plus vaste matérialisme, a fini par se heurter à l'écueil du scepticisme le plus radical. Sans donc suivre plus longtemps la marche mal assurée de cette philosophie à travers des horizons obscurcis, saluons l'apparition du *christianisme*, qui est au monde de la pensée ce que le soleil est au monde extérieur.

Parmi les premiers chrétiens qui ont développé la philosophie admirable que le christianisme portait dans son sein, nous remarquons plus spécialement Saint Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, Lactance et Saint Augustin.

Au temps de Saint Irénée, le Gnosticisme, en vue d'altérer le christianisme, s'efforçait de ressusciter la philosophie orientale. Dans son livre *Adversus Hæreses*, Irénée s'attacha à prouver que la doctrine des émanations enseignée par le. Orientaux, tendait à anéantir l'indisible unité de la substance divine.

Tertullien dans ses *écrits apologétiques* touche à toutes les questions de la théologie et de la philosophie. En le lisant, on ne sait quoi le plus admirer, ou de la profondeur des pensées, ou de la vigueur et de la force des argumentations.

Les *Tapisseries* de Clément d'Alexandrie embrassent les plus vives lumières sur l'antiquité ainsi que sur l'histoire des recherches de l'esprit humain dans le monde de la pen-

sée, des données admirables sur la science et la foi, et sur les véritables forces de la raison humaine, et des considérations tout à fait philosophiques sur la théologie.

Origène, qui a tout étudié avec un égal bonheur, nous a laissé dans deux de ses ouvrages, savoir : *Contre Celse* et *Des principes*, avec des idées quelque peu orientales, des clartés lumineuses sur l'économie de la raison unie à la foi.

Quant à Lactance, ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé le *Cicéron chrétien*. A une élocution facile et claire, à une érudition riche et abondante, à une richesse de style merveilleuse, il ajoute une force étonnante de persuasion. Ses *Institutions divines*, dans un parallèle d'une grande habileté, prouvent l'excellence des doctrines chrétiennes sur celles de la philosophie et de toutes les autres occupations humaines.

Saint Augustin, après une jeunesse dissipée et criminelle, avait senti le besoin de vaincre enfin cette maison de boue" qu'habitait son âme pervertie et où l'essor de ses pensées ne pouvait que s'abattre. Ami de la grande éloquence, il était venu plusieurs fois se perdre au milieu de la foule brillante qui se pressait autour de la chaire de Saint Ambroise. Tout d'abord, la parole d'Ambroise ne fut, pour le jeune Africain, qu'une note sublime, qu'un chant harmonieux, que l'écho enchanteur d'un grand esprit et d'une intelligence élevée ; mais bientôt cette parole charmante prit des proportions étendues ; elle franchit l'enceinte sacrée et suivit Augustin pas à pas et partout, depuis la maison des courtisans où il allait chercher un bonheur mensonger, jusqu'à celle de Monique où il retrouvait parfois son cœur et la félicité douce de sa première enfance. Elle le suivait le jour, elle le suivait la nuit ; elle lui parlait au sein des fêtes somptueuses et des plaisirs délirants de la volupté romaine ; dans le silence même de la solitude, elle se mêlait au murmure de sa pensée et parlait à son âme anxieuse ; bientôt elle couvrit tous les bruits, se fit seule entendre, triompha de toutes les séductions des sens, de tous les doutes de la raison et l'attira définitivement à Dieu, comme au foyer naturel de la vérité et de la béatitude. Une fois revenu à la vérité, Saint Augustin lui voua toute son âme et toute

sa vie. Il s'attaqua à l'erreur et la poursuivit jusque dans ses derniers retranchements. Ses œuvres forment une vaste théologie et une philosophie d'une prodigieuse étendue. Ses *discussions* avec le Manichéisme et le Pélagianisme où il traite tout spécialement de la création, du fini, de l'infini et de la volonté; ses *Rétractations* où avec une admirable franchise, il confesse tout ce que ses précédents écrits renfermaient de faux ; enfin son livre de la *Cité de Dieu* où il montre l'économie divine dans les événements humains, tels sont les principaux ouvrages propres à nous révéler la grande philosophie de l'immortel évêque d'Hippone.

Un vaste *éclectisme* composé de tout ce que les écoles avaient émis de principes capables de s'harmoniser avec la foi ; une noble ambition de rendre aux esprits le repos et la quiétude en leur enseignant la nécessité de l'autorité divine ; un beau désintéressement qui cherche la vérité pour elle-même et non pour le vain plaisir de la chercher, voilà ce qui distingue la philosophie des Pères de la primitive Eglise ; avoir désabusé l'esprit des erreurs quelquefois si attrayantes du paganisme ; surtout avoir donné des bases nouvelles et sûres à toutes les sciences, voilà ce qui fera à jamais son impérissable gloire. Et aujourd'hui que les esprits, emportés par l'irrésistible mouvement des hommes et des choses vers le paganisme ; aujourd'hui que la science a méconnu aussi gravement que possible, le mystérieux secret de sa force ; aujourd'hui que la raison orgueilleuse s'isole de plus en plus du symbole chrétien, seul capable de lui donner la vie, il sera toujours utile de reposer un moment ses regards sur l'orbe décrit, dès son apparition dans la sphère intellectuelle, par le christianisme.

Dans la philosophie du moyen-âge, nous ne distinguerons que Saint Bonaventure et Saint Thomas.

Saint Bonaventure a une philosophie contemplative. Ses investigations portent presque entièrement sur la raison, la nature et la morale ; ses *Opuscules* renferment, sur la lumière et sur l'esprit, des enseignements propres à jeter une vive clarté sur les questions de *magnétisme* et de *spiritisme* dont on a enfin senti, dans ces derniers temps, le besoin de s'occuper. En étudiant Saint Bonaventure on éprouvera

un véritable plaisir, il y a dans tous ses écrits un charme indéfinissable, un je ne sais quoi qui éclaire en instruisant et qui ne lasse jamais.

Saint Thomas a été grand dans la théologie, il est le plus grand des théologiens. En est-il de même de sa philosophie ? Ici les opinions divergent ? Quelques-unes affirment qu'il n'a fait que suivre servilement Aristote et Saint Augustin ; d'autres prétendent au contraire qu'il est le *père* et le *maître* de sa philosophie. Qui a raison ? sans avoir la prétention de vouloir donner mon sentiment sur un tel sujet, j'affirmerai cependant, en toute sincérité, qu'on trouvera dans ses *sommes* un monde infini de questions illuminées de la plus haute, de la plus merveilleuse, j'allais dire, de la plus *divine* logique. Mais pour étudier avec fruit *l'Ange de l'école*, il faut se familiariser avec le vocabulaire scientifique de son temps. Ce vocabulaire se trouve dans les traductions les plus autorisées de ses œuvres. Une autre précaution que je regarde comme importante, sera de se servir d'une *philosophie* composée sur celle du saint Docteur ; et pour cela, on tirerait un admirable profit de celle du Père Liberatore, qu'on aura soin de lire chapitre par chapitre, question par question, et alternativement avec Saint Thomas.

Je ne voulais pas nommer Roger Bacon, sa philosophie étant trop souvent marquée d'une grande faiblesse ; cependant, comme le besoin des études expérimentales de la nature se fait de plus en plus sentir, j'indiquerai sa *Lettre sur les opérations secrètes de l'art et de la nature, et sur la nullité de la magie.*

Parmi les philosophes modernes on pourra, si on veut, s'arrêter quelque temps à François Bacon, Hobbes, Locke, Condillac et Hume, mais c'est surtout Descartes et Leibnitz qu'il faudra approfondir.

Non pas qu'il faille partager une dévotion extraordinaire envers le *doute méthodique* du premier ; car si ce doute, bien compris, peut rendre de grands services à la raison, mal compris il est capable des plus grandes perversions ; mais parce que Descartes peut être considéré comme le père de la psychologie moderne.

Ce qui rend Leibnitz recommandable, c'est d'avoir combattu le sensualisme, et bien que tous ses arguments n'aient pas la même valeur, ils peuvent néanmoins jeter un grand jour sur la question des idées. Ses théories philosophiques ne sont point coordonnées en un système uniforme et c'est dans ses *Thèses latines* qu'il faut aller chercher le resumé de ses doctrines fondamentales.

J'ai indiqué plus haut les maîtres de la philosophie contemporaine harmonisée avec le christianisme. Je n'ai rien à ajouter sur elle ; et je me contenterai de dire un mot des tendances générales de la philosophie séparée.

Depuis cinquante ans cette philosophie aspire à la domination. Elle envahit toutes les sciences et se pose comme le dernier mot de tout ; elle s'attaque à la politique, et lui promet la liberté ; aux mœurs, et leur offre la licence ; à la foi, et lui propose l'incrédulité. La politique lui ouvre les bras ; la philosophie proclame aussitôt la souveraineté du peuple ; et les sociétés s'agitent, la révolution triomphe et les trônes croulent. Les mœurs accueillent de même la philosophie naturaliste et sensualiste, qui évoque toutes les plus mauvaises passions et appelle une résurrection païenne.

Il n'en est pas de même de la foi qui offre, dans ceux qui en ont reçu le dépôt sacré, une résistance invincible. Mais la philosophie s'indigne, s'irrite et inaugure contre le catholicisme, sa morale, ses dogmes et ses institutions une guerre acharnée. L'Eglise proteste et proclame les éternels principes de la justice et de l'ordre ; la philosophie crie au mensonge, à la perfidie, à l'intolérance, au despotisme, à la tyrannie et elle demande à grands cris l'abolition du symbole chrétien. Cependant, l'incrédulité gagne peu à peu du terrain dans les âmes, et, si elle ne triomphe pas entièrement, c'est que l'Eglise a les paroles de la vie éternelle.

Telles sont, de nos jours, les véritables tendances de la philosophie. Telles sont les raisons du sourd malaise qui travaille les sociétés contemporaines ; leurs maux viennent de ce que la philosophie a voulu marcher dans des voies sans lumière, de ce qu'elle a méprisé le principe chrétien qui seul pouvait lui donner la vie. Aussi le monde ne sera-t-il sauvé qu'en revenant à la vraie sagesse, à la vraie philo-

sophie, à cette philosophie sublime qui s'allie à la foi, afin de s'unir perpétuellement à la vérité.

On dit, messieurs, que, surchargé d'années, l'aigle vient dans les chaudes matinées du printemps, se heurter aux rochers de la mer, qu'il s'y dépouille et, qu'ayant lutté longtemps contre l'action des vagues, il s'élève, haut, bien haut, dans les airs, regarde le soleil et recouvre ainsi son éternelle jeunesse.

La philosophie est bien vieille ; ses ailes se refusent à planer dans l'azur de la vérité. Qu'elle s'approche du rocher du renoncement, qu'elle y dépouille son orgueil ; qu'après avoir longtemps lutté contre les flots des passions mauvaises et des doctrines perverses, elle s'élève haut, bien haut, au-dessus de la nature viciée et corrompue, regarde le soleil de la vérité catholique, et elle se régénèrera ?

Le monde, marchant alors à la suite de la raison et de la révélation unies dans une indissoluble alliance, s'arrêtera sur le penchant de l'abîme, et cessera de chanceler ; ses bases seront raffermies, un sang nouveau circulera dans ses veines ; ses membres trop longtemps engourdis se ranimeront, sa tête penchée vers la tombe se relèvera et il reprendra vigoureux les voies qui conduisent à la vie !

---

# CINQUIÈME CONFÉRENCE

## NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES A L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ.

### XII.

Monsieur le Président, Messieurs,

Nous avions rangé l'histoire parmi les forces vives capables de nous donner la vérité. Il est temps de dire dans quelle mesure et par quelles ressources.

Le genre humain est le contemplateur des siècles, l'acteur ou le témoin de tous les événements qui se succèdent dans le temps. Il s'est penché sur le berceau du monde ; il a, pour ainsi dire, assisté à la première création ; il a vu de ses yeux la naissance et le développement des sociétés ; lui-même a promulgué les premières lois, élevé les premiers royaumes, fondé les premiers empires, marché aux premières conquêtes, et, aussi, après avoir édifié, il a lui-même appelé les premiers renversements. Longtemps encore, il verra l'origine, les progrès et la décadence se succéder, selon que Dieu aura ou n'aura pas dans le monde la place d'honneur qui lui convient. Puis, un jour viendra où la grande voix des âges remplis commandera au temps de cesser sa marche à travers les siècles, et évoquera la dernière et finale ruine ; alors le genre humain tout entier se lèvera pour rendre un dernier et solennel témoignage à la vérité ; le siècle infini commencera pour lui ; car l'épreuve sera achevée.

En voulant donner la mesure du genre humain, j'ai tracé celle de l'histoire.

L'histoire est la grande voix du temps qui redit au siècle d'aujourd'hui ce qu'était le siècle d'hier, ce qu'ont été tous les siecles et même ce que sera le siècle de demain, d'après-demain, de l'avenir. Et que dit-elle cette voix expérimentée

du temps ? Elle dit la vie des empires dans leurs différents âges ; elle développe les ressorts des révolutions ; elle montre en toute chose l'ouvrage de l'homme et l'action de la Providence ; elle détermine l'influence du bien et du mal ; enfin elle communique à tous ceux qui prêtent une oreille attentive à ses enseignements, toutes les lumières les plus vives du sens commun.

“ L'histoire, dit M. Laurentie, l'histoire embrasse l'homme, la famille, la société, l'humanité ; l'histoire touche au berceau du monde ; elle suit le mouvement des êtres ; elle voit naître la création ; elle entend et elle voit Dieu, conversant avec l'homme ; elle recueille les premiers accidents de la vie humaine ; elle a le secret des misères qui couvrent la terre ; elle voit se former les peuples ; elle garde la mémoire des crimes et des expiations ; rien ne lui est voilé ; et par elle l'homme, à quelque point qu'il soit jeté dans l'immensité des temps, peut toujours avoir la révélation des mystères qui l'enveloppent et l'explication des doutes qui le desolent. Sans l'histoire, il n'y a point de science humaine, L'histoire nous fait assister à l'origine de l'homme, de la famille, de la société, et sans ce souvenir fidèlement conservé, la science humaine ne serait qu'un affreux mystère. Ainsi l'histoire préside à la science humaine. Elle est comme la lumière de l'humanité, non-seulement dans les faits qui se rapportent à la vie extérieure des hommes et des sociétés. mais dans les faits qui se rattachent à la vie intime ou intelgente, c'est-à-dire, dans les opinions, les mœurs, les arts, les sciences proprement dites, les lois, les cultes, les religions et la fable même.”

N'est-ce point Ciceron qui, parlant de l'histoire, l'appelait le témoin des temps, *testis temporum* ; la lumière de la vérité, *lux veritatis ;* la vie de la mémoire, *vita memoriæ* ; l'institutrice de la vie, *magistra vitæ* ?

*Témoin des temps*, elle redit la création de l'univers et de l'homme, la joie pure et la douce félicité de la première vie ; la désobéissance, c'est-à-dire le vice de notre origine et les malheurs qui suivirent ; le premier développement de l'humanité et la prodigieuse fécondité des générations naissan-

tes ; le mal aussi qui se développe, se multiplie, prend des proportions gigantesques, corrompt toute chair et appelle la vengeance céleste ; puis elle nomme la famille destinée, dans les desseins providentiels, à renouveler le genre humain ; elle nous parle d'une grande et sotte entreprise, de la confusion du langage, de la dispersion des hommes ; de mers étonnées de se voir traverser par des fugitifs qui portent avec eux le germe puissant de tous les peuples nouveaux ; alors l'histoire s'enveloppe d'ombres, afin de couvrir, comme d'un voile respectueux, le mystérieux travail de la formation des familles sociales ; peu à peu cependant le jour se fait, un peuple que Dieu s'est choisi, se dégage des autres et, tantôt captif, tantôt errant, tour à tour faible et fort, tour à tour rebel et soumis, il remplit le monde, aujourd'hui, de sa gloire ; demain, de sa honte, jusqu'au jour où, ayant, par le déicide, comblé la mesure de ses forfaits, il est dissipé, avec la poussière de son temple fameux, aux quatre coins de l'Univers. Bien d'autres peuples ont péri, plusieurs autres ne traînent plus par le monde qu'une vie languisante et malade, et il semble qu'une grande catastrophe est proche. Erreur, l'histoire a salué la religion du Christ, elle a nommé les apôtres, la morale divine qu'ils prêchent ; par la nouvelle vie qu'une telle morale appelle, les sociétés qui le veulent revivent ; celles qui ne le veulent pas meurent ; la croix monte au Capitole d'où elle domine sur la *ville et sur le monde : urbi et orbi* ; les Barbares naissent à la civilisation et forment l'univers chrétien ; plusieurs siècles s'écoulent pendant lesquelles l'Afrique et l'Asie s'affaisent et disparaissent pour ainsi dire de la grande scène des prospérités sociales ; pour contrebalancer cette perte, un monde nouveau apparait et bientôt ses rivages longtemps déserts sont sillonnés par des flottes étrangères ; le St. Laurent reçoit Jacques Cartier, le Canada est nommé, il s'élève, il grandit, il prospère ; enfin le dix-neuvième siècle s'inaugure, c'est le siècle du progrès ; enflé d'orgueil il se célèbre lui-même ; mais l'histoire est là pour rendre témoignage et pour dire que le progrès n'est pas le triomphe du mal sur le bien, de la matière sur l'esprit, de la force brutale sur le droit, de l'erreur

sur la vérité et de tout ce qui contribue à élever sur ce qui seul peut édifier ; l'histoire est là pour rendre à notre siècle, comme à tous les autres, l'ineffaçable service du témoignage ; pour prêter à la vérité l'incomparable appui de l'expérience du temps.

*Lumière de la vérité.* l'histoire distingue dans les événements qui constituent la vie sociale des peuples, le fait et le droit, l'ordre tracé aux sociétés par la loi morale, l'influence de cette loi, sa véritable portée sociale et, pardessus tout, la sanction de cette loi morale dans le christianisme. La vie des nations, comme nations, est condensée dans le temps et, tandis que les individus s'avancent vers un avenir sans bornes, les nations, elles, se précipitent, avec le temps, qui les entraînent à un final et dernier jour ; de là vient qu'elles reçoivent ici-bas même le châtiment de leurs vices ou la récompense de leurs vertus. Mais cette loi de la récompense et du châtiment, c'est l'expression d'une vérité particulière à laquelle se rattache tout l'ordre social : l'action providentielle de Dieu dans le monde. Eh bien voilà surtout le champ où l'histoire se plait a répandre plus particulièrement ses vives lumières. Ouvrons les fastes de l'humanité et cherchons un commencement ou une ruine des sociétés, des nations, des royaumes et des empires qui ne porte pas l'empreinte du gouvernement de la Providence ; cherchons une catastrophe qui ne trouve son explication naturelle dans la justice divine ; interrogeons tous les peuples conquérants, demandons-leur pourquoi tant d'armements formidables ? pourquoi tant de colonnes guerrières ? pourquoi tant d'excursions fameuses ? Ils répondront : la jalousie, l'ambition, la vengeance, la soif des conquêtes, bien des passions diverses nous agitent, mais l'histoire affirme que c'est Dieu qui nous mène.

Les Barbares sont répandus dans la Gaule ; Siégebert appelle les Francs ; Clovis accourt ; le combat s'engage et dure longtemps ; entendez-vous tout à coup cette clameur d'allégresse qui étouffe le cliquetis des armes ? ce sont les Suèves qui triomphent ; tout est perdu ! les Francs sont culbutés dans la défaite. Non ! Non ! les Francs ne périssent

point : Clovis a prié le Dieu de Clotilde, et Tolbiac demeure le berceau glorieux de la France catholique ! Voyez-vous la croix éclairer tout à coup une armée innombrable et la conduire victorieuse jusqu'au Capitole ; c'est Constantin vainqueur au service de la Providence ; une immense révolution travaille le monde romain ; la puissance romaine déserte les bords du Tibre et se réfugie sur les rives du Bosphore. Pourquoi cette fuite ? pourquoi les pompes humaines disparaissent-elles devant les fêtes sacrées ? pourquoi l'Empereur s'éloigne-t-il du Pontife ? Est-ce ici le pur jeu du hasard ? Non ! Et l'histoire nous apprend que ce fut là l'origine du *pouvoir temporel* des papes.

Et, sans remonter aussi haut ni aller si loin, pourquoi au jour mémorable des *Plaines d'Abraham*, l'Anglais triomphe-t-il ? pourquoi enlève-t-il à Montcalm un drapeau, une ville, un pays ? Regardez ce nuage sombre qui grandit et grossit jusqu'au point de couvrir toute la France ! Entendez-vous le sourd grondement de la foudre ? Ne remarquez-vous pas tous les signes précurseurs de la tempête ? Elle éclate. Le vent de la discorde et de l'anarchie souffle avec violence sur toute l'étendue du royaume, et le torrent des passions mauvaises rompt ses digues et promène partout ses eaux dévastatrices. Les institutions périssent, les autels tombent, le trône croule ; la nation elle-même chancelle. Que serait devenu le Canada, avec sa mission providentielle au milieu des peuples de l'Amérique, si encore membre de la France à l'époque de cette révolution sanglante, il lui eut fallu vivre alors de la vie et du sang de sa malheureuse mère-patrie ?

Ainsi, l'histoire, par cela seul qu'elle est le récit des faits et des évènements qui se succèdent dans le temps, est la lumière de la vérité. Et quand un rayon de la vérité catholique vient se mêler à cette grande lumière historique, oh ! alors les ténèbres se dissipent, le jour se fait ; tout s'explique, tout se comprend admirablement.

L'histoire est encore *la vie de la mémoire*. La mémoire est cette faculté admirable par laquelle nous avons, avec le sentiment de notre existence présente, celui de notre

existence passée. Rien ne se perd dans la vie de l'homme ; toutes ses idées, tous ses desirs, toutes ses actions toutes ses peines et tous ses sentiments. à un moment voulu et par un acte de sa volonté, se lèvent de l'oubli, accourent et viennent se mêler agréablement ou desagréablement à ses émotions présentes. Et quand il arrive qu'entraîné par les malheurs et les faiblesses des mœurs, un homme, à force de fautes, d'infidelités, d'indignités et de turpitude, a ruiné l'edifice de sa felicité morale, qu'il s'est menti étrangement à lui-même et qu'il a trompé cruellement toutes les plus chères espérances, s'il veut ne pas succomber au désespoir. s'il veut renaître à l'honneur, à la vertu, au bien et au bonheur, que fait-il ? Il se recueille, il se replie sur lui même ; il remonte le cours de son existence pour se reconnaître, pour se consoler et pour s'encourager à revenir puiser le bonheur aux sources vivifiantes du passé. Par la mémoire donc tout dans la vie de l'homme se tient et forme une chaîne sans interruption, dont tous les anneaux se rattachent à notre unité personnelle.

Mais cette faculté prodigieuse, quel est le secret de sa vie? Comme toutes les autres facultés de l'homme, la mémoire a sa vie dans l'action. Plus la mémoire agit, plus elle s'exerce, plus elle opère et plus elle acquiert de force et de puissance. De là vient qu'on dit exercer, développer, cultiver et fortifier la mémoire, comme on dit fortifier, cultiver, développer et exercer l'intelligence, le jugement, la raison et la volonté. Or, quelle puissance d'action l'histoire n'offre-t elle pas à notre mémoire ? En nous transportant dans tous les siècles et dans tous les pays ; en nous fesant suivre la marche de tous les faits et de tous les événements ; en nous fesant vivre, pour ainsi dire, avec toutes les sociétés, et tous les peuples, ne présente-t-elle pas à notre mémoire le plus vaste souvenir possible ? Posons une mémoire d'homme en face de l'histoire, qu'elle embrasse cette immensité ; qu'elle condense en elle le souvenir de tout ce que les fastes de l'humanité renferment, et elle vivra admirablement ; car on le comprend, elle trouvera là, avec l'exercise, le developpement, la culture, une action, une activité qui se rencontre rarement ailleurs dans une aussi vaste étendue.

Mais je n'ai encore rien dit de ce qui fait de l'histoire *l'institutrice de la vie* ; et c'est M. de Tresséol qu'il faut me permettre de vous citer.

" L'histoire, dit-il, nous donne une connaissance de nous-mêmes, que nous ne pourrions acquérir dans la société que par une expérience longue, pénible et souvent néfaste. Cette connaissance a sur nos actions une influence bien salutaire. Nous avons beau être instruits de nos devoirs par la théorie, nous nous égarerons souvent par imprudence, si cette boussole nous manque. Il faut connaître les passions pour s'en méfier, pour les prévenir, pour les réprimer. Il faut savoir sous quels dehors se déguise le vice, pour être en garde contre la séduction. Il faut avoir suivi le cœur humain, avoir vu comment la faute attire le crime, et le crime le forfait, avoir examiné la facilité de tomber et les ressources pour se relever, avoir calculé l'action et l'ascendant réciproques des passions sur la raison, ou de la raison sur les passions : science sublime, étude profonde, dans laquelle nous ne ferons pas de grands progrès avec nos seules observations personnelles, parce que nous ne vivons pas assez ni avec les autres, ni avec nous-mêmes. Les Livres de morale nous donnerons là-dessus des règles et des maximes. L'histoire fera mieux : elle mettra les hommes, les passions, la raison, les vices, les vertus en mouvement et en action ; elle nous présentera tous les objets dans leur vrai jour, et cette vue nous sera bien plus utile que le fil des préceptes sans exemples qui, à chaque instant, nous échappera. C'est dans l'histoire, comme dans un dépôt public, que les actions des hommes se conservent. Témoin de la vérité, elle vous en rend vous-mêmes les témoins ; elle est le Conseiller du Sage et le Précepteur de tous ; l'amélioration des hommes est son but, la franchise est sa vertu, la justice est sa loi. Sur tous les états, sur toutes les conditions, elle exerce l'utile emploi de démasquer les hommes, et le droit souverain de les juger. Elle dit librement aux Rois ce qu'on a pensé et ce qu'on a pas osé leur dire. C'est de sa bouche seule qu'ils apprennent qu'ils sont hommes comme leurs sujets, exposés à la censure comme leurs sujets, jugés par la postérité

plus sévèrement que leurs sujets. S'ils sont véritablement grands, c'est-à-dire, justes, affables, pacifiques, bienfaisants, religieux, elle leur assure une gloire qui honore bien plus que les sceptres et les conquêtes, celle de faire chérir leurs noms, et de les entendre, du fond de leur tombe, répéter à l'envi, de génération en génération, avec cet attendrissement et cette effusion de cœur qu'inspire la félicité publique. S'ils ne sont, au contraire, que des monstres couronnés, s'ils foulent aux pieds le sang des nations, et qu'ils boivent dans des coupes d'or les larmes de leurs peuples, elle les menace de la haine des hommes et de l'exécration de l'univers entier. Ce que l'histoire seule dit aux grands, seule elle le dit au reste des hommes. Nous sommes comme eux, presque tous environnés de flatteurs, d'ennemis, de gens injustes et partiaux. Avons-nous des amis, des amis sages, éclairés et assez fermes pour nous dire la vérité ? Sommes-nous assez amis de nous-mêmes, assez raisonnables pour l'entendre ? Croyons-en le mot d'un roi de Sicile sur les Livres Historique : *les meilleurs des conseillers sont les morts.*

" L'histoire est nécessaire pour nous conduire dans le chemin du devoir, ce ne serait point encore assez, si elle ne nous le fesait chérir ; mais l'idée qu'elle nous donne du vice ne peut manquer de nous en inspirer de l'horreur ; le portrait qu'elle nous fait de la vertu, ne peut que nous enflammer pour elle. Rarement voyons-nous le vice aussi noir qu'il l'est, si ce n'est dans nos ennemis ; mais comme l'histoire n'a point de bandeau, aucun préjugé ne le colore, aucun intérêt ne le déguise. Il est rare que la vertu soit reconnue et honorée de ses contemporains : dans les fastes de l'humanité chaque chose prend sa place et sa couleur naturelle. L'aspect des Tibère et des Néron soulève contre la tyrannie et la noirceur. La vue d'un Catilina indigne contre l'ambition et la sédition. Partout le crime fait frémir, parce que partout il est présenté avec une expression caractéristique et sous les traits les plus odieux. Lycurgue veut bannir de Lacédémone l'abrutissante ivresse ; il ordonne à tous les pères de famille de faire voir à leurs enfants des esclaves abandonnés à l'excès de cette passion.

" Par un heureux contraste, les vertus et les bonnes actions échauffent l'âme dans l'histoire. On n'admire point les Epaminondas, les Scipion, les Marc-Aurèle, les Trajan, les Henri IV, sans les aimer, on ne les aime pas sans concevoir pour leurs vertus les mêmes sentiments que pour leurs personnes, ou plutôt on n'aime leurs personnes que pour leurs vertus. C'est l'humanité, la bienfaisance, l'intégrité, la douceur des mœurs que l'on aime, que l'on adore en eux. Les grands hommes se sont toujours proposé quelque grand modèle de l'histoire à imiter. Alexandre voulait suivre la voie d'Achille. Louis XII les traces d'Alexandre, Henri IV celles de Louis XII. Antonin imita Trajan, et Marc-Aurèle, qui fit asseoir la philosophie à côté de son trône, se modela sur les vertus d'Antonin. Sénèque n'a pas craint d'assurer qu'on ne se distinguait jamais dans la science et dans la vertu, si l'émulation ne nous choisissait dans ses annales un illustre rival. Plutarque a écrit qu'à mesure qu'il travaillait sur les *Vies des hommes illustres*, il se sentait à chaque pas encouragé, échauffé, élevé par leurs actions. Qui a lu les parallèles de cet honnête historien, sans être devenu meilleur, ou du moins sans désirer de le devenir ? Quelle âme, après avoir vu Thémistocle s'offrir pour soutenir les intérêts de la Grèce, au bâton d'Eurybiade, oserait sacrifier sa patrie à une vaine gloire ? Qui est-ce qui, voyant Aristide écrire sa condamnation, n'attendra pas sa justification du temps et de ses vertus ? Qui est ce qui, lisant les refus que Fabius fait de l'or et des honneurs qui lui sont offerts par l'ennemi de sa patrie, rougira d'une vertueuse pauvreté ? Qui est-ce qui, suivant à Carthage Régulus qui, fidèle à sa parole, se livre à la veangeance, oserait trahir, pour quelqu'intérêt que ce fut, le droit des gens ? Une infinité de semblables actions se présente à notre esprit. L'exemple des bons sera toujours un germe, une source de vertus."

Il y a messieurs, de cette influence de l'histoire sur la vie de l'homme une raison profonde.

Un des foyers de la vie se trouve, comme nous l'avons déjà vu, placé dans l'union. Quand une existence est jetée

dans un point du temps, elle cherche d'abord un *milieu* où elle puisse trouver à qui et à quoi s'unir. Ce milieu, au physique comme au moral, est le lieu des relations. Une tige naissante cherche un milieu où elle sera en relation avec la terre et ses sucs merveilleux, avec l'air et ses propriétés réparatrices, avec le soleil et ses feux bienfaisants ; ce n'est qu'après avoir trouvé ce milieu, qu'elle s'élance brillante et vigoureuse, qu'elle devient le chêne immense dont l'ombre glorieuse ombrage des générations nombreuses et survit à plusieurs siècles. De même de l'homme : il appelle la relation. Et cette relation, il ne la demande pas seulement aux choses et aux êtres condensés dans la mesure de sa passagère existence ; non : il la demande au fini et à l'infini. La religion seule lui donne la relation de l'infini, s'il ne veut pas la recevoir de cette source divine, il ne l'aura jamais et il mourra. Mais qui est-ce qui lui donnera la relation du fini ? sinon, avec la religion encore, l'histoire : l'histoire qui est le milieu où l'humanité d'hier établit sa relation avec l'humanité d'aujourd'hui ; l'histoire, où l'humanité d'aujourd'hui et l'humanité d'hier s'unissent à l'humanité de demain, à l'humanité de l'avenir.

Tel est le mot de l'énigme. L'homme cherche dans le passé une vertu, une âme pour se l'unir par la similitude qui est la relation des âmes et des vertus.

Tel est le mot de l'énigme Et voilà pourquoi la première vie humaine, ayant tout affaibli et tout perdu, il a fallu que le *Verbe* devînt homme et qu'il offrît un nouveau type, un nouveau point de relation. Voilà pourquoi le Christ a voulu habiter parmi nous, naître, vivre et mourir au milieu de nous ; voilà pourquoi le Christ n'est pas une abstraction, mais bien une réalité ; voilà pourquoi le Christ est le milieu historique où l'homme, qui cherche le salut, et l'humanité, qui veut être sauvée, doivent venir chercher la correspondance, la liaison, la ressemblance et la relation qui est le besoin essentiel de toute vie.

Telles sont, messieurs, avec la mesure, les ressources de l'histoire.

Et cependant "*l'histoire, depuis trois cent sans*, pour parler avec de Maistre, *est une conspiration permanente contre la vérité.*" Qu'est-ce à dire ? Et pourquoi ?

L'histoire est-elle devenue par elle-même l'ennemie mortelle de la vérité ? ou bien sont-ce les hommes qui l'ont pervertie ? Cette grave accusation d'un homme plus grave encore, si c'est possible, est-elle un reproche adressé à l'histoire ou à l'historien ? Non l'histoire n'est pas l'ennemie de la vérité : elle est le témoin de la vérité et quand elle se refusera à remplir ce grand et noble rôle de témoin, elle cessera d'être ce qu'elle est : elle deviendra la fable, la fiction, le mensonge. Toujours l'histoire sera la sanction du bien ; toujours elle sera la condamnation du mal ; toujours elle proclamera la vérité et démasquera l'erreur ; toujours elle convaincra de mensonge et d'impuissance les efforts tentés en dehors du bien et de la vérité ; toujours elle nous donnera la vraie mesure des utopies, des rêves et des mirages de l'erreur. Demandez-lui ce qu'elle sait de la portée morale et sociale du *matérialisme* et du *sensualisme* : elle évoquera le passé, mettra sous vos yeux les sociétés antiques et vous enseignera comment elles ont trouvé la mort dans la boue de la matière et des sens. Demandez-lui ce que peut pour le repos des intelligences le *rationalisme* : elle fera connaître les tourments nombreux qui rongent tant d'esprits qui, de tout temps, ont voulu s'appuyer sur leurs seules forces pour arriver à la vérité, et, développant les fastes de l'hérésie, elle vous offrira le triste et navrant spectacle de tant de sectes perdues dans les ténèbres du libre-examen. Demandez-lui ce que peut le *césarisme* ou l'atheisme social pour les nations : elle vous rappellera tous les bouleversements, toutes les révolutions, toutes les ruines qui ont été le partage des peuples qui ont voulu se passer de Dieu. Demandez à l'histoire tout ce que vous voudrez, et o jours, malgré les colères et les passions qui de leurs vaines clameurs s'efforcent d'étouffer sa voix, elle rendra témoignage à la vérité.

Ce n'est donc pas l'histoire, à proprement parler, qui est

devenue l'ennemie de la vérité ; or, si ce n'est pas elle, il faut que ce soit l'homme. Eh bien ! Oui, et voilà justement la révélation de notre malice. La vérité historique nous gêne, nous pèse, nous confond. Perpétuellement elle oppose aux rêves de notre imagination malade, la réalité écrasante des faits ; perpétuellement elle crie à ceux qui cherchent à renverser telle ou telle pierre de l'édifice : prenez garde ! l'expérience m'apprend que cette pierre est une des bases essentielles ; d'autres avant vous l'ont tenté : les fondations ont manqué ; le temple s'est écroulé et les a ensevelis sous les décombres. Perpétuellement l'histoire proteste, pour et au service du présent, pour et au service de l'avenir, et toujours au nom du passé, c'est-à-dire de la sagesse du temps, contre notre méchanceté ou notre folie. Fatigués de cette voix importune, désespérant de pouvoir jamais lui imposer silence ou de la rendre complice de nos desseins, nous essayons de détruire son autorité, de saper sa certitude et nous affirmons qu'elle n'est qu'un mythe, qu'une fiction et souvent qu'une allégorie. C'est ainsi que nous faisons conspirer l'histoire contre la vérité.

Depuis trois siècles, les fils de l'erreur et du mal n'ont pas eu d'autre ambition : pour eux la vérité historique n'a plus été que l'admirable poëme d'une habile mythologie. Les faits, les événements, les dates, les monuments, les hommes, les sociétés de l'histoire n'ont plus été à leurs yeux qu'une longue suite de mensonges arrangés avec art.

Et qu'on ne dise pas que j'exagère. Cette tentative monstrueuse existe ; depuis trois siècles elle se promène par l'Europe *savante ;* elle s'y affirme, s'y développe et y prend des proportions formidables. De l'Europe, elle passe ailleurs, et un jeune homme vient de nous apprendre, par l'organe de la presse, qu'elle s'est même introduite chez nous ; puisque, aux applaudissements des adeptes de la *libre pensée*, un membre de l'Institut Canadien a assigné au monde une existence fabuleuse.

Non, je n'exagère rien. Il y a par le monde une prétention qui se donne pour l'histoire, mais qui ne l'est pas, et

qui affirme, ici, que le déluge, cette grande et mémorable catastrophe, n'est qu'un poëme épique, composé par des fils de familles, afin de donner du relief à leur origine ; là, que tout le récit de Moïse n'est qu'une pure invention du sacerdoce antique, dans la vue d'établir à jamais l'autorité de leur hiérarchie; ailleurs, que Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, et tous les génies antiques n'ont jamais existé que dans la fable ; partout enfin que toute l'histoire n'est qu'un symbolisme imaginé pour servir un intérêt ou un autre

Vous connaissez le pauvre Renan et son *Jésus impossible* Cet homme n'a jamais pu se pardonner d'avoir porté la robe sacerdotale, et il s'est enfoncé jusque dans les plus extrêmes profondeurs de l'absurde,pour expliquer comment une jeune imagination de vingt ans peut être la victime *innocente* de la grande fiction du christianisme. Pour Renan, Jésus-Christ n'est qu'une personnification dérisoire, qu'un mythe par lequel on a voulu représenter une religion nouvelle, un nouveau code de morale. Plaise à Dieu, M. Renan, que, si un jour l'humanité revient au bon sens, elle veuille bien voir dans votre personnalité *savante*, non une individualité *ignorante* ou *réelle*, ce qui est équivalent, mais la personnification de ses folies et de ses égarements passés. A vous et à vos imitateurs, voilà tout le mal que je vous souhaite.

Si maintenant vous me demandez, messieurs, ce qu'il faut accepter ou rejeter de ce que rapporte l'histoire, je répondrai, au risque de vous étonner,il ne faut rien rejeter et tout accepter. Vous vous récriez ; je m'explique.

D'abord j'entends par histoire le récit *authentique* de la vie de l'humanité. Je dis le récit authentique et c'est avec préméditation ; car je me refuse et me refuserai toujours à décorer du beau nom *d'histoire*, tout fait, tout événement, faux ou même incertain : dans le vraie l'histoire, c'est la vérité et non l'erreur.

Mais je vous entends. Vous dites : c'est très-bien ; seulement à quels signes reconnaîtrez-vous la certitude historique ? Ma réponse est bien simple : j'exigerai des témoi-

gnages probes et unanimes au moins quant à l'essence du fait ; j'exigerai encore que les témoignages soient sans intérêt de tromper ; enfin, j'exigerai que ces témoignages soient dans l'impossibilité radicale de tromper, quand bien même ils le voudraient. Ces trois conditions remplies, je croirai aussi fermement à ces temoignages, que je crois à l'existence de la Laponie, bien que je ne l'aie jamais vue. Aurai-je tort ?

Pour ce qui est des événements, des hommes et des choses dont le souvenir m'est transmis sans ces trois garanties, je resterai à leur égard dans une réserve extrême ; ou si la fantaisie me prend de résoudre de tels problèmes, je me garderai bien de poser les résultats de mes recherches pour autre chose que des hypothèses plus ou moins vraisemblables, et jamais je ne serai tenté de ranger ces points douteux parmi les vérités historiques.

Et s'il est besoin de justifier ces trois conditions exigées de tout témoignage historique, je dirai avec l'auteur qui me les fournit :

Que la première s'appuyant sur des faits, ces faits, s'ils existent, portent leur démonstration avec eux ; or, rien de plus facile que de s'en assurer. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas plusieurs témoins ? sont-ils ou ne sont-ils pas unanimes ? s'ils sont nombreux et d accord entre eux, chose que chacun peut aisément vérifier, cela me suffit contre les contradicteurs du fait qu'attestent les témoins. Car s'ils admettent la certitude du temoignage des sens, je trouverai contre l'autorité des sens tous les arguments qu'ils emploient contre l'autorité du témoignage humain ; et s'ils sont sceptiques, je les defierai d'attaquer l'un et l'autre, sans les reconnaître toutes deux implicitement, puisque nul ne peut essayer de persuader à quelqu'un qu'il a tort de se fier à ses sens et à la parole d'autrui, sans se démentir lui-même par le fait.

Quant à la deuxième règle, est-il impossible, est-il même bien difficile de s'assurer que des témoins sont graves, honnêtes, consciencieux, et qu'ils n'ont aucun intérêt à tromper ? Ceux qui attaquent la certitude du témoignage veulent ap-

paremment qu'on croie à leur probité, à leur honneur, à leur bonne foi ; ils aspirent à l'estime de leurs semblables, et prétendent la mériter. Ils veulent aussi sans doute qu'on croie à leur sincérité, quand ils rapportent un fait, quand ils prennent un engagement, quand ils donnent leur parole ; et si quelqu'un révoquait en doute leur véracité, ou semblait les soupçonner de dissimulation et de fourberie, ils n'hésiteraient pas à invoquer le souvenir de toute autre vie honorable et sans tache, pour prouver qu'ils ne sont ni des imposteurs, ni des fripons. Ils croient donc qu'il y a des moyens sûrs de connaître si un homme est digne d'estime et de confiance par son caractère, par ses mœurs, par sa conduite habituelle. Car s'il n'en existait pas, la distinction qu'on fait partout des honnêtes gens et des fourbes serait tout-à-fait sans raison, et l'on ne voit pas à quel titre eux-mêmes laisseraient leurs amis, leurs parents, tous ceux qui ont eu quelque relation avec eux, attester leur probité, leur franchise, leur delicatesse, et s'offenseraient de l'incrédulité qu'on opposerait à leur témoignage. Les voilà donc placés dans l'alternative, ou de soutenir que ceux auxquels la voix publique, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, a déclaré le titre d'honnêtes gens, d'hommes d'honneur, d'hommes de bien, doivent être mis au même rang que ceux qu'elle flétrit du nom d'imposteurs et de scélérats, et que la réputation de probité et de vertu dont ils jouissent eux mêmes ne prouve absolument rien en faveur de leur vertu et de leur probité ; ou de reconnaître ce que nous voulons établir, que la gravité, que la probité d'un témoin, ainsi que les circonstances qui prouvent qu'il n'a aucun intérêt à tromper, sont des faits qui se constatent comme toute autre chose, et qui suffisent à la certitude.

Enfin, comme le témoignage qu'il s'agit de contrôler porte nécessairement sur un fait public ou privé, grave ou sans importance, rien de plus facile encore que l'application de la troisième règle, et, par conséquent, que la vérification du témoignage par le moyen qu'elle indique. Le fait qu'on rapporte s'est-il passé au grand jour, en présence de tout un

peuple ; est-il par lui-même d'une grande importance ? S'il réunit ces deux caractères, nous disons qu'il est impossible qu'il se fût accrédité dans l'esprit des peuples, s'il n'avait rien de réel. Supposer que le récit d'un événement grave et entièrement imaginaire pourrait trouver crédit dans la croyance d'une nation et s'y maintenir sans opposition, sans démenti, sur la seule parole d'un imposteur, ce serait attaquer bien moins la certitude du témoignage, que la certitude de la raison elle-même. Car il faudrait supposer pour cela une distraction bien extraordinaire, ou plutôt une suspension complète et absolue dans la raison de tout un peuple.

Quelques exemples achèveront de jeter toute la lumière voulue sur ce sujet.

Imaginons que la fantaisie prenne à quelqu'un de publier qu'en Canada, l'Eglise ne fait aucune difficulté de donner la *sépulture religieuse* aux excommuniés avoués et reconnus tels ; qu'il apporte à l'appui de son assertion le fait qu'un nommé *Guibord*, étant mort membre d'une *société excommuniée*, a été déposé en terre sainte avec toutes les cérémonies du culte catholique et que l'autorité ecclésiastique de ce pays, sachant parfaitement ce qu'était cet homme, a proclamé que désormais, la *libre-pensée* le voulant ainsi, elle, l'Epouse du Christ et la dispensatrice de ses mérites, aurait des bénédictions pour tous les cadavres maudits ; croit-on qu'une telle affirmation ne rencontrerait aucun démenti ? pense-t-on qu'il ne se lèverait par des consciences généreuses pour crier au mensonge, à l'imposture ? s'imagine-t-on l'indignation universelle qui couvrirait un tel témoignage ?

Ou bien, qu'on vienne nous dire demain que les Etats-Unis, nous ayant tout dernièrement déclaré la guerre, et que les deux armées s'étant rencontrées à Chambly, cinquante mille Canadiens ont défait deux cent mille Américains ; tout amis de la gloire que nous sommes, consentirions-nous à laisser encadrer ce fait dans les fastes de notre histoire ? Quelle nation le voudrait ? Dans cent ans, dans deux cents ans d'ici on dira que l'honorable Thomas d'Arcy McGee a été

traîtreusement assassiné. Si le Canada est encore affligé de la plaie de la libre-pensée et que cette libre-pensée soit intéressée à nier ce fait, elle le niera, je n'en doute point. Placé entre une affirmation et une négation, que devra faire un homme libre, et on l'est toujours quand on le veut, de bien penser? Trois choses. D'abord il cherchera si les témoignages sont nombreux et unanimes; or il trouvera que tous les journaux, que toutes les voix de l'époque du crime, ont affirmé le fait unanimement. De plus, il pèsera la gravité, la probité des témoignages et s'assurera si aucun intérêt ne pouvait porter notre temps à inventer ce fait; or il trouvera que sous ce rapport, comme sous le premier, les témoignages sont satisfaisants. Enfin, il examinera s'il n'y aurait pas eu pour nous possibilité d'inventer toute cette histoire; or il trouvera dans la nature même des témoignages qu'une telle fable n'aurait jamais pu s'accréditer sans rencontrer dès l'origine toutes les négations des hommes sensés. Pleinement satisfait, il croira, il enseignera, il affirmera le meurtre en question. N'est-ce pas là ce que tout homme sensé doit faire pour démêler la vérité de l'erreur, lorsqu'il s'agit de l'histoire.

Encore une fois, l'histoire est une science vraie; la certitude historique, un fait indéniable; le témoignage du passé, une autorité certaine, et la *libre-pensée* aura beau vouloir que l'histoire conspire contre la vérité, soit en attaquant les faits pour les ruiner dans leur certitude, soit en les défigurant pour en faire sortir des enseignements pervers et des conséquences mensongères, elle ne réussira jamais qu'à se couvrir de ridicule et qu'à s'attirer le mépris général.

Bien des ruines, bien des catastrophes, bien des renversements se sont succédé dans la suite des âges; plusieurs nations, dont l'histoire nous raconte les gloires, sont tombées; beaucoup de monuments, dont elle rapporte la magnificence ont péri; tous les héros dont elle nous redit les exploits ont disparu, et l'histoire est demeurée et demeurera aussi longtemps que la vérité, qui ne saurait cesser d'être éternellement.

Ces principes établis, il est temps de dire par quelles études on doit chercher la vérité historique.

Me trompè-je en affirmant qu'il faut commencer l'étude de l'histoire, par celle de la Chronologie, de la Géographie et de la Géologie. On a dit, et avec raison, *la Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'histoire* ; en effet, sans la science des époques et des dates, sans l'ordre de succession des événements, l'histoire ne serait qu'un chaos où régnerait la plus étrange confusion ; comme aussi sans la connaissance parfaite des différents théâtres où s'accomplissent les faits, il serait impossible à l'histoire de présenter un tableau compréhensible. Quant à la Géologie, en nous faisant connaître l'origine et la nature de la terre, elle nous apprend que le monde a commencé et qu'il finira et ainsi elle pose les véritables bornes de l'histoire. D'ailleurs, qui ne sait que la géologie la plus savante et la plus éclairée est venue, dans ces derniers temps, rendre à la vérité historique trahie et indignement outragée, dans son plus illustre, son plus autorisé, son plus divin réprésentant, Moïse, les hommages et les services d'une réparation solennelle et d'une sanction concluante ?

Il faut demander la science chronologique à quatre sources principales, savoir : 1° *Aux auteurs contemporains* ou peu éloignés des différentes époques, en s'appuyant presque uniquement sur ceux de leurs avancés qui n'ont point été immédiatement contredits ; 2° *Aux phénomènes astronomiques*, le cours des astres, les éclipses, etc ; ces phénomènes reposent sur des données mathématiques, c'est-à-dire d'une évidence presque invincible ; 3° A tous les *monuments* qui portent des inscriptions anciennes : les peuples de l'antiquité gravaient sur la pierre, le marbre, le bronze, etc., le récit abrégé des faits les plus mémorables dont ils étaient ou les acteurs ou les témoins ; 4° enfin, et cette dernière source est capitale, à la *Bible* : écrite sous l'inspiration même de Dieu, elle porte une certitude et une autorité incomparables.

On lirait avec profit pour la Chronologie *L'Antiquité des*

*temps*, rétablie et défendue contre les Juifs, par Paul Pezron ; *Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle sacrée et profane*, du Père Petau ; *Défense de la Chronologie*, fondée sur les monuments de l'Histoire Ancienne, par Fréret, et *l'Art de vérifier les dates des faits historiques des chartres*, etc., depuis Jesus-Christ jusqu'à la révolution française ; ouvrage excellent dû aux laborieux et savants Bénédictins.

Les ouvrages suivants seront d'un grand secours dans l'étude de la géographie ; *Essai sur l'histoire de la géographie et sur son origine, ses progrès et son état actuel*, par Robert de Vaugondy ; *La Géographie comparée*, ou analyse de la Géographie ancienne et moderne des peuples de tous les pays, par M. Mentelle ; *L'Ancienne Géographie universelle* comparée à la moderne, où l'on voit les royaumes, les provinces, les villes, les théâtres des différentes guerres ; par Joseph Romain Joly ; *Géographie historique, ecclésiastique et civile de toutes les parties du Globe*, par Dom Vaissette ; *Géographie moderne*, précédé d'un petit traité de la sphère et du globe, et terminée par une géographie sacrée, par l'Abbé Nicolle de la Croix. Si ces différents auteurs ne sont pas exempts de reproches, et même de reproches graves, ils renferment des recherches, des appréciations et des renseignements propres à jeter un grand jour sur les questions qu'ils traitent : cela est plus que suffisant pour les rendre recommandables.

Quant à la Geologie, c'est Cuvier qu'il faut étudier ; dans Cuvier on trouvera la science du monde et, aussi, le monde de la science.

Balmès que je me reproche de n'avoir pas encore cité, donne à ceux qui étudient l'histoire, dix conseils qui trouvent ici naturellement leur place.

« Il faut d'abord tenir grand compte des moyens de connaître la verité, dont l'écrivain disposait, et des probabilites pour ou contre sa véracité.

« Deuxièmement, toutes choses égales, on devra préférer un temoin occulaire Il y a toujours un certain peril pour la vérite dans les intermédiaires. Les recits successivement transmis sont comme ces courants dont les eaux emportent

quelque chose du canal qu'elles parcourent : dans les canaux de l'histoire, la passion et l'erreur abondent.

« Troisièmement. Parmi les témoins oculaires, choisissez, si d'ailleurs il y a egalité pour le reste, celui qui n'a point eu de part à l'événement, qui n'y a rien perdu. Lorsque Cesar raconte ses campagnes, son temoignage est une autorité. Il est évident toutefois, que le général romain ne peut refuser le courage aux peuples qu'il a vaincus ; qu'il ne peut les représenter comme inferieurs en nombre aux armées qu'il commandait sans diminuer la difficulté de ses entreprises, et, partant sa gloire. Les prodiges d'Annibal, racontés par ses ennemis, ont une autre valeur historique

« Quatrièmement. Préférez un historien contemporain ; mais contrôlez sur témoignage par celui d'un écrivain de la même époque, defendant des opinions et des intérêts différents, et ayez soin de séparer dans leurs écrits le fait des causes qu'ils lui sont personnels. Presque toujours il y a dans les evénements un fait dominant qui ressort avec trop d'évidence pour que la partialité de l'écrivain ose le nier. En pareils cas, l'historien exagère ou atténue ; il prodigue les couleurs défavorables ou flatteuses ; il cherche des explications, invente des causes, signale des conséquences, etc., mais le fait persiste et les efforts de la mauvaise foi doivent avertir un lecteur judicieux de ne s'arrêter qu'au fait, de ne voir que le fait, de le voir tel qu'il est.

« Cinquièmement. Les récits anonymes méritent peu de confiance.

« L'auteur a peut-être caché son nom par modestie ; mais le public qui l'ignore n'est pas tenu de croire à la véracité d'un écrivain qui, pour dire la vérité, met un voile sur son visage. La crainte du deshonneur qui suit le mensonge est un frein puissant. Ce frein ne suffit pas toujours. Que serait-ce s'il n'existait point !

« Sixièmement. Avant de lire une histoire, étudiez la vie de l'historien. Comment apprécier la veracité d'un historien ou les moyens dont il dispose pour arriver au vrai, si l'on

ne connaît pas sa vie ? Voulez-vous avoir la clef de ses déclamations ou de ses réticences ? Voulez-vous savoir pourquoi, sur telles scènes, il passe un pinceau si léger tandis qu'il charge certains tableaux des plus noirs couleurs ? cher chez dans ses vertus ou dans ses vices, dans sa position particulière, dans l'esprit de son temps, dans les formes politiques de sa patrie ; le plus souvent tout est là.

« Septièmement. Les œuvres postumes éditées par des inconnus ou ayant passé par des mains peu sûres deviennent apocryphes, et doivent être reçues avec défiance. L'autorité d'un mort illustre est de peu de poids en pareille circonstance ; ce n'est pas lui, c'est l'éditeur qui parle, avec la certitude que la partie intéressée ne peut le démentir.

« Huitièmement. Des histoires appuyées sur des mémoires inconnus et des titres inédits, les manuscrits dans lesquels l'éditeur affirme n'avoir fait que mettre de l'ordre, corriger le style et éclaircir certains passages, ne méritent d'autre confiance que celle qu'inspire l'éditeur.

« Neuvièmement. Les récits des négociations secrètes, de secrets d'Etat ; les anecdotes piquantes sur la vie privée des personnages célèbres, sur de ténébreuses intrigues et autres faits du même genre, ne doivent être admis qu'après un examen sévère. S'il nous est si difficile de découvrir la vérité à la lumière du soleil, et pour ainsi dire à la surface du sol, qu'espérer lorsqu'il faut la chercher au milieu des ombres et dans les entrailles de la terre ?

« Dixièmement. Ajoutons peu de foi à ce qu'on nous raconte sur certains pays ou certains peuples très-anciens et très-éloignés de nous, car les trésors du prince, sur le nombre des habitants, sur leurs croyances religieuses ou leurs usages domestiques. Comment, en effet, vérifier l'exactitude de ces relations ? La distance, le temps, l'ignorance de la langue, etc., tout s'y oppose. Comment arriver à la vérité en des choses souvent cachées, inconnues même aux indigènes ? Pour décrire les usages domestiques, a-t on pénétré dans l'intérieur de la famille ? l'a-t on surprise dans la liberté, dans les confidences intimes du foyer ? »

Ces premières precautions prises, on ouvre enfin les gran-

des annales du genre humain. Et afin de procéder avec ordre, on divise les temps en deux grandes assises principales : depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à nos jours. Quelques écrivains veulent qu'on s'occupe d'abord de la seconde de ces divisions ; d'autres, au contraire, veulent qu'on commence par la première. Ces deux opinions sont soutenues par des noms et des hommes considérables, et il ne m'appartient pas de décider entre eux. Seulement, comme ceux à qui je m'adresse sont sensés posséder déjà des connaissances générales de l'histoire universelle, je suis porté à croire qu'ils saisiront mieux toute la philosophie de l'histoire en prenant à l'origine du monde et en poursuivant ainsi d'événements en événements jusqu'à notre malheureuse époque. Je crois par exemple qu'on saisira difficilement les causes de la chute de l'Asie et de l'Afrique, ainsi que celle de la décadence de l'Empire romain, si on ne connaît pas bien la vie antérieure de tous ces peuples. Dans la vie des nations tout s'enchaîne, tout se suit, tout se succède merveilleusement, en sorte qu'il peut être très-utile et même indispensable de remonter tout d'abord aux origines.

Quoiqu'il en soit, et quelque soit le parti qu'on prenne, voici quels sont les historiens qu'il faut lire et approfondir d'une manière toute spéciale, si l'on veut dérober aux siècles quelques-uns de leurs grands enseignements.

Il y a de l'antiquité un monument particulier qu'il n'est par possible de négliger, parce qu'il joue dans l'économie sociale et religieuse de ces temps reculés un rôle trop important. On comprend que je veux parler de la Bible ou *l'Ancien Testament.* Certes, ainsi que j'aurai occasion de l'affirmer dans un moment, les historiens païens nous ont laissé d'immortels chefs-d'œuvre ; mais ce sont des chefs-d'œuvre païens ; c'est-à-dire des lumières douteuses et souvent fausses. Le paganisme, à la vérité, reconnaissait bien l'intervention d'une puissance étrangère et d'une force supérieure dans les événements humains : Romulus écrasé par les Sabins, de même que Clovis à Tolbiac, lève ses armes vers

le ciel et promet de bâtir un temple au Père des dieux ; toutefois ce Jupiter, maître des destinées des empires, Mars, le dieu des armées et tous les autres dieux, dans la pensée de leurs adorateurs, étaient accessibles à toutes les passions mauvaises et, par suite, réglaient souvent très-arbitrairement le sort des hommes et des choses. Moïse et les autres écrivains sacrés connaissaient le vrai Dieu ; bien plus, ils écrivaient, pour ainsi dire, sous sa dictée ; c'était Dieu lui-même qui leur communiquait l'expérience ; c'était lui qui les inspirait et les éclairait. Guidés par la Vérité elle-même, ces hommes inspirés n'écrivaient pas, ne pouvaient pas écrire au point de vue des passions de parti ou de nation ; ils ne cherchaient pas à exalter tel peuple au-dessus de tel autre ; non, ils parlaient, ils enseignaient pour et au service de la Providence ; pour et au service de la Vérité. Aussi est-ce dans leurs écrits qu'il faut aller chercher les lumières dont nous avons besoin pour nous expliquer les mystérieux et obscurs événements de l'antiquité Je le dirai même, je ne vois pas que sans *l'Ancien Testament*, il soit possible de comprendre un seul mot de l'histoire ancienne ; car la Bible est la lumière des temps antiques, comme le Catholicisme est celle des âges modernes ; et cela parce qu'elle est avant tout une lumière divine. Les historiens païens n'étudient l'homme que dans l'homme ; la Bible explique l'homme par Dieu ; or qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que le genre humain considéré hors de Dieu, principe, raison et fin suprême de tout ? Un mystère douloureux et impénétrable ! Les Ecritures Saintes sont l'éternel crépuscule qui dore et illumine toute la science. Retirer cette lumière de la science, la retirer de l'histoire, et particulièrement de l'histoire ancienne, c'est évoquer la nuit, c'est s'envelopper d'ombres, c'est s'ensevelir dans des ténèbres profondes, c'est s'enfoncer dans des abîmes malheureux ; et, pour emprunter ici une comparaison, comme le laboureur qui enfonce le soc dans les champs de Thèbes et de Babylone, heurte à chaque instant d'inexplicables ruines, ainsi l'histoire, privée des lumières des Saintes-Ecritures, à chaque sillon qu'elle trace dans les

âges, soulève, du sein même des siècles et des peuples, de grandes et douloureuses obscurités.

Pour les historiens païens, ceux qui voudront les fréquenter pourront de préférence s'arrêter à Thucydide, Xénophon, Salluste, Tite-Live, Tacite, Hérodote, César et Plutarque.

Thucydide fait l'histoire de la décadence des Grecs. Avec un rare talent d'exposition, il montre Athènes aux prises avec Lacédémone et comment la Grèce se fractionne et se divise pour servir les ambitions jalouses de ces deux villes orgueilleuses. Toutes les vertus et les vices contraires ont là leur action ; tous les hommes, tous les intérêts divers se rencontrent et, comme toujours, se gênent et se combattent les uns les autres ; puis, quand les divisions intestines, les jalousies et les ombrages des enfants d'un même peuple ont affaibli toutes les forces vives, ont anéanti toutes les ressources de la Grèce, cette nation, qui avait porté si haut la gloire de son nom, s'affaisse sur elle même et incline misérablement à la ruine. Xénophon, que les Grecs ont surnommé l'Abeille, nous a laissé *l'Histoire de Thucydide*, après l'avoir continuée jusqu'à l'affaire de Mantinée, une *Histoire* de Cyrus et de la mémorable *Retraite* des dix mille. Le charme, la pureté, la douceur et tous les agréments de sa diction attachent et subjuguent plus que je ne puis le dire.

Salluste est une de ces tristes illustrations du paganisme; il est la personnification de la volupté romaine. Sa vie privée le range parmi les plus mauvais sujets. Heureusement il s'est montré tout autre dans ses écrits, et son *Histoire de la conjuration de Catilina* et *celle des Guerres de Jugurtha* se distinguent par une justesse d'idées et une profondeur de génie qui étonnent. Il pense avec force, s'exprime de même ; sa phrase est toujours pure, son style nombreux, vif et serré. Favori d'Auguste, Tite-Live reflète dans son *Histoire Romaine* les gloires du grand siècle. Son œuvre qui ne renfermait pas moins de cent quarante livres, n'en compte plus que trente-cinq, les autres s'étant égarés. Cependant ce qui subsiste encore brille par la plus belle imagination, par la noblesse des pensées et des sentiments,

par la justesse des appréciations et surtout par une connaissance étonnante de la nature et du cœur de l'homme. On reproche à ce prince des historiens latins d'avoir donné une trop large place à la superstition païenne ; ne devons-nous pas plutôt le louer d'avoir peint fidèlement les mœurs et la religion du peuple et des temps dont il parle ? Le règne de Tibère, qui passe pour un chef-d'œuvre de politique, a eu dans Tacite un témoin d'une grande autorité ; on lira avec profit ceux de ces écrits qui sont restés. Surnommé le Père de l'histoire, parce qu'il a été le premier qui l'a écrite, Hérodote a défiguré son œuvre par des mensonges et des contes puérils. Cependant il jette sur plusieurs faits, et particulièrement sur le règne de Cyrus, des lumières qui ne sont pas à dédaigner. Dans César on reconnaît un génie profond qui avait médité sur les vices, les ressources, la liberté de Rome, et qui, en conquérant la Gaule, se préparait à subjuguer le monde entier. Plutarque trace la vie d'un héros avec une habileté peu commune. Une naïveté noble brille dans tous ses écrits et leur donne un charme indicible.

Si on ne se sent pas la force, ou si les loisirs manquent pour lire les écrivains païens, il faudra au moins lire une histoire ancienne détailleé : celle de Rollin, par exemple.

On a fait bien des reproches à l'illustre et incomparable Rollin ; on a dit qu'il entrait dans des détails insignifiants, qu'il parlait ou plutôt qu'il écrivait avec une simplicité trop familière et parfois même enfantine. Je ne sais et ne veux dire qu'une chose en réponse à ces reproches ; c'est que quels que soient ses défauts, Rollin demeure celui de tous les historiens, après Bossuet, qui a le mieux possédé le génie de l'histoire. Comment reprocher à un historien des dissertations trop longues et un laisser aller de langage trop grand, lorsque ces dessertations, ce laisser aller portent la philosophie même del'histoire ? Oui ! Rollin est long. Oui ! il est simple, tres-simple même, mais ses longueurs et sa simplicité me révèlent les lois, les usages et les coutumes des

peuples ; les causes, la marche et le dénoûment des événements ; le caractère, les aspirations et la physionomie propre des peuples et des grands hommes ; les destinées, les rapports et l'influence vraie des principes, que puis-je demander de plus ? Etudié-je l'histoire pour le vain plaisir de lire un beau morceau de littérature, ou bien pour m'instruire et m'edifier ? Donc, malgré les défauts qu'elle peut avoir, *l'Histoire Ancienne* de Rollin est un ouvrage d'un haut intérêt, qu'il sera toujours très utile de lire. J'en dis autant de son *Histoire Romaine*, du *Discours* de Bossuet, et de *l'Histoire Universelle* de *Chantrel* ; ce dernier ouvrage servira d'ailleurs admirablement à connaître tous les temps.

Vient ensuite le moyen-âge. "époque, dit un auteur, qu'il faut toujours citer, parce qu'il parle de tout avec une science profonde, le moyen-âge, époque longtemps négligée, obscure, mal jugée, mais qui est enfin aujourd'hui plus équitablement appréciée. Là surtout dans l'ombre mal éclaircie, dans l'apparent chaos de ces temps, l'incrédulité était allée chercher ses armes, et une histoire ingrate et mensongère faisait un crime à l'Eglise de ses propres bienfaits. Le jour s'est levé sur ces grandes questions ; et bien qu'aujourd'hui encore des esprits extrêmes en restent sur le moyen-âge au dénigrement absolu ou à l'enthousiasme absolu, un esprit impartial et sincère peut contempler, à côté des misères inévitables, la grandeur réelle de ces temps et la portée véritable des faits. Quels temps et quels faits immenses ! A s'en tenir aux grandes lignes de cette histoire, les invasions et les établissements successifs des barbares, le règne de Charlemagne, le schisme Grec, l'islamisme, la féodalité, les croisades, les grands papes, les grands ordres religieux, la lutte du sacerdoce et de l'Empire, les guerres entre la France et l'Angleterre : voilà les grands faits historiques qui dominent tout le moyen-âge Qui ne voit, d'après ce simple énoncé, quel haut intérêt présentent de telles études ? Aussi, avec quelle ardeur les hommes de labeur ont-ils exploré cette époque. La science catholique et même la science protestante s'y sont exercées à l'envi ; et qui veut étudier ces

temps, n'est pas en peine de trouver d'excellents ouvrages, quelques-uns même écrits par nos frères séparés, que la bonne foi et la vraie science ont transformés en apologistes inattendus de l'Eglise et de la Papauté, et des grandes institutions catholiques. Comment se fait-il, encore une fois, quand on a des loisirs, qu'on ne soit pas tenté d'étudier par soi-même et de se faire une opinion personnelle, éclairée, sur de tels siècles et de tels faits. "

Lefranc, Drioux, Ozanam, Macaulay, l'abbé Gosselin, de Champigny, Nettement et beaucoup d'autres plumes savantes ont laissé de ces temps admirables, des esquisses généra les ou partielles qu'on consulterait avec profit.

En étudiant l'histoire moderne, il faudra surtout s'appliquer à celle de France, et pour cela se servir soit de Laurentie ou de Trognon, soit de Keller ou de Gabourd

Me permettra-t-on de nommer maintenant l'histoire du Canada, l'histoire de ce pays providentiellement élu pour être le centre de la civilisation catholique sur notre continent, et le foyer de toutes les nobles, grandes et saintes choses qui sont ici-bas l'honneur, la gloire et la force des nations ? Ne me reprochera-t-on pas plutôt d'avoir tant tardé à nommer cette histoire, la plus belle, la plus édifiante, la plus nécessaire pour tout canadien qui se sent le courage de rester fidèle à la religion et au patriotisme de ses pères ? Ne doit-on pas, de préférence à toute autre, apprendre d'abord l'histoire de son propre pays ? Est-il raisonnable *d'être*, comme le disait Rollin avec son grand bon sens, *en quelque sorte étranger dans sa propre patrie, après avoir parcouru les autres pays ?* Ah ! non ! et si j'ai tant tardé, c'est que je suppose toujours que ceux à qui je m'adresse ont assez de patriotisme pour commencer, poursuivre et achever leurs études historiques. par celle de leur propre nation ; c'est que j'ose espérer que l'histoire du Canada sera pour tout canadien, la base, le corps et le couronnement des connaissances en histoire.

Ces jours derniers, Messieurs, je relisais l'histoire du Canada. J'ai pu contempler dans nos annales, et à mon aise,

les inspirations sublimes de la foi, les merveilles du dévouement, et plus je lisais, plus j'aimais mon pays avec ses généreux martyrs, ses colons immortels, ses grands évêques, ses citoyens glorieux et ses preux soldats ; les mélodieux accents patriotiques qui s'élevaient de toutes parts du sein du concert sacré de nos fastes, avaient des vibrations si saisissantes et si harmonieuses, qu'ils m'inondèrent, dans une sainte volupté, des parfums les plus suaves de l'orgueil national. Que pouvait-il donc y avoir là de si émouvant et de si glorieux ? Voici :

Dans cette orbite lumineuse, décrite par notre histoire, resplendissaient une quantité d'astres brillants. Ici apparaissaient les Jacques-Cartier, les Champlain, les Laval, les Maisonneuve, les Montcalm, les Lévis, les Plessis, les Bédard, les Viger, les Lartigue, les Morin et tant d'autres que les difficultés ne purent abattre, qui ne comptèrent jamais les sacrifices quand ils étaient dans la ligne du devoir et de l'honneur, et qui sont du nombre de ces grandes âmes pleines d'enthousiasme, de courage, de générosité et de vertu, devant lesquelles les générations passent en s'inclinant avec respect. Là se levaient, magnanimes, les Canadiens nos ancêtres, chantant l'ode immortelle de leurs combats sanglants, de leurs impérissables faits d'armes, et redisant avec amour les efforts surhumains, les sacrifices généreux et les larmes amères de leur patriotisme quelquefois malheureux, mais jamais vaincu.

Après avoir ainsi vécu des douces émotions que procure un passé si glorieux, je cherchai si, au milieu des amertumes du présent, je pourrais trouver où reposer mes yeux avec amour et où inonder mon cœur de consolations patriotiques

Quel consolant spectacle que celui qui s'offrit alors à mes regards ? Car sans parler de ces grands citoyens qui, dans l'Eglise ou dans l'Etat, en dépit des haines persistantes et des jalousies savantes, travaillent, sans se décourager jamais, au bonheur de leurs frères, y a-t-il quelque chose de plus glorieux et de plus grand dans les annales d'un peuple, que ce dévouement divin avec lequel notre jeunesse s'est

enrôlée sous le *drapeau pontifical* pour aller défendre, à Rome, dans la personne de l'infaillible Pie IX, l'Eglise menacée et la société en péril ? Non ! Messieurs, je ne sache rien de plus noble, de plus sublime que les sacrifices que coûta ce mouvement ; rien de plus touchant et de plus solennel, rien de plus haut et de plus héroïque que cette attitude de tout un peuple sacrifiant ses fils pour une telle cause !

Proclamons-le donc hautement ! Fils des héros, nous n'avons pas dégénéré ; enfants courageux, citoyens intrépides, nous marcherons un jour à la tête des nations civilisées !

Voilà ce que j'ai trouvé dans notre passé ; voilà ce que je trouve dans notre présent ! Dites maintenant s'il ne sera pas toujours indispensable d'étudier l'histoire de notre peuple.

Chère et précieuse jeunesse canadienne, qu'il soit donc permis à un instituteur de te le dire, tout en parcourant de ton vol altier et audacieux les régions de l'humanité, tout en planant dans les sphères les plus reculées de l'histoire, fixe toujours de ton fidèle et intrépide regard cet humble point qui s'appelle le Canada ; c'est le point central, c'est le rocher de tes amours, c'est le phare de tes espérances ; c'est la plaine fertile qui te donnera l'aliment de la vie ; c'est la côte escarpée où, plus tard, tu abriteras ta jeune famille ; c'est la plage fortunée où s'écoulera ton existence laborieuse ; c'est le sommet doré où, sur le soir de la vie, tu trouveras, avec le tombeau de tes ancêtres, le lieu de l'éternel repos ; et si tu es toujours demeurée fidèle aux mœurs, aux institutions, à la religion et au Dieu de tes pères ; si tu as aimé ce qu'ils ont aimé, si tu as respecté ce qu'ils ont respecté, si tu as défendu ce qu'ils ont defendu, si tu as servi ce qu'ils ont servi, comme eux tu laisseras la trace bénie de ton passage ici bas ; comme eux tu conquerras la gloire qui se revêt de la sanction des siècles et grandit de plus en plus en se retirant dans le lointain des âges !

Je n'ai pas besoin de mentionner nos différents historiens: tous depuis *Charlevoix* jusqu'à la dernière publication de

*Champlain* sont dans nos bibliothèques. Je me contenterai de faire une simple observation . qu'il faut se mettre en garde contre les ouvrages écrits, moins pour faire connaître le Canada que pour servir tel ou tel intérêt, telle ou telle institution, tel ou tel principe. Non pas qu'il soit mal d'écrire l'histoire avec de tels motifs ; mais parce qu'il est difficile de se faire l'homme, l'avocat d'une cause, si cette cause est *particulière*, sans s'exposer à porter plus d'un jugement erroné, faux et injuste.

Concluons.

C'est la prétention malheureuse d'une philosophie plus malheureuse encore de pousser le genre humain à trouver en lui-même le principe fécond de la bonne vie et c'est l'erreur de beaucoup d'esprits, d'ailleurs gnéréeux, de ne chercher jamais que des causes purement naturelles à tous les évènements qui marquent heureusement ou malheureusement, ici-bas, les jours de l'humanité. Voilà pourquoi tout est perpétuellement mis en question. Pourtant la sagesse humaine a toujours été convaincue de folie : la sagesse humaine, c'est la nuit épaisse ; car c'est la science sans Dieu ; c'est-à-dire un jour sans soleil. Que cette fausse sagesse finisse par triompher dans l'histoire, comme elle a triomphé ailleurs, et bientôt l'humanité sera à elle-même, le plus invincible et le plus redoutable mystère. Dieu, et Dieu seul, est le principe, la fin et la solution de l'histoire. Lui seul a fait jaillir le genre humain du néant, lui seul le soutient, lui seul le mène et le guide ; lui seul sait et connaît quand et comment s'achèvera l'humanité.

Ain i par tous les côtés, l'histoire, comme la terre dans ses révolutions perpétuelles, cherche le lieu de l'éternelle paix, et ce lieu, c'est Dieu. En Dieu seul l'histoire trouvera la solution des souffrances, des misères, des agitations, des renversements et des malheurs, ainsi que de la prospérité, du bonheur, du repos et de la vie du genre humain et de ses fils.

Si donc nous voulons comprendre les besoins et la marche des sociétés, si nous voulons trouver dans l'histoire,

avec les souvenirs du passé, l'explication du présent et les espérances de l'avenir, cherchons avant tout l'action de la Providence, et le reste nous sera donné par surcroît.

Qu'il soit dit qu'au sein de la défection générale ; qu'au milieu du triste naufrage de la science, une forte et vigoureuse jeunesse s'est levée parmi nous, pleine de magnanimité et de dévouement, qu'elle a méprisé les dangers de la tempête ; qu'elle s'est jetée au milieu des vagues et, qu'affrontant le ballottement des mers en furie, elle a sauvé quelques débris épars de la vérité, en conduisant les frêles esquifs de la science sur les côtes hospitalières et bénies de la foi catholique !

---

# SIXIÈME CONFÉRENCE.

## NOS FORCES ET NOS FAIBLESSES A L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ.

Monsieur le Président, Messieurs,

### XIII.

En rangeant la littérature parmi les forces vives et secourables de la vérité, je n'ai pas eu l'intention de la considérer uniquement comme art ; mais surtout comme la forme que revêt la vérité quand elle se manifeste à notre raison et à notre cœur.

Dans la nature matérielle, les êtres inorganiques ont des propriétés mystérieuses qui les trahissent. Le vent à son souffle caressant ; la cascade, son bruissement harmonieux ; le tonnerre, ses roulements éclatants, l'océan courroucé, ses mugissements tumultueux. Ces mille bruits de la nature produisent une grande beauté : l'émouvante beauté du son, c'est-à-dire cette musique divine qui remplit toute la terre, traverse tous les âges, sans perdre jamais son harmonie sublime et arrive continuellement aux oreilles de l'homme pour le réjouir et le transporter d'admiration et d'amour pour cet incomparable musicien qui a harmonisé l'univers. De même de la vérité, elle a sa note saisissante et sublime par laquelle elle se trahit et pénètre de siècle en siècle dans les entrailles de l'humanité ; cette note, c'est la littérature ; c'est-à-dire le verbe d'une âme ravie qui raconte et dit *ce qui est*, avec cette chaleur, cet entraînement et cette harmonie qui agite, remplit et domine les intelligences !

Envisagée à ce point de vue, la littérature est l'expression du vrai ; son objet est de démontrer, en la rendant aimable, la vérité, et d'en déposer le germe fécond dans les âmes. Et voilà bien le rapport sous lequel nous allons d'abord la considérer aujourd'hui ; ce que nous ferons en cher-

chant la loi fondamentale, les obligations naturelles et le secret d'une telle littérature.

Dans son *discours* sur les devoirs littéraires des chrétiens, Ozanam, avec cette profondeur de pensée que la foi seule communique, a défini admirablement cette loi et ces règles. J'essaierai, tout en y mêlant mes propres réflexions, de vous offrir la substance de ces pages si belles et si hautement chrétiennes

La première loi des lettres chrétiennes, c'est l'orthodoxie : et cette loi, qui semble d'abord un assujettissement et une gêne, devient au contraire le principe de leur liberté et de leur grandeur. Toute puissance véritable porte en elle une loi qui fait sa force. Dieu souverainement libre est en même temps souverainement nécessaire. L'intelligence humaine a aussi sa force nécessaire, c'est-à-dire sa règle. Cette règle c'est le passage du connu à l'inconnu, du doute à la certitude, et la science ne se constitue que par l'accroissement des certitudes. Il y faut le travail des siècles. Il faut une tradition qui garde les vérités acquises, un progrès qui poursuive les vérités ignorées. Les savants sont les dépositaires de cette tradition et, nous aurons beau faire, jamais la science ne secouera impunément cette autorité ou cette orthodoxie. Cette première orthodoxie en appelle une autre meilleure et plus élevée. Mille questions périlleuses menaçent les maîtres de la science et leur enlève le temps de s'occuper des questions secondaires. De là le progrès tardif des connaissances physiques dans l'antiquité. La raison ne comprenant pas Dieu, les destinées de l'homme, l'origine et la fin des choses, n'était pas libre de consacrer à d'autres études des heures agitées par d'autres sollicitudes. Elle était comme Ixion sur la roue, enchaîné à un doute éternel.

L'orthodoxie chrétienne mit fin à cet esclavage. Elle répondit à ces questions suprêmes qui ne laissaient pas de repos à la pensée. Elle renvoya l'esprit humain, satisfait, à des travaux plus sûrs. Il fut permis aux chrétiens seuls de descendre aux études profanes. Pour ceux qui doutent,

s'ils sont sincères, comment peuvent-ils se décider à résoudre un problème d'algèbre ou toute autre difficulté scientifique, avant que d'avoir résolu ces incertitudes qui doivent troubler leur sommeil et mouiller de larmes le chevet de leurs nuits. Et que manque-t-il au siècle présent pour en faire un grand siècle, que de rendre le repos et la quiétude d'esprit à tant de talents incontestables ? Jamais peut-être n'existera-t-il plus d'inspirations généreuses, plus de nobles ambitions et d'honorables désirs. Et jamais plus d'efforts perdus, de velléités impuissantes et de caractères indécis. C'est l'éducation bienfaisante et sévère du christianisme qui seule manque à tous ces génies : la foi est surtout dans la volonté, et la volonté, c'est la plus grande moitié du génie. L'esprit sans l'orthodoxie est un vaisseau sans boussole sur des mers inconnues : il peut franchir des distances infinies, saluer des rivages lointains, décrire des sillons prodigieux ; mais où est-il ? où va-t-il ? sur quels rivages amis se reposera-t-il ? où trouvera-t-il le port du salut ? Il n'en sait rien et ne le saura jamais : à l'heure même où il croira toucher au terme heureux de sa course, il rencontrera peut-être le gouffre béant et il sombrera. Sainte-Beuve, mort en plein calme plat, et Alexandre Dumas, qui a senti le besoin de bénir, expirant, le Christ, qu'il avait, vivant, tant de fois injurié, étaient de force à conquérir le génie : l'orthodoxie leur a manqué et ils sont restés au-dessous d'eux-mêmes, au-dessous des espérances qui reposaient sur eux. En Canada, M. Dessaulles est sans contredit un beau talent ; qu'est-ce qui empêche cet homme de s'élancer dans les hauteurs sublimes où l'intelligence reflète le génie ? Il a perdu la quiétude de l'esprit ; il a rejeté les croyances qui avaient nourri et fortifié son enfance et déserté l'Eglise à l'ombre de laquelle sa jeunesse s'était écoulée. Venu dans un temps où le vent du doute soufflait de toutes parts et entraînait tant d'intelligences dans l'abîme, il a suivi le malheureux courant, et, ne trouvant plus au dedans de lui-même les convictions fortes et vives de la foi, il n'a plus marché qu'à l'aventure et péniblement dans les sphères de la scien-

ce ; privé de sa force naturelle, son intelligence n'a pu s'élever jusqu'au génie. Un jour peut-être M. Dessaulles, fatigué du doute, découragé de poursuivre la vérité dans des voies sans lumières et instruit peut-être par l'écrasante logique de nos temps d'alarmes, de défections et d'amertumes, se repliera sur lui-même ; il calculera le vide immense du doute ; il sondera l'abîme qui est sous ses pieds ; il se reportera à des jours plus heureux pour lui ; il se rappellera l'amour et les conseils de sa mère : cette grande vertu maternelle qui s'est levée si radieuse, si dévouée, si attachante sur son berceau, et qui a élevé son enfance et lui a appris à goûter les joies pures que procurent la vertu, la religion et Dieu ! Ce souvenir du passé jettera une vive lumière dans cette âme : elle se dira : «la foi avait suffi à la félicité de mes premières années : elle seule sera la force de mon âge mûr et le charme de ma vieillesse, comme elle fera ma béatitude dans l'éternité. » Que ces espérances si douces à mon cœur de canadien et de catholique se réalisent un jour et les lettres compteront une illustration de plus.

La foi ou l'orthodoxie est donc un bienfait ; mais le bienfait engage. C'est une loi et par conséquent elle crée des obligations. Ces obligations se réduisent à trois : l'étude, la production, la controverse.

Il ne faut pas croire que la Foi, que le soin des intérêts d'une croyance chère et menacée retienne les chretiens éloignés des connaissances humaines. La religion, qui les rassure, ne leur a pas fait inutilement ces loisirs. Elle ne leur permet pas seulement,elle leur recommande la science. Car si la vérité est Dieu même, il s'en suit, comme parle saint Augustin, que *toute science est bonne en soi*, et que le vrai est souverainement désirable. Au fond de toutes choses et dans les dernières profondeurs de l'infiniment petit, il faut bien finir par trouver la trace de l'idée éternelle. Ce vestige est empreint dans la creation, et c'est ce qui sanctifie l'étude de la nature ; il est encore plus saisissant dans l'homme, et c'est ce qui fait la dignité de la philosophie. La

Providence remplit l'histoire, et de là Bossuet professe qu'il est honteux à un honnête homme d'ignorer le genre humain. En sorte que, dans tous les ordres et à tous les degrés, c'est toujours un Dieu absent qu'on poursuit, qui se cache de façon qu'on le cherche, mais de façon qu'on le trouve; parce qu'il veut éprouver l'amour et ne le désespérer pas.

De là vient, pour la science chrétienne, l'obligation de l'étude et du travail. Elle sent le besoin de multiplier sans cesse ses recherches, afin de trouver partout ce Dieu centre éternel de toute science. Elle s'arme d'une héroïque patience; elle remue le passé, interroge les siècles, étudie la nature, descend jusqu'aux entrailles de la terre pour en découvrir les richesses, approfondit les lois admirables qui président au monde physique, se livre à la contemplation studieuse de l'espace sans bornes; le monde moral, le monde surnaturel, l'homme et Dieu, tel est le champ de ses investigations. L'orthodoxie a créé la science; tout en prenant soin de nous conserver la sagesse antique, elle l'a développée, christianisée; cherchez une vérité scientifique qu'elle n'a point étudiée, qu'elle n'a point approfondie, qu'elle n'a point illuminée. Et aujourd'hui, malgré tant de services laborieux, n'allez pas croire qu'elle se repose et qu'elle se refuse au travail. Il y a encore dans l'histoire, dans la philosophie, dans la physique, partout, des conclusions glorieuses pour la Providence, et elle travaille avec une ardeur toujours jeune et toujours infatigable. C'est l'immortel levain de l'orthodoxie qui la travaille, comme elle travaille toutes les intelligences qu'elle inonde de ses lumières.

Si la possession de la foi oblige à la recherche de la vérité, la possession de la vérité oblige à la communication. Cette paternité intellectuelle, c'est une loi chrétienne. Aussi voyez les grands hommes du paganisme : ils ont su, mais ils n'ont pas enseigné à tous; ils ont possédé, mais ils n'ont pas communiqué; l'humanité ne profita pas de leurs inspirations solitaires; ils ont été condamnés pour avoir rete-

ou la vérité captive. Pour nous, comprenons-le, il faut donner après avoir reçu, il faut produire, après avoir possédé.

Mais comment donner et par quoi produire ? Nous possédons par la science, nous devons produire par l'art. La science est le fond, l'art est la forme. Sans la forme extérieure les corps n'auraient aucune distinction possible ; sans l'art la science ne se manifesterait jamais au grand jour ; elle resterait à jamais enfouie dans l'intelligence. Comme l'artiste, qui a conçu dans son imagination puissante quelque noble et grande physionomie, en reproduit immédiatement les traits sur le marbre ; ainsi le chrétien, quand il a conçu une pensée, quand il a saisi une vérité, la produit au dehors ; appelant la parole à son secours, il parle avec art ; il remue des milliers d'hommes et leur communique la vérité qu'il porte en son sein. Ainsi la parole est la forme ou l'art qui propage la vérité, comme la sculpture est l'art ou la forme qui reproduit les physionomies. Quant à nous, gens de lettr s, la forme dont nous disposons, c'est la langue française, langue souverainement chrétienne et qui tient de la religion par ces trois grands caractères de majesté, de précision, de clarté. C'est par là qu'elle est devenue la langue de la civilisation. Elle tient sa force du principe organisateur des temps modernes. Cette langue fut faite par l'Eglise .....Pascal vint la fixer ; Bourdaloue la marqua au sceau de sa logique sévère ; Bossuet la rendit tout à fait maîtresse. La poésie même reçut le souffle chrétien, et la tragédie parut dans sa gloire quand elle finit par des mystères, *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie!* Cette langue est un dépôt qu'il ne faut pas laisser alterer ; nous en répondrons ........Elle nous suffit d'ailleurs, et, quoi qu'on en ait dit, les chrétiens n'ont pas besoin de la langue de Rousseau ; la leur est faite cent ans avant lui.

Après avoir reconnu la vérité, après l'avoir produite au dehors, il faut savoir la défendre : c'est le devoir de la controverse. La controverse religieuse est inévitable ; elle se rencontre à tous les points élevés des sciences. Elle n'a

rien d'odieux si elle se souvient de son origine. La foi a voulu se communiquer sans nuire à la liberté de l'homme ; elle n'a pas refusé la discussion, afin d'honorer de la sorte la soumission volontaire des esprits.

Il y a en ceci, de la part de la divine providence, un ménagement plein de bonté. La bonté sera le caractère de la controverse chrétienne.

La controverse, Messieurs, est devenue l'arme nécessaire de la vérité et particulièrement de la vérité catholique. Comme je le disais l'année dernière, en vous parlant de l'éducation des classe libérales, *Il existe, dans notre siècle essentiellement raisonneur, un terrain où mille conflits surgissent entre l'homme et Dieu, entre les nations et l'Eglise : le terrain de la vérité.* La prétention de beaucoup d'esprits consiste à vouloir refaire l'histoire et renverser les principes fondamentaux de la science, de la société et de la religion. Cette prétention sacrilége s'affiche ; par la publicité la plus répandue, elle arrive à des millions d'âmes pour les fourvoyer et les perdre. Il faut donc la combattre, si nous ne voulons pas qu'on nous reproche d'avoir été les complices de l'erreur. Mais comment la combattre ? sinon par la controverse ; c'est-à-dire par cette force divine de la vérité qui ne craint pas de s'affirmer ouvertement et de porter à l'erreur et au mensonge, un démenti solennel et généreux.

Sans doute, il faut que cette controverse se fasse avec charité : en attaquant les faux principes, il faut qu'elle respecte, dans la mesure de l'amour chrétien, ceux qui sont les apôtres et les défenseurs de l'erreur ; ce n'est même qu'à ce prix que la polémique catholique sera véritablement bonne. Cependant, n'allons pas croire, en abusant étrangement des mots et des choses les plus sacrés de l'Evangile, que sous le prétexte de la charité, de la prudence, de l'amour, de ce que l'on voudra, on doive laisser l'erreur s'affirmer librement. La charité chrétienne, par exemple, ne doit pas laisser indignement chasser le Christ et son Epouse des gouvernements, sous le prétexte que s'y opposer serait froisser une quantité de catholiques, mieux intentionnés que

clairvoyants, qui ont cette dévotion filiale ; la prudence ne consiste pas à laisser faire le mal, mais bien à l'empêcher. Pour l'amour, et surtout l'amour chrétien, n'allez jamais exiger de lui le silence, lorsque l'homme et les sociétés, entraînés par l'erreur, courent à leur perte, il vous répondrait que son silence serait une lâcheté, une trahison, une indignité inqualifiable.

Non ! la bonté n'est pas la trahison, elle n'est point la peur, elle n'est point la complicité du mal, elle n'est point le silence coupable ; et voilà comment la bonne controverse n'est point une suspension d'armes, ni la fuite du combat ; mais bien plutôt la lutte noble, charitable, mais forte, mais intrépide, mais persistante, mais courageuse, mais vigilante, mais chrétienne enfin, dans le sens profond et vrai de ce mot ; c'est-à-dire imitatrice de Jésus-Christ qui n'a point laissé, pendant sa vie mortelle ici-bas, de poursuivre l'erreur jusque dans les plus secrets replis de la magistrature et du sacerdoce judaïque, sans s'occuper si sa parole, sa polémique divine devait ou ne devait pas agiter, troubler les consciences, qu'il était venu sauver dans son infini amour et dans son incommensurable charité.

Telles sont, avec la foi, les obligations de la littérature. Qu'on ne s'y méprenne pas, arranger ses idées avec art, présenter ses pensées avec harmonie, écrire avec élégance, parler avec toutes les richesses d'une langue, etc., sont, sans doute, des biens précieux et qu'il est indispensable d'acquérir si l'on veut être quelque chose en littérature ; cependant, ce n'est pas assez ; et si notre littérature n'est pas croyante, si elle ne prend pas sa source dans le sein même du Christ, si elle ne s'inspire pas des douces quiétudes de la foi, elle ne sera jamais qu'une lumière fausse et mensongère, propre à nous égarer et à égarer les autres. Si elle n'est point laborieuse, si elle ne se met pas à la recherche de la science ; si elle ne se fait pas un devoir de répandre la vérité qu'elle aura trouvée ; et si elle ne se constitue pas au service de la vérité pour la défendre avec force, en même temps qu'avec charité, elle n'aura plus sa raison d'être et perdra ainsi tout son prix et toute sa valeur.

Depuis près de deux siècles, nous avons le triste spectacle d'une littérature incrédule et ennemie mortelle de la vérité. Rousseau, Voltaire et tous ceux qui, dans un degré ou dans un autre, ont voulu suivre les traces de ces deux grandes ruines intellectuelles, ont cultivé, avec une ardeur incroyable, le champ de la littérature ; ils ont remué cette noble terre que tant d'illustres sueurs ont arrosée ; ils ont deposé dans les sillons des Lettres une semence de laquelle ils espéraient beaucoup. Cependant rien n'a germé, rien n'est venu ; la terre est restée stérile, et, au lieu d'une moisson riche et abondante, la po térité n'a trouvé que des ronces et des épines. C'est que le soleil de la foi ne s'est pas levé sur ce champ ; c'est que la rosée de l'amour chrétien n'est pas descendue sur cette semence ; c'est que la sève généreuse du christianisme a manqué à ces germes.

En vain dira-t-on qu'il y a là un épais et verdoyant feuillage, que ces arbres stériles s'élèvent majestueusement dans les airs et qu'un perpétuel zéphir anime ces rameaux brillants, je ne rencontre là qu'une désolante aridité, que des fruits empoisonnés, qui me donneront la mort, si je tente jamais de les porter à mon palais pour étancher ma soif brûlante.

Malheur à nous, messieurs, si nous ne voyons, dans la littérature, que les frivoles spéculations de l'art. Pour me servir des expressions de Chateaubriand, celui qui en agira ainsi, vieillira dans les langes de son berceau ; il ne montrera pas sur la fin de ses jours un front sillonné par de longs travaux, par de graves pensées, souvent par de mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme ! Quels soins importants auront blanchi ses cheveux ? Les misérables peines de l'amour-propre et les jeux puérils de l'esprit.

Malheur à nous si, méconnaissant la noble fin de la littérature, nous rejetons l'inspiration du Christ ; privés de cette divine et si secourable force, nous voguerons éternellement dans le vague, l'indéfini et le vide ; semblables à ces astres que, par les belles soirées d'automne, nous voyons se détacher du firmament, tracer un rayon rapide et disparaître

pour toujours, sans avoir laissé après eux une lueur vivante, nous jetterons peut-être dans le ciel scientifique une clarté fugitive, mais ce ne sera jamais que pour laisser ici bas le vestige saisissant d'une déplorable ruine !

Si maintenant, vous me demandez, messieurs, quel est le secret de cette littérature orthodoxe, de cette littérature chrétienne, la seule vraie et utile et aussi la seule créatrice, je répondrai : Faites silence et écoutez Et comme ce conseil s'est rencontré sous une plume illustre autant que pieuse, je la laisse développer ici sa pensée, ce sera d'ailleurs le moyen de prouver combien il est heureux de savoir se taire pour écouter même la voix d'un homme, surtout quand cet homme parle dans le silence de son cœur et qu'il ne fait que répéter les accents de la voix intérieure qu'il entend.

« La plupart des hommes, dit le Père Gratry, surtout des hommes d'etude, n'ont pas une demi-heure de silence par jour. Et quand le livre de l'Apocalypse dit quelque part : « Et il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure, » je crois que le texte sacré signale un fait bien rare dans le ciel des âmes.

» Pendant tout le jour, l'homme d'étude écoute des hommes qui parlent, ou il parle lui-même ; et quand on le croit seul et silencieux, il fait parler les livres, avec l'extraordinaire volubilité du regard, et il dévore en peu d'instant de longs discours. Sa solitude est peuplée, assiégée, encombrée, non-seulement des amis de son intelligence et des grands écrivains dont il recueille les paroles, mais encore d'une multitude d'inconnus, de parleurs inutiles et de livres qui sont des obstacles ..............................................

" Veuillez me croire, quand j'affirme qu'un esprit qui travaille ainsi n'apprendra rien, ou peu de chose, précisément parce qu'il n'y a qu'un maître, que ce maître est en nous, qu'il faut l'écouter pour l'entendre et faire silence, l'écouter..............................................................

" Faites taire les hommes, faites taire les livres, soyez véritablement seul, avez-vous pour cela le silence ? Qu'est ce

que cette loquacité intérieure des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions, des préjugés particuliers de votre éducation, des préjugés plus redoutables du siècle qui vous porte et vous inspire à votre insu. Avant d'arriver au silence sacré du sanctuaire, il y a de grandes victoires à remporter. Il faut ces surnaturelles victoires dont l'esprit de Dieu dit : " Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai pouvoir sur les nations. " Il faut cesser d'être esclave de soi-même, et esclave de son siècle. Je ne dis pas que la lutte doit avoir cessé, je dis qu'elle doit avoir commencé. La passion en vous doit avoir senti la puissance supérieure de la raison. Il faut avoir rompu avec le siècle, et avoir dit au torrent du jour : tu ne m'emporteras pas. Il faut avoir échappé à ce côté faux de l'esprit du siècle, à cet entraînement aveugle et pervers par lequel chaque époque menace d'échapper au vrai plan de l'histoire universelle et en retarde l'accomplissement. Ce siècle-là, ce corrupteur avec ses préjugés, ses doctrines, sa philosophie, s'il en a, il faut s'élever et se tenir élevé au-dessus de lui, pour le juger ; le juger pour le vaincre, et pour le diriger au nom de Dieu.................. .......... ........

" Mais précisons. Qu'est-ce, en effet, qu'écouter Dieu ? me direz vous. En pratique, écouterai-je ainsi, comme les contemplatifs de l'Inde, depuis le matin jusqu'au midi ? me tiendrai-je le front penché et la tête appuyée sur ma main, ou les yeux levés vers le ciel ? Que ferai-je en réalite ? Voici la réponse. Vous écrivez. Vous êtes-vous quelquefois demandé : Quel est le moyen, y a t-il un moyen d'apprendre à écrire, et de développer, en ce sens, vos facultés dans toute leur étendue, je vous l'offre ici......Je dirais qu'il vous faut acquérir du style, si ce mot n'avait deux sens, dont l'un, le sens vulgaire, est pitoyable. Dans ce dernier sens, il serait bon de dire : « Pas de style ! » comme on dit : « Pas de zèle !» Le meilleur style, en ce sens, est de n'en point avoir. Ce style, on le voit assez, sert à déguiser la pensée ou son absence : vêtement toujours un peu de mauvais goût, qui en tout cas, par cela seul qu'il est vêtement, nous empêche d'arriver à la sublime et saisissante nudité du vrai. Mais si

vous entendez le style dans le sens de ce très-beau mot, " le style c'est l'homme, " le style alors c'est aussi l'éloquence ; quand toutefois on a défini avec un maître habile : « L'éloquence n'est que l'âme mise au dehors "

" Oui ! le style, l'éloquence, la parole dans le sens le plus élevé du mot, c'est l'homme, c'est l'âme, mise en lumière. C'est à-dire que si vous voulez apprendre veritablement à écrire, il faut apprendre à éviter, non-seulement tout mot sans pensée, mais encore toute pensée sans âme.........Donc pour écrire, il ne faut pas seulement présence d'esprit, il faut encore sa présence d'âme ; il faut son cœur, il faut l'homme tout entier , c'est à soi-même qu'il en faut venir...

" Mais il faut plus. Non-seulement il faut apprendre à éviter toute parole sans pensée, et toute pensée sans âme ; mais encore il faut éviter, je dis pour bien écrire, tout état d'âme sans Dieu. Car, sans doute, ce que l'éloquence entend mettre au dehors, ce n'est pas l'âme dans sa laideur, c'est l'âme dans sa beauté. Or sa beauté, indubitablement, c'est sa ressemblance avec Dieu. Car, comme le dit excellement Joubert : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau.» Il faut donc, pour très-bien écrire, la présence de votre âme, et la présence de Dieu ; c'est-à-dire il faut que votre âme tout entière, s'il est possible, soit éveillée, et que la splendeur de Dieu soit sur elle.

" C'est là, dis-je, ce qu'il faut chercher. Mais qui cherche trouve. Si vous cherchez dans le silence et la solitude avec suite et persévérance, plus d'une fois il vous arrivera d'être comme réveillé, et de sentir que vous n'êtes pas seul. Cependant l'hôte intérieur et invisible est tellement caché et impliqué dans l'âme que vous doutez. Est-ce moi-même, ou est-ce un autre qui a parlé ? Où est-il ? se fait-il entendre de loin, ou parle-t-il dans ce fond reculé de moi-même si éloigné de la surface habituelle de mes penseés ? Ne vous arrêtez pas à ce doute. En pratique, peu importe. Tâchez seulement de ne pas laisser perdre ce que vous entendez, et ce que vous voyez alors........Ecrivez. Efforcez-vous de dé-

crire l'ensemble vaste, les détails délicats du spectacle intérieur que vous voyez à peine ;, écoutez et traduisez les veines secrètes du murmure sacré ; suivez et saisissez les plus délicates émotions de cette vie maintenant éveillée..........

“ Ecrivez et produisez, dussiez-vous sacrifier ensuite les premiers-nés. Mais en tout cas, les premiers fruits vivants de votre esprit l'animeront ; les fibres se monteront, et se mettront d'accord d'elles-mêmes.

“ Savez-vous pourquoi des esprits, d'ailleurs très-préparés, restent souvent improductifs et n'écrivent pas. C'est parce qu'ils ne commencent jamais, et attendent un élan qui ne vient que de l'œuvre. Ils ignorent cette incontestable vérité, que, pour écrire, il faut prendre la plume, et que, tant qu'on ne prend pas la plume, on n'écrit pas. Et ils ne prennent jamais la plume, parce que je ne sais quelle circonspection les arrête ; ils pensent au lecteur ; ils tremblent devant toute cette foule de critiques qu'ils imaginent, et devant leurs mille prétentions. Le respect humain est un fléau dans tous les ordres de choses. Pensez à Dieu et à la vérité, et ne craignez pas les hommes : règle fondamentale pour bien écrire, comme pour bien parler.

“ Ne faites donc pas d'apprêts pour attirer les hommes. Pas de style, avons-nous dit, mais la sévère nudité du vrai. N'écrivez que les résultats en peu de mots ; retranchez tout ce qui n'est que vêtement, ornement, appât, ruse, effet, précaution, transition. Transition ! fléau du style et de la parole ! Combien d'esprits que les transitions empêchent de penser, et ne laissent jamais arriver à ce qu'ils voulaient dire. N'écrivez que là où vous voyez, où vous sentez. Là où vous ne voyez pas, où vous ne sentez pas, n'écrivez pas, taisez-vous ; ce silence-là aura son prix, et rendra le reste sonore. Quelle dignité, quelle gravité, quelle vérité dans la parole de celui qui n'attend rien des hommes, qui ne cherche aucune gloire, mais qui cherche la vérité, qui craint Dieu seul et attend tout de Dieu. Le Christ parlant à ceux qui cherchent la gloire devant les hommes, ne dit-il pas : “ Son Verbe ne demeure point en vous ? ” Donc cherchez

la gloire qui vient de Dieu ; alors le Verbe demeurera en vous.

" Jouez pour les muses et pour moi, " disait un célèbre Athenien à un grand musicien méconnu. Appliquez-vous ce mot : écrivez pour Dieu et pour vous. Ecrivez pour mieux écouter le Verbe en vous, et pour conserver ses paroles : Supposez toujours qu'aucun homme ne verra jamais ce qui vous est ainsi dicté. Plus un livre est écrit loin du lecteur, plus il est fort "

Et cependant, Messieurs, il y a ici un écueil, c'est le chant. La musique est par dessus tout l'art du sentiment. Quand un son arrive à l'âme, il la touche, il y produit des ébranlements soudains, et il y excite des émotions pleines d'une douce volupté. Ces émotions et cet ébranlement déterminent l'enthousiasme, et l'enthousiasme, lorsqu'il s'élève, lorsqu'il se transporte et qu'il est réglé, est une excellente chose, sinon la plus excellente de toutes ; mais lorsqu'il sort des limites, c'est-à-dire lorsqu'il s'émancipe du jugement et qu'il ne connaît plus de bornes à son exaltation, trop souvent alors il oublie la réalité et se jette à corps perdu dans l'enivrement qu'il goûte. Par suite, il se détourne de son objet ; faute de savoir se contenir, il se heurte à l'écueil de l'utopie. C'est alors qu'il chante et que, tout harmonieuse que soit la fibre retentissante de ce cantique, il n'apporte à l'âme qu'une symphonie enchanteresse qui la remue sans la toucher.

" Rompons donc avec ce chant trop explicite, non par un calcul de détails, mais par une moderation générale et une profonde prudence, qui, n'osant pas chanter, modère le rhythme des mots, le rend presque insensible, de même qu'elle renferme en elle, avec pudeur, l'enthousiasme de sa pensée et le maintient intime, câché, réservé, presque insensible, mais d'autant plus irrésistible et pénétrant. "

*Faire silence et écouter*, c'est-à-dire se recueillir, se retirer au-dedans de soi-même, dans ce sanctuaire sacré où est présent le saint des saints, dans ce tabernacle divin de l'âme où Dieu se plait à faire entendre le perpétuel murmure de la

vérité ; se recueillir là, loin des hommes, loin des choses, loin de tout, mais en Dieu et *écouter* ; c'est-à-dire s'efforcer de saisir la sublime note du silence divin : *je conduirai son âme dans le silence et là, je lui parlerai au cœur* ; écouter, retenir jusqu'au jeu de sa respiration, afin qu'aucun bruit ne nuise à la parole mystérieuse du dedans ; pour cela écrire ce qu'on entend comme on l'entend, en ayant soin de ne mêler aucun accent étranger aux accents de la voix divine qui parle à l'âme émue, tel est donc le grand art d'apprendre à écrire, dans le sens chrétien de ce mot.

Ecrire sans avoir fait silence, sans avoir écouté ; écrire au milieu du tumulte des vaines pensées, des passions mauvaises, des ambitions frivoles, des preoccupations mondaines ; écrire pour le vain plaisir d'écrire ou pour s'attirer les hommages des hommes, c'est la littérature inférieure : littérature mesurée, brillante, imagée, pompeuse, qui peut bien frapper l'esprit, mais qui ne saurait toucher le cœur, ni pratiquer dans l'âme la greffe de la vérité.

Nous voulons écrire ; nous avons depuis assez longtemps la connaissance des règles ; nous avons étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité et des premiers siècles de l'Eglise ; la littérature contemporaine nous est presque familière ; nous croyons que tout cela suffit, et que sans purifier notre cœur, sans calmer notre esprit, sans lutter contre les séductions de la nature humaine, sans briser avec les enivrements du monde, nous pouvons nous élever jusqu'à la littérature superieure, à cette littérature riche, noble, sublime, grande et divine qui est la seule et véritable *splendeur du vrai* : erreur ! La splendeur du vrai, n'est-ce pas le beau ? Et le beau, n'est-ce point la révélation du divin, c'est-à-dire l'apparition de Dieu dans la nature ? Or comment reproduira-t-on Dieu, si notre âme obscurcie par les nuages épais de ses faiblesses et de ses misères, n'offre plus qu'une surface opaque aux rayons de l'astre divin ?

Il est dit quelque part dans l'Ecriture que *Dieu remplit l'artiste de l'esprit de l'art*, que peut signifier cette parole ? Sinon que c'est Dieu qui est le suprême inspirateur du genie ar-

tistique, comme il l'est de tous les autres. Si donc nous voulons écrire et parler avec art, il faut préparer à Dieu une voie facile, afin que *l'esprit de l'artiste* soit créé en nous ; il faut laisser Dieu, c'est-à-dire l'eternel type du beau, du vrai et du bien, se creuser un lit profond dans nos intelligences, afin qu'il y établisse à jamais l'éternel courant du bien, du vrai et du beau. Et pour cela que faut-il ? Le silence : le silence qui écoute et qui recueille religieusement ce qui lui est dit dans l'intimité de l'union avec la divinité.

En écrivant ces lignes, exposées, je le pressens, à rencontrer plus d'un sourire incrédule et même de pitié, le souvenir de ce que tant *d'ignorants* ont ecrit d'admirable et de divin, se presente involontairement à ma mémoire ; et lorsque je cherche le secret de cette étonnante force litteraire d'êtres qui ne savaient rien ou presque rien de ce que nous appelons les *lettres ;* lorsque je me demande à quelle école ils ont pu se former, je ne trouve qu'un secret : le silence ; qu'une école : le silence !

Et pour ne parler ici que de Tauler, de cet Allemand extraordinaire, de ce religieux des Frères Prêcheurs, dont la parole puissante allait jusqu'à livrer son auditoire, corps et âme à l'extase, quel fut son maître, sinon le silence ?

Tauler prêchait depuis longtemps ; la foule l'entendait avec plaisir ; elle allait même jusqu'à le rechercher ; mais Tauler semblait parler dans le vide, car personne ne se convertissait. Quelque chose me manque, se dit-il un jour, ma parole n'est point féconde et elle devrait l'être. Comme il etait dans ces réflexions, il rencontra un laïque qui le perça à jour et qui lui fit connaître que le silence seul lui manquait. Tauler se condamna à un silence de plusieurs annees, pendant lesquels il écouta la voix de Dieu, ce qui l'eleva au faîte de son cœur.

Un jour, dit un de ses historiens, il remonta en chaire. La foule etait grande, pour l'entendre. Tauler parcourut des yeux cette multitude avide, puis rabattit son capuchon sur ses yeux et pria. La foule attendait, et les paroles ne

venaient pas. Elles furent remplacées par les larmes. Tauler pleurait et ne parlait pas.

Quelle scène ! La foule s'impatiente ; quelqu'un interpelle Tauler et lui demande s'il parlera. Mais Tauler ne faisait que pleurer. Il pleurait, il pleurait, et la foule, avide de son eloquence inférieure, incapable de supporter son éloquence superieure, la foule ne comprenait pas. Enfin Tauler lui donna congé ; car les larmes triomphaient et la langue était coupée. Il demanda pardon au peuple de l'avoir inutilement retenu, et le peuple s'en alla. A présent, disaient quelques-uns, nous voyons bien qu'il est devenu fou.

Mais, après un nouveau silence de cinq jours, Tauler éleva la voix devant les frères du couvent, et fut sublime. Un des frères monta en chaire et dit au peuple : « Je suis chargé de vous annoncer que le docteur Tauler prêchera ici demain, mais s'il lui arrive encore, comme la dernière fois, je n'y suis pour rien. »

Cette fois Tauler parla ; mais le silence semblait être devenu sa patrie. Il avait posé son aire dans le silence, comme les aigles à la cime des rochers. Elaborée dans le silence, sa parole semblait aspirer à se perdre en lui. Sortie de sa profondeur, elle aspirait à s'évanouir, en mourant, dans sa hauteur. Le silence est la doctrine de Tauler, son secret, sa nourriture, sa substance et son sommeil. Absolument exempt de toute recherche oratoire, il ne donne rien à l'apparat, rien aux conventions, rien aux habitudes ; il va droit au fait, dit ce qu'il veut dire, recommande le silence et rentre dans le silence. C'est pourquoi sa parole ne lui a rien ôté de sa profondeur intérieure. Sa parole n'a pas trahi son âme. Le silence est l'ange gardien de la force.

Ce fut sans doute ce silence profond qui donna aux paroles de Tauler une vertu inouïe. Cet homme, qui semblait sortir du tombeau, en sortait la foudre à la main. Cinquante hommes, après le sermon, restèrent immobiles, comme si une main invisible les eût cloués à leur place. Trente-huit purent se lever pendant la demi-heure qui suivit ; mais l'immobilité resta maîtresse des douze autres. Tauler dit

au laïque. son conseil et son soutien : que ferons-nous à ces gens, mon fils ? Le laïque alla de l'un à l'autre et les toucha ; mais ils ne bougeaient pas plus que des pierres.

Tauler resta épouvanté du foudroiement qu'il avait fait. Sont-ils morts ou vivants, dit-il à son ami ? — Qu'en penses-tu ? — S'ils sont morts, répondit le laïque, c'est votre faute et c'est la faute de l'Epoux des âmes.

Ce fait, qui est historique, ressemble à une légende. (Voyez la Revue du Monde Catholique, 25 mars, 1868, E. Hello.)

Tel est, messieurs, la force sans pareille du silence ; tel est le mystérieux abîme où Dieu parle à l'âme et lui communique ce je ne sais quoi de divin qui fortifie, éclaire et illumine magnifiquement l'intelligence.

" C'est là, ainsi que le disait dans ses sermons Tauler lui-même, c'est là que se prononce la Parole divine. C'est pourquoi il est écrit : Au milieu du silence il me fut adressé une parole secrète..........Où donc Dieu agit-il ainsi ? dans le fond, dans l'essence de l'âme ? Les puissances de l'âme ne peuvent saisir et connaître un objet que par son image. Elles ne peuvent, par exemple, connaître un cheval sous l'image d'un homme. C'est précisement parce que toutes les images arrivent à l'âme du dehors que le mystère lui est caché, et c'est pour elle un grand avantage. *L'ignorance la plonge dans l'admiration.* Elle cherche à se rendre compte de ce qui se passe en elle ; elle sent bien qu'il y a là quelque chose ; mais elle ignore ce que c'est. Dès que nous connaissons la cause d'une chose, elle n'a plus aucun charme pour nous ; nous courons après un autre objet, toujours plus avides de connaître, et ne trouvant jamais le repos que nous cherchons. C'est cette connaissance pleine d'ignorance et d'obscurités qui fait que nous nous attachons aux opérations divines qui se passent en nous, et qu'au milieu du religieux silence qui règne alors dans notre âme, nous entendons la parole secrète de Dieu."

Mais pour faire ainsi silence et écouter, faut-il laisser là sa famille, sa profession, dire adieu à la société, s'enfermer

dans un cloître, s'y livrer à la pénitence et à la contemplation ? Non ! comme le disait Tauler lui-même, *il y a dans le cloître des hommes dont l'âme et le cœur sont toujours au dehors, égarés dans la multiplicité des choses qui passent. Il y en a d'autres, au contraire, qui sur les places publiques, au milieu d'un marché et des distractions sans nombre qu'on y trouve, savent si bien garder leur cœur et leur sens, que dans ce tumulte et ce bruit rien ne peut troubler la paix intérieure et porter préjudice à leur âme.*

Il ne s'agit donc plus d'une séquestration ou d'abandonner l'état dans lequel nous sommes entrés. Il faut simplement, tout en accomplissant les devoirs de sa position sociale, entreprendre la lutte contre les passions mauvaises et tout ce qui trouble et égare les âmes. D'Aguesseau, Rollin, Ozanam et tant d'autres illustres chretiens qui se sont si magnifiquement élevés dans les hauteurs sublimes de cette litterature supérieure, amie et apôtre de la vérité, n'avaient point cessé de vivre au milieu de la société et de s'y mêler même autant que leur qualité de citoyen le réclamait ; cependant tous étaient les frères du silence ; tous portaient en eux mêmes une pensée, une affection profonde qui triomphait de toutes les legèretés et de toutes les distractions mondaines et qui leur permettait d'engendrer, pour ainsi dire, dans le fond et l'essence même de leur âme, et par le secours de Dieu, le germe puissant et fort, en même temps que généreux et fecond, de la vérité. Cette pensée ou cette affection, Dieu en était l'objet, et quand Dieu entre dans une âme, quel que soit le milieu où elle s'agite, le silence entre avec lui ; car il est l'infini, et le propre de l'infini, c'est de tout absorber. Quand le soleil apparait à l'horizon que deviennent les mille flambeaux de la nuit ? Ils s'effacent devant une lumière plus grande et plus vive. Quand les vents soufflent avec violence, que deviennent les mille bruits de la nature et de la rue ? Ils se perdent, au point que vous ne les entendez plus. De même des agitations, des inquiétudes, des distractions de l'âme ; dès que Dieu parait, tout se calme, tout se tait et seule la voix divine re-

tentit au dedans, le concert divin commence et ne cesse de remplir l'âme des melodieuses et énivrantes symphonies de la vérité.

Sans doute, pour la jeunesse surtout, il y a les entraînements, la fièvre brulante de la concupiscence, et, à côté, la chute. la chute avec ses remords et ses hontes. Mais il y a aussi la lutte, c'est-à-dire l'action de l'âme. humiliée de ses faiblesses, qui appelle Dieu, afin qu'il l'aide à se relever et à vaincre les obstacles innombrables qui la sépare de lui. Or Dieu n'est pas sourd à cet appel. Si la chute l'éloigne, la lutte le ramène, et le ramène avec de nouvelles forces et de plus vives lumières. Je le dirai même en toute sécurité. pour que Dieu habite dans une âme et la remplisse de ses dons, il suffit qu'elle lutte courageusement. Il connaît mieux que personne notre fragilité et le scandale de notre malheureuse époque ; mieux que personne, il sait que la vie est un combat, que *le royaume du ciel souffre violence*, et qu'il n'y a que la violence qui l'emporte ; et s'il s'afflige de nos chutes, il ne s'en étonne pas. Pourvu qu'on se repente et qu'on reprenne les armes, il nous bénit et vient habiter en nous

Ce n'est donc pas une chose impossible que de faire silence et que de ménager à Dieu une retraite en nos âmes, afin qu'il soit notre inspirateur et notre maître ; et lorsque nous plaçons à ce prix la vraie, la belle, la grande, la sublime littérature, nous ne donnons donc pas dans l'utopie. Pour ceux cependant à qui cette spéculation paraîtrait trop haute, il n'y a qu'une chose à leur dire, c'est qu'ils sont trop les enfants du bruit et que, venu du bruit, leur littérature, comme un arbre stérile ne portera jamais de bons fruits, puisque ainsi que le déclarait, avec son grand sens, M. de Maistre. *le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien.*

Je laisse, presque sans avoir rien dit sur elle, cette belle et haute doctrine du silence comme premier inspirateur de la littérature supérieure, c'est-à-dire de la littérature qui est exclusivement au service de la vérité et du bien. J'aurais voulu appuyer avec plus de détails sur le fait que le silence

de l'âme en Dieu, ou la parole de Dieu à une âme silencieuse, est la condition sans laquelle la vérité ne peut s'incarner dans les intelligences, et c'est à peine si j'ai pu faire comprendre que c'est à cette mystérieuse source que la littérature doit aller s'abreuver, si elle veut être, dans le vrai et dans le fond, la servante du bien, du vrai et du beau. En vous parlant de Jesus-Christ comme la voie et la vie de la vérité, j'aurai occasion de revenir sur ce sujet. Pour le présent, je dois me hâter de dire quelque chose de la littérature comme forme ou comme art.

Je ne craindrai pas de l'affirmer tout d'abord, l'art littéraire, est un art difficile et qui ne se livre qu'au travail. Pour atteindre cet art,il ne suffit pas d'avoir fait,même avec le plus grand succès, un cours de Belles-Lettres et de Rhétorique dans un collége, serait il la première institution classique de l'univers. Ce cours a pu donner les premières idées des règles et les premières notions des ressources de l'art, mais c'est tout . et si une étude de plusieurs années, une étude sérieuse, une étude approfondie ne vient pas, par la suite, faire fructifier cette première semence, loin de produire des fruits, elle ne sera pas longtemps sans se perdre entièrement. Cependant rien de plus fréquent que de rencontrer des jeunes hommes qui vivent dans une sécurité toute contraire. Dès leur sortie du collége, ils ont eu le malheur de prendre la plume pour la publicité et le malheur plus grand encore, de rencontrer des approbateurs outrés et irréflechis qui ont vanté, exalté, sans dicernement aucun, ces premières productions du talent. Il n'en a pas fallu plus pour persuader à ces jeunes gens qu'ils étaient passés *maitres* en littérature et pour leur faire croire qu'il etait contraire à leur dignité d'écrivains distingués de se livrer a l'étude de la litterature. Et ils sont demeurés étrangers aux secrets de l'art ; et ils n'ont pu developper les admirables talents dont la Providence les avait doues ; et ils ont trompé les esperances qui reposaient sur eux. Et qu'on ne croie pas que ce reproche s'adresse uniquement à mes concitoyens. Je ne parle pas en ce moment au point de vue

Canadien. je parle des études littéraires et du mépris qu'on en fait partout. Dans tous les pays, à part quelques rares exceptions, on n'approfondit pas assez la littérature, et voilà pourquoi partout, il y a si peu de vrais littérateurs. En France, on n'est pas plus scrupuleux que nous sous ce rapport : j'ai pour affirmer ce fait, l'autorité même de Mgr. Dupanloup, qui, on le sait, ne prodigue pas les actes d'humilité lorsqu'il s'agit des gloires de sa patrie, « Je ne dirai pas, dit-il, l'immortel éloge que fesait autrefois de l'étude des Lettres l'Orateur de Rome........ Je serais bien plutôt tenté de demander où sont aujourd'hui les hommes du monde qui, après avoir consacré à l'étude des Lettres leurs premières et plus belles années, en conservent quelque chose, je ne dis pas même pour la lumière de leur esprit et la consolation de leur vie, mais pour l'occupation de leurs loisirs : C'est que « les premières études littéraires, comme le disait avec raison le chancelier d'Aguesseau, ne donnent que la clef de la littérature » S'en tenir là, comme on le fait si souvent, c'est n'y pas pénétrer, et renoncer même au bénéfice des premières etudes ; car bientôt il n'en reste plus que des traces confuses : au bout de quelque temps on n'est plus même en état d'entendre les auteurs. »

Mais puisque, tout en faisant cet aveu, l'illustre prélat appuie sur la nécessité de continuer, même après un premier cours, l'étude des Lettres, laissons-le poursuivre, c'est le moyen de servir heureusement une cause que je ne plaide, et que je ne puis plaider, qu'avec le sentiment de l'avoir tout le premier malheureusement méconnue.

“ Ce qui fait la faiblesse et l'insuffisance des premières études littéraires, c'est le défaut de la pensée et de la reflexion : en d'autres termes, c'est l'âge auquel on s'y livre. En seconde, en Rhétorique, et tant qu'une forte philosophie chrétienne n'a pas affermi l'esprit d'un jeune homme, le fond des idées manque, et par conséquent la vraie et solide litterature : l'intelligence de grands principes littéraires est nécessairement superficielle, et le sentiment du beau peu profond ; le côté moral et religieux des lettres, d'où

leur vient leur grandeur réelle,leur haute et féconde influence, apparaît peu, frappe peu.

" La littérature,on ne doit pas s'y tromper,n'est pas chose légère : pour en saisir la portée, la valeur, les vraies et profondes beautés, il faut une maturité de raison qui commence à peine quand finissent les études classiques : c'est donc alors le moment de revenir sur ses pas, de visiter de nouveau les chemins parcourus,de remonter aux sources, de jeter un coup d'œil plus sûr et plus pénétrant sur ce dont on n'avait guère aperçu que la brillante surface : en un mot, c'est le moment, non d'abandonner, mais de poursuivre cette belle étude des lettres, et d'un point de vue plus élevé et plus chrétien, si l'on veut en recueillir la haute culture qu'elle donne à l'âme, si l'on veut se former par là un fonds riche, qui alimente la vie, et où, plus tard, on puise chaque jour ; un foyer, d'où partent incessamment les illuminations utiles, les aspirations puissantes. "

Puis s'adressant à ceux qui ne trouvent dans les études littéraires qu'un délassement, un agréable emploi des loisirs et qui ne voient pas pour eux-mêmes la nécessité de pousser bien loin de telles études, Mgr. d'Orléans poursuit : Ce n'est pas un simple agrément de l'esprit, ou un pur intérêt de curiosité, ou une stérile et vaine habitude d'aligner les phrases, qu'un homme sérieux retirera de ses travaux littéraires ; il y puisera, dans le développement toujours croissant de ses facultés, dans le talent de penser, de parler et d'écrire, une valeur personnelle et c'est là ce qui est d'un usage quotidien dans le monde Et certes, pour que la culture large et forte de l'esprit trouve son utile et fréquente application, il n'est pas nécessaire d'occuper les hauts emplois d'un pays, d'être jeté dans les honneurs et les labeurs de la vie publique. Dans sa province, dans sa ville, autour de soi, dans toutes ses relations sociales, sans cesse l'occasion se rencontre de mettre à profit les avantages que donne la clarté, la justesse, la vivacité du raisonnement, la distinction du langage,la force persuasive qui décide : toutes qualités que l'on doit aux lettres. Et c'est par là que, dans la

plus modeste existence ou dans la plus petite cité, on se rend utile à soi et aux autres, on reste à la hauteur de sa position, on se fait aimer et considérer. Non, ce ne sont pas les occasions qui manquent aux hommes, elles se présentent d'elles-mêmes, et à tous ; seulement il faut être en état d'en profiter,sinon elles passent comme tous autres choses qui se perdent chaque jour entre nos mains. Voilà ce que ne savent pas assez ceux qui disent : A quoi bon des études solitaires, qui ne serviront jamais ni à moi ni à personne ? La vérité est qu'il n'y a peut être pas un jour dans la vie où l'on puisse tirer partie de son instruction, de son talent, de sa valeur personnelle, si on a une valeur personnelle. "

*La valeur personnelle*, ce n'est pas une vanterie, mais une justice de la proclamer. en Canada personne n'en manque. Depuis douze années que je voue mon existence à l'Education de la jeunesse Canadienne, j'ai eu à élever de nombreux enfants ; j'ai parcouru successivement l'Education populaire, l'Education industrielle et commerciale, ainsi que la haute éducation intellectuelle ; j'ai donc rencontré des sujets de toutes les classes, si diverses de la société. Chez l'enfant des classes ouvrières, j'ai pu admirer, à mon aise, les ressources les plus généreuses du cœur et les dons les plus admirables de l'intelligence ; chez tous ceux qui réclamaient l'Education moyenne et l'Education classique j'ai trouvé un grand fonds d'aptitudes heureuses et de talents féconds ; et ce n'est qu'à de rares exceptions que je me suis trouvé en face de natures incultes. Des instituteurs de tous les ordres auxquels j'ai fait part de mes observations sur ce sujet, m'ont toujours avoué que leur expérience personnelle leur permettait de corroborer ce témoignage. En sorte que j'ai pu conclure qu'il suffisait d'avoir vu le jour sur les rives du St-Laurent et être le fils de la jeune, mais vigoureuse, mais forte, mais pleine d'avenir, famille canadienne pour jouir d'une *valeur personnelle* excellente. Et si l'étude venait achever l'œuvre commencée par nos écoles, nos académies et nos colléges; si notre jeunesse sen

tait enfin la nécessité de se mettre résolûment au travail et de n'en point démordre ; si elle consentait à consacrer les trente premières années de la vie aux jouissances que procurent la réflexion, l'application et le travail de l'esprit, nous verrions surgir partout, et à tous les degrés de la société, des hommes supérieurs et qui commanderaient à l'avenir. Dans les classes liberales et commerciales, il faudrait surtout s'appliquer aux études littéraires, et, en particulier à l'éloquence. C'est dans ces deux classes que sont choisis ceux qui, dans nos parlements, dans nos corporations, partout sont appelés à faire prédominer l'intérêt catholique et canadien ; car dans tous ces combats de la politique et de l'economie, c'est l'eloquence, c'est-à-dire le génie éclairé par la science et servi par une élocution facile et claire, qui finit toujours par l'emporter.

Mais assez de ces réflexions et hâtons-nous d'indiquer quelques-unes des sources où un jeune homme doit aller puiser les connaissances des *formes* ou de *l'art littéraire.*

J'en distingue trois principales : *les auteurs païens*, *les Pères grecs et latins* et *la littérature française* depuis le siècle de Louis XIV, jusqu'à nos jours.

La litterature païenne est grande et belle assurément, si nous la considérons dans la forme ; quand au fond, le plus souvent, il manque entièrement. Quoi de plus beau, pour ne citer ici qu'un exemple, quoi de plus beau et de plus grand que la forme de l'Iliade, et cependant que dire du fond ? " Chez les héros du chantre de la Grèce, point de justice raisonnée, mais fougue de passions violentes, soif de gloire. bravoure pointilleuse, qui s'assouvit en duels et en satisfactions brutales. Achille refuse à Hector de s'accorder mutuellement la sépulture. Tandis qu'il est à bouder dans sa tente il laisse les Troyens tailler les Grecs en pièces ; il s'en rejouit même avec Patrocle, et souhaite que Grecs et Troyens aient à mourir jusqu'au dernier,pour survivre tous deux seuls : il déchire en lambaux le cadavre de son ennemi, et ne se rend aux instances paternelles qu'à un prix élevé. Dans l'assemblée des chefs, il appelle Agamemnon

mange-dons et dévore-peuples ; il pleure de colère comme un enfant mal élevé ; il ne sait offrir d'autre consolation à Priam, désespéré de la mort de son fils, que le repas qu'il lui prépare, encore le menace-t-il s'il ne mange, de le chasser de sa tente ; douze jeunes garçons sont immolés par lui aux funérailles de Patrocle : rencontré aux enfers par Ulysse, il lui avoue qu'il consentirait, pour être vivant, à se voir le dernier des esclaves. " Eh bien, je demande, si une telle âme ne mérite pas d'être citée au tribunal des nations et d'être vouée au mépris général ? Comment le chantre n'a-t-il pas senti que ce qu'il écrivait de son héros était horrible et que ni les mélodieux accents de sa lyre poetique, ni l'harmonie ravissante qui devaient accompagner ce récit, n'empêcheraient *la conscience publique* de se soulever et de s'indigner à la vue de tant de cruauté, de bassesse et de haine ?

Il faut en dire autant de toutes les autres productions païennes : dans la poésie, dans la tragédie, dans la prose, dans la philosophie et même dans l'histoire, c'est le vice, c'est l'erreur, c'est le mal que, le plus souvent, on célèbre ; et voilà pourquoi, si la forme est belle, le fond est laid. Plusieurs écrivains modernes ne sont pas plus heureux, et l'un d'eux le sentait bien, lorsque pour justifier ses œuvres et celles de ses frères et de ses fils, il éprouvait le besoin de donner une nouvelle règle au goût, en disant : *le beau, c'est le laid !*

Ce que nous devons donc chercher dans la littérature païenne, c'est la forme et rien de plus ; d'ailleurs pour le fonds, j'ai, dans la première partie de cette conférence, indiqué où il fallait le puiser. Ces restrictions posées, je nomme, sans plus tarder, les auteurs païens qu'on pourra lire et analyser avec profit.

*Homère* et *Virgile* pour l'épopée. Il y a là des richesses et des coloris qu'il faut connaître, si l'on veut s'initier au genre épique. *Démosthène* et *Cicéron* pour l'éloquence. C'est à l'ecole de ces deux maîtres de la parole que se sont formés les plus grands orateurs, ceux surtout qui ont eu soin de

puiser ailleurs un grand fonds de religion et de science. *Eschyle*, *Sopocle*, *Euripide*, *Sénèque*, mais ce dernier dans un dégré inferieur aux trois autres, pour le drame. *Pindare*, *Horace* pour la poésie lyrique, genre qui chez ces auteurs est porté à un haut dégré. *Esope* et *Phèdre* pour l'apologue ; on sait quelles leçons on peut toujours recevoir à l'école de ces deux derniers. Et pour ceux qui sentent le besoin de féconder leur imagination, c'est à Ovide qu'il faut avoir recours ; cependant, il faut avoir soin de toujours choisir des éditions épurgées.

Pour l'etude littéraire des Pères de l'Eglise, il n'y a pas de restriction à faire. Les Pères étaient des saints ; ils portaient en eux le germe du divin ; ils avaient quelque chose, dans leur esprit et dans leur cœur, de la sagesse même de Dieu ; en eux rien de recherché, rien de travaillé, mais un mélange admirable de simplicité,de grandeur et de majesté : toutes choses qui vont directement à l'âme, l'éclairent sans l'eblouir et déposent en elle le levain généreux du beau. La vertu des Pères est une claire fontaine,une piscine régénératrice, où la pensée et la parole se purifient avant d'être énoncées ; *l'Esprit-Saint* qui les remplit est leur censeur et leur inspirateur. Avant de réfléchir, ils appellent l'Esprit ; c'est sous ses yeux, c'est en sa présence que se fait le travail secret de leur pensée ; puis quand il s'agit de faire connaître le résultat de leurs recherches intellectuelles ainsi inspirées, ils supplient encore l'Esprit-Saint de demeurer en eux la voix et la parole de la vérité.

On comprend tout ce que cet hôte divin doit imprimer de beau à la littérature des Pères. Lisez les pages immortelles qu'ils nous ont laissées, vous sentirez quelque chose comme l'apparition de l'éternel dans le terrestre, une inexprimable suavité, une noblesse et une grandeur qui étonnent ! Il y a dans ces pages un je ne sais quoi d'indefinissable qui nous gagne et en même temps s'empare de notre âme, la dilate, la passionne, la transporte dans des régions supérieures où il semble qu'elle se trouve tout-à-coup environnée d'un rayon de la gloire et de la lumière d'en haut !.

En parlant de l'étude de la Religion, j'ai déjà indiqué les œuvres des Pères de l'Eglise, ainsi que des ouvrages récents où l'on peut les lire dans notre propre langue. Je n'ajouterai rien aujourd'hui. Je me contenterai d'attirer une attention spéciale sur *St. Grégoire de Nazianze*, *St. Bazile*, *St. Jean Chrysostôme*, *St. Jérôme*, *Tertullien*, *St. Ambroise*, *St. Augustin*, et, bien que d'une date plus rapprochée de nous, *St. Thomas*. La littérature française a su s'élever à de magnifiques hauteurs, et voilà pourquoi, il ne faut pas la dédaigner. Ceux qui aiment la poésie et qui se croient appelés par leur talent à cultiver les muses, doivent se persuader que *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, *la Fontaine* sont d'excellents maîtres ; comme aussi bien que dans un degré inférieur *Racine*, fils et J B. *Rousseau*. Je passe sous silence *Jean-Jacques*. *Voltaire*, *Lamartine* et *Hugo*, le génie étant chez ces derniers trop souvent marqué d'un caractère de faiblesse.

*Bossuet*. *Fénelon*. *Bourdaloue*, *Fléchier*, *Massillon*, *Frayssinous*, *Ravignan*, *Lacordaire*, *Mgr. Pie*, *Mgr. de Tulle* et le Père *Félix* sont des guides sûrs pour l'éloquence sacrée. Le *Maistre*, *Patru*. *Terrasson*, *Cochin*, *d'Aguesseau* et *Berryer* ont laissé des chefs-d'œuvre qui, je ne craindrai pas de le dire, ne sont point inférieurs à ceux des barreaux d'Athènes et de Rome......La tribune politique trouvera dans les discours de *Montalembert* et de *Thiers* des modèles qui lui suffiront. Pour les publicistes et les autres écrivains, *la Bruyère*, la Rochefoucauld, de *Maistre*, *de Bonald*, *Chateaubriand*, quoiqu'en disent certains jaloux, ce dernier rachète ses défauts par de grandes et nobles qualités, *Ozanam*, *l'abbé* Morel, l'inimitable *Martinet*, *Falloux*, *Mgr. de Langres*, *Gratry*, *Mgr. Mermillod*, *Laurentie*, *l'Evêque d'Orléans*, *Dom Guéranger*, *Chantrel*, ont produit des œuvres qui sont de vrais modèles.

Et si on éprouve le besoin de se modéler sur des concitoyens, qu'on ne craigne pas le champ est vaste et beau. On pourra s'en convaincre en lisant les ouvrages que des plumes exercées ont livrés à la publicité pour faire connaître

nos littérateurs et nos poètes : comme aussi en parcourant nos *Revues periodiques.*

Un dernier conseil, et je termine.

Voulons nous avoir une belle et grande littérature ? Ne prostituons jamais notre plume au service de l'erreur et du mal ; soyons constamment les apôtres du bien et de la vérité. Le bien et la vérité nous communiqueront une science et des forces étonnantes ; ils nous ouvriront des voies toujours nouvelles et nous trouverons sans cesse les fortes et vives inspirations qui impriment aux œuvres de l'homme le sublime cachet du génie. Comme ses rayons qui s'obstinent à ne vouloir servir que la lumière et qui pour cela remontent perpétuellement au soleil, nous laisserons ici bas la trace immortelle du beau, et ce *beau*, croyez-le bien, ne sera pas le *laid !*

---

# SEPTIÈME CONFÉRENCE

## NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES A L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ.

Nous devons nous occuper, aujourd'hui, des sciences naturelles et mathématiques. C'est une rude tâche pour moi qui ai dû, depuis deux ou trois ans surtout, abandonner presque entièrement l'étude de ces sciences pour d'autres non moins sérieuses et non moins utiles. Cependant, je dirai ce que j'en sais et laisserai, de préférence, parler des hommes qui feront plus que suppléer à mon ignorance.

Les sciences dites naturelles et mathématiques appartiennent aux sciences physiques qui ont pour objet l'étude des êtres perceptibles aux sens. En effet, nous voyons dans les corps deux propriétés principales d'où dérivent toutes les autres ; ces deux propriétés sont la *qualité* et la *quantité* A la qualité se rapportent, la nature, les formes, les fonctions, etc. ; à la quantité se rapportent toutes les idées de relation numérique. Les sciences qui s'occupent de la qualité des corps sont appelées *naturelles* et celles qui s'occupent de la quantité ont reçu le nom de *mathématiques*.

C'est donc un vaste champ pour l'intelligence humaine que celui des sciences physiques, puisqu'elles embrassent tout l'ordre visible et ses mille et une lois, ses milles et un secrets, et sous peine de ne rien comprendre à ce magnifique univers que Dieu à soumis à l'admiration et aux investigations de notre intelligence, nous devons, bon gré, mal gré, nous initier à ces sciences.

Et d'abord les *sciences naturelles*. La simple division suivante de ces sciences, division que j'emprunte en entier fera comprendre, mieux que tous les raisonnements qu'elle est leur véritable importance.

« Les *sciences naturelles*, dit Rattier, prennent le nom de *physique generale*, quand pénétrant dans l'intérieur de la

partie de la nature, qui s'ouvre à nos expériences, elles ont pour objet de considérer les corps, non pas sous un point de vue particulier et seulement comme de simples elements du globe, mais sous le point de vue le plus général, pour reconnaître leurs propriétés communes et les phenomènes complexes qui résultent de leur action réciproque.

Elles conservent le nom de sciences *naturelles* proprement dites, quand elles ont pour but de connaître les qualités ou proprietés particulières à certaines classes d'êtres materiels.

Lorsque les sciences naturelles décomposent les corps pour en connaître les élements ou les principes constitutifs, elles s'appellent *chimie*. La *chimie* est la science de tout ce qui est relatif aux corps simples ou élémentaires, c'est-à dire, aux corps qui présentent invariablement les mêmes caractères, de quelque manière qu'on les divise. Les corps composés sont au contraire des agrégations de plusieurs éléments combinés de diverses manières et réunis en raison de leurs affinités naturelles. Or ces corps se présentent à l'observation sensible sous divers modes. Les uns sont à l'état de *fluide*, d'autres à l'état de *liquide*, d'autres enfin à l'etat solide ; et la science s'est divisée en raison de ces différentes modifications que présente la matière.

La science qui fait connaître les qualités et les propriétés des corps fluides, ainsi que les lois générales qui les regissent, a reçu le nom de *gazologie* On appelle *hydrologie* celle qui étudie les qualités et les proprietés des corps liquides et qui assigne aux phénomènes qui s'y produisent leurs causes et leurs lois. La divisions des corps *solides* en *inorganique*, *organisés* et *vivants*, a pour conséquence une division anologue de la science même qui s'occupe de l'etude de ces corps. La connaissance des solides *inorganiques* est du domaine de la *minéralogie* ; celle des végetaux et des corps *organisés* est l'objet de la *botanique* ; et enfin, celle des *animaux* ou des *êtres vivants* est l'objet de la *zoologie*, qui se subdivise en autant de branches qu'il y a d'espèces d'êtres vivants dans la nature.

Mais ces diverses branches de la science donnent elles-mêmes naissance à une multitude de sciences instrumentales ou d'application, qui fournissent à l'homme les moyens d'approprier les vérités connues à ses besoins, ou par lesquelles il peut satisfaire l'instinct de la conservation et du développement organique.

Or, si l'on considère, dit l'abbé Gerbet, l'ensemble des arts qui se rapportent à l'entretien de la vie organique, on verra qu'ils se classent en arts *conservateurs*, arts *défenseurs* et arts *réparateurs*. Dans ces diverses catégories nous classerons l'*agriculture*, et tous les arts accessoires par lesquels l'homme se pro ure les aliments et met ses organes en rapport avec les subtances et les fluides propres à les fortifier ; l'*architecture*, et tous les arts mécaniques par lesquels il se garantit contre l'inconstance et l'intempérie des saisons, soit en se préparant une demeure commode et agréable, soit en se procurant les vêtements qui lui sont nécessaires ; la *métallurgie*, qui lui fournit les instruments avec lesquels il agit sur les autres matières, et sans lesquels il n'exercerait aucune puissance sur la nature ; puissance de destruction, ayant pour objet de dompter les animaux et de les faire servir à ces besoins ; puissance de conservation, tendant à se défendre lui-même contre les attaques de ses semblables, lorsqu'il subit cette triste loi de la guerre, qui semble être une des nécessités de la nature humaine ; la *pharmacie* et la *chirurgie*, par lesquelles il répare les altérations produites dans son organisme par les maladies ou les blessures, et fait servir à l'entretien de la vie les moyens même de destruction. Or ces deux divisions de la *médecine* embrassent dans leurs recherches presque toutes les sciences naturelles, et empruntent à chacune d'elles des principes et des lois dont elles puissent faire l'application à l'art de guérir.

Ainsi la *médecine* se rattache d'une part à la *botanique* par la connaissance des formes extérieures et des propriétés intimes des plantes, et à la *zoologie* par celle de tout ce qui constitue la vie organique dans les êtres animés. Mais la

*zoologie* se divise elle-même en deux branches principales : « *L'anatomie* examine la charpente de l'organisme, puis la science cherche à connaître les propriétés et la nature des éléments de l'organisme ; et lorsqu'enfin, appuyé, sur toutes ces données, on embrasse le système des fonctions et du jeu des organes, la science expérimentale des êtres vivants est constituée sous le nom de *physiologie*.

« Mais la médecine ne se borne point à considérer les êtres dans un état d'altération matérielle, pour découvrir les moyens de les ramener à leur état normal, ou du moins de les en rapprocher. Comme être organisé, l'homme est l'objet d'une physiologie toute spéciale. Si la vie organique modifie en lui, comme dans les autres êtres vivants, les lois de la nature brute, elle est à son tour modifiée par la vie spirituelle, en même temps qu'elle réagit dans de certaines limites sur les phénomènes intellectuels, comme l'indique particulièrement ce qu'il y a de vrai dans les observations de la science qu'on appelle *phrénologie*. Ainsi la *physiologie* de l'homme touche à deux mondes : elle tient d'une part à la *physique*, et de l'autre à la *psychologie*.

Cette observation de M. l'abbé Gerbet est énergiquement confirmée par ces paroles de M. Laurentie : La *physiologie* n'a son caractère réel de science, que dans cet ensemble d'aperçus où l'homme se voit comme une intelligence servie par des organes ; Platon avait dit : *comme un esprit à qui un corps obéit* ; et Bossuet : comme une *substance intelligente née pour vivre dans un corps*. Qu'elle ne voie que l'intelligence et elle sort de l'humanité ; qu'elle ne voie que les organes et elle meurt dans la poussière et le néant. »

Une autre espèce de corps, les globes célestes sont l'objet d'une science particulière qui prend le nom *d'astronomie*, lorsqu'elle se propose d'expliquer les phénomènes ou apparences célestes, et de rendre compte de tous les mouvements des grands corps qui gravitent dans l'espace et celui de *cosmographie*, lorsqu'elle enseigne la structure, la forme, la disposition et le rapport de toutes les parties qui composent l'univers.

M. l'abbé Gerbet fait remarquer que *l'astronomie* est l'aînée des sciences physiques ; il est remarquable en effet que l'observation de l'homme se soit fixée sur les phénomènes qui se produisent dans l'immensité, avant de se porter sur le monde qui l'entoure. Presque partout les lois qui président à l'ordre de l'univers avaient été pressenties et indiquées par le génie de l'antiquité, longtemps avant que les Galilée et les Newton les eussent démontrées par des calculs rigoureux Mais pour que la forme théorique de la science fût constituée, il fallait suppléer à l'insuffisance des moyens naturels d'observation par des moyens factices. Aussi *l'astronomie* fit-elle de rapides progrès. à mesure que les instruments, en se perfectionnant, multipliaient les faits et les découvertes. « L'invention des télescopes révéla aux yeux de l'homme un monde dans l'ancien monde céleste ; de hautes spéculations découvrirent à l'œil de l'intelligence des procedés jusque là inconnus pour calculer les lois de l'univers. Il y eut comme une rivalité permanente entre l'observation et le calcul, entre le télescope et l'équation, pour se tenir à la hauteur l'un de l'autre. L'horizon mathématique s'entrouvrit et recula du même pas que l'horizon du monde. »

L'homme qui avait marché de si bonne heure et avec tant de succès dans la science des globes lointains fut loin d'avancer d'un pas aussi rapide dans l'étude de celui qui est sa demeure. La science de notre globe terrestre est, pour ainsi dire toute moderne, quoique dès les temps les plus reculés on retrouve dans les anciennes cosmogonies la trace des efforts que fit l'esprit pour connaître l'histoire physique du globe. Cette science toutefois se divise en deux branches, dont l'une, la *géographie*, donne la description de la terre, et fait connaître sa configuration extérieure. ses divisions et toutes les particularités que présente sa surface ; dont l'autre la *géologie*, pénètre au fond de ses entrailles et recherche sa structure interne, les différentes matières dont elle est composée, leur formation, leur position relative et les différentes révolutions qu'elle a subies. Or, les progrès

de la géographie dépendaient de ceux de la *navigation*, qui devait être pour cette science ce qu'est le *télescope* à *l'astronomie.* Et la géologie ne pouvait naître que du débordement de la curiosité humaine, qui, lasse de parcourir cette variété de phénomènes qui s'offre comme d'eux-mêmes aux regards de l'homme, et semblent provoquer l'observation, ne voit plus rien de nouveau à tenter, à moins de remuer les entrailles de la terre, et de fouiller ses cavernes les plus profondes, pour s'enquérir de ce que Dieu a pu y cacher.

Diverses sciences se rattachent à la géographie, entr'autre la *statistique*, qui indique les limites des états, les parties dont ils se composent, les rapports de ces parties entr'elles, le mouvement de leur population, de leur commerce, de leur *industrie*, etc. La *statistique* elle même est une des bases de l'*économie politique*, considérée comme science des lois de l'organisation matérielle des sociétés humaines, et des moyens qui peuvent rendre ces sociétés heureuses et puissantes."

Comme on le voit, le domaine des sciences naturelles est immense et leur importance naît de leur étendue même. Ces sciences sont, je ne dirai pas, la clé de voûte de l'univers sensible, mais la voûte elle-même, ou plutôt, c'est l'édifice tout entier, avec ses bases énormes, ses murailles gigantesques, ses piliers élevés, et son couronnement resplendissant; et on ne peut pas ignorer cette magnifique construction de la nature, sans ignorer en même temps une partie des lois et des vérités de l'ordre naturel.

Sans doute, tous ne sont pas appelés à percer, jusque dans ses profondeurs mystérieuses, le secret du monde admirable que Dieu n'a créé que pour révéler sa puissance infinie à l'homme, afin que celui-ci pût rendre éternellement à la *majesté suprême*, même à travers le voile épais de l'ignorance, le triple témoignage de l'admiration, du respect et de l'amour. Cependant, il est facile d'en connaître quelque chose, d'en avoir une idée approximative, une notion générale qui sera suffisante et qui permettra de trouver dans la nature des vérités d'une force et d'une importance non vul-

gaires. Dans ces grands et mémorables conflits de la raison orgueilleuse et de la foi éclairée ; dans cette guerre acharnée que la fausse science fait, depuis trois siècles surtout, à la verité catholique et religieuse, que de lumières, que d'enseignements jailliront du sein des sciences naturelles pour illuminer les intelligences qui consentiront à sentir un peu profondément les admirables lois de l'univers ? M. de Voltaire le pressentait : dans un moment de fugitif bon sens il laissa échapper ces mots, dont la portée ne sera méconnue par personne :

*L'Univers m'embarasse, et je ne puis songer*
*Que cette horloge existe et n'ait point d horloger.*

Quelques détails, quelques exemples démontreront à l'évidence ce que je veux faire sentir ici d'une manière toute particulière, savoir : que l'étude réfléchie des lois et des phénomènes qui sont décrits par les *sciences naturelles* est une source féconde pour certaines autres vérites et, spécialement, pour les vérités de l'ordre religieux.

Qu'est-ce que le mouvement et quelle en est la cause première ?

La physique se pose ces deux questions, qu'elle ne peut résoudre sans avoir recours à Dieu : essayons de le prouver. *Le mouvement est la propriété que possèdent les corps de pouvoir occuper successivement différentes positions dans l'espace. Cette propriété est générale ; car il n'est aucun corps qui ne puisse passer d'un lieu dans un autre.* Voilà pour le phénomène. Mais quelle en est la cause ?

La terre roule dans l'espace avec une rapidité étonnante ; les corps célestes se promènent majestueusement dans l'immensité et le soleil lui-même, que nous croyons immobile, avec les milliers de globes dont il est le centre d'activité, gravite probablement autour d'un astre plus beau, plus grand, plus resplendissant que lui ; l'homme aussi se promène et parcourt en tous sens le superbe globe que l'eternel lui a donné pour royaume. Qu'est-ce ou qui est ce qui imprime le mouvement à tous ces êtres. Est-ce vous ? est-ce moi ? Si je ne rencontrais pas le repos à côte du mouvement,

je dirais de celui-ci qu'il porte lui-même sa cause, je donnerais un nom quelconque à cette cause et je me reposerais tranquille. Malheureusement, l'expérience me prouve le contraire. Cette bille que j'ai en main, ne peut par elle-même se mettre en mouvement parce qu'il y a en elle absence de cause motrice ; et si une cause étrangère ne vient lui communiquer ce mouvement, elle ne l'aura jamais. Cette cause étrangère sera peut-être le choc d'un autre corps, lequel aura de même reçu l'impulsion d'un autre choc et ainsi de suite ; mais d'où est venue l'impulsion première ? Repondez ! Vous dites qu'il y a ici un abîme. Je le crois aussi et cependant je ne desespère pas de trouver une solution satisfaisante. Je remonterai des *moteurs contingents* à un *moteur nécessaire*, des *activités secondaires* à une *activité première*, *des causes secondaires* à une cause première, éternelle, principe essentiel de tout mouvement et je dirai que ce principe, que cette cause, que cette activité, que ce moteur premier et éternel, c'est Dieu ; et voilà comment l'étude approfondie d'un phénomène physique me porte à reconnaître la vérité fondamentale de tout l'ordre religieux : celle de l'existence de Dieu.

La fausse science, j'ai déjà eu occasion de le dire, a, pour saper dans ses bases le catholicisme, nié l'exactitude, et par suite, *l'inspiration divine* dans le récit de Moïse. Eh bien, approfondissons la géologie, et nous verrons que cette science vient, sur tous les points, corroborer les assertions de *l'écrivain sacré*. Voici comment le grand Cuvier, inspiré par la géologie la plus savante, établit que le déluge, raconté par Moïse, est justifié par les observations scientifiques elles mêmes :

“ En examinant, dit-il, ce qui s'est passé à la surface du globe, depuis qu'elle a été mise à sec pour la dernière fois, et que les continents ont pris leur forme actuelle, du moins dans les parties un peu élevées, l'on voit clairement que cette dernière révolution, et, par conséquent, l'etablissement de nos sociétés actuelles ne peuvent pas être très-anciens. C'es un des resultats les mieux prouvés de la saine géologie : ré-

sultat d'autant plus précieux qu'il lie, d'une chaine non interrompue, l'histoire naturelle à l'histoire civile.

“ Partout la nature nous tient le même langage ; partout elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas très-haut ; et, ce qui est bien remarquable, partout l'homme nous parle comme la nature, soit que nous consultions les vraies traditions des peuples, soit que nous examinions leur état moral et politique, et le développement intellectuel qu'ils avaient atteint au moment où commencent leurs monuments authentiques.........Je pense donc, avec MM. de Luc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq ou six mille ans. ”

Qu'on se donne la peine de lire les *Recherches sur les ossements fossiles* de cet illustre savant, et à chaque page, on se dira involontairement : mais est ce que ces pages n'ont pas été écrites dans la pensée exclusive de prouver l'authenticité et la véracité de la Genèse ?

On sait encore les efforts tentés par l'école matérialiste contemporaine pour nier le travail de Dieu dans le monde et pour attribuer le merveilleux travail de l'univers à un pur hasard. On sait, par exemple, qu'on a été jusqu'à vouloir expliquer la formation de l'homme, chef-d'œuvre de la création, par le rapprochement, le mariage fortuit des atomes ; or voici comment la physiologie la moins religieuse fait justice de cette prétention inexplicable.

“ Attribuez, dit Virey, attribuez telle force active, expansive, que vous voudrez, à de la matière, et voyons comment elle composera, je ne dis pas un homme, mais seulement un œil, avec toutes ses tuniques, dont chacune est différemment tissue et fabriquée. Il faut que cela s'opère avec tant de justesse, d'habileté, que les unes soient opaques pour former une chambre obscure, sphérique, noircie à l'intérieur, d'autres transparentes, pour que les rayons de la lumière les traversent ; il faut que l'iris se resserre ou se relâche à propos, pour n'admettre que tel cône de rayons ; que l'humeur

aqueuse de la chambre antérieure. la lentille du cristallin et la courbure savante de ses faces, que l'humeur vitrée de la chambre postérieure, soutenue dans son réseau, comme le cristallin enchatonné, soient placés à des distances respectives si bien calculees, si en rapport pour réfranger les rayons de lumière, qu'il n'y manque rien, afin que les images viennent exactement se peindre sur la rétine. De dire ensuite comment de telles impressions se transmettent au cerveau par des nerfs optiques entrecoisés, et comment de deux images, dans nos yeux, nous ne voyons cependant qu'un seul objet, cela est trop inexplicable pour nous. Ne parlons que de choses plus palpables. Comment la matière, même supposée active, devinera-t-elle encore qu'il faut garantir l'œil au dehors de ce qui peut le blesser, lui donner des paupières qui le recouvrent, des sourcils qui l'abritent, des cils pour écarter les insectes ou d'autres petits objets, enfin, une pupille dilatable ou contractible spontanément, pour ne recevoir juste que ce qu'il faut de lumière, afin de n'être ni aveuglé de trop de jour, ni plongé dans de trop épaisses ténèbres de nuit ? "

Je pourrais repasser ainsi toutes les sciences naturelles et prouver qu'en les approfondissant on trouve toujours qu'elles renferment d'admirables témoignages de la verité religieuse. Je ne le ferai pas : ce qui précède suffit. D'ailleurs qui ne sent que Dieu a gravé son image profonde sur toutes les œuvres de ses mains ? Quand un grand artiste veut rendre une merveilleuse ode symphonique, il conçoit dans sa pensée un instrument puissant et se met en mesure de le construire. Toutes les cordes, toutes les fibres, toutes les pièces de cet instrument sont disposées de telle sorte, qu'elles rendront, chacune en leur temps, la note voulue et contribueront ainsi à produire l'ineffable accord et à rendre la sublime harmonie. En créant l'Univers Dieu n'avait qu'une pensée : d'organiser un grand concert d'honneur et de louange à sa majesté suprême ; aussi eut-il le soin de disposer toutes les choses créées de manière à ce que chacune chantât à son tour l'hymne de l'adoration, et rendit à sa

toute-puissance un témoignage incomparable. Si nous voulons saisir le murmure sacré du concert divin dans la création, appliquons-nous à l'étude des sciences naturelles ; à chaque instant nous heurterons une fibre cachée qui rendra immédiatement un chant mystérieux dans lequel notre âme émue reconnaîtra quelque chose de la voix de Dieu même.

Est-il nécessaire, d'ajouter que l'étude des sciences naturelles aura encore pour résultat d'aider considérablement au développement heureux des arts, surtout des arts utiles, et de l'industrie ? Est-ce que les progrès industriels et artistiques dont notre siècle est le glorieux témoin, ne sont pas dus, en grande partie, à la prodigieuse activité déployée partout dans la sphère des sciences naturelles? Est-ce que depuis que l'intelligence a tracé son sillon laborieux dans les choses de la nature, l'homme ne semble pas avoir reconquis une partie de cette puissance extraordinaire que Dieu lui a primitivement donnée ? Est-ce que l'homme en asservissant chaque jour la matière, n'affirme pas magnifiquement la puissance créatrice, la fecondité étonnante de la science? Qu'est-ce qui a mis au monde tant de forces secourables qui dormaient depuis des siècles dans les profondeurs du sol ? Les sciences naturelles. Qu'est-ce qui a commandé à l'étincelle électrique de parcourir les continents, de franchir les mers et d'aller, rapide comme l'éclair, porter, avec la parole humaine, le récit des événements qui marquent la vie de l'homme et des sociétés ? Les sciences naturelles. Qu'est-ce qui a contraint la vapeur à centupler nos forces et à rapprocher tous les peuples, en effaçant les distances et en permettant à l'ancien monde de tendre continuellement sa main au nouveau ? Les sciences naturelles. Qu'est-ce qui a forcé la puissance motrice à faire jaillir, par torrents, des flancs de nos grandes usines, toutes les productions merveilleuses qui non-seulement pourvoient à tous nos besoins, mais se font même un plaisir de contenter nos moindres caprices et nos besoins les plus factices? Les sciences naturelles. Qu'est-ce qui nous a permis de franchir les bornes

étroites de ce monde, de sonder l'immence espace, de suivre la marche audacieuse des astres qui illuminent le firmament et de voguer, pour ainsi dire, à pleines ailes dans cet océan sans rivage où notre pensée se perd, cherchant en vain les limites de l'infini ? Les sciences naturelles.

C'est donc une étude fertile que celle de la nature ; et il sera donc toujours profitable de consacrer à l'approfondir son travail et ses soins. Il y a dans la nature des lumières cachées, mystérieuses, mais profondes, mais vives et qui communiquent presque toujours à l'intelligence des clartés soudaines et des forces inespérées.

Tout se touche de près dans l'univers et tout s'y enchaîne étroitement. Le monde inférieur, que nous habitons,est enchaîné et comme suspendu au monde supérieur que Dieu habite, le globe que nous foulons de nos pieds, tient, par mille fibres secrètes, à la multitude de corps célestes qui se balancent dans la voûte étoilée; la montagne avec sa cîme verdoyante, l'océan avec ses profondeurs insondables, le fleuve avec ses ondes limpides, le ruisseau avec son doux murmure, le chêne qui s'élève avec majesté et le roseau qui croît à ses pieds, tout cela tient à la terre et,par la terre, au reste de la création; depuis l'aigle qui parcourt les airs et l'insecte qui rampe sur le sol, jusqu'à toi, ô homme, roi de la création, vers qui tout vient aboutir ici bas, tous, êtres animes ou inanimés, vous êtes les pierres vivantes de ce magnifique palais de la nature, créé par Dieu pour être le piédestal de sa grandeur et le marchepied de sa toute puissance ; et quelle que soit la place que vous occupiez dans cette prodigieuse construction, vous vous tenez les unes les autres par un ciment particulier, vous êtes unies par une veine secrète, vous durez par une loi commune: c'est l'harmonie qui vous conserve.

Si telle est, Messieurs, l'intime connexion qui existe entre tous les êtres créés, qui ne voit la connexité que toutes les sciences doivent avoir entre elles ? Sans doute cette connexité n'est pas la même pour tous les ordres de connaissances ; la philosophie, par exemple, est plus étroitement

unie à la théologie qu'à la géologie. Est-ce à dire pourtant que cette dernière doive méconnaître la première et réciproquement ? Assurément non. Cherchez maintenant les rapports qui lient la théologie, la philosophie, l'histoire, etc., aux sciences naturelles, et vous reconnaîtrez que pour être trop souvent cachés, ils ne sont pas moins intimes, et indubitablement, vous conclurez qu'il ne faut, autant que possible, négliger ni les unes, ni les autres.

Il va s'en dire qu'il n'est point ici question de devenir des Newton, des Descartes, des Buffon ou des Cuvier : tous ne sont pas appelés à s'élever si haut; d'ailleurs ce n'est pas nécessaire, et à moins d'une vocation spéciale, il ne faudrait pas faire des sciences naturelles l'application unique de sa vie. Pour ceux qui sont entrés dans les carrières laborieuses de la médecine, de la loi, du droit, du commerce, ou dans les carrières plus laborieuses encore de la politique et du sacerdoce, d'autres études plus *directement nécessaires*, si je puis parler ainsi, sollicitent leurs moments, et ce n'est que dans une mesure avare qu'ils pourront ouvrir le grand livre de la nature. Toutefois, ils devront, quoi qu'il en coûte, pénétrer assez profondément dans les sciences naturelles pour pouvoir saisir leur influence réelle, je ne dis pas seulement sur les autres branches de nos connaissances, mais sur les développements même du progrès matériel de nos sociétés.

J'entends très-souvent des âmes généreuses manifester leur inquiétude en présence de l'immense activité matérielle des générations présentes ; dans leurs angoisses, elles vont même jusqu'à accuser le progrès matériel de paralyser le progrès intellectuel, religieux et moral. Je respecte ces alarmes, elles sont inspirées par un sentiment trop noble et trop généreux pour que je me résigne jamais à les mépriser. Cependant, je ne les partage pas entièrement. Je crois le progrès matériel capable de rendre à la société de très-grands services ; je le crois aussi capable de servir et de louer admirablement Dieu lui-même et pour le faire entrer dans les voies providentielles et remplir parfaite-

ment les vues et les desseins de Dieu, je ne demande q'une chose : qu'on le christianise. Le progrès matériel sera christianisé s'il se rencontre, au sommet de la société, des intelligences éclairées par la foi et par la science pour le diriger et le conduire. Et voilà pourquoi, je demande qu'on n'ignore pas les sciences naturelles qui, comme on le sait, donnent le branle principal à toutes les découvertes, à toutes les améliorations et à tous les progrès matériels dont notre siècle est le glorieux témoin.

Je n'entreprendrai pas d'indiquer ici les ouvrages géné raux ou spéciaux qui traitent des sciences naturelles : il faudrait le faire avec détail, et les lumières, plus encore que le temps, me manquent pour le faire d'une manière convenable. J'ai nommé Newton, Descartes, Buffon, Cuvier, est-ce que d'ailleurs ces noms ne suffisent pas ?

## XV.

Que dire maintenant des sciences mathématiques ?

D'abord qu'elles sont d'une importance non vulgaire ; chose dont on peut se convaincre en jetant un rapide coup d'œil sur chacune d'elles.

« Au premier rang apparaissent l'*Arithmétique* et l'*Algèbre*, qui sont une espèce d'*ontologie* de la quantité et qui la considèrent dans sa plus grande abstraction ; elles portent uniquement sur les combinaisons des quantités exprimables par de simples relations de nombres. Mais de cette *ontologie* mathématique, tronc commun de cet ordre de connaissances, sortent diverses branches correspondantes aux spécifications diverses de la quantité. Toute quantité spécifiée peut être envisagée dans un double rapport avec l'espace et le temps, parce que le temps et l'espace sont la condition de toute réalité susceptible d'être mesurée. Le rapport de la quantité particulière à l'espace est exprimée par la *figure* : c'est l'objet de la *géométrie*, science qui a reçu son

nom de l'usage auquel elle fut primitivement destinée, la mesure de la terre ou l'arpentage, et qui a modestement conservé le nom de son enfance, depuis qu'en grandissant elle est devenue aussi la mesure du ciel. Le rapport qu'une quantité déterminée soutient avec le temps est exprimé par le mouvement. On peut dire que par lui le temps est rendu visible dans l'espace. Un mouvement ne peut être conçu que comme le produit d'une force. La science des forces motrices prend le nom de *mécanique*, dans laquelle la pesanteur joue, comme on le voit, un grand rôle. Elles peuvent être considérées sous deux rapports. Les forces motrices considérées comme se neutralisant et par là même produisant l'équilibre, sont l'objet de la *statique* ; considérées comme produisant le mouvement, elles sont l'objet de la *dynamique*. Mais la mécanique se subdivise en plusieurs branches, selon la mesure des corps auxquels s'appliquent les forces motrices, telles que l'*hydrolique*, qui considère le mouvement des fluides et qui enseigne la conduite des eaux et les moyens de les élever ; l'*hydrométrie*, qui a pour objet de mesurer la pesanteur, la force, la densité de l'eau et des autres fluides, etc.

Ces diverses branches des sciences mathématiques s'appliquent d'ailleurs à une multitude d'arts dont les usages sont aussi variés que les besoins de l'homme, à tous les métiers qui servent à le vêtir, à tous les moyens de locomotion et de transport auxquels il a recours pour franchir l'espace, à l'*agriculture*, à l'*architecture*, que nous avons déjà classées dans une autre catégorie, en les envisageant uniquement sous le point de vue de la matière ; en un mot, à tous les arts qui exigent l'emploi des forces motrices, et qui ont pour objet de suppléer à celle de l'homme.

On appelle sciences *physico-mathématiques* toutes celles qui tiennent d'une part aux sciences *naturelles* par les faits extérieurs de la création, et de l'autre aux mathématiques par les calculs qui déterminent les lois et les forces auxquelles ces faits sont rigoureusement soumis. Voilà ce qui distingue ces sciences des *mathématiques pures*. D'après cette

définition, on voit qu'il est facile d'y ramener presque toutes les sciences que nous venons d'énumérer, car il n'en est pas une qui, dans les usages de la vie humaine, ne soit fondée sur l'application du calcul de la quantité nombrable ou étendue à une portion quelconque de matière existant dans la nature. »

Cette nomenclature abrégée des sciences mathématiques suffit pour donner une idée de l'horizon qu'elles embrassent comme aussi de leur *importance* et de leur *influence*.

Je dis l'*influence* et l'*importance* des mathématiques, afin d'appuyer fortement sur ces deux mots ou, plutôt, sur les deux idées qu'ils portent. Que de fois n'ai-je pas entendu, soit dans mes lectures ou dans des conversations particulières, déclamer contre l'étude approfondie de ces sciences! N'ai je pas lu tout dernièrement encore que les mathématiques sont une *contrainte intellectuelle des plus déplorables* et qu'elles finissent toujours par faire des meilleurs esprits, des *médiocrités malheureuses* ? Et dire que pour avancer de telles propositions on trouve moyen de s'appuyer sur des noms et sur des autorités colossales ; sur un Fénélon, un Bossuet, un Liebnitz, un Pascal, un Descartes, par exemple, comme si de tels noms à l'appui d'une telle thèse n'offrent pas un contraste, une contradiction, je dirai le mot : une *infaillibilité impayable !* La vérité a besoin d'être rétablie ici : je tente de le faire.

D'abord est-il vrai que Descartes, Pascal, Leibnitz, Bossuet, Fenélon se soient élevés contre les mathématiques ? Oui et non.

Oui. Descartes a écrit : « Il n'y a rien de plus vide que de *s'occuper de nombres et de figures imaginaires*, comme si on voulait s'arrêter à la connaissance de pareilles bagatelles, et de s'*appliquer à ces démonstrations superficielles* avec tant de soins, qu'on se désaccoutume, en quelque sorte, de l'usage de sa raison. (*De directione ingenii. reg.* 4)

Oui. « Pascal a dit qu'il trouvait les géomètres, qui ne sont que géomètres, ridicules, faux et insupportables, à

cause qu'ils veulent traiter géométriquement les choses fines.»

Oui. Leibnitz a dit, dans une lettre à Mgr. Huet, en parlant des mathémathiques ; « ce n'est pas ici le lieu de faire connaître en quoi ce genre d'étude *me paraît aujourd'hui défectueux*, et comment il arrive que les disciples de quelques-uns de ces grands hommes, *au milieu de tant de secours*, ne font pourtant rien de mémorable. Je me contente d'observer que depuis cette époque, l'etude de l'antiquité et l'érudition solide sont tombées dans une espèce de mépris »

Oui. Bossuet écrivait à un mathématicien qui se croyait théologien, parce qu'il possédait bien ses mathématiques : «croyez-moi, Monsieur, pour savoir de la physique et de l'algèbre, et pour avoir même entendu quelques vérités générales de la métaphysique, *il ne s'ensuit pas pour cela qu'on soit fort capable de prendre parti en matière de théologie.*»

Oui. Fénélon écrivait : « Défiez-vous des ensorcellements et des attraits diaboliques de la géométrie. »

Non. Descartes dans le passage cité plus haut parle des études mathématiques telles qu'elles se fesaient, le plus ordinairement de son temps, alors que l'on se bornait à jouer, pour ainsi dire, avec *les nombres et les figures imaginaires*, et qu'on *s'appliquait* à des *démonstrations superficielles.* Il ne voulait pas qu'on se bornât à l'énonce des théorèmes, des principes et des problèmes ; il ne voyait là que *l'imaginaire* et le *superficiel ;* mais il demandait qu'on approfondît toute chose et qu'on descendît au fond même des questions, dans cet abîme où se tient cachée la lumière vive de toute science ; et la preuve, c'est qu'il se regardait comme obligé de poursuivre jusque dans ses derniers retranchements, la vérité mathématique, avec la même application et le même soin qu'il poursuivait la vérité philosophique. Qui ne sait d'ailleurs, qu'après avoir écrit les paroles que je vous ai mises sous les yeux, Descartes consacra ses veilles laborieuses à l'application des mathématiques aux autres sciences et spécialement à la philosophie ? Qui ne connait qu'un des plus grands avancements des mathe-

matiques, un de leurs progrès les plus marquants, comme les plus féconds, savoir : l'application de *l'algèbre à la géométrie*, lui est entièrement dû ? Et croit-on nous convaincre qu'un homme comme Descartes, ait pu mépriser les mathematiques comme choses dangereuses et nuisibles à la science, et faire, en même temps, consister son bonheur, son mérite, sa gloire même, à les developper et à les perfectionner ? Ce serait, ni plus, ni moins, lui decerner un brevet d'imbécilité.

Non. Pascal en parlant des géomètres, *qui ne sont que géomètres*, ne fait-il pas, comme Descartes, descendre la censure que sur les seules mathématiques qui ont leur spéculation en dehors de la reflexion ? Ce qui le prouve à n'en pas douter, c'est que le *discours* où il se permet cette censure, est tout entier consacre à prouver la valeur sans pareille des *démonstrations géométriques*, qu'il appelle *méthodiques et parfaites*. Parlant des erreurs où les autres sciences tombent, en voulant tout définir jusqu'aux mots prémitifs, il ne craint pas de dire : « On n'y tombera jamais en suivant l'ordre de la *géométrie*. Cette *judicieuse science* est bien éloignée de definir ces mots primitifs, *espace*, *temps*, *mouvement*, *égalité*, *diminution*, *tout*, et les autres que lemonde entendde soi-même. Mais, *ceux-là*, » (je souligne à dessein) «*le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun* ; de sorte qu'en un mot tous les termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle ou par les definitions qu'elle en donne. » Et plus loin, plaidant toujours en faveur de la géomètrie, il ajoute : « Quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver : de sorte que tout ce que la géometrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle ou pour les preuves De là vient que si cette science ne definit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible. " Et de peur qu'on trouve étrange cette impuissance de la

géométrie et qu'on ne soit tenté d'accuser cette science de *ridicule*, de *fausseté*, etc., Pascal s'empresse d'ajouter : « Mais on n'en sera pas surpris, si l'on remarque que cette *admirable science* » (remarquez bien : il ne dit pas *ridicule*,) « ne s'attachant qu'aux sciences les plus simples, cette même qualité qui les rend dignes d'être ses objets les rend incapables d'être définies, de sorte que le manque de définitions est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, *mouvement*, *nombre*, *espace* ; et, sans s'arrêter à les définir inutilement, *elle en pénètre la nature et en découvre les merveilleuses propriétés.* » Qu'on vienne nous dire maintenant que dans la pensée de Pascal, *géométrie* et *géomètre* étaient des choses ridicules et indignes de l'attention des hommes sérieux !

Non. Lorsque Leibnitz dit des mathématiques que ce genre d'étude lui *paraît aujourd'hui défectueux*, il est visible qu'il entend parler de la manière dont ces sciences étaient de son temps cultivées et non de leur mérite intrinsèque. Loin de condamner les mathématiques, Leibnitz ne craignait pas d'affirmer que la Logique ne pourrait devenir une science vraiment utile que par *le secours de la partie intime des mathématiques.* Lisez plutôt « Qu'il soit possible de porter incomparablement plus loin cet art d'employer sa raison, je le tiens pour certain ; je vais le faire voir; j'en ai comme l'avant goût; mais *sans les mathématiques*, il m'eut eté très-difficile d'y arriver. J'ai trouvé quelques principes sur ce sujet, étant encore novice en mathématiques, et, vers ma vingtième année, j'en ai fait imprimer quelque chose ; maintenant je vois combien le chemin est obstrue, et combien il eut été difficile de s'y frayer un passage sans le secours de la partie intime des mathématiques. Mais ce que j'en pourrais dire aujourd'hui est de telle conséquence, que je n'ose espérer qu'on me croie si je n'apporte des preuves

bien effectives ; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage pour cette fois. (Opera phil., Erdmann, page 423) Leibnitz attendait le perfectionnement de la Logique des ressources intimes des mathématiques, est-ce assez dire le cas qu'il fesait de ses dernières ? Est-on satisfait ? Ne pourrait-on pas l'être à moins ? Mais poursuivons.

Non. La phrase de Bossuet qu'on nous oppose ne peut prouver qu'une chose : que ce grand évêque était persuadé que la théologie n'est pas une *décoction* de physique, d'algèbre et de métaphysique et que pour être théologien, il ne suffit pas d'avoir étudié la métaphysique, l'algèbre et la physique. Donner un autre sens aux paroles de Bossuet, c'est rejeter le sens littéral ; c'est dire que l'illustre évêque condamnait, du même coup, la physique et la métaphysique ; c'est obliger Bossuet à contredire, d'un seul trait de plume, non-seulement l'esprit même de ses écrits scientifiques, mais qui plus est, la pratique constante de sa vie ; puisque ce grand homme n'a pas dédaigné d'approfondir les sciences mathématiques.

Non. Quand Fénélon parle *des ensorcellements et des attraits diaboliques* de la géométrie, il ne veut dire qu'une chose ; que la géométrie ne doit pas occuper une trop grande place dans les études d'un adolescent. J'ai pour l'affirmer une de ses lettres, écrite au sujet de l'Education du duc de Bourgogne, dans laquelle il recommande d'attendre que la raison et le jugement de son royal élève soient entièrement développés avant de lui proposer l'étude *approfondie et studieuse des sciences si hautes et si importantes des mathématiques*.

Voilà donc la vérité sur la question qui nous occupe en ce moment. Les mathématiques sont des sciences d'une influence et d'une importance telles qu'il ne faut ni les étudier à la légère, ni s'y livrer avant que les forces intellectuelles permettent de le faire avec profit.

Un témoignage considérable, celui du Père Gratry, va, si vous le permettez, sanctionner entièrement ma manière de voir sur ce sujet.

« Platon avait écrit, dit-on, sur la porte de son école de philosophie ces mots : « Nul n'entre ici s'il ne sait la géométrie. » Ce mot a été récemment commenté par M. Bordaz Desmoulin, l'un des rares esprits qui, parmi nous, ont cherché à entrer dans la voie de la science comparée. et qui a écrit sur la première page de son livre cette épigraphe : « Sans les mathématiques, on ne pénètre point au fond de la philosophie ; sans la philosophie, on ne penètre point au fond des mathématiques ; sans les deux, on ne pénetre au fond de rien. »

« Quand Descartes, l'un des quatre grands mathématiciens anathématise les mathématiques en ces termes : « Cette étude nous rend impropres à la philosophie, nous désaccoutume peu à peu de l'usage de la raison, et nous empêche de suivre la route que sa lumière nous trace; » Descartes, par ces mots, ne contredit point Platon ni ses commentateurs ; il parle de l'usage exclusif des mathématiques isolées. De même qu'une terre est épuisée par tel produit unique revenant chaque année, mais le supporte par alternances, ainsi de notre esprit. Les mathématiques seules ruinent l'esprit : cela est surabondamment prouvé. Quant à ce que peut l'union de la philosophie et des mathématiques, Descartes en est lui-même la preuve, avec Leibnitz, encore plus que Platon.

« Kepler, le plus grand peut-être des mathématiciens, disait : « La géométrie, antérieure au monde, coéternelle à Dieu, et Dieu même, a donné les formes de toute la création, et a passé dans l'homme avec l'image de Dieu...... » D'après lui, la géométrie est en Dieu, elle est dans l'âme. On ne connaît Dieu et l'âme, sous certaines faces, que par des idées géométriques.

« Non-seulement Kepler a montré le premier que la géométrie, non approximativement, mais en toute rigueur, comme le dit Laplace, était dans le ciel visible ; il l'y a vue et cette vue est la vue des grandes lois qui régissent toutes les formes et tous les mouvements astronomiques.

"Non seulement on a su, depuis, introduire les mathématiques dans toutes les branches de la physique ; non-seulement on a trouvé que la lumière et les couleurs ne sont que nombres, lignes et sphères ; que le son n'est que nombre et sphères ; que la musique, dans sa forme sensible, n'est que géométrie et proportions de nombres : mais voici que déjà la physiologie elle-même commence à s'appliquer la géométrie comme dans les travaux de Carus et autres, par exemple, dans ce beau théorème de Burdach : « Dans la forme la plus parfaite, le centre et la périphérie sont doubles. » Mais on ira plus loin. On introduira les mathématiques dans la psychologie pour y mettre de l'ordre et en apercevoir le fond ; ces vagues pressentiments de Platon, de Pythagore, de St-Augustin et de tant d'autres : « L'âme est un nombre ; l'âme est une sphère ; l'âme est une harmonie ; » deviendront des précisions scientifiques. On verra ce qu'à dit Leibnitz : « Il y a de la géométrie partout ; on en trouvera jusque dans la morale. »

Mais assez sur ce point ; et il est temps de dire un mot de la méthode à suivre dans l'étude des mathématiques.

Il faut d'abord se faire une idée générale de la science et des diverses parties qui la composent. Se faire d'abord cette question : qu'est-ce que la science mathématique ? Quand on a bien compris qu'elle *considère les corps par abstraction et dans une quantité nombrable ou étendue*, on cherchera de même à saisir l'objet principal des subdivisions mathématiques, telles que l'arithmétique, l'algèbre, la géometrie, la mecanique, etc. Une fois ce domaine bien connu, on étudie attentivement les principes fondamentaux, les théories et les données premières de ces branches diverses d'une même science. Quand on comprend parfaitement toutes les théories de l'arithmétique, de la géométrie, de l'algèbre etc., on cherche à saisir les rapports qui existent entre les différentes théories. C'est alors que par un coup d'œil d'ensemble, on commence à comprendre l'admirable enchaînement et à saisir la haute spéculation et la vaste étendue de ces sciences.

Pour pénétrer plus avant, il faut un procédé tout particulier : il faut analyser.

Je voudrais parler ici de l'*analyse* ou *procédé infinitésimal* et donner une idée des services qu'il est appelé à rendre aux mathématiques ; mais l'espace me manque pour le faire avec fruit. Une conférence même ne suffirait pas. Je me borne à indiquer quelques-uns des auteurs à consulter par quiconque désirerait faire connaissance avec ce procédé destiné à ouvrir une nouvelle voie, pleine d'avenir et riche de progrès à toutes les sciences de raisonnement et plus particulièrement à la Logique et aux mathématiques.

D'abord *Kepler*, cet homme qui ne comprenait pas qu'on pût étudier sans prier, et qui après avoir longtemps cherché une méthode pour justifier *Copernic*, s'écriait après l'avoir trouvée : « Depuis huit mois j'entrevois la lumière ; depuis trois mois j'aperçois le jour : depuis quelques jours je contemple le plus admirable soleil.... Si vous voulez en savoir l'époque exacte, c'est le 8 mars 1818 que cette idée m'est apparue.

« Conçue, mais mal calculée, puis rejetée comme fausse, elle m'est revenue avec une nouvelle vivacité le 15 mai, et alors elle a pleinement dissipé les ténèbres de mon esprit. Elle se trouvait si pleinement confirmée par mes observations, que je croyais rêver ou faire quelques pétitions de principes Je me livre à mon enthousiasme : je veux braver les hommes par l'aveu naïf que j'ai dérobé les vases d'or des Egyptiens, pour en former un tabernacle à mon Dieu. Si vous m'approuvez, je m'en réjouis ; si vous m'en blâmez, je supporte vos reproches. Mais le sort en est jeté : j'écris mon livre. Que m'importe que mon livre soit lu par l'âge présent ou par un âge à venir ! Mon livre attendra son lecteur. Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans » (Kepler croyait que les six jours de la création correspondent à six mille ans ) « un contemplateur de ses œuvres.»

Ensuite *Leibnitz*, Leibnitz qui ne craignait pas d'affirmer dans sa Théodicée : « S'il est vraie que nous ne soyons rien au prix de l'infinité de Dieu, c'est justement le privilège de

son infinie sagesse, qu'il peut très-parfaitement prendre soin de l'infiniment petit. Et encore qu'il n'y ait aucune proportion assignable entre les petites choses et son infinie grandeur, elles gardent entre elles l'ordre, et servent au plan que Dieu leur a marqué. Et les géomètres imitent presque Dieu en cela par l'analyse infinitesimale, tirant de la comparaison des infiniment petits et des grandeurs inassignables des vérités plus grandes et plus utiles qu'on ne le croirait au calcul des grandeurs assignables.»

Puis *Coriolis* et *Poisson*, génies puissants, qui ont poussé l'*induction géométrique* ou l'analyse infinitésimale au dégré éminemment élevé où nous le voyons aujourd'hui.

Enfin le *Père Gratry*, dont voici les espérances : « La méthode infinitésimale, appliquée partout aux mathématiques, c'est la lumière introduite dans la masse, c'est la vitesse substituée à la lenteur. Aussi, je ne doute pas un seul instant que la solution du problème de l'enseignement ne réside surtout en ce point On peut doubler, plus que doubler la vitesse, la clarté, la fecondité de l'enseignement mathématique par l'introduction decidée de la méthode infinitésimale. On peut alors superposer les deux éducations nécessaires de l'esprit, faire penetrer la science dans les lettres, trop vides et trop banales sans ce vigoureux aliment, et par contre, donner à la science la chaleur lumineuse, le feu, qui seul en transfigure la masse, et la change en diamant. Le premier qui, en France, instituera sur une base durable, par la voie que nous indiquons, cette pénétration mutuelle des lettres et des sciences dans la première éducation, celui-là doublera les lumières de la génération suivante, et deviendra peut-être le Charlemagne ou le Richelieu d'un grand siècle.»

Et s'il m'est permis de terminer cette conférence en ajoutant une espérance à une espérance, je dirai, en parlant des *sciences naturelles et des sciences mathématiques*, que celui qui, le premier, tentera de placer *ces sciences* dans une région si pure et si élevée que les rayons de cet astre lumineux que nous appelons Dieu, puissent perpétuellement re-

luire sur elles, les percer, les pénétrer, les envahir entièrement, celui-là sera plus que le Charlemagne ou le Richelieu d'un grand siècle, il sera le *père*, *le générateur*, j'allais dire le *sauveur* du siècle présent et de l'avenir.

Greffer Dieu dans les *mathématiques* et dans les *sciences naturelles*, c'est le greffer sur l'arbre gigantesque du progrès matériel, dont ces sciences sont l'âme et la vie

Vous tous donc, *naturalistes* et *mathématiciens*, ouvrez la noble coupe de votre intelligence et présentez son calice aux rayons de l'astre divin ; vous créérez ainsi en vous un centre lumineux, vous vous embraserez, vous vous illuminerez et, à pleins flots, dans la sphère scientifique, vous répandrez la lumière qui, tout en fesant votre gloire et le bonheur de vos frères, contribuera puissamment à louer Dieu lui-même !

## HUITIÈME CONFÉRENCE

### NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES A L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ.

### XVI

Monsieur le Président, Messieurs,

Le moment redoutable est arrivé : nous voici en face de la Politique. Et dire qu'il faut l'envisager comme une force propre à nous mener au vrai ! N'importe, de l'indulgence de votre côté ; du courage, de la prudence du mien, et, espérons-le, *tout ira pour le mieux !*

Les sociétés, les nations périssent, Messieurs, et c'est la *politique* qui les tue : première vérité.

Les nations, les sociétés sont guérissables ; car la *politique* peut les régénérer et les sauver : seconde vérité.

Je puis simplifier encore ma pensée et dire : il y a une *politique* qui tue les nations et une autre qui les vivifie. Celle-ci repose sur une vérité et s'appelle *Théocratie* ; celle-là, au contraire, s'appuie sur une erreur et se nomme *Césarisme.* Tous les systèmes politiques se rattachent à l'un ou à l'autre de ces deux principes qui sont, chacun de son côté, comme le centre commun autour duquel gravitent les nations et les siècles.

Faire connaître la véritable portée et la valeur réelle de ces deux principes de la politique, tel sera le premier soin de cette conférence.

Et d'abord du *Césarisme* ou de la politique qui tue.

Il y a par le monde une prétention qui s'affirme et qui gagne du terrain en s'affirmant ; la voici :

*Le pouvoir politique a son origine en Dieu et, si Dieu n'est qu'un mot, ce pouvoir vient de la souveraineté du peuple. S'il vient de Dieu il ne dépend, à cause de son origine divine, d'aucun autre pouvoir ; s'il vient du peuple, il ne peut, à cause de son origine, dépendre que du peuple. Qu'il vienne de Dieu ou qu'il vienne du peuple, le pouvoir, par cela même qu'il est le pouvoir, est libre, indépendant et souverain, c'est-à-dire en deux mots, qu'aucune autre autorité ne lui est supérieure et qu'il domine, au contraire, toutes les autres autorités.*

Il ne faut pas chercher longtemps pour trouver l'origine de cette prétention du Césarisme ; et quiconque a lu la première page des annales du monde, peut l'indiquer du bout du doigt et les yeux fermés.

L'homme venait d'être créé, une compagne venait de lui être associée, il avait pris possession de la terre comme roi de la création, déjà il exerçait librement sa douce et noble royauté, lorsque la voix du serpent lui proposa de se rendre semblable à Dieu La proposition fut acceptée, mais la tentative échoua misérablement, attendu qu'elle était sacrilège autant qu'impie. L'homme vit tomber son manteau royal, son sceptre fut brisé entre ses mains, son trône chancela, une révolution générale éclata ; toutes les misères, tous les maux, toutes les souffrances, toutes les turpitudes surgirent tout-à-coup, et l'humanité, au lieu de s'être divinisée, n'offrit plus que le triste et navrant spectacle d'une désolante ruine.

Telles furent, avec l'origine, les conséquences fâcheuses du Césarisme dans le monde ; et, si nous cherchons maintenant comment il se continue dans la société politique, nous verrons que, si son mot d'ordre n'est pas changé, les conséquences qu'il entraine n'ont pas varié non plus.

Je dis le même mot d'ordre : c'est qu'en effet le Césarisme veut se rendre *semblable à Dieu.* En affirmant *qu'aucune autorité ne lui est supérieure et qu'il domine, au contraire, toutes les autorités*, le Césarisme se pose comme un pouvoir absolu, universel et qui embrasse tout, depuis les choses les plus humbles de la vie matérielle et sociale, jusqu'aux intérêts les plus élevés de la vie morale et religieuse ; or à qui appartient-il d'avoir un pouvoir absolu, universel et embrassant tout dans le monde, sinon à Dieu seul ; parce que Dieu seul est absolu, universel, infini.

Ce que le Césarisme dit, il le fait. Non content d'exercer son autorité dans l'Etat, *il veut dominer la famille et l'Eglise.*

*Il veut dominer la famille ;* c'est dans cette vue, par exemple, qu'il proclame que : 1o *les enfants appartiennent à l'Etat avant d'appartenir à la famille ;* 2o que *toutes la direction des écoles publiques peut et doit être attribuée à l'autorité civile et cela de telle manière qu'il ne soit reconnu à aucune autre autorité le droit de s'immiscer dans la discipline des écoles, dans le régime des études, dans la collation des grades, dans le choix ou l'appropriation des maîtres ;* 3o que, *même dans les séminaires des clercs, la méthode à suivre est soumise à l'autorite civile ;* 4o que *la bonne éducation de la société civile demande que les écoles populaires qui sont ouvertes à tous les enfants de chaque classe de la population et, en général, que les institutions publiques destinées aux lettres, à une instruction religieuse soient pleinement soumises à la volonté de l'autorité civile et politique, suivant le bon plaisir des gouvernants.*

Et le Césarisme se met à l'œuvre. Il élève des institutions, des maisons d'éducation selon ses vues et abolit ou paralyse toutes celles qui ne veulent point accepter son programme et seconder son action malfaisante sur la jeunesse. De là ces écoles *sans Dieu* « où il y a contrainte au fond des âmes pour forcer à n'être pas religieux et où l'on est comme forcé à ne pas croire ; des écoles où les devoirs de la Religion sont publiquement accomplis et secrètement voués au mépris ; où la violence s'exerce en fa-

veur de l'incrédulité et du vice; où la raillerie amère poursuit la vertu simple et naïve ; où l'enfance ne peut aimer Dieu sans être l'objet des plus insultantes railleries ; où il faut entendre chaque jour traiter la foi de superstition, la piété d'hypocrisie et la Religion de fanatisme ; où elle ne peut prier sincèrement et se recueillir, sans s'exposer à d'indignes traitements ; des maisons d'éducation où de pauvres enfants sont obligés de se cacher pour recevoir leur Dieu ; où le jour même de leur première Communion, il faut les dérober aux regards et à la dérision de leurs camarades plus âgés ; où des maîtres se rencontrent donnant eux-mêmes des noms odieux aux témoignages les plus touchants de la foi vive, aux derniers restes de la piété sincère apportée de la famille ; des maisons d'éducation où les mauvaises mœurs sont comme une nécessité, et le naufrage de l'innocence inévitable ; où la cause du mal n'est pas seulement dans les élèves, mais encore dans les domestiques et les maîtres ; où les abus ne se propagent pas seulement par l'exemple et la séduction, mais s'imposent même quelquefois par la violence et la menace ; » des maisons d'éducation enfin où, l'Etat, par le Césarisme, méconnaît aussi indignement que possible les droits sacrés de la famille et les devoirs les plus augustes et les plus saints de la puissance paternelle et maternelle.

*Le Césarisme veut dominer l'Eglise.* « Il ose porter une main sacrilège sur l'encensoir, dit le Père Ventura, pour en faire le jouet de son épée, et ramener les jours néfastes sur lesquels le prophète avait fait entendre d'inconsolables gémissements. Il conspire contre le Seigneur et contre son Christ, le Chef visible de l'Eglise, et travaille sans relâche à briser ce qu'il appelle le joug du sacerdoce et les liens de toute autorité ecclésiastique.

« Pour comble d'injustice, tout en se plaignant des empiètements de l'Eglise sur le temporel, le Césarisme empiète en toute vérité sur ce qu'il y a de plus spirituel : la juridiction de l'Eglise. Il ne se contente pas d'envahir les biens ecclésiastiques, de disposer des bénéfices, de régler le

recrutement de la tribu sainte, d'entraver les vocations religieuses, d'empêcher la communication entre les membres et le Chef de l'Eglise, de défendre la réunion des conciles ; il pousse sa fatuité sacrilège au point de prononcer, avec un aplomb tout-à-fait protestant et en s'attribuant l'infaillibilité qu'il conteste au Vicaire de Jésus Christ sur les plus hautes questions du droit public chrétien, sur le dogme, sur la morale et même sur la liturgie ; car il veut réformer même le calendrier et se faire non-seulement pape et évêque, mais encore prêtre et sacristin.

« Le Césarisme abuse contre l'Eglise même du grand privilège, accordé quelquefois par l'Eglise à l'Etat, de nommer les évêques. Ces nominations tombent trop souvent sur des hommes dévoués aux excentricités du Pouvoir et facile à manier par le Pouvoir ; sur des hommes qu'on qualifie du vocable d'esprit *sage et modéré*, et qui au fond ne sont que des hommes disposés à laisser faire le mal qu'ils n'oseraient pas faire par eux mêmes ; sur des hommes, enfin, qu'à un point donné on peut changer en instruments du despotisme de l'Etat contre le Pouvoir spirituel. Et ce n'est pas la faute de ce despotisme si un plus grand nombre de ces Pasteurs dont le Césarisme a fait cadeau à l'Eglise, ne s'est pas changé en un troupeau de loups dans l'Eglise. »

Comme on le voit, le Césarisme n'est autre chose que l'Etat Dieu ; c'est-à-dire l'Etat absorbant tout, la société politique, comme la famille ; la famille comme l'Eglise. Ne lui dites pas qu'il n'a de pouvoir absolu que sur les corps, il vous répondra qu'il entend régner sur les intelligences, les consciences et les âmes, et régner en maître absolu.

Dieu a constitué trois grandes autorités ici-bas : la Famille, l'Etat et l'Eglise. A la famille, il a donné la double puissance de génération et de développement ; à l'Etat il a confié la garde des intérêts communs, mais matériels des agglomérations d'hommes et aussi le soin de veiller à ce que rien n'entrave la mission de l'Eglise et de la famille, ni ne blesse, ni ne froisse, en quoique ce soit, leurs droits et leurs devoirs ; à l'Eglise, il a confié le soin de sauver les

âmes et de guider l'humanité dans les voies droites qui mènent au salut éternel. De plus, Dieu a voulu que la famille l'Etat et l'Eglise fussent perpétuellement subordonnés à son autorité suprême et divine. Le Césarisme vient et dit : *L'Etat, c'est moi, et, moi, je suis Dieu, car j'ai sous ma dépendance la famille et l'Eglise. La famille a pour mission de me donner de nombreux enfants, qui seront mes domestiques et, au besoin, mes défenseurs ; l'Eglise, elle, doit enseigner à tous les hommes qu'ils me doivent un respect profond, une soumission sans bornes et un culte perpétuel ; et afin que ces enseignements de l'Eglise aient plus d'empire sur les masses, si agitées de nos jours, elle devra, la première, donner l'exemple, en se soumettant aveuglement à toutes mes exigences et à tous mes caprices.*

Mais à peine le Césarisme a-t-il tenté de réaliser son rêve impie : *je serai semblable à Dieu*, que le manteau royal qui le couvre tombe et qu'il apparait dans toute sa nudité.

Les hommes voyant que l'Etat méconnait ses droits et ses devoirs, ne se gènent pas de secouer le joug qu'il veut leur imposer ; et comme l'éducation athée qu'ils ont reçue n'a pu que produire en eux un trouble et une perturbation profonde ; comme, de plus, l'Eglise humiliée, méconnue, bafouée, enchaînée, a perdu une partie de son prestige et de son autorité sur eux, ils se soulèvent à leur tour contre l'Etat, brise son sceptre et ne veulent plus entendre parler de son autorité. C'est alors que les maux surgissent et que les plus mauvais jours se lèvent sur les sociétés. L'anarchie établit partout son sanglant esclavage, les trônes croulent, les autorités les plus sacrées périssent, les autels sont renversés, les temples profanés, les institutions sociales détruites, et, pendant que l'hydre révolutionnaire triomphe, les nations inclinent à la ruine et ne présentent plus que le hideux spectacle de la perversion morale et du désordre politique. « Tandis que dans la longue période de six cents ans, on trouve à peine cinq ou six rois bourreaux de leurs peuples et opprobes de l'humanité, c'est par centaine qu'il

faut compter depuis la naissance du Césarisme les trônes renversés, les couronnes jetées au vent,les rois, bons ou mauvais, chassés, dépouillés de tous honneurs et dignités, condamnés à l'exil, périssant sous la hache du bourreau ou par le fer des assassins ........Sans cette renaissance, nous n'aurions eu ni les spoliations sacrilèges du joséphisme, ni l'ébranlement général de la prospérité, ni les saturnales de 93, ni le culte de la Raison ; et encore aujourd'hui nous n'aurions ni l'incertitude du droit, ni la négation du devoir ni des dynasties sans lendemain, ni des peuples sans avenir, ni des sociétés ingouvernables, ni ce déluge universel de doctrines monstrueuses qui menacent de transformer notre civilisation en barbarie, et de renverser l'Europe dans l'abîme sans fond du socialisme (le *Césarisme* par Mgr. Gaume.)

Si ces maux du Césarisme provoquent naturellement nos alarmes, à coup sûr, ils n'ont rien d'étonnant. Les principes étant connus, les conséquences apparaissent d'elles-mêmes. Quand un principe est désordonné, il est naturel qu'il ait pour résultat infaillible le renversement de l'ordre. Or voilà bien le premier et dernier mot du Césarisme dans la société.

« La société est la concorde des êtres intelligents réunis ensemble par l'obéissance au même pouvoir , » et le pouvoir, ainsi que le définit l'âpôtre des nations, *est le ministre de Dieu pour le bien*; or, le bien pour la société, c'est d'abord qu'elle prospère et qu'elle vive ici-bas : ensuite qu'elle fasse servir la vie terrestre à la conquête, par le salut, de l'éternelle vie. A ces deux fins de la société, répondent deux pouvoirs ; l'un l'Etat, chargé de procurer à la societé la plénitude de la vie terrestre ; l'autre, l'Eglise, institué spécialement pour procurer à la société le salut éternel. L'ordre, on le comprend, ne peut subsister, qu'en autant que ces deux pouvoirs restent dans leurs attributions propres. Cependant que fait le Cesarisme ? Il se dit le seul pouvoir ; il déclare qu'il est le seul maître, la seule autorité ; qu'il est à lui seul toute la société, toute l'humanité ; que son domaine s'étend indéfinitivement partout ; que la famille, que

l'Eglise ne sont que des institutions secondaires et soumises à sa juridiction ; qu'elles ne sont que ses mandataires et qu'ainsi lui, l'Etat, *l'Etat Dieu*, dans l'intérêt de sa propre indépendance, doit dominer tout, voir à tout, dans la famille et dans l'Eglise. C'est ainsi que le Césarisme, en intervertissant l'ordre établi par Dieu, appelle le désordre et cesse, par conséquent, d'être le *ministre de Dieu pour le bien.* C'est ainsi que le Césarisme produit dans les sociétés le même désordre qui se produit dans l'homme, lorsque le corps exagérant ses droits et ses devoirs, subjuge l'âme et la réduit à être l'esclave des appetits sensuels ; d'abord, l'intelligence s'obscursit, la memoire s'éteint, la volonté s'affaiblit, tout l'être moral s'affaisse et, par un contre coup bien naturel, l'être physique, livré à ses penchants et n'ayant plus l'âme pour commander aux instincts depravés de la chair, dépérit, languit et meurt chaque jour. Cherchez maintenant sur cette physionomie abrutie, sur ce front deshonoré, dans ces yeux éteints, dans ce regard livide, cherchez l'empreinte divine, cherchez la ressemblance avec Dieu, cherchez un signe de vie généreuse, vous trouverez le signe de satan, la ressemblance avec la brute et tous les symptômes d'une mort prématurée. Triste image, mais image fidèle, du navrant spectacle qu'offrent les nations en plein dix-neuvième siècle. Dévorées par la fièvre brulante du Césarisme, elles ont rompu l'alliance séculaire du trône et de l'autel ; faut-il s'étonner si elles chancellent sur leurs bâses et si elles ne conservent de vie, que juste ce qu'il en faut à la dernière et suprême agonie ?

Cependant, Messieurs, le Césarisme tempère quelquefois le rhythme de sa voix, et, afin de ne pas trop effrayer les consciences, il donne à ses principes fondamentaux une formule moins absolue, il appelle à lui le secours de phrases, il s'enveloppe de reticences calculées, il se déguise en prenant un certain air de *sacristin*, et, n'osant pas se montrer trop ouvertement, craignant se perdre en disant, de suite, son nom à certaines âmes, mais, d'un autre côté, ne pouvant en aucune façon se dire catholique, il s'intitule aux

uns : *Gallicanisme* ; aux autres : *Libéralisme*. Cette petite hypocrisie lui coûte d'autant moins, qu'il sait mieux que pour tous les esprits quelque peu logiques, le *Gallcanisme et le Libéralisme* ne sont que la grande *glissade* qui mène, par une pente rapide, au *Césarisme* absolu.

En effet, Messieurs, le *gallicanisme*, et surtout le *gallicacanisme politique*, s'il ne dit pas que *la famille et l'Eglise sont dans l'Etat*, et à ce titre *entièrement dépendantes de l'Etat*, il ne laisse pas de poser en principe que l'Etat est *absolument* indépendant du peuple et de l'Eglise et qu'il est son seul maître : principe qui, poussé à ses dernières conséquences logiques, revient à dire que *l'Etat est Dieu* et qu'insi il a, comme Dieu le pouvoir de gouverner, selon son bon plaisir, l'Eglise et la famille. Voici d'ailleurs, comment Bossuet définissait le gallicanisme, lorsque, dans un moment de grande faiblesse que son immense génie fut malheureusement impuissant à vaincre, il crut devoir justifier celui qui n'avait pas craint de dire : l'Etat, *c'est moi* : « Quand le prince a jugé, il n'y a point d'autre jugement ; personne n'a droit de juger ni de revoir après lui. Il faut donc obéir au Prince comme à la justice même ;...... contre son autorité il ne peut y avoir de remède que dans son autorité (Politique tirée des livres saints).

A première vue cette doctrine du pouvoir public semble inoffensive, et, à ne considérer que la lettre, on ne soupçonnerait pas qu'elle porte dans son sein le plus large Césarisme possible. L'Ecriture a dit : la lettre tue : mais l'esprit vivifie. Je dirai ici, avec une pensée *différemment semblable* aux Saints Livres, et en parlant du mot de Bossuet : *La lettre fascine, ensorcelle ; mais l'esprit tue.*

Que dans les choses de son ressort, que dans les limites de son action, de ses droits et de ses devoirs, l'*Etat soit le seul juge, que personne ne puisse voir après lui*, que quand il a raison, *il n'y ait pas de remède contre son autorité*, c'est raisonnable ; mais il faut ces restrictions ; autrement, on sort du vrai et on tombe dans l'absolutisme et dans l'absurde. Or, c'est ce que ne distingue pas Bossuet. Il ne

dit rien ni du ressort, ni de l'action, ni des droits, ni des devoirs, ni des attributions de l'Etat ; il se contente de décerner un brevet *d'irresponsabilité* et *d'indépendance absolues* à l'Etat. En sorte que quand l'Etat voudra, comme c'est arrivé sous Louis XIV et que ça se renouvelle depuis chez tous les pouvoirs gallicans, être plus chef dans l'Eglise que le Pape, dominer les évêques, intervenir dans les questions canoniques et de discipline ecclésiastique, s'opposer aux décisions touchant à la morale et aux dogmes, *arrêter les bulles pontificales*, leur défendre l'entree dans les diocèses ; s'ingerer dans les conciles, émaner des lois pour restreindre la juridiction épiscopale, refaire la théologie ; et, dans un autre ordre, anéantir l'autorité domestique, annuler les droits essentiels des pères de famille, s'emparer de l'enfant et lui faire subir le joug odieux d'une éducation morale d'où Dieu est absent, et d'une instruction pleine de lumières fausses et douteuses ; en sorte, dis-je, que quand l'Etat voudra toutes ces choses, personne *n'aura à y voir* et qu'il faudra se résigner et se taire, car contre *l'autorité de l'Etat il ne peut y avoir de remède que dans son autorité.* Certes, je le dirai sans crainte, si Bossuet, jouissant d'une vision prophètique, avait pu voir quelle application de sa doctrine, le gallicanisme devait faire, s'il avait pu pressentir quel large Césarisme devait naître de sa *fameuse proposition*, il en aurait eu peur, et il en aurait détruit la lettre trompeuse à cause de l'esprit subversif qu'elle renfermait. Qui ne sait d'ailleurs, combien ce grand et illustre évêque gémissait sur la servitude de l'Eglise, lorsque l'Etat crut devoir prendre au sérieux la puissance illimitée et l'autorité absolue que lui avait attribuées *l'aigle* de Meaux ? Il faut voir sa lettre au Cardinal de Noailles, lettre dans laquelle il se plaint si amèrement de *l'étrange assujettissement des évêques, des empiètements toujours croissants* de l'Etat sur l'Eglise.

Donc, Messieurs, le gallicanisme, en proclamant que l'Etat est *irresponsable* et *indépendant absolument*, que *quand il juge tout est dit*, que *contre son autorité il ne peut y avoir de remède que dans son autorité*, sans dire, en même temps,

quel est le domaine réel d'une telle juridiction, sans exiger, au moins, que l'Etat ait raison, ait droit, pose, par cela même, et en principe, *l'omnipotence et l'absolutisme* de l'Etat; c'est-à-dire que, par une pente d'autant plus rapide, qu'elle est malheureusement plus conséquente, il tombe dans le Césarisme le plus entier.

Si maintenant nous examinons les résultats pratiques du Gallicanisme au sein de sociétés, nous verrons qu'ils sont les mêmes que ceux du Césarisme.

«Il est impossible de dire toute la grandeur du tort que le pouvoir s'est fait à lui même en se déclarant gallican. Je ne ferai qu'une seule remarque, c'est que tous les écrits antimonarchiques, qui ont été publiés en si grand nombre dans le dernier siècle et dans le nôtre, ne sont que des commentaires, bien affreux, mais très-logiques, des principes d'un absolutisme païen que la monarchie qui se prétentait chrétienne avait proclamés elle-même.

«Si elle était restée dans les conditions où le christianisme l'avait placée ; si elle ne s'était définie qu'un pouvoir venant de Dieu, mais d'un côte subordonné à l'autorité chargée d'interpréter la loi divine, et de l'autre obligé de respecter les lois fondamentales et les droits de la société parfaite, et si elle eût mis sa conduite en harmonie avec ces principes du droit public chretien, il eût été impossible de l'attaquer et d'ameuter contre elle l'opinion et la conscience publique. Mais ayant déserté par ses doctrines et par ses actes, ce droit public chretien, le seul qui l'ait pu faire accepter et qui la faisait grande, belle et glorieuse, pour aller s'asseoir sur le hideux principe du droit public païen ; s'étant présentée à la conscience publique comme une autorité pouvant abuser et abusant en effet de tout impunément, elle a fourni elle-même à ses ennemis les griefs qu'ils ont formulés contre elle......On a eu besoin de prendre en main que le portrait que la royauté avait tracé d'elle même pour la rendre odieuse. « Voulez-vous savoir, a-t-on dit, ce que c'est que la royauté ? Regardez : voyez comment elle s'est peinte elle-même. C'est, d'après sa propre pensée, qu'elle a

révélée au monde par son langage et par ses œuvres, une autorité au-dessus de toute autorité et de toute censure, quels que soient ses écarts et ses excès ; » c'est ainsi qu'elle a donné elle-même beau jeu à ses ennemis et qu'on n'a pas eu besoin de la calomnier pour la perdre.

« En théorie, il n'y a pas de raison qui puisse comprendre, il n'y a pas de conscience qui puisse admettre une puissance temporelle ne relevant que d'elle-même......... S'étant donc placée dans des conditions inadmissibles par la raison et par la conscience publique, la royauté s'était rendue impossible ; sa chute était devenue inévitable, et la révolution qui l'a renversée n'a été que son œuvre, sa faute, son crime. La révolution n'a été que la conséquence logique des principes que la royauté elle même avait proclamés ; car rien n'est plus inexorable que la logique des nations : c'est en quelque sorte le reflet de la raison et l'écho des jugements de Dieu : Vox populi, vox Dei. (Pouvoir politique. Ventura.)

Et ce n'est pas seulement la théologie la plus savante qui parle ainsi, tous ceux qui ont voulu dire la vérité ont tenu le même langage. Même des rangs des adversaires les plus prononcés de la vérité sociale et religieuse, il s'est élevé des voix moins que suspectes pour proclamer avec l'expérience que le Gallicanisme et le Césarisme ont sapé par la base la royauté et l'autorité publique.

Proudhon, lui-même, Proudhon qui a dit : *Dieu c'est le mal*, n'a pas craint d'affirmer que dès le moment que « l'Etat a tendu a se rendre indépendant de l'Eglise, le temporel a fait schisme avec le spirituel. Les rois, *les premiers révolutionnaires*, parviennent à souffleter le Pape avec leur gantelet de fer. Ils ne comptaient plus relever que de leur droit et de leur épée. La royauté, s'insurgeant contre le Pape, *commença dès lors à marche à sa perte*......L'Eglise, ainsi humiliée, le *principe d'autorité était frappé dans sa source, le pouvoir n'était plus qu'une ombre.* Chaque citoyen pouvait demander au gouvernement : « *Qui es-tu pour que je t'obéisse ?* »

Si le *Gallicanisme* anéantit l'autorité, où, je le demande, conduit-il la société ? mais laissons les gallicans résoudre cette question et passons au *Libéralisme*, non au libéralisme impie, mais au *libéralisme catholique*.

Ce libéralisme, Messieurs, tant qu'il s'est tenu dans les limites du tolérantisme n'a rien dit, ni rien fait que de très-louable et même de très-catholique ; s'il s'est égaré, c'est en proclamant comme des théories fondamentales et *des principes de droit catholique et social*, des données politiques de *pur expédient*.

Ce libéralisme *n'a jamais voulu prétendre*, avec le Césarisme et le Gallicanisme que l'Etat est Dieu et qu'il doit dominer la famille et l'Eglise. On sait quels nobles efforts, Montalembert, Falloux, Mgr. Dupanloup et tous les chefs autorisés de ce parti, ont fait pour la liberté d'enseignement et la liberté de l'Eglise ; et personne n'ignore quels anathèmes ils ont appelés sur le *gallicanisme*. Pour ne parler que de Montalembert n'appelait-il pas son parti, *un parti catholique*, *clérical,ultramontain,Jésuite,plaçant les intérêts de la foi au-dessus de tous les partis et de tous les pouvoirs ?* Et parlant de la politique de Louis XIV,de la Révolution et de l'Empire, ne disait il pas : « Sa routine oppressive, ses traditions perverses ne finissent-elles pas toujours par dominer et entraîner les hommes, pour la plupart recommandables et consciencieux, qui la composent, et par les réduire à n'être plus que les instruments ou les complices d'un arbitraire chaque jour plus envahissant ? N'est-elle pas occupée nuit et jour à étendre le réseau inextricable de ses liens à la fois minutieux et étouffants sur tous les actes de la *vie sociale*, *religieuse*, *politique* et même *domestique* ? N'est ce pas elle qui, personnifiée dans le Conseil d'Etat, déclare que nos prêtres *sont des délégués de la puissance publique*, se permet de juger et de condamner la théologie des évêques, et arrête au passage les bulles et les brefs du souverain Pasteur de l'Eglise pour les soumettre à la vérification d'une assemblée de laïques *gallicans*, protestants ou rationalistes ?» Parlant des ennemis de la suprématie et de la liberté de

l'Eglise, ne disait-il pas encore : « On les a vus ne jamais manquer une occasion de trahir l'Eglise, apporter toujours au secours de ses antagonistes le poids de leur expérience ou de leur autorité, ne monter jamais à la tribune pour la défendre, mais pour la livrer, et pousser la fidélité à leurs vieilles traditions de *familles gallicanes* ou *jansénistes* jusqu'à servir d'auxiliaires et d'échos à M. Thiers ou à M. Sue, afin de satisfaire leur haine surannée contre Rome, et contre les Jésuites ? » Qu'on le dise, est-ce là le langage d'un gallican ? Non. Et si, fatigué, épuisé par la lutte, miné par la maladie, affaibli mentalement par le dépérissement entier de son physique, Montalembert a pu se prononcer contre l'infaillibilité du Pape, il est constaté, d'autre part, qu'il est demeuré convaincu ju qu'à son dernier soupir, que l'Eglise est l'arche du salut et qu'elle doit être libre et indépendante de tout contrôle de l'Etat.

Et pourtant, Messieurs, il faut bien l'avouer, en s'affirmant comme principe stable et permanent le parti libéral catholique a, sans le savoir, et bien contre son gré, proclamé la servitude de l'Eglise et l'absolutisme de l'Etat ; c'est ainsi qu'il est tombé, mais en aveugle, dans le Gallicanisme et dans le Césarisme.

En effet, qu'est-ce en définitive que cette proposition fondamentale du Libéralisme : *L'Eglise libre dans l'Etat libre* ?

Pour la bien saisir il est nécessaire de rappeler ici le programne des libéraux catholiques.

Les libéraux catholiques veulent le triomphe de l'Eglise, triomphe qu'ils ne croient possible que dans les conditions suivantes :

« Comme le monde n'est plus catholique, pour ramener le peuple aux prêtres et aux autels qu'il fuit, le seul moyen à prendre, c'est de ne pas le contraindre, et déviter, avec le plus grand soin, jusqu'à la moindre apparence de l'intervention qui lui répugne le plus, celle de l'Etat. Faites-lui voir l'ombre d'un gendarme, et sur-le-champ ce fougueux coursier se cabrera, se jettera en arrière : vous aurez perdu, en un instant, tout l'espace que vous aviez lentement et labo-

rieusement regagné. Laissez le donc revenir, librement et spontanément, à la vérité, et contentez-vous de demander, pour elle, le terrain du droit commun, d'une parfaite égalité, d'une honnête et loyale discussion. Il y aura, entre les diverses religions, réciprocité de tolérance, d'égards et de bon voisinage, tout entière à l'avantage de la vérité. Car enfin, ce qui empêche l'homme de bonne volonté de reconnaître et d'embrasser la vérité, n'est-ce pas précisément la protection d'un pouvoir intéressé, qui la dénature, l'enlaidit et la rend odieuse, en la faisant servir à ses desseins égoïstes ?

« Au contraire, que l'Etat laisse chacun professer le culte de son choix, et qu'il se contente d'assurer le bon ordre et une certaine décence publique. Quelque soit son bon vouloir, c'est là pour lui le meilleur service à rendre à la vérité. Son appui ne ferait que la discréditer. S'il proclamait la divinité de Jésus-Christ, ce serait assez pour que chacun se fît un point d'honneur de la contester ; s'il envoyait ses fonctionnaires à la messe, personne n'y mettrait plus les pieds. Le plus sage est donc de déclarer bien haut que les questions religieuses ne le regardent pas. Vrai ou faux, le catholicisme a droit de sa part à la même protection que le protestantisme et le judaïsme, et chacun reste libre de choisir la doctrine qu'il voudra, ou de n'en choisir aucune.»

Cette thèse Messieurs, est acceptée par des hommes sincèrement dévoués à l'Eglise, par des évêques, des prêtres et des laïques généreux, qui ont vieilli au service de la patrie et de l'Eglise, et, à ce titre, elle défie l'insulte ; mais elle est fausse par plus d'un côté, elle porte en elle-même de grands malheurs, et nous devons la combattre.

Comme on a pu le voir, trois propositions reposent au fond du libéralisme catholique : 1 L'*Eglise séparée de l'Etat ;* 2. *l'Etat séparé de l'Eglise* ; 3 la *liberté de conscience érigée en principe.* Cependant ces trois propositions ne sont pas tellement distinctes qu'il soit impossible de les fondre en une seule ; car toutes aboutissent au même résultat, la sépara-

tion des deux pouvoirs, ou, ce qui revient au même, la liberté de conscience. Examinons-les cependant séparément.

*L'Eglise séparée de l'Etat.* Les enfants de l'Eglise sont aussi les enfants de l'Etat. L'Eglise ne leur impose pas seulement des devoirs religieux et moraux, elle leur impose encore des devoirs sociaux et civils. Pour séparer l'Eglise de l'Etat, il faudrait lui enlever une partie de sa juridiction sur les âmes, puisqu'il lui faudrait renoncer à la morale sociale. Et puis, bien que l'Eglise descende du ciel et qu'elle ait sa sanction dans l'eternité, n'est-ce pas ici-bas qu'elle agit sur l'homme et opère son salut éternel ? Enfin, l'Eglise est à la fois un corps et une âme, et, a, par conséquent, deux vies, la vie spirituelle et la vie temporelle. Qu'elle soit séparée de l'Etat, et où puissera-t-elle le germe de sa vie temporelle ? Comment fera-t-elle pour exister temporellement ? Qui lui donnera une existence légale pour mettre en force celles de ses lois qui appellent, qui sollicitent, non l'*approbation*, mais *l'appui* du bras seculier ?

L'*Etat séparé de l'Eglise.* Mais qui donc donnera à l'Etat *les lettres de créance* sans lesquelles il ne pourra jamais asseoir son autorité, ni la faire accepter du peuple ? Est-ce que l'obéissance n'est pas un devoir moral ? Et que devient un devoir lorsque nulle autorité l'impose à la conscience ?

Est-ce que le lien de l'obligation civile n'est pas la morale ? est-ce que toute sa sanction n'est pas dans le domaine religieux ? C'est le mot de Proudhon qui jette ici une lumière lugubre. Quand il aura y *schisme* entre l'Etat et l'Eglise, *le pouvoir ne sera plus qu'une ombre*, chaque c'toyen pourra dire au gouvernement : *Qui est-tu pour que je t'obéisse.* Et ce qui est certain, c'est que le peuple aura raison dans ses défiances. *L'Etat séparé de l'Eglise*, c'est l'Etat émancipé de toute autorité, c'est l'Etat pouvant se livrer impunément à tous les empiétements et à tous les arbitraires; c'est l'Etat athée, c'est l'Etat Dieu, c'est une contradiction, un insens, c'est le Césarisme !

*La liberté de conscience.* Cette liberté, *le libéralisme catholique* l'invoque en vue de la paix générale. Eh bien ! cette liberté n'est que la guerre en permanence au sein des sociétés.

« Pourtant, s'écrie-t-on, cette liberté existe, et grâce aux progrès de la civilisation, nous jouissons d'un régime infiniment plus doux et plus libéral que celui dont l'Eglise avait le privilège...... Non-seulement les divers cultes sont égaux devant la loi ; mais dans la vie privée, vous trouvez réunis, dans la plus cordiale intimité, ces catholiques, ces protestants et ces juifs, dont les pères se poursuivaient jadis d'une haine si farouche. Bientôt leurs enfants se marieront entre eux, sans distinction. Et, du reste, à quoi bon ? Tous ne sont-ils pas également de bons maris, de bons pères, d'honnêtes négociants, des citoyens dévoués à leurs pays ? Les discussions religieuses ne sont-elles pas étrangères à ces principes de morale générale admis par tout le monde ? Pourquoi donc toutes les opinions ne se produiraient-elles pas librement au grand jour, et, à l'exemple des avocats, qui s'embrassent au sortir de l'audience, pourquoi catholiques et libres penseurs ne vivraient-ils pas en frères ? »

De fait, il semble, Messieurs, que le règne de la paix soit arrivé ; seulement c'est par l'indifférence et non par la tolérance qu'elle parait s'établir. Le fanatisme protestant s'est tempéré ; le commerce a rendu le Judaïsme presque traitable ! et la foi s'est tellement affaiblie dans les cœurs chrétiens qu'on peut assez facilement insulter au Christ et à son Eglise, maltraiter le Pape, l'enchaîner, se rire de ses décrets, se moquer de son autorité, etc., sans soulever l'indignation d'un trop grand nombre de catholiques. Les esprits semblent donc disposer pour la paix, seulement c'est la paix des lâches, une paix honteuse, espèce de sommeil léthargique dans lequel on passe de vie à trépas sans se cousses violentes et presque sans le savoir.

Malheureusement, l'Eglise est là qui veille, l'Eglise, qui peut bien vouloir la tolérance, mais qui se saurait jamais dormir du sommeil de l'indifférence, l'Eglise est là qui ne

peut renoncer au prosélytisme qui est sa vie. Vous demandez que l'Eglise se cantonne dans la sacristie, qu'elle assiste à la défection générale des hommes et des choses, au bouleversement entier de l'ordre, au dépérissement des mœurs, à l'abaissement des caractères, à la ruine de tous les bons principes, au triomphe des utopies subversives, à la perte éternelle des âmes, à tous les malheurs, à toutes les turpitudes, sans mot dire, sans une protestation, sans un effort généreux pour comprimer le torrent dévastateur et arrêter, s'il se peut, l'humanité au penchant de l'abîme Eh bien ! vous ne connaissez pas l'Eglise. Il y a en elle, comme le disait dernièrement un vrai catholique, il y a en elle, malgré des affaiblissements passagers, un principe d'amour, qui tant qu'il lui restera un souffle de vie, la précipitera à la poursuite des âmes dont elle a soif, et lui fera combattre toutes les erreurs, les injustice, les tyrannies, qui pèsent sur l'humanité, et, comme il y a aussi chez ses ennemis un principe de haine qui les pousse à l'attaquer dans ses derniers retranchements, la paix que vous rêvez est illusoire, et la liberté de conscience que vous invoquez n'est pas possible.

Un *certain libéralisme catholique* va plus loin. Non seulement il demande la liberté de conscience ; mais il désire que *même entre catholiques*, on ne soulève pas des *questions brûlantes*, des *polémiques passionnées ;* il prêche *la prudence.* Il n'aime pas voir les catholiques examiner de trop près la conduite des affaires politiques ; il trouve que c'est soulever des *colères dangereuses* que d'assayer à chasser le gallicanisme de la loi et de la politique ; qu'il faut attendre pour cela le moment apportun et *le consentement des chefs politiques.* C'est comme si quelqu'un voyant le feu pris à sa maison se disait : *attendons*, *n'éveillons pas l'attention publique; ne jetons pas l'alarme chez nos voisins :* nos pauvres *voisines emballeraient leur linge et se donneraient un trouble incroyable pour sauver leur ménage ; laissons faire, la pluie ne peut manquer de venir, elle éteindra tout sans bruit et naturellement ; puis, après la pluie, viendra le beau temps.* Elle est venue la pluie, chevaleresques aventuriers, on l'atten-

dait depuis le jour où l'incendie s'est déclaré, c'est à-dire depuis Louis XIV. Seulement, elle s'est trouvée de feu : cherchez maintenant vos trônes, vos institutions, vos sociétés, vos nations ; cherchez vos espérances, vos forces, votre avenir, vos sécurités sociales ; cherchez le respect des lois, des droits, des pouvoirs, de l'autorité vous trouverez de la cendre et des ruines fumantes !

Et qu'on ne vienne pas dire que des laïques généreux, que des prêtres éclairés, que des évêques, aussi pieux que savants,ont approuvé ce *mutisme imprudent* et condamné les *polémiques catholiques* dont il est ici question. Nous dirions tout simplement que ces évêques, ces prêtres, ces laïques sont libéraux ; nous dirions encore qu'il y a des laïques des prêtres, des évêques,non moins pieux et non moins éclairés, qui ont donné l'exemple de ces polémiques ; nous dirions enfin que le Pape, le seul évêque infaillible, les a recommandées et prescrites comme un devoir. S'adressant, en 1865 à la phalange des catholiques, laïques ou non, qui dans la presse ou ailleurs, défendent la vérité, Pie IX disait : « Il est d'usage, le jour de Noël, que nous bénissions une épée, destinée au prince qui s'en servira le mieux pour la cause de la justice. Cette année au milieu de tant de grandes nations armées,de tant de glaives tirés,je regarde, je regarde, et je vois que cette épée de la justice, c'est pour moi que je dois la conserver. C'est moi qui la dois ceindre, et c'est *à vos mains que j'en confie la défense.* Soyez donc fiers, marchez la *tête levée* devant Dieu ; soyez pleins de confiance parmi les hommes parce que c'est vous, et vous seuls, qui êtes armés pour la justice, pour la vérité, pour la dignité et la liberté de l'Eglise. »

Plus que cela, le Pape, tant qu'il a été libre, a eu un journal, qui a traité toutes les questions les plus brûlantes. *Plus* ou *moins que cela encore*, il a béni, approuvé, aimé, cheri, affectionné une *certaine presse* qui, envers et contre certains catholiques, envers et contre certains prêtres, envers et contre certains évêques, n'a jamais cessé de proclamer les vérités, soit disant *compromettantes* du catholicisme.

Il paraît qu'il ne faut pas être *plus catholique* que le Pape, ni *plus prudent* et c'est rationnel. D'un autre côté il n'est pas permis de l'être moins. C'est pourquoi, dans mon âme et conscience, je ne puis qu'approuver des polémiques qu'il approuve, tenter une lutte qu'il recommande et condamner les prétentions des laïques, des prêtres et des évêques qu'il condamne.

Mais assez de ces réflexions, et il demeure suffisamment prouvé que, dans le vrai, comme dans le fond, le *libéralisme catholique*, bien qu'à l'insu de ses partisans, n'est que la résurrection du *gallicanisme* et du *césarisme*.

Reste à dire comment le cesarisme, le gallicanisme et le libéralisme catholique sont condamnés par le Pape infaillible. La tâche n'est pas difficile : il n'y a qu'à ouvrir le Syllabus.

Le *césarisme* et le *gallicanisme*. XXXIX. L'Etat, comme étant l'origine et la source de tous les droits, jouit d'un droit qui n'est circonscrit par aucune limite, (Alloc. *maxima quidem*, du 9 juin 1862).

XLII. En cas de conflit légal entre les deux pouvoirs, le droit civil prévaut (Lettre Apost. *Ad apostolicæ*, du 22 août 1851).

XLIV L'autorité civile peut s'immiscer dans les choses qui regardent la religion, les mœurs et la direction des âmes. Aussi elle peut juger les instructions que les pasteurs de l'Eglise publient, d'après leur charge, pour la règle des consciences ; elle peut même décider sur l'administration des sacrements et sur les dispositions nécessaires pour les recevoir (Alloc. *In consistoriali*, 1 novembre 1850).

XLVIII. Des catholiques peuvent approuver un système d'éducation placé en dehors de la foi catholique et de l'autorité de l'Eglise, et qui n'ait pour but, ou du moins pour but principal, que la connaissance des choses purement naturelles et de la vie sociale sur cette terre, (Lettre à l'Archévêque de Fribourg : *Quam non sine*, du 14 juillet 1864).

L. L'autorité laïque a par elle-même le droit de présenter les Evêques, et peut exiger d'eux qu'ils prennent en main

l'administration de leurs diocèses avant qu'ils aient reçu du Saint-Siége l'institution canonique et les lettres apostoliques (Alloc. *Numquam fore*, du 15 decembre, 1856).

LIV. Les rois et les princes, non seulement sont exempts de la juridiction de l'Eglise, mais même ils sont supérieurs à l'Eglise quand il s'agit de trancher des questions de juridiction ( Lettre Apost. *Multiplices inter*, du 10 juin 1851).

Le *Libéralisme catholique*. LV. L'Eglise doit être séparée de l'Etat, et l'Etat séparé de l'Eglise (Alloc. *Acerbissimum*, du 27 Septembre 1852).

LXXVII. A notre époque, il n'est plus utile que la religion catholique soit considérée comme l'unique religion de l'Etat, à l'exclusion de tous les autres cultes (Alloc. *Nemo vestrum*, du 26 juin 1852.

LXXIX. En effet, il est faux que la liberté civile de tous les cultes, et que le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouvertement et publiquement toutes les pensées et toutes les opinions, jettent plus facilement les peuples dans la corruption des mœurs et de l'esprit, et propagent le fléau de l'indifférentisme (Alloc. *Numquam fore*, du 15 décembre 1856).

XXII. L'obligation qui concerne les maîtres et les écrivains catholiques se borne aux choses qui ont été définies par le jugement infaillible de l'Eglise comme étant des dogmes de foi qui doivent être crus par tous (Lettre à l'Archévèque de Frisingue : *Tuas libenter*, du 21 décembre 1863).

Comme on le voit, je ne fais que citer quelques-unes des erreurs condamnées par le Syllabus : erreurs propres au césarisme, au gallicanisme et au libéralisme. C'est tout le Syllabus qu'il faudrait citer,depuis la dix-neuvième jusqu'à la soixante-dixième erreur. Ce qui précède suffit. D'ailleurs,il est temps de laisser la politique qui tue pour la politique qui vivifie.

La *Théocratie*, messieurs, c'est, avant tout, la politique de l'ordre ; c'est-à-dire la politique fondée sur les éternels principes du droit, de la justice et du bien ; en d'autres termes, c'est la politique qui vient de Dieu qui vit de Dieu et qui mène à Dieu.

C'est la politique d'un autre temps, dira-t-on. La Théocratie ! mais c'est du moyen-âge ! Ne prononcez pas ce mot qu'on ne trouve plus nulle part : il resonne à nos oreilles comme un toscin d'alarme !

Soit : la Theocratie est d'un autre temps. et vous avez même raison de la faire remonter au moyen-âge ; mais ce temps et cet âge, où tout était pourtant à créer, fut un âge et un temps de vie. A cette époque reculée les nations, pour la plupart, n'avaient pas de passé et elles n'etaient riche que de l'avenir ; aujourd'hui les nations ont un passé, mais elles n'ont pas d'avenir. Autrefois, les Pouvoirs étaient chretiens ; aujourd'hui, ils sont athées ; autrefois les nations etaient affermies sur leurs bâses ; aujourd'hui, toutes chancellent et périssent ; autrefois Dieu était pour quelque chose dans l'Etat ; aujourd'hui on n'en veut plus, et voilà pourquoi la Théocratie est une chose vieillie, et voilà pourquoi comme un toscin d'alarme, elle résonne aux oreilles des nations engourdies et agonisantes d'un siècle qui est un siècle de lumière, parce que les incendies dont il est le témoin projettent partout de sinistres lueurs. Et puis, après tout, un toscin d'alarme n'est pas chose à rejeter : ça a quelquefois des tons particuliers qui reveillent et qui sauvent en réveillant.

Quoiqu'il en soit, la Théocratie c'est une politique de vie, une politique d'ordre, et si nous voulons vivre, nous devons revenir à elle, comme à une source vivifiante et régénératrice.

Je dis que la Théocratie est une politique de vie, une politique d'ordre, et je tente de le prouver en démontrant qu'elle repose sur les principes constitutifs de la société. Saint Thomas, commenté par un grand théologien, va nous être ici d'un bon secours.

« La bonté de Dieu, dit l'Ange de l'école, est expansive ou diffusive d'elle-même ; c'est pourquoi il a voulu que toutes ses créatures, sous des rapports différents et à différents dégrés, lui ressemblassent non-seulement dans leur manière d'être, mais aussi dans leur manière d'opérer : *Divina bonita sui diffusiva est ; et ideo voluit ut omnia ei similia essent, non solum in esse, sed etiam in agere* (*Quæst disput*).

« Or Dieu est l'*Etre par soi*, ou l'Etre existant en lui-même et par lui-même ; afin donc que les creatures lui ressemblassent dans leur manière d'être, il les a faites *substances véritables*, car la substance n'est que ce qui subsiste par soi et en soi-même : *Substantia quod per se subsistit* (idem). Mais, sans l'avoir tiré de sa nature, Dieu n'a pas moins créé et fait tout ce qui existe hors de lui, et toutes les créatures n'en sont pas moins son œuvre. Afin donc que ses créatures lui ressemblassent aussi dans leur manière d'opérer, il les a faites *causes* véritables de leurs propres effets et véritables artisans des œuvres qui leur sont propres. Aussi, Dieu, ou la substance infinie et incréée, et les créatures ou les substances finies et créées par lui ; Dieu opérant comme *causes premières*, et les créatures opérant comme *causes secondes*, en vertu du grand privilège qu'il leur a accordé dans sa bonté d'être *causes* ; et enfin des effets réellement produits par ces *causes secondes*, causes par lui, mais semblables à lui : voilà l'ensemble des êtres existants ; voilà leurs rapports essentiels, et voilà leur variété dans l'unité, et leur unité dans la variété, qui constitue l'ordre, la bonté et les harmonies de l'univers. *Voluit ut omnia essent, non solum in esse, sed etiam in agere.*»

Ainsi, selon la pensée de Saint Thomas et de son commentateur, les créatures ressemblent à Dieu, non seulement dans leur manière d'être, mais encore dans leur manière d'opérer. Elles lui ressemblent dans leur manière d'être, car de même que Dieu trouve en lui *éternellement* tout ce qu'il faut pour être *éternellement*, les créatures trouvent en elles *temporellement*, Dieu le voulant ainsi, tout ce qu'il leur

faut pour être *temporellement* ici-bas. Elles lui ressemblent dans leur manière d'opérer, car de même que Dieu est le père, l'auteur, la *cause* de tout ce qui est, les créatures, Dieu le voulant ainsi, sont les *causes* de tous leurs effets. Un exemple rendra la chose encore plus évidente. L'homme est fait à l'image de Dieu, non-seulement parce qu'il a dans son être, ainsi que Dieu, tous les éléments nécessaires à son existence finie, mais encore parce que, dans sa manière d'opérer et, bien entendu, dans les limites finies de son action, il est, ainsi que Dieu, père, auteur et cause : Il porte au dedans de lui-même, le *germe fécond*, *le germe créateur* de la famille et de l'humanité toute entière. Mais écoutons de nouveau.

« Or, la société n'est que l'univers en petit, ou la *pensée divine*, qui a produit l'univers, *reproduite sous différentes formes dans les diverses réunions des êtres intelligents.* Dans toute société conforme à cette pensée divine, c'est-à-dire dans toute société naturelle et parfaite, il doit se trouver une personne indépendante, y tenant la place de Dieu ou de la substance incréée,et de la cause première ; ensuite des personnes subordonnées y jouant le rôle des substances créées et des causes secondes ; mais celles-ci doivent partager la personnalité de la personne suprême et être personnes, elles aussi ; et ces causes doivent partager son pouvoir ou agir par des facultés qui leur soient propres, et en leur propre nom, afin de lui ressembler comme toutes les créatures ressemblent à Dieu dans leur manière d'être et dans leur manière d'opérer : *Ut similia ei sint non solum in esse, sed etiam in agere.* »

Rien de plus raisonnable, Messieurs, que cette doctrine. De même que dans l'univers, il y a une cause première: Dieu ; des causes secondes, dépendantes de la cause première, mais jouissant, à l'exemple de la cause première, du privilège d'être causes, enfin des effets réellement produits par les causes secondes, et possèdant dans leur rôle d'effets, dans de certaines limites, la faculté d'être et d'agir, de même dans toute société naturelle et parfaite, doivent se trou-

ver une personne indépendante, ou le Pouvoir ; des personnes subordonnées, ou le Ministère, et des personnes sur lesquelles ce ministère exerce une action immédiate, ou les sujets ; afin que la société aussi soit *trine* et *une* comme Dieu est *un* et *trine* ; et qu'elle lui ressemble par ce mode de similitude : *Per modum similitudinis*, comme s'exprime Saint Thomas.

« Dans la société *domestique*, le pouvoir suprême, c'est le père ; le pouvoir subordonné ou le ministère, c'est la mère ; les sujets, sont les enfants.

« Dans la société politique, c'est le souverain, ou le représentant, qui est le pouvoir suprême ; les princes du peuples (*principes populi*), les chefs des tribus, des provinces, des communes et des familles, sont le ministère, et tout ce qui est soumis à leur autorité et qui n'a pas d'autorité sur les autres, est le sujet.

« Dans la société religieuse, ou l'Eglise, c'est dans le Souverain Pontife que réside le suprême Pouvoir, le ministère dans les Evêques et dans les Pasteurs de l'ordre inférieur, et le sujet c'est la réunion des simples fidèles.

« Dans l'économie sublîme de la sagesse et de la bonté créatrice, en sa qualité de substance increéée et de cause première, Dieu, je le répète, n'absorbe pas en lui-même toutes les substances créées et toutes les causes secondes ; mais il borne son action providentielle sur elles à leur conserver leur *substantialité*, pour qu'elles existent en elles-mêmes, et leurs *causalité*, afin qu'elles puissent agir elles mêmes, et produire elles-mêmes leurs propres effets.

« De la même manière dans l'ordre social, le Pouvoir suprême, qui y tient la place de Dieu dans l'univers, quels que soient sa forme et son nom, ne doit pas d'après les desseins de ce même Dieu, absorber en lui même toutes les personnes et toutes les Pouvoirs subordonnés ; mais il doit borner son action gouvernementale à leur conserver leur personnalité, afin qu'elles soient toujours elles-mêmes, et leur liberté, afin qu'elles puissent opérer par elles-mêmes. En d'autres termes, le pouvoir suprême n'a pas le droit d'en-

glontir en lui-même, d'effacer, d'anéantir ; mais il a le devoir de surveiller, de diriger et de conserver les Personnes et les Pouvoirs qui lui sont subordonnés, de s'aider d'eux pour gouverner les masses, et de les rendre, autant que possible, libres et heureuses. C'est la vraie *constitution* de la société d'après la pensée chrétienne, d'après la pensée divine, et ce n'est que dans cette *constitution* que le commandement et l'obéissance, l'ordre et la liberté, au lieu de se trouver en état d'opposition et de guerre permanente, et de s'exclure mutuellement, s'y harmonisent avec l'accord d'une parfaite amitié : *Et conjurant amice.* »

On commence à entrevoir quelque chose de la *Théocratie* puisque nous avons une idée de la constitution des sociétés et des Pouvoirs qui les régissent. Un simple coup-d'œil sur l'organisation de l'humanité toute entière, va nous découvrir tout l'horizon *théocratique.*

Ainsi que Dieu, l'humanité, *comme humanité*, est *trine* et *une.* Sa *trinité* est formée des trois personnes suivantes : l'Eglise, l'Etat et la Famille, et son *unité* naît de l'harmonie qui doit exister entre ces trois personnes.

Dans cette trinité admirable la *personne indépendante*, ou *cause première*, est l'Eglise ; les *personnes subordonnées*, ou *causes secondes* sont l'Etat et la Famille, par leurs chefs ; pour les personnes effets, ce sont tous les sujets.

Je dis, Messieurs, que *la personne indépendante* de l'humanité *trine* et *une*, est l'Eglise. En effet, de toutes les personnes de cette *trinité.* l'Eglise et la plus *noble*, la plus *universelle* et la seule *immuable.* La plus noble : c'est l'homme dans sa partie la plus noble, c'est-à-dire, dans sa volonté, dans son intelligence, dans son cœur et dans son âme qu'elle a pour mission d'élever, de développer, de former et de sauver. La plus universelle : Tandis que l'Etat n'embrasse que des individus circonscrits dans un certain espace, l'Eglise, elle, embrasse l'humanité toute entière. La plus immuable : L'Etat change selon la diversité des lieux, des mœurs, des besoins, et des temps ; l'Eglise, au contraire, est partout et toujours la même et ne change pas. Puis l'humanité n'est

pas instituée uniquement, comme plusieurs semblent le croire, pour fonder des empires, former des nations, élever des monuments glorieux et marcher à la conquête du progrès ; l'humanité est instituée pour se sauver : elle ne doit user de la vie matérielle que pour la vie spirituelle et éternelle. De la vient, dans l'humanite, la prééminence de l'Eglise sur l'Etat et sur la Famille ; de là son droit au rôle de *personne indépendante* et de *cause première.*

Comme *personne indépendante* et *cause première*, l'Eglise, étant supérieure à la Famille et à l'Etat, a, par le fait même, droit à leur respect et à leur soumission, précisément comme Dieu a droit à la soumission et au respect de toutes créatures.

Toutefois, qu'on ne s'alarme pas, car de même que Dieu n'absorbe pas en lui-même toutes les substances créées et toutes les causes secondes et qu'il se borne à leur conserver l'existence et l'action ; de même aussi l'Eglise, qui tient la place de Dieu dans l'humanite, ne doit pas absorber en elle l'Etat et la Famille. Sentinelle avancée elle doit leur montrer la voie qui conduit à Dieu et leur laisser une action entièrement libre dans tout ce qui est *purement et simplement*, l'ordre domestique et l'ordre politique.

Ainsi, l Eglise n'est pas,ne peut pas être, « le Pouvoir spirituel jouissant d'une suprématie sans bornes sur tous les pouvoirs temporels, empiétant sur leurs personnes et sur leurs droits politiques, et disposant en maître absolu de toutes les couronnes et de tous les royaumes. » Elle est simplement le Pouvoir spirituel jouissant d'une suprématie absolue dans tout ce qui est du ressort des choses divines. Son domaine est proprement le domaine des âmes, comme le domaine de l'Etat est celui des corps,et des *corps seuls* ; d'où il suit que si l'Eglise n'a aucun droit sur la conduite des choses purement politiques,de son côté,l'Etat ne peut,en aucune façon, prétendre à l'administration des choses divines, et que, lorsqu'il se trouve en face de l'application d'un principe divin dans l'économie sociale et politique, il doit se soumettre absolument à l'Eglise.

Vous avez là, messieurs, toute la Théocratie, et quant à l'organisation des Pouvoirs et quant aux rapports qui doivent exister entre l'Eglise et l'Etat.

Dans tout Pouvoir, dans l'Etat par exemple, il y a une personne *indépendante*, ou le roi, ou qui que ce soit qui joue ce rôle ; puis des personnes *subordonnées*, ou le ministère, personnes ayant elles-aussi une existence et une action ; enfin des sujets ; et le Pouvoir suprême, ou de la *personne indépendante*, doit *borner son action gouvernementale à conserver aux pouvoirs subordonnés, ainsi qu'aux sujets, leur personnalité et leur liberté ;* c'est-à-dire que le roi ne doit pas être à lui seul tout l'Etat, que le ministère et les sujets doivent toujours conserver la *liberté* dans les limites de leur *action* et de leurs *attributions respectives.*

Pour ce qui regarde les rapports de l'Eglise et de l'Etat, l'Eglise à la priorité, la suprématie,et l'Etat est subordonné, mais *libre* aussi, comme tous les *pouvoirs subordonnés*, dans les limites de son *action* et de ses *attributions propres.* En d'autres termes, l'Eglise est *libre*, *indépendante*, *souveraine* et *absolue* dans les *choses divines* ; car tel est son domaine ; puis l'Etat est libre et indépendant dans les choses *purement temporelles* ; car tel est aussi son domaine ; mais comme il y a des milieux ou les *choses temporelles* se rattachent *aux choses divines*, l'Etat dans ce dernier ordre de choses, doit se soumettre entièrement à l'Eglise,la seconder et l'appuyer, mais ne la gêner, ne la froisser, ne la blesser en rien.

Saint Thomas nous a servi pour la premiere thèse, celle de l'organisation des Pouvoirs ; laissons-le confirmer maintenant notre thèse sur les rapports de l'Eglise de l'Etat.

« Si l'homme, dit l'*Ange de l'Ecole*, pouvait par ses forces naturelles parvenir à sa dernière fin, ce serait au roi à l'y conduire. Car dans l'ordre humain, le roi étant le supérieur le plus élevé, à lui seul appartiendrait de diriger à la fin suprême tout ce qui est au-dessous de lui. C'est ainsi qu'en tout et partout nous voyons celui qui préside à la fin ou à l'usage d'une chose diriger ceux qui preparent les

moyens nécessaires pour arriver à cette fin. L'homme de mer dirige le constructeur de navire ; l'architecte dirige le maçon ; le chef des armes dirige l'armurier.

« Mais l'homme ne pouvant, par des vertus purement humaines, parvenir à sa fin, qui est la possession de Dieu, il en résulte que ce n'est pas une direction humaine, mais une direction divine qui doit l'y conduire. Le roi à qui cette direction suprême appartient est celui qui n'est pas seulement homme, mais Dieu en même temps, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, faisant les hommes enfants de Dieu, les conduit au céleste royaume.

« Afin que les choses temporelles et les choses spirituelles ne fussent pas confondues, cette direction a été confiée non aux rois, mais aux prêtres, et surtout au souverain prêtre, le successeur de Saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, le pontife romain, à qui tous les rois du peuple chrétien doivent être soumis, comme au Fils même de Dieu. Tel est l'ordre que Dieu a établi afin que le moins se rapporte au plus, que l'inférieur soit subordonné au supérieur, et qu'ainsi tous arrivent à leur fin. »

Et encore, « chaque royaume n'est qu'un navire dont le roi est le pilote et tous les royaumes chrétiens réunis comme une imposante escadre, dont chaque bâtiment doit, pour arriver au port se rattacher au vaisseau amiral, qui est le royaume visible de Jésus-Christ ou l'Eglise, dont le souverain pontife est le pilote. Si maître qu'il soit sur son navire, chaque pilote n'est pas indépendant. Afin de rester dans l'ordre, il doit toujours manœuvrer d'après les signes de l'amiral de manière à diriger son bâtiment vers le terme final de la navigation. A ce titre chaque roi est obligé de pourvoir au salut éternel de son peuple, soit en ordonnant ce qui peut le procurer, soit en défendant ce qui peut l'empêcher. C'est le Pape qui lui fait connaître l'un et l'autre : de même que c'est l'amiral qui donne des ordres aux capitaines et qui dirige l'escadre. »

Je pourrais, Messieurs, ajouter à ce témoignage du plus grand théologien, le sentiment de tous les Pères, les déci-

sions des conciles et les enseignements infaillibles des Papes. Il y faudrait des *in-quarto* D'ailleurs, à quoi bon ? N'ai-je pas suffisamment établi que si le *Césarisme* est la politique qui tue, la *Théocratie* est la politique qui vivifie ? Je le crois. Et je crois encore avoir atteint le principal but de cette conférence, celui de prouver que la politique est une force secourable pour arriver au vrai. En effet, comme la politique moderne est imbue de principes faux et subversifs ; comme dans l'a ê ıe de l'Etat, mille conflits existent entre l'erreur et la vérite ; comme partout dans la sphère de la société se livre un combat terrible entre Bélial et Jésus-Chrit, n'est-il pas nécessaire, si nous voulons savoir de quel côté est l'étendard de la vérité, d'étudier les vrais et bons principes sur lesquels repose l'ordre social ? Comment donc éviterions-nous l'erreur et embrasserions-nous la vérité, si nous ne cherchions pas à démêler la vérité de l'erreur et à poursuivre celle-ci jusque dans les plus secrets replis de la science politique et sociale ?

Ainsi c'est prouvé, la politique approfondie, étudiée sérieusement doit être comptée parmi les forces vives qui peuvent allumer en nous le divin, le céleste flambeau de la vérité. Et nous devons nous hâter avant de passer à d'autres considérations, d'indiquer quelques-unes des sources vivifiantes où nous devrons aller puiser cette science.

Je vous ai déjà dit, dans ma troizième *conférence*, que la Théologie est une science, indispensable, pour tous ceux, qui, de près ou de loin, s'occupe de politique et que la confusion qui règne, aujourd'hui, au sein des Etats, n'a point d'autre cause que le peu de connaissances théologiques chez les gouvernants, les législateurs et les légistes. Ma conviction est encore la même ; voilà pourquoi je crois nécessaire de poser la Théologie comme la base essentielle et première de la Politique ; et afin de donner plus de force à ce conseil, je l'appuirai d'un témoignage considérable, celui de M. Laurentie.

« Quiconque, dit ce profond génie, sait un peu de philosophie et d'histoire a appris qu'il n'est pas de question politique qui ne soit dominé par une question religieuse ?

« Ainsi la question politique de l'Europe contemporaine est une question d'unité générale ; si les Etats ne forment pas entre eux comme un seul Etat, ils périront tour à tour par la force dominante de la révolution moderne, laquelle, en même temps qu'elle est dissolvante par son principe, se développe sous une loi de solidarité universelle, et par conséquent centuple sa puissance contre des pouvoirs qui n'auraient rien de commun, pas même l'instinct de la défense.

« L'unité politique est donc l'intérêt capital de l'Europe, car c'est la condition de sa vie. Or, l'unité politique se subordonne de toute nécessité à l'unité religieuse ; là où les Etats se séparent par la croyance, il est infaillible qu'ils se séparent aussi par l'intérêt ; et la révolution elle-même, qui vit d'athéisme, sent bien que, si l'Europe était catholique, elle aurait par là même une force invincible de résistance contre les partis ravageurs qui la menacent de destructions toujours nouvelles.

« C'est pour cela que toute œuvre théologique qui tend à l'unité religieuse de l'Europe est une œuvre profondément politique, et à part l'intérêt que nous prenons à des questions d'Eglise, nous avons, même au point de vue le plus terrestre, une puissante raison de suivre les controverses qui ont pour objet de faire tomber des malentendus entre les nations chrétiennes, les plus dignes de vivre dans la même foi et d'embrasser les mêmes autels. »

Si l'on cherche maintenant dans quels termes les codes civils et politiques des nations se trouvent avec la céleste Epouse du Christ, on verra de nouveaux et nombreux motifs d'apprécier la politique aux clartés de la Théologie Depuis les jours de Luther et de Louis XIV, les légistes et les législateurs ont volontairement ou involontairement méconnu, dans leurs codes, plusieurs des principes du *droit divin* et froissé, blessé les droits imprescriptibles de l'Eglise. Pour ne parler que des gouvernements et des législations catholiques, combien en compte-t-on qui sont restés fidèles à l'Eglise. Est-ce la France *gallicane* ? Est-ce l'Italie révolutionnaire ? Est-ce l'Autriche qui a déchiré son Concordat ?

Est-ce la Belgique, naguère encore si libérale ? Est-ce l'Espagne livrée aujourd'hui à tant de principes pervers ? Est-qui ? Est-ce quoi ? Cherchez partout et partout vous trouverez des gouvernements sans *foi* et des législations sans Dieu. Ici, les gouvernements déclarent qu'ils sont supérieurs aux Papes ; là que les prêtres sont des officiers civils et, à ce titre entièrement dépendants de l'Etat ; ailleurs que l'Eglise n'a pas le droit d'acquérir et de posséder ; des législations enseignent que l'immunité de l'Eglise et des personnes ecclésiastiques a tire son origine du droit civil et que la puissance ecclésiastique ne peut exercer son autorité sans la permission de l'Etat ; d'autres refusent à l'Eglise le droit de s'affirmer comme la seule vraie, et erigent en principe la liberté des cultes ; celles-ci disent que le mariage est un simple contrat, décrètent le mariage civil et permettent le divorce ; celles-là abrogent les lois protectrices des communautes religieuses et se permettent même de les supprimer et de les piller au profit de l'administration ; toutes, en un mot, ne tiennent pas plus compte du droit divin et des principes catholiques, que s'ils n'existaient pas. Il s'est même rencontré des gouvernements pour *prescrire* aux évêques de faire *certaines prières.* Et dire que ces lois proviennent de légistes et de legislateurs qui se disent et qui se croient *peut-être catholiques !*

Le fait est que l'ignorance est pour beaucoup dans cette anomalie et cet arbitraire. Il y a dans les codes tels et tels principes gallicans ; on les accepte résolument, dans l'ignorance où l'on est qu'ils sont opposés au droit catholique et on les applique de la même manière qu'on les accepte. Ou bien, on crée des lois sans savoir, sans soupçonner même qu'elles sont en opposition directe avec les droits de l'Eglise ; et c'est ainsi que l'absence des lumières théologiques produit infailliblement dans les lois et, par suite, dans les sociétés, ces sourds malaises et ces déplorables conflits qui précipitent les nations dans un abîme de malheurs.

En Canada où la foi est encore si vive et où les législateurs sont, en général si franchement dévoués, ce n'est pas

le mot précis, *soumis* à l'Eglise, n'avons-nous pas dans quelques unes de nos lois des empiètements sur les droits de l'Eglise ? Certainement. Dira-t-on que ce fait est dû à la mauvaise volonté ? Non. Jusqu'à ce jour du moins, à part de rares exceptions, nos hommes publics ont fait preuve d'un bon vouloir trop admirable pour qu'il soit permis de leur adresser un tel reproche. Ce qu'il faut dire, car telle est bien la vérité, c'est que étant depuis longtemps infusés dans les lois qui ont servi de bases à nos codes et de guides à nos législateurs, le *gallicanisme* et le libéralisme ont pénétré chez nous furtivement, pour ainsi dire, et comme à l'insu. « *Nous avons, je le vois bien, sucé le gallicanisme sans le savoir*, avouait dernièrement un de nos hommes politiques et des plus dignes, *et nous le servons sans le vouloir* ; *qui donc nous délivrera de cette plaie cancéreuse* ?

Ce qui nous délivrera, Messieurs, du gallicanisme et de toutes les autres erreurs politiques, c'est l'étude de la Théologie. Cette divine science nous fera connaître les droits de Dieu et ceux de l'Eglise ; elle nous tracera une ligne de démarcation entre les deux *pouvoirs* et, plaçant chacun dans sa sphère et dans ses attributions, elle nous procurera la pleine harmonie des choses divines et humaines.

Déjà, des polémiques importantes, des controverses opportunes signalent à l'attention des hommes sérieux le besoin d'examiner de près l'orthodoxie de nos lois ; le combat se fait sur toute la ligne ; chacun des combattants défend sa cause avec une ardeur, une intrépidité admirable ; les principes contraires sont mis en présence, les arguments divers se croisent, un peu *rudement* peut-être, mais, n'importe, ils se croisent, ils s'entrechoquent ; la *lumière* ne peut tarder de se faire, et comme, au fond, tous, je crois, désirent le triomphe des vrais principes, tous finiront par se ranger sous l'étendard de la religion, qui est et qui restera, j'en ai l'invincible certitude, la forteresse, le rempart de notre nationalité.

J'ai indiqué, en leur place, les ouvrages de théologie qu'un homme du monde peut étudier avec profit ; il est inutile

de le faire de nouveau. Je me contenterai d'ajouter, aujourd'hui, le Père *Bianchi* ; son *Traité de la puissance ecclésiastique dans ses rapports avec les souverainetés temporelles*, traduit en Français par une plume non moins théologique que savante, est une œuvre de premier ordre et surtout riche en lumière ; *Suarez*, surtout son Commentaire sur saint Thomas ; il y a là des principes qui suffiraient à sauver la politique, si la politique voulait être sauvée ; les *Recueils des actes pontificaux*, des Conciles, l'Encyclique de 1864 et par-dessus tout le *Syllabus*. Plusieurs éprouvent une sorte d'inquiétude lorsque le Syllabus s'offre de leur faire connaître les principales erreurs du temps, rien de plus naturel ; quelque malade qu'on soit, on ressent toujours une espèce de répulsion en face du remède capable de guérir ; n'importe il faut prendre le médicament, si l'on ne veut pas mourir.

Pour ce qui est de l'étude propre de la politique moderne, le *Césarisme*, de Mgr. *Gaume*, les *œuvres politiques* de *Donoso Cortès*, *le Pouvoir Politique* du *Père Ventura*, les *Examens sur la liberté de l'Eglise*, par *Mgr. Parisis*, et les *Ecrits politiques* de M. *le Vicomte de Bonald* sont recommandables à plus d'un titre.

Cependant, comme le libéralisme catholique est la grande erreur du temps, on devra s'attacher d'une manière toute particulière, à connaître à fond une telle question ; ce qui sera toujours possible si on se donne la peine de lire, en le discutant, ce qui a été écrit de plus sérieux et de plus illustre pour ou contre cette doctrine.

Parmi les écrivains les plus autorisés qui ont plaidé la cause libérale catholique, je signalerai *de Montalembert ;* ses *Intérêts catholiques au* 19ème *Siècle* et son *Avenir Politique de l'Angleterre ;* le Comte de *Falloux*, son *Parti Catholique ; Mgr. Dupanloup*, se deux ouvrages : *la pacification Religieuse* et *La Convention du* 15 *Septembre et l'Encyclique du* 8 *Décembre ; l'abbé Godard*, *Les Principes de* 89, seulement la dernière édition, puisque la première a eu les honneurs de l'*Index ;* M. *de Decker*, *Quinze ans* ; Mgr. *Ketteler*, *Liberté*, *Autorité*,

*Eglise*, ou les *grands problèmes de notre époque ; Foisset, de l'Eglise et de l'Etat ; Mgr. Parisis, Cas de conscience.* Disons pourtant pour notre mutuelle consolation que tout n'est pas également *libéral* chez ces illustres et honorables écrivains.

Parmi les ecrivains contraires, je distingue plus particulièrement *Keller* ; son livre sur *l'Encyclique du* 8 *Décembre* est avant tout une œuvre de haute raison politique et de saine theologie. L'auteur a pris pour devise : *La vérité nous donnera la liberté* ; et à chaque chapitre, à chaque page, on sent, en effet, que la vraie liberté est l'œuvre de la vérité ; on comprend que tout l'édifice social repose sur des principes qu'il est impossible de méconnaître, sans appeler, sur le champ, de grands et déplorables ruines ; on devine que l'erreur évoque la tyrannie et toutes les mauvaises passions ; on pressent, enfin, qu'en revenant à la vérité, le monde actuel, conquerra la liberté, cette liberté morale, civile, sociale et politique que le catholicisme peut seul donner et faire régner au sein des sociétés contemporaines. Un autre mérite de M. Emile Keller, c'est d'être demeuré au milieu des questions les plus agitées et les plus brulantes, l'homme du respect; bien different en cela de certains ultramontains et de certains libéraux qui croient n'avoir rien dit, rien prouvé, s'ils n'ont traité irrespectueusement leurs adversaires. L'abbé *Morel* dans ses *Catholiques Libéraux* a, lui aussi, servi grandement la cause de la vérité et de la liberté. Sa polémique sur les œuvres libérales de *Mgr. de Ketteler*, de *l'abbé Godard* et de M. *de Falloux* est pleine de sens, de jugement, de logique et de théologie. Peut être a-t-il tort de discuter la brochure de M. *de la Guéronnière* sur *Napoléon III et l'Italie* comme fesant parti du programme libéral catholique, puisque les chefs de cette école, ont cru devoir avertir publiquement M. le Vicomte que plusieurs de ses principes étaient désavoués par eux. Quoiqu'il en soit, le livre de l'abbé Morel peut dissiper bien des ténèbres et ramener bien des esprits à la saine et vraie doctrine : qu'on le lise donc.

Le Concile du Vatican a soulevé des controverses et fait naître des travaux capables de produire de grandes lumières

sur les principes contraires qui divisent aujourd'hui le camp catholique ; j'en mentionnerai quelques-uns : *Le futur Concile et les questions qu'ils soulève*, ouvrage anonyme, il est vrai, mais c'est son unique défaut. *Les Conciles généraux*, par Mgr. Plantier ; *La société devant le Concile*, de *l'abbé Martinet*, et c'est tout dire ; *Les Principes de 89 et le Concile*, *Grandclaude*, et *Incartades libérales de quelques auteurs catholiques*, par l'abbé Morel.

Je ne dirai pas, Messieurs, que notre état de société nous permette, en Canada, d'appliquer à notre politique tous les principes de l'*école catholique* ni qu'il faille toujours rejeter, dans la pratique, les *expédients* de l'Ecole de Montalembert, de Dupanloup, et de leurs adeptes. Je dirai simplement qu'il faut connaître et affirmer *l'ultramontanisme*, que tant qu'il s'agit de question laissées à la décision des catholiques et dans lesquelles les protestants n'ont aucun intérêt, il ne nous est pas permis, comme catholiques, de trahir la pleine et entière liberté de l'Eglise, ni de froisser, ni de blesser en quoique ce soit les droits de la religion. Quant à nos rapports avec nos frères séparés, la seule politique possible est une sage *tolérance ;* c'est-à-dire leur laisser, au moins tant qu'ils compteront comme une force dans nos parlements, l'exercice plein et entier de leur culte ; autrement on s'exposerait à de déplorable, et funestes représailles. Qui ne sait d'ailleurs que telle a toujoursété la conduite très-louable de nos hommes politiques ? Mais aussi, je le redirai, il ne faut pas se gêner de donner à notre Eglise toutes les franchises qui lui sont dues ; comme il ne faut pas oublier non plus, que notre politique sera ce que nous la ferons. Tous tant que nous sommes nous avons en notre pouvoir une force irrésistible et devant laquelle la politique devra toujours céder. Nous sommes *électeurs*, c'est nous qui choisissons les hommes qui doivent administrer la chose publique. Voulons-nous purifier nos lois de la *souillure gallicane ?* Envoyons au Parlement des hommes franchement ennemis du gallicanisme et décidément *ultramontains*. Voulons-nous que l'Eglise jouisse de tous ses droits et qu'elle soit

véritablement libre, tout en restant unie à l'Etat ? Envoyons au Parlement des hommes qui, tout en rendant à César ce qui appartient à César, rendront à Dieu ce qui appartient à Dieu. Voulons-nous que notre éducation soit toujours sincèrement nationale et profondément catholique ? Envoyons au Parlement des hommes qui seront disposés à retrancher de nos lois telles et telles dispositions en vertu desquelles, des politiques moins bien intentionnés que ceux qui sont aujourd'hui au ministère de l'Education pourraient, un jour ou l'autre, exercer l'arbitraire et faire lever les plus mauvais jours sur notre jeunesse. Voulons-nous que le droit, que la justice, que l'équité, que la morale règne partout et soit sanctionnée par la loi ? Envoyons au Parlement des hommes d'une haute probité et d'une moralité consommée. Voulons-nous qui ? Voulons-nous quoi ? C'est bien simple ; usons de notre force, de notre privilège d'électeurs et n'élisons que des hommes selon nos vues.

Et ne craignons pas, nous n'avons rien à perdre et tout à gagner d'un choix judicieux et éclairé. Ce qu'il nous faut, avant tout, c'est une politique tolérante, mais catholique, très catholique, une politique *théocratique*, une politique vivifiante ?

« Mais que craindrions-nous donc, dirai-je, avec Montalembert, devant qui reculerions nous? Quoi ! nous avons vaincu le respect humain, et nous ne vaincrions pas les chétives inimitiés, les mesquins dangers au devant desquels notre résistance nous conduit ? Quoi ! nous avons appris à lutter contre nos mauvais penchants, contre notre corruption naturelle, contre nos passions les plus fougueuses quelquefois, hélas ! trop rarement, nous avons triomphé ; et nous ne saurions pas lutter contre cette méprisable bande de préjugés vieillis, de mensonges usés, de passions d'emprunt, de chicanes et de sophismes ligués contre nous ! Ce serait nous rendre bien peu de justice à nous mêmes ; car enfin, et ici c'est à vous tous, hommes de mon âge et de ma génération qui combattez avec moi, que je m'adresse ; ...... se trouve t-il donc quelqu'un parmi vous qui soit entré dans cette lutte par ca-

price ou par passe-temps, et qui ait rompu avec toutes les puissances et toutes les popularités du jour, faute d'un meilleur emploi de son temps et de son esprit ? Pas un. Vous le savez tous, c'est le devoir, c'est la foi seule qui nous anime et qui nous soutient ; c'est là le seul arsenal où nous nous soyons armés, et c'est aussi le seul qu'on ne nous enlevera jamais ; car il n'est pas donné à nos ennemis d'y pénétrer sans y devenir à l'instant nos amis et nos auxiliaires. »

Vous l'entendez, messieurs, quand on s'inspire de la foi, on est invincible, et, par suite, on n'a rien à craindre. Allons donc à la foi, allons puiser à cette divine et si féconde source, la politique dont nous avons besoin pour vivre de la bonne vie sociale ; allons à ce divin flambeau ; nous serons *illuminés* par les rayons de sa douce clarté et nous projetterons ainsi dans la société et sur les *illusionnés* qui l'égarent, involontairement peut-être, une bienfaisante lumière qui guidera sûrement nos pas vers l'avenir !

Mais j'abuse sensiblement de votre bonté, Messieurs, et, pendant que vous espérez la péroraison, je m'aperçois que je n'ai encore rien dit de l'*économie sociale*. Toutefois, consolez-vous ; je serai bref.

Les difficultés qui travaillent aujourd'hui le monde sociale, ont leur source dans l'oubli du principe sacré sur lequel repose la société. Le péché de l'homme a tout bouleversé dans le monde. Pour élever l'édifice de la félicité humaine, il a été décidé par la Providence qu'il faudrait pratiquer sans cesse le renoncement et demeurer fidèle à la grande loi du *sacrifice*. C'est par le sacrifice que l'homme dompte ses penchants déréglés, triomphe de la nature mauvaise, pratique la vertu et opère l'œuvre de son salut éternel. C'est encore par le sacrifice qu'il dompte la misère, triomphe de la pauvreté, acquiert l'aisance et même la richesse et adoucit autant que possible sa vie passagère et mortelle.

Cependant, par un aveuglement déplorable, la loi du renoncement est méconnue et le principe sensualiste prévaut de toutes parts et tout particulièrement dans l'économie politique où l'on proclame le principe du développement in-

difini des besoins, c'est-à-dire la satisfaction de tous les besoins matériels, réels ou factices. Aussi les populations tendent-elles, par les mille penchants de la sensualité, à se procurer toutes les jouissances. De là cette séparation de plus en plus profonde de l'économie sociale de l'ordre moral et, par suite, le malaise général qui mine sourdement toutes les sociétés. De là ces commotions soudaines, ces ébranlements multipliés dont nous sommes les témoins et dont malheureusement nous ne tarderons pas à être les victimes.

Ramener les sociétés au principe chrétien, est la seule chance du salut qui reste au dix neuvième siecle, s'il ne veut pas laisser après lui d'irréparables ruines.

Je voudrais pouvoir dès maintenant démontrer la vérité de cette assertion en prouvant que la prospérité, le progrès et le bien-être des nations comme des individus ne sont possibles que par la loi du sacrifice ou le principe du renoncement, mais c'est â peine si le temps me permet d'en dire un simple mot. Peut-être entreprendrai-je prochainement ce travail et tenterai-je d'offrir à mon pays, avec le tribut de ma faiblesse, l'hommage de mon dévouement à toutes les nobles et saintes causes.

Cependant, je ne puis ne pas indiquer aujourd'hui quelques-uns des auteurs où l'on pourra puiser la science économique.

L'école des économistes qui ont plus ou moins donné dans le sensualisme, compte parmi ses adeptes les plus en renom : *Malthus*, *Quesnay*, *Adam Smith*, *Senior*, *A. Clément*, *Thornton*, *Stuart Mill*, *Say* et *Twiss* ; *l'école socialiste* française a pour porte étendard : *Fourier*, *Proudhon* et *Louis Blanc* ; enfin l'école où le principe chrétien est reconnu et posé comme le seul et unique fondement de l'économie, a vu se ranger sous son noble drapeau, des hommes comme *Louis Cibrario*, *Woloski*, *Villermé*, *Chevalier*, *Chs. Périn*, *Cancalon*, *Dunoyer*, l'*abbé Corbière*, *Egron* et un grand nombre d'autres qu'il est impossible, faute de temps, de mentionner ici.

Et la *question ouvrière*, que je ne puis que nommer, ne mérite-t-elle pas la préoccupation de tous les esprits sérieux

et sincèrement dévoués au bien ? Que les besoins qui tourmentent l'ouvrier et le pauvre, que les souffrances qui les agitent, que les aspirations vers lesquelles ils tendent soient l'objet de la sollicitude et du dévouement de tous les hommes éclairés. Il y a aujourd'hui entre le travailleur et l'homme de profession, entre le pauvre et le riche, des malentendus, des ombrages et des défiances qui menacent, même en Canada, de devenir des colères et de bouleverser, de fond en comble, l'edifice social ; et si la classe instruite, si les riches ne descendent pas vers l'ouvrier, s'ils ne lui font pas entendre des paroles de paix et de conciliation, s'ils ne vont pas à l'artisan et au pauvre avec franchise, avec amour, avec dévouement, avec charité, les préventions grandiront, elles deviendront des jalousies terribles, elle se changeront en une haïne implacable ; nos grèves se multiplieront et ayant envahi toute la classe ouvrière, elles ne tarderont pas à alimenter au milieu de nous le feu maudit des révolutions, et, avec nos espérances, s'évanouira notre avenir.

Si, au contraire, nous répandons sur la classe ouvrière les lumières et les dons de l'instruction ; si nous versons sur elle à pleins flots l'arôme des bons exemples et le parfum de la charité, Oh ! alors l'ouvrier, l'artisan, le pauvre aura confiance en nous, il se jettera volontiers dans nos bras, il laissera ruisseler sur nos poitrines quelques-unes de ses sueurs nobles et fécondes, et pendant qu'avec amour nous murmurerons à ses oreilles les doux noms de *Christ*, de *frère* et de *ciel*, un éclair de bonheur luira sur sa physionomie voilee par la fumée des usines et la poussière de l'atelier, son cœur battra généreusement et dans les profondeurs de cette âme consolée naîtront la résignation, l'espérance et toutes les nobles et secourables vertus qui sauvent les sociétés en christianisant le travailleur et le pauvre.

Concluons Messieurs, par une parole catholique.

« Entre la cité du mal et la cité de Dieu, dit Keller, la guerre est permanente. Mais elle a pris de nos jours des proportions plus larges et plus décisives : les hommes et les

peuples y sont engagés, avec toutes les armes d'une civilisation perfectionnée. En des temps simples et grossiers, la société a pu vivre, des siècles, sur des fragments de vérité alors suffisants pour préserver l'ordre, la famille et la propriété. Aujourd'hui, ce n'est pas trop de la vérité complète pour arrêter la dissolution sociale.

« Ceux qui ne voient pas le péril, et qui mettent leur zèle à en trouver et à en combattre d'imaginaires, se font sans le savoir les alliés de l'ennemi, qui ne demande qu'à nous diviser, et à cheminer sans être aperçu jusqu'au cœur de la place. En guerroyant contre l'ultramontanisme, c'est l'Eglise qu'on attaque, qu'on enchaîne, qu'on paralyse. En voulant maintenir l'équilibre entre les ultramontains et les révolutionnaires, on favorise directement le mal religieux, politique et sociale, que signale l'Eglise, et contre lequel toutes nos forces devraient se réunir. On laisse libre carrière aux destructeurs de toute autorité et de toute liberté, et l'on condamne la société à des violences, à des châtiments, infiniment plus nombreux et plus tristes que ceux qu'on prétend lui éviter.

« Pour la liberté illimitée du bien, comme pour la repression raisonnable et modérée des excès du mal, les intérêts de l'Eglise et de l'Etat sont les mêmes. Séparés, l'une et l'autre seront certainement vaincus, et ce n'est pas trop de leur union pour tenir tête aux orages du dix-neuvième siècle. »

---

# NEUVIÈME CONFÉRENCE

---

## NOS FAIBLESSES ET NOS FORCES A L'ÉGARD DE LA VÉRITÉ.

---

### XVII

Monsieur le Président, Messieurs,

C'est aujourd'hui, qu'en arrivant au terme de notre laborieuse tâche, nous rencontrons, sur la voie qui conduit à la Vérité, la noble et divine figure du Christ. Quelle rencontre et dans quel moment !

Pendant que tout dépérit et meurt; au milieu de la confusion générale des hommes et des choses ; au

sein de l'abaissement profond des caractères et des intelligences ; quand la science est une cause d'égarement ; lorsque les temps donnent un démenti à l'histoire ; lorsque les peuples manquent au passé et que l'avenir manque au présent ; lorsque les hommes font défaut aux nations et que l'homme même fait défaut à l'homme ; lorsque les meilleurs esprits, les courages les plus fortement trempés, les âmes les plus généreuses se ressentent aussi du sourd malaise qui travaille et mine sourdement le monde; lorsqu'enfin tout à l'horizon annonce des jours plus tristes que ceux qui finissent, faire la rencontre du Christ, le Verbe Eternel , du Christ qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera demain ; du Christ, regenérateur, sauveur du monde ; du Christ, l'Ordre impérissable, le Bien infini, la Vérite Eternelle ; du Christ, la science incorruptible, la science vivifiante, la science secourable, la science réparatrice, ah ! oui ! faire une telle rencontre et dans un tel moment, c'est revivre, c'est renaître au bien, au beau, à l'ordre, à l'amour, à l'espérance, à la vérité, à la vie, à tout.

Dans ses égarements, ses présomptions et ses souffrances, la science humaine voit se dresser devant elle de terribles problèmes. Quelles que soient sa confiance illimitée et les espérances orgueilleuses qu'elle fonde sur la raison de l'homme déchu, elle découvre chaque jour son impuissance et constate, avec amertume, qu'elle ne trouvera jamais en elle-même les solutions qu'elle poursuit avec tant d'acharnement : fatiguée de tant de laborieuses recherches, découragée de l'inutilite de ses nobles efforts, elle se demande, avec inquiétude, où est la raison de sa saiblesse et quelle peut être la secrète force qui manque à son élan.

Ce qui manque à l'élan de la science, et telle est la raison de sa faiblesse, c'est le Christ.

Pour revivre, pour renaître, la Science a besoin de s'écouler tout entière dans sa source : le Christ. Il faut qu'elle s'élance courageusement des déserts stériles et brûlants du rationalisme, du naturalisme, où l'œil ne rencontre jamais

qu'une navrante aridité, à ce désert fertile et rafraîchissant de la foi et de l'amour dans le Christ, où l'ardeur va si loin et où la raison, ravie de la suprême vision béatifique, sent le besoin de se reposer éternellement, se déclare satisfaite, rassasiée, avoue qu'elle a atteint la hauteur sublime de sa fin et confesse qu'elle a, qu'elle possède toute la science, puisqu'elle *connaît Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum et hunc crucifixum.*

Dire un mot, un simple mot de cette noble et haute spéculation du Christ dans la Science ou de la Science dans le Christ, tel est mon but aujourd'hui. C'est par le Christ que je veux terminer mes travaux. Il m'a semblé que si perdu au milieu de la foule, hélas ! trop peu nombreuse qui s'attache, de nos jours, aux pas du Christ, *je pouvais seulement toucher le bord de sa robe sacrée, je sentirais aussitôt quelque chose de sa vertu divine* et que, dans un généreux élan de gratitude, je trouverais peut-être, en dépit de ma misère et de mon indignité, des accents capables d'unir, dans un cantique d'amour, les joies les plus pures aux espérances les plus réparatrices. Et riche de ma faiblesse, fort de l'attouchement divin, incapable de comprimer plus longtemps ma reconnaissance enthousiaste, je proclame que le Christ, fils de Marie, mais Fils éternel de Dieu avant tout, est le *type*, la *voie*, la *vie* de la Vérité, de la Science.

Et d'ailleurs mon cantique ne sera pas un cantique nouveau : je ne suis que l'écho affaibli de tant d'âmes chrétiennes qui ont rendu au Christ cet hommage. Je sens d'avance qu'il faudra souvent me taire pour écouter et laisser chanter les autres, et, plus particulièrement le Père Gratry, dont les notes harmonieuses retentiront à vos oreilles comme une énivrante symphonie.

« Et d'abord, demande le Père Gratry, qu'est-ce que Jésus-Christ ? C'est le verbe éternel incarné dans l'humanité. Le Christ est Dieu et homme, âme humaine douée de raison et corps humain soumis dans tous ses mouvements et à la raison

et à Dieu. Donc il est le modèle de la sagesse entière, de la science à la fois divine et humaine dont parlent les vrais mystiques, de cette science divine, qui transfigure la science humaine, de cette science humaine. que développe la raison de l'homme, raison que la science divine, infuse et inspirée de Dieu, n'éteint pas, mais rend plus lumineuse. Il est le type de cette science pleine, universelle, qui puise dans la divine révélation de Dieu, dans la lumière surnaturelle ; qui vient de l'âme humaine, qui transfigure le corps, et qui, comme le disait sainte Hildegarde, est une science renfermant à la fois Dieu, l'âme et le corps. Il est le type de cette lumière resultant de toute source, de Dieu directement, de l'âme, du monde des corps ; de cette science incarnée, mais en même temps transfigurée, qui voit Dieu dans chaque être et voit aussi chaque être en Dieu ; de cette lumière, pénétrant tout, dont on a dit : Tout ce qu'on pense, il le faudrait penser avec son âme entière, avec tout son esprit et tout son corps ; lumière dont le Verbe lui-même a dit : Si vous êtes pur, tout votre corps sera éclairé, et votre corps sera pour vous comme un reflecteur de lumière. Il est le modèle de cette sagesse à la fois intellectuelle et morale, qui habite dans la volonte autant que dans l'esprit, qui opère la vérité pour la voir, qui fait la vérité pour arriver à la lumière, qui opère par la vie libre, avant de luire par la vie intellectuelle. Il est le modèle de cette sagesse qui est en nous la lumière chaude, la lumière personnelle, et qui peut dire : je ne suis pas seul, car mon Père est en moi. Et il est le modèle de ces choses, parce qu'il est lui-même ces choses ; il est tout ce qu'il sait : il est Dieu, il est homme ; il est âme raisonnable, il est corps. Il porte dans son corps et son sang le monde visible entier, toute la nature des corps ; il porte l'homme entier, l'âme entière, la raison et la volonté, toute la nature de l'homme ; il est Dieu incarné dans l'âme et le corps ; il est la nature élevée jusqu'à l'union substantielle et personnelle à Dieu. Voyageur sur la terre, il connait le temps, et immuable en Dieu, il voit l'éternité. Il est plus véritablement que Leib-

nitz ne l'a dit de chaque homme, un composé de temps et d'éternité. Il sait ce qui passe, il sait ce qui demeure, il sait l'union et le rapport de l'un à l'autre. Il est donc toute sagesse, il a toute sagesse, et il est le modèle de toute science. »

Entrons maintenant dans le détail de cette ressemblance et cherchons la similitude frappante du Christ et de la Science.

Le Christ *est le fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu du vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais est engendré, consubtantiel au Père ; par qui tout a été fait. La vérité est sortie de la bouche du Très-Haut*, a dit la Sagesse éternelle ; *elle est née avant toute créature. C'est celle qui a fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais : elle a parcouru toute la terre. Elle a été dès le commencement et avant les siècles, elle ne cessera point d'être dans la suite des âges. Elle a poussé des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne, et ses fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance.*

Le Christ avant son incarnation dans le temps était Dieu et il est devenu homme sans cesser d'être Dieu. La Vérité n'a pas commencé d'être le jour où une intelligence s'est élevée radieuse du sein de la terre. La vérité était avant les temps, elle a précédé le commencement des êtres finis et elle a toujours cohabité, coexisté en Dieu. Comme le Verbe dont elle est l'image, elle existait divinement de toute éternité : dans le fond intime de la Divinité, bien au-delà de la création, il y avait une vérité divine ; et cette vérité, aucune intelligence humaine existant alors pour la voir et la connaître, n'avait pas de manifestation humaine, bien que de toute éternité elle fût destinée, comme le Christ, à s'incarner dans l'humanité. Mais le jour à jamais fortuné où la Vérité descendit du ciel et vint habiter dans l'intelligence du premier homme, sans rien perdre de la plénitude de son essence divine, elle revêtit une forme humaine et unit, par un prodigieux mystère, l'humanité à la Divinité. Dès ce

jour il y eut une vérité humaine, comme il y avait eu auparavant une vérité divine et de même que le Christ en se fesant homme ne détruisit ni l'homme, ni Dieu, en se fesant humaine, la Vérité ne changea rien ni à l'ordre divin, ni à l'ordre humain.

Dans le Christ, il y a deux natures et qu'une seule personne. Le même phénomène se produit dans la science Il y a une science naturelle et une science surnaturelle, une vérité surnaturelle et une vérité naturelle ; et cependant ces deux sciences ou ces deux vérites ne forment qu'un seul tout, qu'une même personne. La science naturelle est celle que l'homme peut connaître par lui-même, en vertu des forces naturelles de son intelligence ou de celle de ses semblables. C'est ainsi que l'histoire, la philosophie, les mathematiques, la littérature, la physique, la chimie, la physiologie,etc.,etc ,sont, par plus d'un côté,des sciences naturelles, des sciences finies et accessibles à la raison privée et à la raison générale. La science surnaturelle est celle que l'homme ne peut connaître sans le secours d'une révélation divine et speciale, telle est la théologie, en autant qu'elle touche à l'ordre des mystères purs. Toutefois ces vérités distinctes par leur nature sont une dans leur essence et dans leur personne, et voilà pourquoi il est toujours permis, qu'on parle de philosophie ou d'histoire, de mathématiques ou de littératures, de physique ou de théologie, de dire d'une manière générale et propre, la Science, la Vérité.

« Il y a en J.-C., dit le Père Gratry,deux natures, entières, distinctes, qui ne peuvent se confondre en rien. Il y a en J.-C. deux volontés, deux naturels principes d'action, l'un divin, l'autre humain que l'on ne doit pas plus confondre que séparer. Jésus-Christ est parfaitement Dieu, parfaitement homme ; il a une âme humaine douée de raison,et un corps humain né de la femme. Tout le plan de la science est là. La science totale a deux natures, l'une divine et l'autre humaine, que l'on ne doit pas plus confondre que séparer. De sorte que les philosophes, qui, parmi nous encore, sou-

tiennent que la philosophie et la religion ont le même fond et ne diffèrent que par la forme méconnaissent cette loi essentielle des deux natures, entières, distinctes qu'on ne doit pas confondre. Et ceux qui ne veulent pas que la philosophie et la religion vivent dans un même ensemble, soient rapprochées, comparées, et unies dans une même science et dans une même sagesse, comme dans les deux grands livres de Saint Thomas d'Aguin, et dans les écrits des Pères : ceux-là méconnaissent l'autre loi : « *deux naturels principes d'action, qu'il ne faut pas plus séparer que confondre.* » Et ceux-là, surtout, se tromperaient par un étrange renversement qui méconnaîtraient à la fois ces deux lois, et qui, tout en affirmant d'un côté que la philosophie et la religion ont un même fond commun, soutiendraient en même temps qu'il les faut séparer en pratique et en spéculation ! C'est précisément le contraire qu'il dire : ne point confondre et ne pas séparer. Ne point confondre ce qui est radicalement distinct comme le fini et l'infini comme le créé et l'incréé, et ne point séparer ce que Dieu veut unir dans l'unité de sa personne. Grande leçon pour l'esprit humain !

« Mais de ce qu'il y a en Jesus-Christ deux natures et deux naturels principes d'action radicalement distincts, il s'ensuit, s'il est le modèle de la science, que la science s'égare entièrement, lorsqu'elle prétend tout ramener à un point de départ unique, à une unité homogène, consubstantielle. C'est le travers d'un grand nombre d'écoles. De faux mystiques ont prétendu tirer la science entière de l'inspiration intérieure, ou des articles de la foi chrétienne, ou de la Bible. Il est des logiciens plus ineptes encore, qui ont prétendu tout déduire des premiers principes rationnels. Et, sous nos yeux, les sophistes contemporains, Hégel et son école, entendent déduire le monde entier, toute la nature et toutes ses lois, et tous ses phénomènes de leur premier principe logique, qui est leur Dieu, tel qu'ils le font. Ils ont essaye l'entreprise, ils ont construit un monde par cette logique, et lorsque la nature ne s'est point accordée avec leurs deductions, ils ont soutenu que la nature s'etait trompée. Ils l'ont écrit, et les textes subsis-

tent. Toutes ces aberrations viennent manifestement de ce que l'on ignore le mystère des deux natures. Le corps du Christ, comme l'ont soutenu des hérétiques, n'est point tombé du ciel. Il n'est point composé de je ne sais quelle matière céleste : il est humain, il est né de la femme. Le Christ est un divin fruit du ciel et de la terrre. Quand il naît, le Prophète s'écrie : « La vérité s'est élevée de la terre, et la justice est descendue du ciel ; et la terre a donné son fruit. » Ainsi de la vraie science : elle naît du ciel et de la terre ; son corps ne descend point du ciel ; son corps naît vraiment de la terre. L'âme humaine le conçoit en regardant la terre, par les sens que Dieu lui a donnés, par la raison qui vient de Dieu. Non, dans la science, Dieu n'est pas seul acteur, ainsi que s'exprime Leibnitz ; l'âme de l'homme agit par les sens et par la raison ; de même qu'en Jésus-Christ il y a une âme raisonnable douée de raison, ainsi qu'un corps humain doué de tous les sens de l'homme. Seulement rien ne doit-être séparé de Dieu, rien ne doit tendre qu'à lui seul. Tout se rapporte à Dieu, tout se termine au Dieu vivant et personnel, présent par la grâce et l'amour : car dans le Christ, tout se termine, s'adapte, se rapporte, se continue en son unique et divine personne. »

Ainsi, Messieurs, voilà qui est clair. Il y a une science divine et une science humaine, comme il y a dans le Christ une nature humaine et une nature divine ; mais il n'y a qu'une personne dans la science, dans la Vérité, comme il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, et cette personne de la science, de même que la personne du Christ, c'est quelque chose de divin qui vient de Dieu, qui existe par Dieu et qui doit tendre sans cesse vers Dieu. Sortez de cette spéculation, et vous avez l'erreur, et vous vous trouvez en face d'un insens et d'une anomalie désespérante.

Voulez-vous savoir pourquoi tant d'aberrations et tant de souffrances dans la science moderne ? Jetez un coup d'œil sur le type éternel, sur le Christ. Aux traits effacés de la divine ressemblance perdue, vous reconnaîtrez que c'est pour n'avoir plus voulu suivre son divin modèle que

la science s'est égarée et qu'elle a souffert. Les uns, la tête abaissée vers la terre, ont voulu chercher dans la poussière du chemin les solutions qui leur manquent, et ils ont trouvé de la poussière ; les autres ont voulu laisser loin derrière eux tout le domaine humain et s'envoler dans je ne sais quel milieu impossible, et bientôt, le sol manquant sous leurs pieds, ils ont été précipités dans l'abîme. Ce qu'il faut faire, c'est de prendre un peu de poussière, de la pétrir, d'y faire passer le souffle divin, de faire en sorte que la poussière n'absorde pas le souffle divin et que le souffle divin ne dissipe pas la poussière, mais que l'une et l'autre, tout en conservant une nature distincte, unissent leurs efforts, leur action, de façon à conserver la même personnalité. Ainsi façonnée à la ressemblance du Christ, la science s'animera, elle triomphera de l'erreur et conquerra à jamais l'auréole resplendissante de la vérité.

Le Christ est encore la voie de la Vérité.

Jésus Christ est né, par l'opération du Saint-Esprit, d'une Vierge, nommée Marie, et il s'est préparé par trente années de solitude et de silence à son apostolat divin au milieu de nous. Une opération divine, une intelligence vierge, pure, sainte, chaste, humble et le silence intérieur et extérieur, telle est la voie par laquelle la Science ou la Vérité s'incarnera dans l'homme.

La conception du Christ offre cela de particulier qu'elle se fait sans le concours de l'homme comme père, comme générateur, et que la mère seule agi et apporte le germe qui doit voir s'épanouir L'Homme-Dieu. L'action du Père ordinaire, c'est le Saint Esprit qui se charge ici de l'opérer : il couvre de son ombre la Vierge immaculée, la Vierge éprouve un trasaillement divin dans tout son être ; elle sent qu'une goutte de son sang a cessé d'être sa vie pour devenir une autre vie ; elle devine qu'elle est désormais le tabernacle, le temple où le Fils de Dieu, le Verbe éternel, sans rien dépouiller de sa nature divine, doit revêtir la nature humaine, et, émue, touchée profondément de son bonheur, elle cherche une solitude pro-

fonde,elle fuit tout regard humain,afin d'être toute entière à cette vie divine maintenant éveillée en elle.

Pour que la vérité s'incarne dans l'âme, il est nécessaire que la mère soit humaine et que le Père soit divin. L'intelligence est la mère et Dieu est le père. L'intelligence ou la raison a son action dans cette mystérieuse conception ; elle a son travail secret sans lequel la Vérité ne revêtirait jamais la nature humaine. Dieu aussi à son action ; il a son travail secret sans lequel la Vérité ne revêtirait jamais la nature divine. Dans les conceptions ordinaires, la vie s'éveille et naît par le double concours de l'homme et de la femme ; mais aussi cette vie, ainsi produite,est chétive, malade et périt bientôt. Dans les conceptions de la Vérité, si les deux artisans, si les deux générateurs sont hommes et mortels, comme l'homme et la femme, la vérité sera chétive, malade et périra bientôt ; elle n'aura rien des vertus du Christ ; elle ne pourra rien ni pour la lumière de l'intelligence, ni pour l'énergie de la volonté, ni pour le bonheur de l'âme, ni pour la quiétude et le salut du genre humain.

Pour que Dieu consente à couvrir la raison de son ombre créatrice, il faut qu'à l'exemple de Marie, la raison soit vierge, pure, chaste et humble. Nos fiançailles avec la Vérité sont à ce prix. Une intelligence qui ne s'est pas lavée et purifiée de toute souillure et de tout péché ; une intelligence, une raison qui n'a pas reconnu sa faiblesse et sa misère, ne recevra jamais la visite de Dieu, Dieu ne viendra pas la remuer profondément, il ne creusera pas en elle son sillon lumineux, il n'y déposera jamais le germe fertile de la vérité, et cette raison, comme le champ que la main du laboureur n'a jamais fertilisé, sera pour toujours stérile. La pureté, la simplicité et l'humilité appellent Dieu comme une glace polie appelle les rayons solaires Tant que la raison ne s'élève pas jusque-là,elle ne rencontre pas le rayon lumineux, elle demeure dans les ténèbres et n'enfante pas la Vérité. Si, au contraire, elle y atteint, il arrive que

Dieu vient à elle et lui découvre dans une merveilleuse lumière, la science qu'elle cherche.

Et qu'on ne dise pas que j'avance ici des principes faux démentis par l'expérience : que la Vérité peut s'incarner dans la raison humaine sans le secours de Dieu ; que l'intelligence n'a pas besoin d'être pure, vierge et humble pour se li[illegible] la Vérité et que le Christ n'est pas la voie de la Vie et de la Science. J'invoquerais des témoignages, je ferais un procès, je citerais au tribunal de la vérité, les génies les plus illustres, les plus considérables, je leur demanderais ce qu'est la science dont Dieu n'est pas l'inspirateur, et ce que peut, pour la vérité, une raison maculée, flétrie par le péché et enflée d'orgueil ? Je citerais St Augustin, ce génie immense ; je lui demanderais ce qu'il a appris des hommes, ce que lui a appris Platon et ce qu'il aurait su, s'il n'avait eu pour maître que l'illustre grec ? Saint Augustin, pour toute réponse, se tournerait vers le Christ, et, à travers les émotions de son âme sauvée et les clartés de son intelligence, de sa raison christianisée, il laisserait tomber de ses lèvres brûlantes d'amour, cette prière de la reconnaissance et ce *Te Deum* de la gratitude :

« Il vous plut de me montrer, Seigneur, que vous résistez aux superbes, mais que vous donnez la grâce aux humbles, et combien ce fut de votre part une miséricorde infinie d'avoir enseigné aux hommes la voie de l'humilité, en permettant que votre Verbe se fît chair et habitât parmi eux. Vous me procurâtes par un certain homme, enflé d'orgueil, quelques livres des platoniciens qui avaient été traduits du grec en latin. Je les lus, et je vis qu'on y cherchait à persuader par beaucoup de raisons, quoique non dans les mêmes termes : Qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu ; qu'au commencement il était en Dieu, que tout a été fait par lui et que rien n'a été fait sans lui, que ce qui a été fait en lui est la vie, que la vie est la lumière des hommes, que la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont pas comprise ; que l'âme de l'homme

quoiqu'elle rende témoignage à la lumière, n'est pas elle-même la lumière, mais que le Verbe est la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a pas connu. J'y lus ces choses, mais je n'y lus pas que le Verbe est venu chez les siens, et que les siens ne l'ont pas reçu, et qu'il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu à ceux qui l'ont reçu, et qui croient en son nom. J'y lus encore que le Verbe est Dieu, qu'il n'est pas né de la chair, ni du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais de Dieu. Je n'y lus pas que le Verbe se fût fait chair, et qu'il eût habité parmi nous. Après cette lecture, qui m'avertissait, ô mon Dieu, de chercher la vérité incorporelle, j'aperçus votre nature invisible présente à mon esprit par toutes les choses que vous avez faites ; mais je me sentis repoussé au fond des ténèbres de mon âme par quelque chose qui ne me permettait pas de vous contempler. J'étais certain que vous étiez et que vous étiez infini, n'habitant aucun espace limité ou sans bornes ; j'étais certain que vous etiez vraiment toujours le même, immuable, et que tout venait de vous, par cela seul que quelque chose est ; j'en étais certain, et cependant je ne pouvais entrer en jouissance de vous. Je parlais comme un habile, et, si je n'avais trouvé dans le Christ, notre Sauveur, la route que vous avez tracée pour mener à vous, j'aurais péri malgré mon habileté. Je voulais paraître sage, j'étais plein de mon propre châtiment en étant plein de moi-même ; et je ne pleurais pas ; au contraire, j'étais vain de la science. Car il me manquait le fondement de l'humilité, qui est le Christ-Jesus, et il me manquait la charité, qui édifie sur ce fondement. Etait-ce dans les Platoniciens que je pouvais apprendre l'une et l'autre ? Je crois, Seigneur, que vous me fîtes tomber leurs livres dans les mains avant vos Ecritures, afin que je gardasse le souvenir de l'impression qu'ils avaient produite en moi, et que, plus tard, devenu doux par vos livres, guéri de mes blessures par votre attouchement, je comprisse la différence qui existe entre la pré-

somption de l'esprit et la confession du cœur, entre ceux qui voient où il faut aller sans voir par quel chemin et ce chemin lui-même de notre heureuse patrie, que vous avez destinée, non pas seulement à être aperçue de loin, mais à être habitée. »

Et si la parole d'un aveugle rendu à la lumière, ne suffisait pas, j'invoquerais celle d'un homme qui, après avoir vu la pleine lumière, a fini par être aveugle, pour avoir voulu arriver à la Science ou à la Vérité par une voie purement humaine sans la pureté, la chasteté et l'humilité de la raison. J'invoquerais le malheureux Jouffroy, je lui ferais dire ce qu'il en coûte de renoncer au Christ et de s'appuyer orgueilleusement sur les hommes :

« Né de parent pieux et dans un pays où la Foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de ma vie, et toute la suite de mon education avait contribué à former en moi ces dispositions sérieuses. Pendant longtemps les croyances du Chrstianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme. Aux questions qui étaient pour moi les seules qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses ; et ces réponses, j'y croyais, et, grâce à ces croyances, la vie présente m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuage l'avenir que doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre dans ce monde, tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre, comprenant la vie dans ses deux phases et le mot qui les unit, me comprenant moi-même, connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant pour la bonte de ses desseins, j'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent interesser l'homme.

« Mais dans le temps où j'était né, il était impossible que ce bonheur fût durable, et le jour était venu où du sein de

ce passible édifice de la religion qui m'avait accueilli à ma naissance, et à l'ombre duquel ma jeunesse s'était écoulée, j'avais entendu le vent du doute qui de toutes parts en battait les murs et l'ébranlait jusque dans ses fondements. Ma curiosité n'avait pu se dérober à ses objections puissantes semées comme la poussière dans l'atmosphère que je respirais par le génie de deux siècles de scepticisme. Malgré l'effroi qu'elles me causaient, et peut-être à cause de cet effroi, ces objections avaient fortement saisi mon intelligence.

« En vain mon enfance et ses poétiques impressions, ma jeunesse et ses précieux souvenirs, la majesté, l'antiquité, l'autorité de cette foi qu'on m'avait enseignée, toute ma mémoire, toute mon imagination, toute mon âme, s'étaient soulevées et révoltées contre cette invasion d'une incrédulité qui les blessait profondément, mon cœur n'avait pu défendre ma raison.

« La divinité du christianisme une fois mise en doute à ses yeux, elle avait senti trembler dans leurs fondements toutes ses convictions ; elle avait dû, pour les raffermir, en examiner la valeur ; et avec quelque partialité qu'elle fût entrée dans cet examen, elle en était sortie sceptique. C'est sur cette pente que mon intelligence avait glissé, et que peu à peu elle s'était éloigné de la foi.

« Mais cette mélancolique révolution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience ; trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable pour que je m'en fusse avoué le progrès. Elle s'était accomplie sourdement par un travail involontaire dont je n'ai pas été complice, et depuis longtemps je n'étais plus chrétien que dans l'innocence de mon intention, j'aurais frémi de le soupçonner ou cru me calomnier de le dire. Mais j'étais trop sincère avec moi-même, et j'attachais trop d'importance aux questions religieuses pour que l'âge affermissant ma raison, et la vie studieuse et solitaire de l'école

fortifiant les dispositions méditatives de mon esprit. cet aveuglement sur mes propres opinions pût longtemps subsister.

« Je n'oublirai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où longtemps après l'heure du sommeil j'avais coutume de me promener ; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas ; je suivais avec anxiété ma pensée qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles.

« En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'est cher et sacré, l'inflexible courant de ma pensée était plus fort ; parents, famille, souvenirs, croyances, ils m'obligeaient à tout laisser, l'examen se poursuivait plus obtiné et plus sévère, à mesure qu'il approchait du terme et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors qu'au fond de moi-même, il n'y avait plus rien qui fût debout ; que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu et sur ma destinée en cette vie et en l'autre, je ne le croyais plus. Je l'avais cru sur la foi du fait que maintenant ma raison ne pouvait plus admettre, et par conséquent je ne le croyais plus. Puisque je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire, je ne pouvais plus l'admettre, je le rejetais. »

Eh, Joffroy, dis-nous, que se passa-t-il alors en ton âme déchristianisée. Que devint ton intelligence lorsqu'elle eut ainsi chassé la foi ? Au fond de l'abîme où t'avait précipité l'orgueil de l'esprit, quels furent tes regrets et tes torpeurs ? Quels souvenirs du Christ, de son union d'autrefois et de ses

consolations divines ? Que pensas-tu du passé ? Que reçus-tu du présent ? Qu'espéras-tu de l'avenir ? Parle !

« Ce moment fut affreux, et quand vers le matin je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée, qui venait de m'y exiler et que j'etais tenté de maudire. Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie. Dire de quels mouvements ils furent agités serait trop long. Bien que mon intelligence ne considerât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine ; par des retours violents elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus ; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi. »

Mais Jouffroy restera-t-il cloué à ce doute mortel et abîmé dans une telle souffrance ? Ayant déserté la voie qui mène à la vérité, où ira t-il ? que fera-t-il ? Vers qui tournera-t-il ses regards et son cœur ? Frappé d'une cécité complète, pris de vertige, promènera-t-il ses pas incertains de Babylone à Jéricho, et, là, dans cette ville fortunée, attendra-t-il que le Nazaréen passe pour lui crier, malgré les clameurs de la foule, et dans un suprême élan d'amertume, de détresse et aussi de foi et d'espérance : *Fils de David, ayez pitié de moi ! Vous êtes la lumière, la voie de la Vérité ! Ayez pitié de moi !* Hélas ! Non ! L'infortuné restera dans Babylone où le Christ ne passe point, dans Babylone où la voix de l'homme impuissant répond seule à la détresse de celui qui souffre, dans Babylone où un monde qui n'est plus est la seule espérance d'un monde qui s'en va ; dans Babylone, enfin, où l'orgueil a évoqué des ruines qui appellent des ruines et des cendres que les vents portent, de leur souffle puissant, aux quatre coins du monde, comme pour laisser partout la trace maudite d'un anathème éternel.

« Les convictions renversées par la raison, poursuit Jouffroy, ne peuvent se relever que par elle, et ses lueurs s'éteignaient bientôt. Si en perdant la foi j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps ; la fatigue m'aurait assoupi, et ma vie se serait endormie comme tant d'autres, endormie dans le scepticisme. Heureusement, il n'en était pas ainsi ; jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes que depuis que j'en avais perdu la solution. J'etais incrédule, mais je détestais l'incrédulité, ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine, n'ayant plus la lumière de la foi pour la résoudre, il ne me restait plus que les lumières de la raison, pour y pourvoir. Je résolus donc de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie, s'il le fallait, à cette recherche ; c'est par ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie, qui me sembla ne pouvoir être que cette recherche même. »

La philosophie combla-t-elle le vide de cette âme dévastée ? L'homme et l'homme seul, sans le secours de Dieu, réussit-il à inonder la raison de Jouffroy de la lumière qui donne le repos et qui procure la béatitude de l'intelligence ? Voyons :

« Ainsi s'écoulèrent pour moi les deux premières années de mon professorat ; et, si l'on veut réfléchir aux travaux qui les remplirent, on croira facilement qu'ils ne laissèrent aucune place à l'examen de ces questions générales, dont je m'étais plaint d'abord de ne point trouver la solution dans l'enseignement qui m'était donné. J'etais appelé à mon tour à professer une science dont je ne savais pas même l'objet.... Je dois même ajouter, pour être vrai, que l'ajournement de ces questions m'était devenu moins pénible... Toutefois, la préoccupation n'en était pas éteinte dans mon cœur ; elle y subsistait tout entière ; et par intervalles, quand j'avais quelques heures à rêver la nuit à une fenêtre, ou le jour sous les ombrages des Tuileries, des élans inté-

rieurs, des attendrissements subits, me rappelaient à mes croyances passées et éteintes, à l'obscurité, au vide de mon âme et au projet toujours ajourné de le combler. »

Hélas ! cette pauvre âme n'a jamais pu combler le vide immense que la philosophie rationaliste, que la science sans Dieu avait produit en elle. Elle n'a pas traîné, ici-bas qu'une existence malheureuse et agitée par tous les vents contraires ; privée de la divine boussole, écartée de la voie droite, de la seule voie que mène, par la vérité, au bonheur, et à la paix, elle a terminé sa course dans l'amertume. Pourtant, avant de quitter une scène où elle avait combattu tant de combats intellectuels, et touché à tant de systèmes, elle crut devoir affirmer que, *tous les systèmes scientifiques, que toute philosophie sans autorité divine, ne mène à rien et que vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne.* Espérons que le Christ a recueilli cette parole tout palpitante d'angoisses, qu'il s'est approché de cette âme désolée et que, dans son infinie miséricorde, il lui aura fait l'invitation éternelle : *Venez à moi, vous qui êtes fatiguée, et je vous soulagerai.*

Si donc, Messieurs, nous voulons que la lumière origine dans notre intelligence obscurcie ; si nous voulons que la *Vérité se fasse chair et vienne habiter parmi nous*, nous devons favoriser une conception semblable à celle du Christ dans le Sein de la Vierge Marie. Il faut faire de notre âme un miroir sans tache, il faut nous anéantir par une humilité profonde, il faut allumer en nous le feu divin de la chasteté et conserver à notre intelligence sa virginité sacrée. Et notre âme, notre intelligence sera tout cela, si elle permet à l'Esprit-Saint, à Dieu de la couvrir de son ombre, de remuer en elle le *germe-Vérité.* Si c'est l'homme que nous appelons pour cette mystérieuse opération, le germe vérité sera remué, il est vrai , il s'animera, se développera et aura même son épanouissement ; mais il ne produira qu'une vérité mortelle et périssable, une vérité faible, incapable de s'élever, de planer dans les hauteurs. L'intelligence ne pourra embrasser l'horizon immense, elle ne saura nager

dans l'océan de lumière ; il restera en elle un côté faible, un côté ténébreux ; il y aura en elle un abîme qui ne sera jamais comblé et qui appellera d'irrémédiables souffrances, de navrantes infortunes, de désolantes défaillances Cette science ainsi conçue sans le secours et loin des regards de Dieu, c'est le vide ; et le vide de la science, c'est le vide de l'intelligence ; ce vide de Joffroy, vide que couronnent de sombres nuages, pleins de foudres, et qui se trahit par une tempête d'angoisses si extrêmes.

Aussitôt que le Verbe a pris naissance en elle la Vierge se retire dans le sanctuaire, évite tout regard humain et s'abîme dans une prière continuelle. Il doit en être ainsi de l'intelligence dans les jours heureux où la Vérité s'incarne. Il faut qu'elle se retire dans le sanctuaire de la grâce,qu'elle fuie le contact de ceux qui n'ont qu'une vérité humaine, et qu'elle fasse de ce moment fortuné une prière continuelle

La grâce, Messieurs, je ne la définirai pas ; si je le fesais, je dirais qu'elle est le *denier de Dieu*, son *argent*, sa *monnaie*, monnaie sans laquelle l'âme ne peut acquérir aucun des biens de Dieu. Ce que je ne puis taire, c'est que pour recevoir le denier de Dieu ou la grâce, il faut veiller sur les sens, afin qu'il ne s'égarent pas dans le monde extérieur, veiller sur son cœur de peur qu'il ne s'attache aux consolations passagères et aux affections criminelles, veiller sur son intelligence dans la crainte qu'elle detourne ses regards de la *vraie lumière*. En se retirant de tout ce qui est extérieur, en se dépouillant de tout amour qui exclut l'amour divin, en renonçant à tout plaisir frivole, en évitant toute vaine recherche de soi-même, on prépare le fond intime de son âme au travail secret de Dieu ; la vérité incarnée se développe : rien ne la gène, aucune secousse ne la trouble et, comme elle se forme sans agitation, elle brise son enveloppe trop étroite, elle naît à la vie, bientôt elle grandit, prend des proportions respectables et répand partout des clartés célestes.

Que d'intelligences, cependant, après avoir conçu la science, ne veulent pas se retirer dans le tabernacle de la

grâce ! Il leur en coûte trop de vaincre les passions mauvaises, les séductions mondaines, les attraits sensuels et les plaisirs mensongers ! Elles se livrent entièrement aux choses extérieures et ne donnent rien au recueillement. Qu'arrive-t-il ? L'âme se répand au dehors, elle s'évapore, si je puis ainsi parler, s'affaiblit ; et la vérité, n'étant pas assez alimentée, s'éteint ; ou plutôt, elle s'envole, elle va chercher ailleurs une terre moins ingrate et un sol plus généreux.

Afin de ne pas apporter d'entraves à l'heureuse conception de la Vérité, l'intelligence doit éviter les regards des hommes. La mère qui sent qu'une vie nouvelle se développe dans son sein, éprouve, par une loi providentielle, le besoin de dérober son état à tout regard profane. C'est une pudeur admirable et qui, dans l'économie physiologique, produit les plus heureux résultats. Il doit en être ainsi de l'intelligence pendant tout le temps de sa première perception de la Science, de la Vérité: la pudeur doit lui faire fuir le contact de ceux qui n'ont qu'une science humaine. Un jeune homme après avoir terminé son cours classique, et au moment où il se livre à des études plus vastes, plus étendues, s'il ne veut pas que la Vérité périsse en lui, ou ne devienne *monstreuse* en se mêlant à l'erreur, est obligé d'éloigner de son intelligence tous les ouvrages sans lumière, sans science divine. Rousseau, Voltaire, Renan, Cousin et tous les prétendus savants qui n'ont point voulu que Dieu fût la base et le couronnement de leur science, porteraient de mortelles atteintes aux imprudents qui laisseraient une telle science pénétrer dans leur intelligence. Avant de sonder l'abîme de l'erreur, il faut prendre des forces et assurer son regard ; autrement la tête tourne, une secousse intérieure fait perdre l'équilibre et on tombe infailliblement.

Pourquoi trouve-t-on tant de jeunes gens qui vont chaque jour grossir les rangs de l'indifférentisme, de l'incrédulité et de l'ignorance ? Comment se fait-il que tant de riches natures, et que tout appelle à la possession paisible de la pleine vérité, finissent par s'égarer et se perdre ? Dira-t-on que ces jeunes gens sont des intelligences vul-

gaires, ou prédestinées à l'erreur ? Affirmera-t-on qu'ils subissent la pression et le prestige de leur temps ? Sans doute nous traversons une époque malheureuse ; il y a dans l'atmosphère de notre grand siècle,à côté de la lumière, d'épaisses ténèbres, mais la lumière est toujours la lumière et il suffit d'avoir des yeux pour l'apercevoir. Sans doute encore l'erreur et la vulgarité sont le partage de plusieurs ; mais ce partage ce n'est pas Dieu, moins encore le destin, qui le fait : depuis qu'*est venue la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, c'est-à-dire de toute éternité, les hommes sont appelés à la possession de la Vérité ; *S'il y a si peu d'élus*, c'est qu'il y en a peu qui répondent à l'appel. Non ! personne n'est condamné à l'égarement, et toute intelligence qui se fourvoie, se fourvoie par sa faute. Et ceux-là surtout sont grandement coupables qui, trop faibles encore pour marcher d'un pas ferme dans la voie droite, portent leurs pas chancelants dans les sentiers ténébreux de l'erreur. Avant de pénétrer dans la nuit de l'athéisme, du rationalisme, du matérialisme, etc., il faut se familiariser avec la vérité catholique, en avoir bien saisi toute la profondeur et toute la bonté. Si donc nous voulons voir la lumière pure s'allumer en nous, fuyons le contact de ceux qui n'ont qu'une lumière fausse ; fuyons tout regard dans lequel ne brille pas le feu divin ; car telle est la voie.

Pour faciliter en elle le développement du Verbe,la Vierge Marie s'abima dans la prière ; ainsi devons-nous agir si nous voulons que la Vérité croisse en nous. Mais ici c'est encore le Père Gratry qu'il faut écouter.

« La prière est la respiration de l'âme en Dieu. L'âme prie longtemps sans le savoir. L'âme des enfants, dans leurs années pures, prie et contemple,sans réfléchir, avec la force et la grandeur de la simplicité. Mais après ces années passives, viennent les années actives et libres. La prière libre, avec conscience d'elle-même, formera l'homme en vous et développera en vous, à l'image de Dieu, la personnalité, qui est implicite et latente dans l'enfant. »

Mais comment faut-il prier ? faut-il se mettre là à réciter des formules qui endorment ou à méditer des sujets, dans lesquels on divague ? Que faut-il pour éviter ces faiblesses. Voici :

« Méditez en écrivant. Ecrivez lentement, parlez à Dieu que vous savez présent, écrivez ce que vous lui dites, priez-le de vous inspirer, de vous dicter ses volontés, de vous mouvoir de ses sentiments intérieurs,purs, délicats, simples, qui sont sa voix, et qui sont infaillibles. Et en effet, s'il vous dit : « Mon fils, sois bon. » Cela peut il être trompeur ? S'il vous dit : Aime-moi par dessus tout : sois pur, sois généreux, sois courageux ; aime les hommes comme toi-même ; pense à la mort qui est certaine, qui est prochaine ; sacrifie ce qui doit passer ; consacre ta vie, à la justice et à la vérité, qui ne meurent pas. » Direz-vous que ces révélations ne sont pas infaillibles ? Et si, dans le même temps, l'amour énergique de ces vérités manifestes vous est comme inspiré au cœur par je ne sais quelle touche divine qui saisit et qui fixe, direz-vous que la source de ces forces ardentes et lumineuses n'est pas Dieu ? Et si, sans rien ajouter d'arbitraire et d'inutile à ces impressions fortes et à ces lumières simples, vous les écrivez toutes brûlantes, pensez-vous que vous n'en serez pas doublement saisi, et que la distraction et le sommeil interviendront dans cette méditation ? Quelqu'un disait,—c'était une femme : — « Oh ! je ne veux plus méditer ainsi : cela me fait trop d'effet. » Essayez, et j'espère que plus d'une fois vous cesserez d'écrire pour tomber à genoux, et pour verser des larmes.»

On ne sait pas, Messieurs, ce que Dieu prépare à la prière, à cette prière de l'intelligence pendant que le cœur se préoccupe de Dieu, et à cette prière du cœur pendant que l'intelligence travaille. Ce qui se passe alors dans l'âme qui prie, nulle langue humaine ne saurait l'exprimer. C'est l'âme peut-être qui traverse d'un vol rapide le sein de Dieu et qui revient ensuite imprégnée d'un doux parfum de pureté, de noblesse, de grandeur et de force. Si son duvet est pénétré d'huile, l'oiseau qui se baigne dans l'onde pure de

notre golfe St Laurent, s'y plongera avec complaisance et reparaîtra en produisant de douces ondulations ; telle l'âme pénétrée de l'huile sainte de la prière, plongera dans l'océan de la vérité, en pénètrera l'insondable profondeur et surnagera sans cesse admirablement

La prière, Messieurs, et la lumière qu'elle appelle, c'est l'union intime avec Dieu ; c'est Dieu lui-même dans son essence qui frappe l'âme et qui lui raconte quelque chose de ce qu'il connait, de ce qu'il aime, de ce qu'il opère éternellement. L'âme qui prie *s'unit si intimement à Dieu, elle prend une si forte teinte divine, que si elle pouvait se voir, elle croirait contempler Dieu. Et celui qui la verrait ainsi toute revêtue, toute teinte de l'essence divine, puiserait dans cette vue d'ineffables délices ; car dans cette union Dieu et l'âme sont en quelque sorte une seule et même chose, non par nature, mais par un pur effet de la grâce.*

Et si on me demande maintenant pourquoi la prière doit accompagner le développement de la vérité, de la science en nous, je dirai : parce qu'elle est la conscience de notre faiblesse, et que sans la connaissance de notre faiblesse nous ne pouvons rien ni dans notre volonté, ni dans notre intelligence. Prenez une âme qui ignore son néant, que pourra-t-elle sur sa volonté ? Comment reconnaîtra-t-elle la nécessité de résister au torrent de perversions qui l'entraîne, si elle ne se croit pas pervertie par le vice même de son origine ? La volonté orgueilleuse s'attribue le bien qu'elle ne fait pas et ignore le mal qu'elle fait. N'étant nullement en garde contre les causes de tant de dangers qui l'environnent de toutes parts, elle marche avec une sotte assurance dans des sentiers périlleux où elle succombe chaque jour. Prenez une âme orgueilleuse, que pourra-t-elle sur son intelligence ? Comment pourra-t-elle se persuader qu'au fond de toute Vérité, se rencontrent des profondeurs qui défient son regard ? Se dira-t-elle, je ne suis que le reste d'une grande force ; il y a eu en moi une perturbation malheureuse ; primitivement j'aurais pu m'élancer dans les hauteurs sublimes de toute science ; mais le péché a rogné mes

ailes et je ne puis désormais qu'effleurer d'un vol embarassé des rivages connus, pour m'élever plus haut, pour fendre l'espace et planer dans les régions supérieures, un secours divin m'est indispensable ; — je le demande l'intelligence orgueilleuse se dira-t elle toutes ces choses ? Non. Aussi tentera t-elle ce qu'elle ne peut pas et finira-t-elle par s'égarer infailliblement, comme s'égare sur une mer inconnue le nautonnier sans boussole. Et voilà pourquoi il faut prier, si on ne veut pas se fourvoyer et se perdre ; car encore une fois, prier, c'est reconnaître son impuissance, sa misère et son néant. La prière, la vraie prière se tient à la porte du temple ; de cette humble place elle embrasse toutes les vastes et prodigieuses proportions de l'édifice où habite le Saint des Saints ; elle s'aperçoit bientôt qu'elle n'est qu'un point dans cette gigantesque construction ; elle s'humilie profondément, elle confesse sa faiblesse, elle se frappe la poitrine, elle fléchit le genoux, elle courbe son front et lui fait toucher la poussière du parvis ; son cœur s'échauffe, s'enflamme ; ses lèvres murmurent une prière ; elle se relève, elle sort ; mais Dieu qui l'a vue, la déclare justifiée ; c'est-à-dire que Dieu vient habiter en elle et l'inonde de mille lumières célestes.

Prions donc ! Prions, reconnaissons notre néant, avouons notre impuissance à tout comprendre, à tout saisir, à tout connaître ; disons franchement à Dieu que nous sommes ignorants et que s'il ne consent à devenir notre instituteur, notre magister ; notre intelligence sera éternellement impuissante ; racontons-lui ce qui se passe autour de nous ; parlons-lui de ce courant de l'erreur qui roule partout ses eaux bourbeuses, de cet écueil de la libre pensée où tant d'intelligences vont sombrer, de ce précipice du rationalisme où s'engloutissent les meilleurs esprits ; montrons-lui tant de passions mauvaises, tant de séductions perverses, tant de préjugés damnables ligués contre nous ; ne lui cachons rien ni de l'ardeur délirante de notre jeunesse, ni des incertitudes de notre volonté, ni des inquiétudes, ni des doutes de notre intelligence ; qu'il apprenne toutes ces choses

de notre bouche, et, comme l'arbre qui a voulu s'anéantir en abîmant ses racines dans les profondeurs du sol, prend une nouvelle vigueur et élève bientôt sa tête majestueuse dans les airs, notre intelligence puisera dans cet anéantissement salutaire la force de s'élever jusqu'à la Vérité, jusqu'à la vraie Science.

Voulez-vous maintenant, Messieurs, qu'une voix autorisé vienne confirmer tout ce qui vient d'être dit des conditions dans lesquelles se fait dans l'intelligence le développement de la Vérité ? Ecoutez Isnard condamné à la solitude la plus entière.

« Si je n'eusse jamais été proscrit, emporté comme tant d'autres par une sorte de tourbillon, j'aurais continué d'exister sans me connaître, je serais mort sans savoir que j'avais vécu. Mon malheur m'a fait faire une pose dans le voyage de la vie, durant laquelle je me suis regardé, reconnu ; j'ai vu d'où je venais, où j'allais, le chemin que j'avais fait et celui qui me restait à parcourir, les deux sentiers que j'avais suivis, et ceux qu'il me convenait de prendre pour arriver au vrai but.

« Il m'est impossible de peindre quelles jouissances m'ont procuré *ce silence, ce recueillement absolu*, cette possession continuelle de ma pensée, cette étude suivie de mon être, ces fruits de sagesse et d'instruction que je sentais éclore en moi, cet abandon de la terre, ce lointain d'où j'apercevais et jugeais les criminelles folies des hommes, cette adoration sincère et croissante de la vertu, cette élévation intellectuelle vers les objets grands et sublimes, et surtout vers l'auteur de la nature, ce culte libre et pur que je lui adressais sans cesse......Proscrit, condamné par un acte de dévouement envers ma patrie, la Providence, sans me faire quitter Paris, me retint emprisonné dans une retraite isolée, où n'apercevant en arrière que mon échafaud dressé, devant moi, que le soleil, la nuit et la nature ; n'ayant plus d'autre intérêts ici-bas que de réfléchir sur Dieu, sur mon âme, sur la Religion, je me livrai tout entier à une méditation qui dura seize mois, pendant quinze heures par jour...............

« Je retrouvai dans mon cœur ces germes religieux qu'une saine éducation y avait semés dans l'enfance, et, qui, si longtemps étouffés par la prospérité, se ravivaient dans le malheur.

« Mais si mon âme était entraînée vers la Religion, mon esprit répugnait à réfléchir sur ses dogmes et ses mystères, que je trouvais absurdes. Je ne pouvais les croire, parce que je n'aurais pu les expliquer.

« Ceux qui, en matière religieuse, ont tant fait une fois que de soumettre à l'examen rigide de leur faible raison ce que tant de gens mieux avisés croient sans même y réfléchir, ne peuvent plus trouver vrai que ce qui leur est assez démontré pour les frapper d'une entière conviction. Ils veulent absolument qu'on leur prouve tout, et je me trouvais dans ce cas. Il faut alors que ces sceptiques restent égarés dans le dédale de la métaphysique, ou bien qu'à force de méditation et de philosophie, ils parviennent à soulever presque tous les voiles du sanctuaire et à parcourir le cercle entier des connaissances religieuses, pour revenir enfin, les yeux ouverts et un flambeau à la main, dans le même endroit où l'humble foi les avait laissés paisiblement un bandeau sur les yeux.

« J'ai heureusement parcouru le cercle ; mais encore plus heureux celui qui n'a pas besoin de faire le tour du monde pour retourner au point d'où il est parti.

« Avec un cœur plein de zèle et un esprit égaré, mais résolu de ne prendre de repos qu'après avoir distingué la vérité, j'entrepris ce long pèlerinage de la pensée. Celui qui m'en inspira la résolution m'entretint dans la persévérance......

« Je m'aperçus d'abord qu'en matières religieuses, la solution de la vérité dépend moins de l'effort de notre esprit que de la disposition de notre cœur ; que, sur ces questions qui tiennent autant au sentiment qu'à l'intelligence, l'aveugle raison s'égare, et tombe si elle veut marcher seul d'un pas présomptueux ; qu'il faut que la vertu lui prête le ferme appui de son bras, et que la Charité seule peut délier

le bandeau que le vice et l'erreur retiennent sur nos yeux. Je reconnus que, dans la nuit obcure de la métaphysique religieuse, la Vérité ne se montre que par éclairs qu'il faut saisir, et comme une flamme que *l'humble prière* allume et que *l'orgueil* éteint. C'est pourquoi tant de personnes sont si peu propres à cultiver cette science, tandis qu'elles sont si habiles dans toutes les autres. Je commençai donc par prier, et plus en rapport avec Dieu, je devins meilleur, plus calmé, plus au-dessus de l'infortune, plus apte à discerner la vérité.»

De telles paroles n'ont pas besoin d'être commentées ; elles disent tout merveilleusement et il demeure suffisamment établi que le Christ, dans les phénomènes qui accompgnent son développement mystérieux dans le Sein de la Vierge Marie, est la voie de la Vérité ; hâtons-nous de parler maintenant de sa vie cachée.

Jésus Christ, Messieurs, se prépara à l'apostolat divin par une solitude, un silence de trente années pendant lesquelles il pratiqua la sublime vertu d'obéissance : le silence et l'obéissance sont donc deux admirables voies dans lesquelles l'intelligence doit marcher pour se préparer à l'apostolat de la Vérité.

J'ai déjà parlé du silence ; je veux le faire encore : son importance est telle que je ne puis me lasser de le recommander.

Un fait remarquable et bien digne d'attirer l'attention d'un esprit sérieux, c'est que le silence est le principe, le commencement et comme le préléminaire de toutes les grandes choses : Avant de créer l'Univers, Dieu se reposait dans l'éternel silence ; avant la création de l'homme, il y eut dans le ciel un silence provoqué par une parole de recueillement : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Quand il s'est agi d'instituer la famille, il y eut encore un silence plus profond : Dieu se tait, la voix mysterieuse du Créateur semble vouloir cacher une de ces indicibles émotions dans lesquelles on demeure silencieux ; l'homme lui-même est plongé dans un sommeil impertur-

bable et c'est au milieu des ineffables accords de ce silence de l'homme et de Dieu que la femme apparait. Et depuis le silence est resté la loi des grandes choses. Chaque jour, par exemple, il se produit dans la nature, un silence solennel : le silence de la nuit ; pendant la nuit tout se repose et tout se refait admirablement. Qui ne sait encore que l'homme lui-même, dont la parole prend quelquefois des proportions si vastes, commence sa vie dans le silence et que c'est dans le silence qu'il fait *le grand apprentissage de la pensée et du langage ?*

Le silence est un milieu heureux où Dieu habite volontiers, où il fait ses divines opérations, où il opère avec amour.

Le silence est à Dieu ce que les ondes calmes d'une rivière, d'un ruisseau sont au soleil. Jetez vos regards sur la surface d'une rivière limpide, vous verrez les rayons lumineux ; plongez votre regard à travers la masse pressée de ces eaux pures, vous découvrirez le fond où gît l'image de l'astre qui remplit le monde de sa bienfaisante lumière. Dans l'âme silencieuse, il y a un fond mystérieux où git Dieu lui-même. C'est dans ce fond que l'âme se rencontre avec Dieu et sans intermédiaire autre que le Christ-Jésus. Par le silence Dieu se verse dans l'âme et l'illumine de sa lumière ; il lui dit, il lui raconte des choses admirables ; il murmure à ses oreilles je ne sais quelle parole sacrée, je ne sais quel discours divin.

Il est dit quelque part dans l'Ecriture Sainte que c'est dans les ténèbres que Dieu parle à l'âme et lui communique son Verbe, sa Vérité. Ces ténèbres divines sont le silence où l'esprit est attiré tout entier vers son principe et son origine. Voilà pourquoi le prophète affirmait *que sa force était dans son silence.* Mais ce silence en quoi consiste-t-il ? Laissons St-Augustin nous l'enseigner. « Dieu tout aimable, dit-il, je veux faire un pacte avec vous. Je mourrai entièrement à moi-même, pour que vous viviez seul en moi. *Je me tairai au dedans de moi, pour que vous y parliez seul.* Je me reposerai pour que vous agissiez seul en moi. »

Mourir à soi-même, Messieurs, est la première condition du silence. En effet, si on ne meurt pas à soi-même, on vit

dans un perpétuel tumulte : tumulte des passions qui appellent l'âme au dehors pour la dissiper dans les choses extérieures ; tumulte des soins et des préoccupations déréglées qui sont les ennemis mortels du recueillement ; tumulte des désirs frivoles qui nous font perdre de vue le domaine des choses essentielles ; tumulte des mille voix de la sensualité et de la volupté qui nous ensorcellent pour la bagatelle et ne nous laissent en repos qu'après avoir anéanti toutes nos forces vives ; tumulte des pensées légères qui, comme des nuages épais, obscurcissent les facultés les plus actives ; tumulte des sentiments, des affections, des soucis qui naissent du fond de notre faiblesse et troublent si étrangement en nous les sources du bien. Et comment au milieu de ce tumulte entendrait-on la voix de Dieu ? La voix de Dieu est douce et limpide ; on dirait qu'elle vient sur les ailes du Zéphir, tant elle silencieuse. Et si quelquefois elle grossit, si elle prend tout à coup les accents de la foudre, si elle ébranle les cieux, si elle émeut les rochers. si elle fait trembler la terre et la remue convulsivement jusque dans ses entrailles, c'est que l'homme est sourd, c'est que l'homme ne veut plus entendre, et que Dieu, dans son infinie miséricorde, veut lui faire parvenir une suprême et dernière invitation. N'appelons pas cette voix tonnante, n'attendons pas que la foudre vienne nous tirer de notre tumulte ; mourrons à tous les vains bruits du dedans,et la voix de Dieu parlera à notre âme avec cette douceur et cette suavité que nous nous rappelons avoir saisies dans la voix de notre mère lorsqu'elle se penchait sur notre berceau pour imprimer sur notre sein le baiser de l'amour et de la sollicitude.

Si nous mourrons ainsi, nous nous tairons, et nous nous reposerons à l'intérieur. Et que dirions-nous et comment nous agiterions-nous quand nous serons morts à toutes nos faiblesses et à toutes nos passions ? Est-ce que du moment où nous décidons de briser avec la nature viciée, malgré que nous soyions encore bien faibles et bien chancelants, nous ne sentons pas que si nous éprouvons un besoin, c'est

celui de nous taire, que si nous sentons un bien-être, c'est celui du repos, de la quiétude ? Et n'est il pas vrai que si du sein de ce repos et de ce silence, une voix s'élève, c'est la voix du bien et du vrai, la voix de Dieu ?

Imposons donc silence à nos passions mauvaises, à nos pensées frivoles, à nos sentiments déréglés ; commençons au moins la lutte, continuons-la sans nous rebuter, et, en dépit des faiblesses de la nature, des ténèbres de notre esprit et de toutes nos misères, nous serons abimés dans la Divinité, nous aimerons Dieu, nous le contemplerons à notre aise ; nous verrons sa rayonnante beauté, sa céleste clarté ; nous découvrirons toujours en lui de nouvelles richesses ; nous sentirons qu'il nous touche et que notre âme vibre de bonheur sous cette touche bénie ; nous sentirons une paix ineffable, et dans cette paix, dans ce calme, dans cette limpidité de l'âme nous serons inondés des flots divins de la Vérité.

Que dire maintenant de l'obéissance ? Qu'elle est la voie de la vérité et que sans elle on ne peut faire un pas dans la Science.

Dans toute science se rencontre une autorité à laquelle il faut se soumettre sous peine de s'égarer. Trois autorités se partagent les divers ordres de connaissances : l'autorité de la raison, l'autorité du sens commun, et l'autorité de la parole de Dieu. Dans les sciences qui sont soumises à la raison, il faut se soumettre et obéir à la raison ; ce qui n'est pas toujours facile ni agréable. La raison a en nous de mortels ennemis, ce sont nos préjugés qui ont la triste influence d'obscursir et de dénaturer les données de la conscience, des sens, du bon sens, du jugement et de l'intelligence. Vaincre ces préjugés, afin que notre raison soit libre et conserve toute la jouissance de ses forces, tel est le devoir de l'obéissance. Dans les sciences qui sont soumises à l'autorité du sens commun, il faut se soumettre à cette autorité, autrement on s'isole du genre humain tout entier et on tombe dans ce scepticisme désespérant par lequel les faits les plus certains, comme ceux qui importent le plus à l'expérience

des peuples, sont perpétuellement mis en question. Dans les sciences soumises à l'autorité de la parole de Dieu, il faut se soumettre à cette autorité ; autrement on ne sait plus rien ni de Dieu, ni de l'homme, ni de l'éternité ; on se trouve envelopper dans un mystère douloureux et on se précipite dans un abîme d'inquiétudes, de souffrances et de tourments intellectuels.

Sans l'obéissance il n'y a pas de science, il n'y a pas de repos, il n'y a pas de quiétude, il y a un désordre, une confusion et des ténèbres ; il y a des malheurs, des défections déplorables. Vouloir se soulever contre la raison, vouloir s'élever au-dessus du sens commun, vouloir planer dans des régions supérieures à la parole de Dieu, à l'autorité chargée d'interprêter cette parole, c'est l'acte d'une suprême démence, de la démence de l'orgueil, c'est tenter de former un système irrationnel, c'est formuler un symbole faux et mensonger.

Silence, sacrifice, obéissance ; toute la voie, toute la méthode est là. Si nous dedaignons cette voie, cette méthode, nous ne verrons jamais la lumière pure, nous ne contemplerons jamais le divin Soleil de la Vérité. Et il y a de cela une raison profonde que je laisse développer toute entière au Père Gratry.

« La volonté, dit cet illustre logicien, n'allant au bien que par la croix, l'intelligence n'allant au vrai qu'avec la volonté, et n'y allant elle-même de son côté, que par quelque imitation de la croix, il est visible que Jesus-Christ est deux fois, par sa croix, la méthode et la voie.

» Et il est, en un autre sens encore, la méthode et la voie, en ce sens qu'il nous donne d'avance l'ensemble et le plan de la science, afin d'éviter toute erreur. Car, après la séparation de l'intelligence et de la volonté, source principale de l'erreur, il n'y a nulle source d'erreur aussi féconde que ce qu'on peut nommer les méthodes exclusives. Voulez-vous, dit St-Jean, discerner les esprits ; vous les reconnaîtrez à un seul signe : tout esprit qui divise Jésus-Christ vient du mal. Eh bien ! que font tous les sophistes et tous ceux qui se trom-

pent ? Il divisent Jésus-Christ, ou ils s'efforcent tout au moins de le séparer de sa croix.

« Essayez de chercher la sagesse et de philosopher en divisant Jésus-Christ, lui qui est le vrai monde abrégé, l'éternel plan de Dieu. Essayez de prendre à part son corps seul, séparé de son âme et de sa divinité, vous n'avez plus que des atomes, sans lien ni sens. Ce n'est plus le corps du Christ ; ce n'est plus même le corps de l'homme ; c'est la plus grossière des erreurs, la plus inepte des méthodes. La secte est très-connue et ne mérite pas même ici d'être nommée.

« Essayez de prendre son âme, l'âme raisonnable seule, séparée de son corps et de sa divinité ; vous n'avez plus ni Dieu ni homme ; car, comme le dit supérieurement le docteur angélique, l'âme à part n'est pas l'homme (*anima non est homo*). Il y a telle philosophie qui s'écrie : Point de ciel, point de terre, point de lumière surnaturelle, point de lumière des sens ; point de théologie, point de mathématiques ni de physique ; l'âme seule, la psychologie seule. O Psyche ! ô statue ! où donc est le sang humain dans tes veines ? où est le feu divin dans ton cœur et dans tes yeux ?

« Essayez de prendre la divinité seule, séparée de l'âme et du corps, que ferez-vous, pauvre homme, de ce mot, que vous aurez dans votre tête, éclairé de son sens, j'y consens, de ce mot : *Divinité ?* Est-ce vous qui déduirez de ce grand mot l'homme et le monde ? Est-ce vous qui essaierez de reproduire, comme les sophistes contemporains, l'œuvre de la création ? Est-ce vous qui, dans votre idée abstraite de Dieu, fixée dans votre entendement par le mot Dieu, être absolu et infini ; est-ce vous qui saurez lire directement et face à face l'idée divine de l'homme et de la création ? Vous prétendez voir Dieu lui-même,sans l'âme, sans le corps de Dieu incarné ; mais, vous le savez, c'est là le grand écueil, le grand orgueil, le grand abîme. De votre idée abstraite de Dieu, vous ne pouvez tirer qu'elle-même et ce qui lui est identique. Et comme vous êtes d'ailleurs un homme vivant sur la terre, et qu'il vous faut nécessairement rendre

raison de la terre et de l'homme, vous viendrez dire : Le monde c'est Dieu, et Dieu c'est moi. Ou bien si vous comprenez que votre idée abstraite de Dieu est creuse, et quoique mathématiquement certaine dans sa forme, est vide dans sa substance, vous direz : Dieu n'est pas, ou Dieu n'est rien, ou l'être et le néant sont la même chose, et sont ensemble le principe de toute chose.

« Mais je veux bien que vous ayez pris pour objet l'âme raisonnable et Dieu, en ôtant seulement le corps d'une part et de l'autre Dieu incarné dans l'âme et dans le corps. Vous distinguerez parfaitement Dieu et l'âme, j'y consens, et vous n'êtes plus ni panthéiste ni athée, mais qu'êtes-vous et que pouvez-vous ? Privé de corps et de l'humble méditation du monde des corps, signe sensible de la vérité, privé de la grâce surnaturelle, des forces et des lumières du Saint-Esprit, vous n'êtes plus qu'un pasteur réformé d'un culte sans sacrements et inévitablement socinien. Vous n'avez plus que la parole, la raison seule, le raisonnement et la morale humaine, sans régénération surnaturelle, sans grâce et sans révélation. Vous parlez bien, mais vous ne donnez pas la vie, ni celle qu'apportent les sacrements, ni celle que peut donner l'effusion libre du Saint-Esprit. Vous ne régénerez point de l'eau et de l'esprit ; vous n'entrez point et ne faites point entrer dans le royaume des cieux.

« Enfin essayez seulement de séparer Jésus-Christ de sa croix ; vous aurez devant vous l'idéal, l'idéal complet, mais vous ne pourrez y atteindre. Il n'est pas mort pour vous : du moins vous ne le croyez pas ; et vous, vous ne mourez pas avec lui (*consepulti cum illo per baptismum in mortem*). Catéchumène non baptisé, et qui ne voulez pas l'être, pour jouir de la vie plus longtemps, vous ne savez pas les mystères et n'y pouvez participer ; vous n'avez pas mangé la chair du Fils de l'homme, vous n'avez pas la vie en vous : vous ne savez pas même ce que veulent dire ces mots.

« Telles sont les âmes et les intelligences idéalement chrétiennes, mais sans pratique, et privées de la foi substantielle dont parle Saint Paul, qui est, dit-il, le commencement

de la vie éternelle. Ne dites pas : Je ne divise pas Jésus Christ. J'admets le Christ entier : son corps, son sang, son âme, sa divinité Oui, mais vous le séparez de sa croix. Vous ne comprenez pas sa mort pour vous, vous ne comprenez pas la vôtre en lui : surtout vous ne la voulez pas. Eh bien ! ici est le point critique. Ici le grand passage. Ici s'arrête toute philosophie, même platonique, même devinant l'aurore évangélique, même moderne, et appuyée de l'Évangile et de sa lettre, et même de son idée. Voulez-vous, oui ou non, porter sa croix ? Vous êtes ou vous n'êtes pas son disciple. Voulez-vous, oui ou non mourir en lui, uni à lui, par le sacrifice de la croix ? Vous entrez ou vous n'entrez pas dans la lumière vivante et substantielle, dans le plus haut degré de l'intelligible divin. Votre raison ne va pas à sa fin dernière, ou elle y va.

« C'est ainsi que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié est seul la voie, la méthode, toute méthode, même la méthode logique, pour arriver à la vérité. »

Jésus-Christ, Messieurs, est de plus la vie de la Vérité, et ici encore nous allons retrouver la croix, le sacrifice, la mort.

Toute vie finie, bornée, est venue primitivement de la vie : tout est venu de Dieu. Mais la vie a été troublée dans sa source par une catastrophe lamentable ; la vie a été greffée misérablement ; un poison mortel s'est inoculé en elle, et si elle n'a pas été tarie dans son principe, c'est que Dieu, dans son infinie miséricorde, a voulu que la vie pût trouver dans la mort même, des ressources vivifiantes et une vigueur toujours nouvelle.

Le péché avait rêvé d'anéantir la vie. Par un calcul infernal, il s'était efforcé de poser une digue au torrent de l'éternelle vie qui descend sans cesse des hauteurs de la Divinité pour alimenter la vie temporelle. Cette digue c'est la mort, *qui est entrée dans le monde par le péché.* Ce calcul était profond, et, si Dieu n'était pas plus profond que l'enfer, il aurait réussi ; car la vie incréée cessant de couler dans la vie créée, toute vie finie eût été tarie sans ressource.

Mais Dieu a déjoué l'enfer, il a confondu le péché, il a tourné la malice contre elle-même, il a fait servir la mort à la vie. Le péché s'était dit : la mort sera l'écueil de la vie ; Dieu s'est dit : « La mort sera la source, le secret, le germe de la vie. Le Verbe se fera chair ; puis il mourra pour revivre éternellement. » Et il fut fait comme il fut dit. Et depuis la mort a enfanté la vie. Et depuis ce qui a voulu vivre a dû préalablement mourir. Le grain de blé a pourri dans la terre avant de dorer nos champs ; le gland s'est décomposé avant d'ombrager nos montagnes ; le germe animal n'est lui-même qu'une étincelle de vie : étincelle perdue, éteinte, morte à jamais pour ceux qui la donnent ; tout ce qui soutient les êtres animés doit mourir et se perdre avant d'être assimilé et uni à leur corps. Et dans un autre ordre, nos villes superbes, nos monuments glorieux, nos palais gigantesques, nos temples resplendissants, notre mécanique, notre industrie, nos arts, tout est formé, façonné, pétri, élevé, tiré de minéraux, de végétaux qui ont bien voulu se perdre et mourir pour servir nos besoins. Il n'y a pas jusqu'à l'or, qui n'ait consenti à passer par le creuset ou à se laisser tailler, ciseler, pour satisfaire notre amour du luxe.

Oui, Messieurs, la mort, dans un sens, est la loi de la vie, de la vie physique, de la vie temporelle, de la vie matérielle et même, je l'ajouterai, puisque d'ailleurs c'est la vérité que je veux établir, de la vie intellectuelle, de la vie scientifique, comme elle l'est de la vie religieuse et morale

Il y a dans l'intelligence des faiblesses et dans la science des mystères impénétrables. Si l'intelligence va à la Science avec ses faiblesses, les mystères la tueront ; car les mystères tuent ; ils tuent l'orgueil, la faiblesse des faiblesses L'intelligence de ce prétendu savant qui veut avoir le dernier mot de la loi motrice, de la loi mathématique, etc. rencontrera là une difficulté invincible et qui la tuera, parce qu'elle lui enlèvera le temps et le goût d'approfondir les autres questions. Cette autre intelligence qui veut pénétrer dans le domaine de la foi avec la sotte préten-

tion de tout comprendre, ne pénètrera jamais dans ce sanctuaire élevé ; ses forces trahiront son élan ; fatiguée. épuisée, découragée, elle tombera anéantie, écrasée, foudroyée sur les dalles glacées du vestibule.

Combien d'intelligences périssent ainsi ! Hélas ! Et souvent quelles intelligences ! Vous croyez peut-être que toutes sont vulgaires ? Erreur ! La vulgarité ne saurait subir le joug de telles aspirations. Lucifer n'était pas une intelligence vulgaire ; seulement sa faiblesse orgueilleuse s'est heurtée au mystère de l'Incarnation, et il est tombé dans le sombre asile des ténèbres. Pour ne nommer ici qu'un seul homme, ce Joffroy dont vous avez suivi, pas à pas, la triste et navrante chute, était-il une intelligence vulgaire? Plus une intelligence est fortement doué, plus il faut craindre pour elle, si elle ne veut pas mourir : sa force même fera qu'elle remuera le monde de la pensée et, qu'au besoin, elle le bouleversera pour y trouver les solutions qui lui manquent ; mais aussi dans ce monde bouleversé que trouvera t-elle ? Sinon son tombeau ?

Vous êtes jeune, vous avez du talent, de fortes études préparatoires sont venues développer en vous la pensée et même le génie ; vous brûlez d'impatience de connaître, de savoir, de comprendre ; vous êtes altéré de la Science, affamé de la Vérité ; vous voulez vous élancer haut, bien haut ; vous voulez planer dans une région supérieure d'où votre regard embrassera tout et percera les profonds abîmes ; Eh bien ! vous n'êtes point une âme vulgaire ; trop de nobles ambitions vous tourmentent, trop de grandes aspirations vous travaillent, trop de divins désirs vous agitent ; mais prenez garde! vous êtes blessé, votre sang coule de la plaie que le vice originel vous a faite, vous serez épuisé avant d'arriver ; cicatrisez la plaie, appelez le *divin médecin* ; dites-lui dans la sincérité de votre cœur : *Maître que faut-il que je fasse* ? Et quand il vous aura répondu qu'il *faut renoncer*, *mourir à vous-même*, *prendre votre croix et le suivre*, si vous avez le courage que ce remède appelle, ne craignez rien ; prenez votre élan : à vous désormais les grandes ondes, les hautes

régions ; plus de mirages, mais la lumière, toute la lumière dont l'intelligenge crée est capable.

Que ne puis-je parler dignement de cette ineffable force de la mort et faire comprendre quels secours elle prête à l'intelligence qui cherche la Vérité ! Dirai-je que c'est le creuset où l'intelligence se purifie, s'élève, se donne une vie toute divine et s'écoule, pour ainsi dire, dans le sein même de Dieu ? Ou bien la comparerai-je à une fournaise ardente où elle se transforme, s'absorbe et se perd dans l'unité divine, non d'une manière naturelle et essentielle, car entre la nature, l'essence de Dieu et notre nature, notre essence, il y a un abîme infini que Dieu même ne peut combler ; mais par image et par ressemblance ? Toutes ces choses sont de vaines comparaisons, et l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point compris ce qui se passe entre l'intelligence et Dieu dans ce fond impénétrable et caché du renoncement, *de la mort philosophique*, comme disaient les païens.

Ce que je puis dire, c'est que le Christ qui est la vie de la Vérité, n'a ressussité les intelligences à la Vérité qu'en mourant, et que comme il n'est la vie de la Vérité que parce qu'il en est en même temps le type, la méthode et la voie, pour vivre à la Vérité, il faut mourir comme le Christ. Or le Christ est mort en s'abaissant jusqu'à la terre sa mort a commencé dans le sein de Marie, elle s'est continué de Bethléem au calvaire ; elle s'est consommé sur la croix, et c'est du sein de cette mort achevée, qu'il est ressuscité plein de vie, de vie incorruptible et éternelle. Que notre intelligence s'abaisse donc, qu'elle reconnaisse sa faiblesse, qu'elle accepte comme vraie la vérité révélée, qu'elle s'avoue l'impuissance où elle est de comprendre le mystère, qu'au lieu de chercher à élever de *vains systèmes* sur les choses incompréhensibles, elle fasse *un bon acte de foi*, qu'elle agisse ainsi depuis le premier moment où elle s'ouvre à la vérité, jusqu'à celui où Dieu l'appelle à lui. et, comme le Christ, elle trouvera dans les langes de la mort, le secret de la vie, de la bonne vie.

Voulez-vous, Messieurs, qu'une autorité vienne confirmer ma pensée et lui prêter la force qui lui manque? Ecoutez encore le Père Gratry.

« La Science dit-il, ne saurait naître que dans l'âme sacrifiée et devenue conforme au Christ par la mort volontaire, dans l'âme qui, par la pratique morale et intellectuelle de la croix, sait retrancher tout obstacle au retour à Dieu, à partir de toute impression, à partir de tout mouvement d'esprit, d'âme ou de corps. Est-ce vous qui saurez vivre dans cette habitude de la mort? Mais est-ce vous qui saurez trouver en vous-même cette vie meilleure que les mystiques appellent la vie ressussitée? Est-ce vous qui parviendrez, par quelque imitation logique du sacrifice, aux régions de la science abstraite, à la fin surnaturelle de la raison; est-ce vous qui saurez vous élever jusqu'à sa fin dernière, et entrer dans le commencement de la vie éternelle que donne l'union à Dieu, par l'amour et la foi. Il y a là un abîme que celui-là seul peut combler qui est lui-même la vie, un abîme qui ne sera comblé en vous, que si lui-même vient vivre en vous; s'il vous donne d'être uni à sa croix, et à son sacrifice, de mourir avec lui, d'être enseveli avec lui par l'esprit du baptême, d'anéantir en vous, ainsi qu'il s'est anéanti lui-même, tout obstacle, toute limite mauvaise; s'il vous donne de briser, pour l'étendre indéfiniment, toute limite naturelle qui empêche de grandir en Dieu et d'entrer dans son infini; de passer de la vie naturelle, temporelle, divisée, qui passe toujours et oscille toujours, à la vie pleine et éternelle, simultanée et rassemblée. Or, il faut quelque commencement implicite de la vie éternelle au fond de l'âme (*inchoatio vitæ æternæ*), pour que, dans notre esprit, puisse luire quelque rayon de l'intelligible suprême. De sorte que la fin dernière de la raison, le terme suprême de la science, d'où la vie doit descendre sur tous les détails de la science, n'est en aucune sorte abordable que par le Christ vivant en nous. Il est de toute impossibilité qu'un homme, ou une nation, marchent dans la voie de la science pleine, de la sagesse totale, si Jésus-Christ n'habite dans cet homme et

et dans cette nation par la grâce et la foi Si vous ne vous nourrissez pas de la chair du Fils de l'homme, dit le Seigneur lui-même, vous n'aurez pas la vie en vous. Toute nation, tout homme qui rejettera Jésus-Christ de son sein, rejettera la vraie vie scientifique. Les faits, d'ailleurs, le montrent. Mais si la civilisation moderne se maintient dans la foi chrétienne, si l'esprit de foi vivante recommence, comme il semble (le Père Gratry a écrit cela en 1855), à se réveiller en Europe, nous en viendrons à ce que les saints ont appelé «la vraie science des chrétiens.» Il y aura une inspiration réelle du Christ demeurant dans nos cœurs et dans le cœur des sociétés, une inspiration réelle de Jésus-Christ pour la formation de la science telle que la cherche l'humanité depuis le commencement. Lui qui a dit : « Je suis le cep et vous êtes les branches ; sans moi, vous ne pouvez rien faire ; mais demeurez en moi, si vous voulez porter beaucoup de fruits ; » lui qui a donné ce conseil principal au monde et à chaque homme, à l'âme entière, à sa volonté prise à part, dans sa lutte pour le bien, et à l'intelligence prise à part, dans sa recherche de la vérité, lui, dis-je, qui a fait cette promesse, la tiendra, si notre intelligence s'attache à lui, demeure en lui, et tire sa sève de ce cep divin, cœur et vie de la science. »

Et s'il faut, Messieurs, apporter ici le témoignage de l'expérience, que dire de la Science avant que le Christ vînt habiter parmi nous ? que dire de la Science qui daigna marcher avec le Christ ? et que dire de la Science qui après avoir reconnu le Christ, le renie indignement ?

La science avant le Christ fut un long tourment et une navrante faiblesse. La Science païenne se trouvait en présence de Dieu qu'elle ne connaissait pas, en présence du monde qu'elle ne pouvait expliquer, en présence de l'homme qui lui était un mystère douloureux, en présence de la société qu'elle ne pouvait comprendre, en présence enfin d'une multitude de questions qu'il faut résoudre si on veut avoir le repos de l'esprit, si l'on veut s'occuper des questions secondaires. Menacée, travaillée par le besoin de s'ex-

pliquer le monde, de savoir l'origine de l'homme et sa fin suprême, la science païenne était la proie de l'ignorance et la victime du doute éternel. Elle était prisonnière, captive, esclave. Elle sentait bien en elle-même une puissance généreuse capable de tout tenter, de tout oser pour trouver le repos qui lui manquait ; elle se sentait la force de remuer le ciel et la terre, de tout bouleverser pour trouver les vérités sans lesquelles elle ne pouvait rien ; seulement ses perquisitions les plus laborieuses se fesaient au sein d'une nuit épaisse et elles étaient éternellement infrutueuses. En vain touchait-elle aux problèmes les plus simples comme les plus compliqués de la psychologie, de la philosophie, des mathématiques, de l'économie, etc., toujours elle revenait au point ténébreux. A quoi bon, se disait-elle, avec amertume, à quoi bon chercher l'origine des idées, la valeur de la raison, la puissance des nombres, etc., si j'ignore l'origine de l'homme ? D'où vient-il ? que doit-il ? ou va-t-il ? La vérité existe-t-elle ? Puis je y arriver ? Qu'est-ce que l'âme, il y a-t-il une âme, des âmes ? Pourquoi tant de faiblesses et tant de forces dans l'homme ? A toutes ces questions, la science païenne ne savait que répondre. Aussi ballotée entre les principes de Thalès et de Pythagore, entre Xénophane et Lucippe, entre Platon et Aristote, entre Epicure et Zénon, la science païenne avait fini par s'abimer, profondément découragée, dans le scepticisme le plus complet. Toutes ses espérances étaient déçues, tous les brillants génies sur lesquels elle avait le plus compté, s'étaient affaissés tour à tour ne laissant derrière eux que la cruelle incertitude, que le doute mortel, que l'anarchie des intelligences, que le triste sentiment de leur impuissance. Et Socrate, la plus haute expression de la sagesse antique, avait deviné que la Science d'alors avait besoin d'un régénérateur d'un sauveur ; il disait : « Il faut attendre que quelqu'un vienne nous instruire......Celui dont il s'agit s'interresse à ce qui nous touche, mais il le fait à mon avis, à la manière dont Homère raconte que Minerve en agit à l'égard de Diomède. Minerve dissipa le brouillard qu'il avait devant les yeux,

afin qu'il pût distinguer les dieux d'avec les hommes. Il est pareillement nécessaire que le brouillard épais qui réside maintenant sur les yeux de notre entendement soit dissipé, enfin que nous puissons dans la suite distinguer au juste le bien du mal, la vérité de l'erreur.» Ce qu'ayant attendu Alcibiade, il s'empressa de répondre : «Qu'il vienne donc, ce libérateur, et qu'il dissipe, quand il lui plaira, ces ténèbres. Je suis, quant à moi, tout disposé à faire tout ce qu'il lui plaira de me prescrire moyennant que je puisse devenir meilleur et plus heureux que je ne suis.»

Il est venu ce libérateur dans la personne auguste du Christ, et il s'est nommé : «Je suis le Christ, Fils du Dieu vivant. Je suis la Voie qui conduit au Père, et nul ne peut venir au Père que par moi. Je suis la Lumiere du monde. Je suis la voie, la porte, la vie de la Vérite.»

Il est venu et ceux qui ont pu le voir se sont dit : «Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils, qui est pleine de grâce et de verité.»

Il est venu, «et sa sagesse a fait couler de lui des Fleuves. Il est sorti du paradis comme un ruisseau de l'eau immense d'un Fleuve et il s'est dit : J'arroserai les plants de mon jardin, et je rassasierai d'eau le fruit de mon pré. Mon filet d'eau est devenu alors comme un grand fleuve, et d'un fleuve une mer. J'illuminerai tous les hommes d'une doctrine qui paraîtra comme la lumière au retour du jour, et ma parole la portera jusqu'aux extrémités du monde. J'en pénetrerai tout ce qu'il y a de plus infime sur la terre. Je lancerai les traits de mon regards sur ceux qui dorment, j'illuminerai ceux qui espèrent en moi (Eccl. cap. XXIV.)

Il est venu le Christ, et il a tenu parole. «*Ses pensées plus vastes que la mer et ses conseils plus profonds que le grand abîme*,» ont fertilisé les intelligences et sauvé la Science. Il a dissipé le doute qui rongeait les intelligences; il a donné la solution de tous les problèmes qui fesaient auparavant le désespoir de la sagesse humaine ; il a résolu toutes les questions qui tourmentaient la philosophie ; il a

dit la vérité sur Dieu, sur l'univers, sur l'homme ; il a expliqué toutes les anomalies de la nature hnmaine ; il a fait plus : il a indiqué des remèdes à tous les maux de l'ignorance ; il a montré la voie de la Science ; il a prit sa croix, et, appelant les hommes de bonne volonté à sa suite, il les a conduits sur le calvaire, il leur a demandé de mourir avec lui et en lui, leur montrant ce tombeau fameux d'où il devait sortir vainqueur des bras de la mort ; et ceux qui l'ont suivi jusque sur la croix ont triomphe avec lui ; ils ont vu la pleine lumière, ils se sont désaltérés au torrent de la science pure, de la science libre, de la science régénérée, de la science une et indivisible comme le Christ.

Et cette science a établi sa demeure dans la paix : tranquille sur les questions divines elles a remué les questions humaines ; elle a creusé des sillons profonds dans les intelligences. Elle y a déposé le germe fécond de la Vérité et, la grâce aidant, tout a germé, tout a grandi, tout à fleuri, tout a porté son fruit. La philosophie a pris son élan, elle s'est élevée dans les hauteurs respectables de la foi, elle a plané admirablement sur une infinité de sciences pour les fertiliser. L'Histoire s'est animée, elle s'est émue, elle s'est illuminée ; elle a dit ce qu'elle savait du passé, ce qu'elle pensait du présent, ce qu'elle espérait de l'avenir. Les mathématiques se sont inspirées ; sous la touche du Christ elles ont marché à des découvertes qui ont centuplé les forces de la raison. Toutes les sciences, en un mot, raffermies sur leurs bases, ont contribué au bonheur des intelligences et à la glorification de la Vérité.

Et cette science christianisée a vu s'épanouir, aux rayons du soleil de la Vérité, les génies les plus vastes, les plus illustres, les plus puissants. Les Justin, les Irénée, les Tertullien, les Clément d'Alexandrie, les Augustin, les Bonaventure, les Thomas d'Aquin, les Descartes, les Malebranche, les Leibnitz, les Fénélon, les Bossuet, et tant d'autres qui ont laissé ici-bas la trace immortelle du génie, le vestige saisissant du passage du Verbe, de la Lumière, du Christ dans les intelligences.

Et l'admiration, la reconnaissance, l'enthousiasme, l'amour gagnant la Science affranchie, délivrée, régénérée, béatifiée, elle se leva inspirée et chanta ce *Te Deum* séraphique :

« La lumière qui éclaire tous les hommes luisait dans leurs ténèbres sans les dissiper, ils ne pouvaient même la regarder ; il fallait que la lumière intelligible se voilât et se rendit visible ; il fallait que le Verbe se fît chair, et que la Sagesse cachée et inaccessible aux hommes charnels les instruisît d'une manière charnelle. Il fallait que cette Sagesse se présentât devant nous sans toutefois sortir hors de nous, afin de nous apprendre, par des paroles sensibles et par des exemples convainquants, le chemin pour arriver à la vraie félicité......Nous n'avons accès auprès de Dieu que par la Raison Universelle, la Sagesse Eternelle, le Verbe Divin, qui s'est fait chair à cause que l'homme est devenu charnel ; et par sa chair s'est fait victime, à cause que l'homme est devenu pécheur ; et par le sacrifice de sa victime s'est fait médiateur ; la Raison purement intelligible n'étant plus dans l'homme corrompu, qui ne peut plus ni la consulter, ni la suivre, le lien de la société entre Dieu et lui. Mais il faut remarquer sur toutes choses que la Raison en s'incarnant n'a rien changé de sa nature, ni rien perdu de sa puissance. Elle est immuable et nécessaire : elle est la seule loi inviolable des esprits. La foi n'est point contraire à l'intelligence de la vérité : elle y conduit, elle unit l'esprit à la Raison, et retablit par elle, pour jamais, notre société avec Dieu. Il faut se conformer à la Raison, c'est-à-dire au Verbe fait chair, à Jésus Christ, par ce que le Verbe intelligible, le Verbe sans chair, est maintenant une forme trop abstraite, trop sublime et trop pure, pour former ou réformer des esprits grossiers ou des cœurs corrompus. Mais l'intelligence succédera à la foi ; et le Verbe quoique uni pour toujours à notre chair, nous éclairera un jour d'une lumière purement intelligible ! »

Hélas ! Pourquoi la science contemporaine a-t-elle chassé le Christ de son sein ! Pourquoi a-t-elle fermé au Verbe

divin la porte des intelligences! Pourquoi les esprits ont-ils refusé de mourir dans le Christ, afin de renaître à la Vérite! Qu'est devenue la Science? Que sont devenues les intelligences depuis qu'elles ont voulu s'appuyer sur la seule raison de l'homme? Ecoutez prêtez l'oreille! Où est le concert sacré de l'harmonie? Où est le chant de la béatitude intellectuelle? Entendez-vous ces voix discortantes? Ici le *matérialisme* et le *sensualisme* chantent la glorification de la matière: là le *naturalisme* le *rationalisme* nient la lumière et la grâce divines; ailleurs *l'éclectisme* et le *scepticisme* affirment toutes les erreurs et nient toutes les vérités; partout l'errenr s'infiltre, triomphe. La lassitude, le découragement et le désespoir gagnent les esprits; les intelligences faiblissent, languissent et meurent; et les sciences, que rien ne féconde, présentent l'espect d'une désolante aridité. Je le demande à toute âme sincère, depuis que la science s'est séparée du Christ qu'est-elle devenue? Depuis les tristes jours, où le voltairianisme a triomphé, quels progrès féconds et prodigieux ont fait les mathématiques, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, la philosophie et même l'histoire? Ces sciences vivent aujourd'hui des découvertes des âges de foi, mais elles n'avancent pas, elles ne travaillent pas pour l'avenir La matière, il est vrai, se glorifie; elle gratifie notre temps d'une multitude de découvertes, elle multiplie les progrès; mais, chose étrange, en même temps que la matière grandit, l'esprit diminue, la civilisation dégénère et les sociétés faiblissent. Qu'on explique ce fait.

La Science s'en va, parce qu'elle s'éloigne de Celui qui est le type, la voie et la vie de la Vérité; et les sociétés s'en vont parce qu'une Science athée les tue. Si la Science ne revient pas au Christ, tout est perdu, et ce malaise qui travaille aujourd'hui la Société, anéantira le reste de forces qui soutiennent la vie chétive et malade des nations. Je ne suis pas prophète, je ne voudrais pas l'être, n'entrevoyant dans l'avenir que des malheur; mais je sens que si l'Europe, par exemple, ne christianise par sa Science, l'Europe touche à sa fin. Je donne cinquante ans à l'Europe pour

rappeler le Christ ; à l'expiration de ce temps si le Christ n'est pas rentré, s'il ne préside pas aux conseils des savants, nous chercherons l'Europe, nous trouverons une société agonisante, je me trompe : nous trouverons un tombeau !

Mais non, et c'est par cette espérance que je veux terminer ma laborieuse tâche, la Science, fatiguée de ses souffrances, désabusée du rationalisme, harassée du doute, va retourner à Celui qui donne la vie ; elle va retourner au Christ qui est le type, la méthode, la voie et la vie de la Vérité. Le Christ reviendra ; Oui ! Il reviendra habiter dans les intelligences ! Il les pénétrera de son souffle divin ; il entr'ouvrira devant elles des routes nouvelles et mystérieuses ; il les inondera de sa douce lumière ; il les élèvera jusqu'à lui, pour les perdre, ou plutôt, pour les sauver en lui. Et les intelligences rempliront leur fin ! Et la Science atteindra son but ! Et le monde sera sauvé !



## TABLE DES MATIÈRES.

# AVIS.

Comme il faudrait plusieurs pages pour relever les nombreuses *fautes typographiques* que la rapidité de l'impression a multipliées dans cette publication, je ne signalerai que les principales.

Dans l'Avant-Propos, un passage entier a été omis, celui dans lequel j'offre mes vifs remerciements à Messieurs les Propriétaires Rédacteurs du *Franc-Parleur* pour la publicité qu'ils ont bien voulu donner, par leur *catholique feuille*, à ces *Conférences*, et, plus particulièrement, à Monsieur B.-A Testard de Montigny, Avocat, pour le puissant concours qu'il m'a si généreusement et si noblement prêté dans cette affaire.

A la page 234, ligne troisième, l'omission d'un simple mot donne à la phrase un sens que je réprouve. Au lieu de : *la raison ravie*, etc., il faut lire : la raison *presque* ravie, etc.

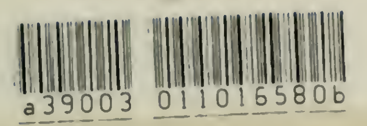
Mgr l'Évêque des Trois-Rivières me fait une observation qui mérite toute mon attention, comme elle vaut à Sa Grandeur toute ma gratitude J'aurais dû, en effet, avertir le lecteur de se mettre en règle avant de lire les ouvrages mis à l'*Index*; ce qui peut se faire en s'adressant à son directeur de conscience.

Bien que j'aie cité plusieurs écrivains de l'*école catholique-libérale*, je n'ai rien de commun avec cette école, et je n'admire ces écrivains que dans les choses où ils acceptent purement et simplement les enseignements du Vicaire infaillible de l'Église.

Je suis et demeure, à jamais, *catholique*, non-seulement en *Religion* mais en *Philosophie*, en *Histoire*, en *Economie*, en *Politique*, en tout.

Cette confession pourra me susciter des adversaires et des contradicteurs. Je le déplorerai certainement; mais mon invincible foi en l'autorité infaillible du St-Père et mon attachement aux doctrines catholiques, je l'espère de la bonté de Dieu, resteront les mêmes jusqu'à mon dernier soupir.

A. V.


a39003 011016580b

